

SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE

des

SCIENCES NATURELLES

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE

DE

GÉOGRAPHIE

TOME XI

1899

NEUCHATEL

IMPRIMERIE PAUL ATTINGER

1899

AVIS IMPORTANTS

La Société ne prend sous sa responsabilité aucune des opinions émises par les auteurs des articles insérés dans le *Bulletin*.

Les lettres et communications diverses, ainsi que les Bulletins, Revues, Cartes, etc., doivent être adressés à M. C. KNAPP, à *Neuchâtel (Suisse)*, archiviste-bibliothécaire de la Société.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont il aura été envoyé un exemplaire à l'archiviste-bibliothécaire.

En cas de changement de qualité ou d'adresse, on est prié d'en aviser l'archiviste-bibliothécaire.

L'envoi du Bulletin aux Sociétés correspondantes tient lieu d'accusé de réception.

Les personnes qui inséreront une annonce à la fin du volume auront droit à un exemplaire gratuit du Bulletin.

La Société recommande ses collections diverses à la bienveillance de ses membres. Elle prie aussi les explorateurs et géographes de bien vouloir lui faire parvenir leur photographie, avec, au dos, une courte notice autographe.

Les personnes disposées à céder les tomes I, II, III, IV, V et VII du *Bulletin*, qui sont épuisés ou presque épuisés, sont priées de bien vouloir les adresser à l'archiviste-bibliothécaire.

A vendre, tome VI, 1891, du *Bulletin*, au prix de fr. 3 pour les membres de la Société et de fr. 5 pour les personnes qui n'en font pas partie. — Fac-similé de la plus ancienne carte connue du pays de Neuchâtel, fr. 0,50. — Cartes du Limpopo et régions voisines parcourues par les missionnaires de la Mission Romande, par E.-H. Schlæfli-Glardon, fr. 0,20. — Esquisse d'une carte politique du Nicaragua, par D. Pector, fr. 0,20. — Carte des Consulats et des Sociétés suisses de Bienfaisance, par Th. Zobrist, fr. 0,25. — S'adresser à M. C. Knapp, archiviste-bibliothécaire de la Société.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE
DE GÉOGRAPHIE

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE
DE
GÉOGRAPHIE

TOME XI
1899

NEUCHATEL
IMPRIMERIE PAUL ATTINGER
1899

BOULETIN

1881

SOCIÉTÉ ANONYME

GEOGRAPHIE

1881

1881

1881

1881

LES PRÉALPES ROMANDES

(Zone du Stockhorn-Chablais.)

UN PROBLÈME DE GÉOLOGIE ALPINE

LEÇON D'OUVERTURE DU COURS DE GÉOLOGIE
PRONONCÉE EN SÉANCE PUBLIQUE LE 4 JUIN 1897, A L'AULA
DE L'ACADÉMIE DE NEUCHÂTEL.

Par HANS SCHARDT, *Dr ès-sciences*,
PROFESSEUR.

I. — LES PRÉALPES ROMANDES.

LEUR SITUATION ET LEURS CARACTÈRES STRATIGRAPHIQUES.

Il existe, sur le bord septentrional des Alpes calcaires, une région qu'il est facile de délimiter, même sur une carte topographique ordinaire. La carte géologique de la Suisse montre clairement que cette région, comprise entre le lac de Thoune et le cours de l'Arve et du Giffre, entre Samoëns et Annemasse, semble empiéter sur le Plateau suisse. Dans sa partie centrale, elle avance d'environ 20 kilomètres. Aux deux extrémités, du côté de Thoune et de Bonneville, les chaînes des Préalpes romandes avancent encore de plus de 10 kilomètres sur l'alignement des chaînes qui forment leur prolongement apparent de part et d'autre de ces deux vallées. Cette particularité

avait déjà frappé Bernard Studer et lui avait fait penser que la vallée du lac de Thoune était creusée sur le parcours d'une faille transversale ayant décroché les chaînes d'Unterwald de leur prolongement, la chaîne du Morgenberghorn, tandis que les chaînes du Stockhorn s'arrêtaient subitement au bord de cette vallée.

On en pouvait dire autant des Alpes du Chablais (Voirons-Le Môle), par rapport aux chaînes du Faucigny (Alpes d'Annecy) qui s'élèvent au SW de la vallée de l'Arve. Mais il n'avait pas échappé, déjà en 1834, à l'esprit si lucide du principal fondateur de la géologie de nos Alpes que les chaînes au NE du lac de Thoune n'étaient pas formées des mêmes roches que le groupe du Stockhorn, que d'autres terrains composaient les montagnes des deux côtés du lac de Thoune. Nous pouvons ajouter qu'une différence semblable existe aussi entre les Alpes du Chablais et celles d'Annecy, de part et d'autre de la vallée transversale de l'Arve et du Giffre.

Nous sommes donc ici en présence d'un hiatus absolument étrange.

Sur la bordure NW des Alpes suisses se place un segment, long d'environ 115 kilomètres, qui a pour prolongement, de part et d'autre de l'Arve et de l'Aar, des chaînes également calcaires, mais de composition stratigraphique absolument différente.

Dire que cette région se place exactement entre ses prolongements apparents des deux côtés de ces deux vallées, serait exagérer ; puisque nous venons de relever qu'elle avance notablement sur l'alignement normal du bord des Alpes. Ses chaînes sont alignées en arc de cercle à courbure convexe du côté extérieur des Alpes. A l'approche des vallées, leur alignement tend à devenir parallèle à celles-ci. La corde tirée dans ces segments de cercle se rapproche bien de la direction normale de la grande chaîne.

Ce contraste ressort surtout de la comparaison de la série stratigraphique de ces deux régions. (Voir le tableau ci-contre.)

ALPES D'UNTERWALD ET D'ANNECY

Chaine du Wildstrubel, Wildhorn Dents du Midi

Facies helvétique ou de l'Europe centrale
(Facies des hautes Alpes calcaires)

Numérisé par BPUN

On voit donc combien sont disparates, à partir du crétacique, les assises constitutives de ces deux régions pourtant si rapprochées et séparées seulement par d'étroites vallées, alors que les Alpes d'Unterwald sont formées d'assises à peu près identiques à celles des chaînes des environs d'Annecy, distantes de plus de 100 kilomètres. Il n'y a pas à hésiter, ces deux dernières régions sont bien la continuation l'une de l'autre et la zone des Préalpes ne paraît être qu'une *interruption*, un

morceau étranger au milieu de la bordure calcaire N. des Alpes.

En effet, si, de part et d'autre des vallées de l'Arve et de l'Aar, le contraste est frappant, il en est de même si nous examinons comment la zone des Préalpes se lie à la zone alpine plus interne, celle dite des *hautes Alpes calcaires*. Cette dernière région est aussi formée de terrains ayant le facies helvétique. Il y a là, entre ces deux zones, du lac de Thoune à la vallée du Giffre, une série de cols, dépressions très accusées; ils relient entre elles, près de leur origine, les vallées transversales qui sillonnent les Préalpes du Stockhorn et du Chablais et qui, toutes, prennent naissance au pied des hautes Alpes. La vallée du Rhône, dont il sera question plus spécialement, est la seule qui traverse à la fois les deux régions. Ces cols sont, dans les Alpes du Stockhorn, celui du Hahnenmoos, le Truttli pass, le Chrinnen, le Pillon et le col de la Croix, puis les cols de Couz et de la Golèze dans le Chablais. Ils se suivent ainsi longitudinalement entre les deux zones, et il suffit de quelques pas pour passer du facies des Préalpes, sur le versant Nord de l'un de ces cols, au facies des hautes Alpes formant le versant Sud! Un passage si subit de l'un à l'autre facies est-il possible? Peut-on admettre qu'au milieu d'une région alpine s'en trouve une autre qui diffère absolument comme composition de tout ce qui l'entoure. Ce sont pourtant des terrains du même âge sur lesquels elle tranche comme si elle était découpée à l'emporte-pièce.

C'est cette question que Studer s'était déjà posée il y a plus de soixante ans et que se sont posée, depuis lors, presque tous les géologues, chacun hasardant, naturellement, des explications fort variées. Un seul fait reste néanmoins bien acquis, c'est celui de l'identité des terrains de la région des Alpes d'Unterwald, à l'Est du lac de Thoune, avec ceux des Alpes d'Annecy au SW de l'Arve et du Giffre. Cette identité est rendue évidente par la jonction de ces deux régions que l'on peut suivre sans interruption, dès le lac de Thoune par le Morgenberghorn, le Wildstrubel, les Diablerets, la Dent du Midi et les Dents Blanches.

La situation des Préalpes est donc fort étrange; c'est d'ailleurs ce qui ressort de l'examen de la carte géologique de la Suisse; la région des Préalpes frappe immédiatement par la différence de ses teintes. Le problème à résoudre consiste à expliquer ce contraste, mais d'autres questions s'y rattachent encore et en rendent la solution d'autant plus ardue.

II. — LES BLOCS EXOTIQUES, LES BRÈCHES A GROS MATÉRIAUX
DU FLYSCH, LES KLIPPES, LES POUDINGUES MIOCÈNES.

Dans toute la région des Préalpes le Flysch existe sur une grande épaisseur. Ce *terrain arénacé détritique*, alternant en bancs réguliers avec des schistes ou des marnes, offre, sur de grandes étendues, un aspect tout à fait particulier : les bancs de grès passent à des grès bréchoïdes grossiers (grès du Gurnigel, grès du Niesen) dans lesquels on constate des débris de roches cristallines granitiques, gneissiques et autres, à côté de roches calcaires, dans lesquelles on reconnaît sans peine les détritiques des terrains triasiques et jurassiques, surtout des Préalpes elles-mêmes.

Localement, ces conglomérats deviennent des *brèches à matériaux d'un volume gigantesque*. Ce ne sont plus des fragments de grosseur ordinaire, mais des blocs souvent *absolument anguleux*, mesurant plusieurs mètres de longueur. Bien que tout à fait pêle-mêle, ces blocs forment des lits très réguliers, toujours séparés par des couches schisteuses et marneuses.

Ces bancs de conglomérats, où les blocs de roches cristallines et sédimentaires sont mélangés, offrent ce fait frappant qu'à côté de grands blocs de granite ou de gneiss se trouvent des morceaux de schiste liasique très tendre, parfois avec fossiles, et tout aussi anguleux que les autres fragments. On ne peut donc invoquer pour leur formation un charriage lointain par voie aquatique, car le schiste aurait été trituré au bout de peu de temps. Le volume de ces matériaux s'oppose également à l'hypothèse de leur transport aquatique lointain ; plusieurs de ces blocs mesurent jusqu'à 1000 mètres cubes et plus ! Il semble qu'ils doivent provenir du voisinage immédiat de l'endroit où ils gisent — à moins que l'on n'admette une période glaciaire oligocène, supposition émise plusieurs fois. Mais alors il ne peut pas s'agir de glaciers continentaux, ayant déposé des moraines terrestres ; il faut admettre des banquises et des glaces flottantes, des icebergs, car le Flysch est un terrain marin ou saumâtre. Toutefois on n'a aucune preuve directe de l'ancienne existence de ce phénomène glaciaire tertiaire.

Un autre fait très significatif intervient ici : si, dans les Préalpes, les matériaux sédimentaires peuvent, pour la plupart, être

attribués aux terrains constitutifs de la région où gît le Flysch, il n'en est pas de même des roches cristallines qui sont, localement, d'une abondance tout à fait prodigieuse. Déjà Studer avait reconnu qu'aucun affleurement de granite rose comme celui du Gurnigel, ou de granite vert comme les blocs d'Aigremont (Ormonts) n'existe sur le versant N. des Alpes. Le granite verdâtre de Gasteren, qui devait être couvert de sédiments au moment de la formation du Flysch, est le seul exemple sur ce versant des Alpes qui ait de l'analogie avec celui du Flysch d'Aigremont. Les autres roches cristallines et surtout les blocs de roches éruptives basiques (porphyrite, gabbros, etc.) qui les accompagnent sont *absolument inconnues* sur le versant N des Alpes. C'est cette circonstance qui a valu à ces blocs le nom de *blocs exotiques*, et aux brèches qui en renferment celui de *brèches à matériaux exotiques*. Au fait, presque tous les grès du Flysch à débris quartzeux et feldspathiques sont exotiques puisque aucun affleurement de roches cristallines, capable de fournir ces débris, n'est connu dans les Préalpes.

Les blocs et brèches à matériaux exotiques ne sont pas seulement limités aux Préalpes, où leur présence est moins surprenante, puisqu'ils accompagnent des débris calcaires arrachés apparemment aux montagnes environnantes. Mais on en trouve aussi au beau milieu de la *région à facies helvétique* des Alpes d'*Unterwald* et de *Glaris*, de même que dans les Alpes d'*Annecy* ! Ici, certes, ces terrains sont vraiment étranges, car il y a, à côté des roches cristallines, des blocs calcaires jurassiques et triasiques ayant le facies méditerranéen. Cette traînée de matériaux exotiques se poursuit dès la vallée de Habkern, où se trouvent les plus gros blocs, par Sarnen, Schwyz, Iberg et Wildhaus, jusqu'à la vallée du Rhin près de Gams.

Dans cette zone de Flysch, tout est exotique, autant les calcaires que les débris de roches cristallines, car les montagnes environnantes sont exclusivement formées de terrains sédimentaires ayant le facies helvétique. Dans les Alpes d'Annecy on retrouve aussi des brèches cristallines dans la zone de Flysch de Reposoir-Serraval.

Un autre phénomène, qui n'est en somme qu'un développement de celui des blocs exotiques, c'est l'existence de *véritables montagnes exotiques*, au milieu de ces mêmes régions à *facies helvétique*.

Dans les Alpes d'Unterwald existent le *Giswylerstock*, l'*Arvi-grat*, le *Stanserhorn*, le *Buochserhorn*, la *Cleven-Alp*; dans les Alpes de Schwyz, les *Mythen*, la *Rothe Fluh* et le *Roggenstock*, tous formés de terrains à *facies nettement préalpin*, alors que leur entourage offre le facies helvétique. Les géologues autrichiens ont appelé *klippes* ces sommets étranges sur le versant N et NE des Carpates, vu qu'ils émergent comme des écueils au milieu du Flysch et contrastent par leurs formes escarpées avec les coteaux ordinairement gazonnés de ce terrain.

Le même phénomène se répète de l'autre côté de la vallée de l'Arve, dans les Alpes d'Annecy, où les *klippes* des *Almes*, près du Reposoir, et celles du *Mont de Sulens* sur Serraval, sont dans une situation absolument identique par rapport à leur soubassement et à leur entourage.

Chaque klippe répète donc, par son contraste avec son entourage, les conditions que j'ai exprimées tout à l'heure pour la région des Préalpes tout entière. Cette constatation a, comme nous le verrons bientôt, une très grande importance. Pendant longtemps les *klippes* furent considérées comme résultant de plis exagérés, ayant fait surgir de la profondeur, des masses de terrains jurassiques et triasiques, avec formation de failles et de dislocations peu définissables. Il est avéré aujourd'hui que ces montagnes qui comptent plusieurs kilomètres de longueur et de largeur et qui s'élèvent souvent de plus de 1000 mètres au-dessus de leur soubassement, n'ont pas une grande profondeur. *Elles reposent réellement sur le Flysch qui les sépare du Crétacique* (Sénonien, Gault, Urgonien, etc.). Ce sont donc des *montagnes exotiques*, autrement dit des *blocs exotiques gigantesques* ainsi que je l'ai déjà démontré en 1891. ¹ *Entre ces sommets étrangers appelés klippes, et les blocs gisant isolément ou par groupes à la surface du Flysch ou noyés dans ce dernier, il n'y a d'autre différence que celle de leurs dimensions.* C'est d'ailleurs toujours autour des *klippes* que se retrouvent les blocs exotiques isolés et les brèches du Flysch à matériaux exotiques.

Le phénomène des blocs et brèches exotiques se lie donc visiblement à celui des klippes et, en même temps, l'origine du Flysch, dans son ensemble, paraît être en connexion avec le

¹ Die Klippen u. Exotischen Blöcke im Flysch. Résumé d'un travail manuscrit. C. R. Soc. helv. S. nat. Fribourg. 1891.

problème qui nous occupe. Et si nous nous rappelons nos constatations du début, il est facile d'entrevoir que la situation étrange des Préalpes est aussi en rapport avec le phénomène des blocs exotiques et des brèches du Flysch, puisque ces derniers se trouvent à la fois dans les Préalpes à facies méditerranéen et dans les hautes Alpes à facies helvétique et, ici surtout, dans le voisinage de la zone des klippes. C'est donc par la comparaison des klippes avec la région des Préalpes que nous parviendrons à nous rapprocher d'une solution du problème.

La composition des poudingues miocènes qui constituent, dans la région bordière du Plateau suisse, des amoncellements énormes, recèle un autre problème qui nous paraît aussi étroitement lié aux diverses questions que nous venons de soulever. On devait s'attendre à y trouver partout essentiellement, même exclusivement, des roches provenant des régions voisines des Alpes. Or, tel n'est pas le cas. Ces amas de poudingues montrent, par leur disposition, qu'ils sont le produit du charriage de grands cours d'eau descendant des Alpes. On trouve, en suivant le bord NW des Alpes, l'amas du Mont Pèlerin-Vuarat sur Vevey qui n'est autre chose que le cône de déjection d'une rivière miocène ayant suivi à peu près la direction du Rhône actuel. Puis celui du Mont Gibloux à la sortie de la Sarine de sa vallée actuelle. Depuis Thoun jusqu'à la vallée du Rhin, près Rheineck, les Alpes sont bordées de formidables dépôts de poudingues miocènes, montrant que la région des Alpes qui donne naissance aujourd'hui à l'Aar, à la Reuss et au Rhin envoyait aussi, dans le bassin miocène, des émissaires très volumineux. Il s'agit ici de vrais cours d'eau, car ces poudingues ont bien la structure des cônes de déjection torrentiels.

L'origine des matériaux des poudingues du Pèlerin-Vuarat et du Gibloux peut facilement se ramener aux Préalpes voisines d'où seraient descendus les cours d'eau qui leur ont donné naissance. Il n'en est pas de même pour les poudingues de la Suisse centrale et orientale qui se trouvent sur le bord d'une région alpine à facies helvétique; les débris sédimentaires qu'ils renferment accusent nettement un caractère austro-alpin. M. Früh, qui a fait une étude spéciale de la question de l'origine de ces matériaux, en a placé l'origine dans les Alpes autrichiennes, à l'Est du Rhin. A côté de ces roches sédimentaires à facies austro-alpin, nous trouvons les mêmes roches

cristallines que dans les brèches du Flysch et relativement peu de débris à facies helvétique. De cette constatation se dégage la supposition que les poudingues de la Suisse orientale ont été alimentés par des débris provenant de montagnes à facies préalpin, soit austro-alpin. Si, avec M. Früh, au lieu de nous adresser aux Alpes orientales, nous recherchons cette région dans le voisinage, nous en découvrons en effet les ruines dans les klippes. Une autre conclusion hypothétique s'impose encore : ces klippes ont dû être plus étendues autrefois et proviennent d'une nappe continue, dont elles ne sont que des débris que l'érosion des cours d'eau miocènes et les érosions plus récentes ont laissé subsister. *Elles formaient ainsi primitivement une véritable nappe, superposée au Flysch et aux terrains à facies helvétique, soit entre l'Aar et le Rhin, soit, au SW de l'Arve, dans les Alpes d'Annecy !*

III. — CARACTÈRES TECTONIQUES.

Ce n'est pas seulement le contraste stratigraphique entre les Préalpes du Stockhorn et du Chablais et les régions environnantes qui en fait un monde alpin à part, ce sont surtout les caractères tectoniques qui distinguent cette zone alpine et qui nous conduiront à nous expliquer finalement leur origine et, du même coup, celle des klippes et des blocs exotiques, ainsi que la formation du Flysch.

Le contraste stratigraphique qui avait de bonne heure été remarqué, en premier lieu, par Studer, n'a cependant pas surpris outre mesure les géologues antérieurement à 1891. On avait admis, sans difficulté, des différences de profondeur entre les deux régions, pendant la formation de leurs terrains, différences qui devaient être suffisantes pour expliquer la subite variation de facies. Ainsi les Préalpes devaient former dans leur ensemble un géosynclinal, vu le caractère pélagique de leurs formations. Mais au milieu de cette zone existe un facies côtier et même terrestre du dogger, les couches à *Mytilus* qui nécessitent, tout au moins, l'admission temporaire d'un géantoclinal, traversant presque toute la zone. En outre, le bord interne de chacune des deux régions offre une formation absolument particulière du jurassique, la *brèche* de la *Hornfluh*

et du *Chablais* qui doit être également une formation côtière, mais bien différente des couches à *Mytilus*, car cette formation n'embrasse pas seulement le Dogger, mais aussi le Malm et une partie du Lias. Il y avait donc lieu de supposer un autre géantoclinal dans la région Sud des Préalpes. Ces hypothèses eussent encore été assez vraisemblables, si la formation de la brèche jurassique, occupant la partie méridionale des deux régions préalpines, n'était pas, *partout où elle existe, superposée sur le Flysch* en formant des klippes et de nombreux lambeaux peu étendus. En cela elle ressemble absolument, par sa situation, aux klippes des Alpes d'Unterwald et d'Uri. Cette superposition est si constante que, pendant longtemps, cette formation, en raison de sa nature bréchiforme, a été rangée dans l'éocène, c'est-à-dire associée au Flysch (Studer, Gilliéron, E. Favre, Schardt). Sans la présence des cornieules et du gypse triasique au-dessous de ce terrain, cette interprétation eût été la plus plausible, car cette formation ne contient presque pas de fossiles qui lui soient propres.

Cette disposition si étrange d'une formation ancienne, constamment superposée à un terrain plus récent, a conduit à des conjectures assez étranges analogues à celles qui cherchaient à faire surgir de la profondeur les klippes d'Unterwald, de Schywz et du Reposoir.

Pour nous, il est bien établi que les lambeaux de cette formation bréchiforme, qui tranche absolument sur son entourage préalpin, de jurassique fossilifère normal ou de couches à *Mytilus*, sont tout simplement superposés au Flysch et n'ont pas de continuité en profondeur; ils nagent littéralement sur le Flysch. Ajoutons que, là aussi, se retrouvent en abondance les brèches à blocs exotiques. Il ne peut donc être question d'un géantoclinal pour expliquer l'origine de ce facies du jurassique.

Mais examinons aussi la tectonique du contact des Préalpes avec leur entourage à facies helvétique. Ce contact a, du côté des hautes Alpes, été décrit plus d'une fois comme étant une faille; il en est de même du côté de la région du Flysch bordant le plateau miocène. Ici comme là, les terrains triasiques des Préalpes touchent directement au Flysch des hautes Alpes et à celui de la zone du Gurnigel-Niremunt-Voirons. Un examen plus détaillé m'a montré, dès 1890, qu'il ne s'agissait pas, dans l'un et l'autre cas, d'une simple faille, mais que *les terrains*

des Préalpes, en commençant par le Trias, reposent bien réellement sur le Flysch. A quel endroit que ce soit, sur les 115 kilomètres de longueur du front et du dos des Préalpes, l'observateur partant du plateau miocène vers les Préalpes, ou en venant du côté des hautes Alpes, trouve la superposition suivante (en partant de a) :

- g. Couches rouges.*
- f. Néocomien.*
- e. Malm.*
- d. Dogger à Zoophycos.*
- c. Lias.*
- b. Trias (cornieule et gypse).*
Contact anormal.
- a. Flysch.*

Le trias des Préalpes repose donc partout sur le Flysch, souvent en concordance parfaite des strates. C'est donc un contact par recouvrement absolument net, comme celui des klippes et des lambeaux de brèche jurassique.

Sur les couches rouges (*g*) vient, plus à l'intérieur, de nouveau du Flysch et c'est sur celui-ci que se superposent les lambeaux de brèche jurassique, de sorte que la série ci-dessus peut être complétée comme suit, en partant de *g* :

- m. Flysch.*
- l. Brèche calcaire jurassique.*
- k. Lias.*
- i. Trias (gypse et cornieule).*
Contact anormal.
- h. Flysch.*
- g. Couches rouges.*

Ajoutons encore que, le plus souvent, le Flysch recouvrant les couches rouges ou qui repose sur la brèche n'est pas absolument le même comme composition que celui qui supporte la masse recouvrante. Du côté des hautes Alpes, le long de la série des cols, le contact par recouvrement n'est pas partout aussi régulier que du côté de la zone du Flysch du Gurnigel, du Niremont et des Voirons. Ici l'observateur trouvera, à côté d'innombrables lambeaux et lames de terrains jurassiques et liasiques pincés dans le Flysch, bien souvent, en premier lieu, la brèche jurassique (*l*) avec le Lias et le Trias qui en forme la base, le tout reposant sur le Flysch. Dans ce cas, la nappe de brèche

che recouvre le contact anormal de la nappe principale des Préalpes sur le Flysch du pied des hautes Alpes ; plus au N, on voit le contact anormal de la brèche sur les terrains normaux des Préalpes, montrant qu'elle a un pied sur les hautes Alpes et l'autre sur les Préalpes.

Cette superposition anormale qui existe donc sur les deux bords des Préalpes et qui se retrouve manifestement chez la brèche jurassique, ne peut être que le résultat d'un mouvement horizontal, ayant fait glisser les terrains secondaires des Préalpes, du Trias en amont, sur le Flysch qui les supporte aujourd'hui.

Mais puisque cette superposition existe sur les deux bords, est-elle absolument générale pour tout l'ensemble des Préalpes, ou bien cette région est-elle en place et n'aurait-elle pas subi deux poussées simultanées ou successives du côté NW et du côté SE ?

D'autres circonstances pourront encore nous aider à résoudre le problème :

La région des Préalpes est coupée en deux segments inégaux de 70 et 45 kilomètres de longueur par la profonde vallée du Rhône, entre Bex et Clarens. De part et d'autre de cette coupure, les plis préalpins dessinent des arcs de cercle et les affleurements des terrains s'infléchissent des deux côtés, en convergeant vers la vallée du Rhône et vers l'intérieur des Alpes, comme cela a lieu aussi sur le flanc préalpin de la vallée de l'Aar et de celle de l'Arve. Même le tertiaire (Mollasse et Flysch) supportant le Trias pénètre très loin dans l'intérieur de ces vallées, autant sur le bord extérieur que sur le bord intérieur des Préalpes. Leur largeur paraît donc diminuer en profondeur, comme si elles étaient assises sur un socle rétréci.

Le grand profil Fig. 1⁴ qui passe par la partie la plus intéressante des Préalpes, indique, mieux que toute description, la situation des terrains sur le versant SW de la vallée, entre Montthey et le Bouveret. C'est d'ailleurs un des seuls profils où l'on puisse voir également bien, des deux côtés, la superposition des couches préalpines sur le tertiaire. Mais ce qui est plus important encore, ce tertiaire sur lequel viennent reposer les cor-

⁴ Voir aussi le panorama géologique accompagnant ma notice sur la structure géologique des environs de Montreux. Bull. soc. vaud. sc. nat. XXIX. 244-255, 1893.

nieules et le gypse du Trias n'appartient pas au Flysch, comme c'est le cas ailleurs, ce sont les grès et marnes rouges appelés *mollasse rouge*, et qui sont de l'Oligocène supérieur. C'est le même terrain que celui qui compose toute la région entre Clarens et Vevey. S'il est compréhensible que la mollasse rouge existe près du Bouveret, sous le Trias du Grammont, il est, par contre, extrêmement étrange de la rencontrer entre la Muraz et Vionnaz et dans tout le bas du Val d'Ille, sur le bord interne des Préalpes, où elle s'enfonce profondément sous le massif triasique de Treveneusaz, comme pour aller rejoindre le même terrain au Bouveret. Dix kilomètres à peine séparent ces deux affleurements, alors que la largeur de la zone des Préalpes en a plus de quinze et devait en avoir presque le double avant l'érosion qui a si profondément entamé le bord de cette région sur le parcours de la vallée du Rhône.

Le grès de la mollasse rouge se retrouve sous les bancs chevauchés des rochers du Faucigny au pied du Môle; on les suit sur tout le bord normal des Alpes à facies helvétique et, de ce chef, il n'y a pas lieu de douter de la continuité des deux masses de mollasse rouge, au Val d'Ille sous Treveneusaz et au Bouveret sous le Grammont. Ici la situation n'est compliquée que par un petit lambeau de Flysch placé entre la mollasse rouge et le Trias près de Saint-Gingolphe. Ce n'est toutefois qu'un détail qui s'explique facilement. Si donc la mollasse rouge du Bouveret est continue et va se lier à celle du Val d'Ille, il s'ensuit que toute la masse des Préalpes n'a, entre ces deux points, pas d'assise normale en profondeur, et s'il en est ainsi, cette même conclusion doit s'appliquer à toute la région dans son ensemble : *toute la zone des Alpes du Stockhorn et du Chablais ne serait ainsi qu'une vaste nappe de recouvrement, reposant partout sur le tertiaire et recouvrant les plis du facies helvétique. J'ai comparé les klippen d'Unterwald et de Schwyz aux blocs exotiques en les nommant lambeaux exotiques — toute notre région du Stockhorn-Chablais, malgré son étendue de plus de 115 kilomètres, n'est-elle pas, par rapport à son entourage à facies helvétique, autre chose qu'une immense klippe, une nappe exotique? Elle ne diffère des klippen que par ses dimensions; comme elles, c'est un morceau de terre étrangère jeté sur la limite des Alpes et du Plateau miocène, sans racine ou assise normale en profondeur!*

Cette nappe est accompagnée d'une autre qui s'y superpose, *celle de la brèche jurassique de la Hornfluh et du Chablais!*

Si hardie et si invraisemblable que paraisse cette conclusion le doute n'est pas permis. Je n'ai pas encore eu connaissance d'une seule exception à ce que j'ai nommé la *Loi des Préalpes* et qui s'applique naturellement aussi aux klippes:

Sous le terrain le plus ancien des Préalpes du Stockhorn et du Chablais se retrouve toujours du terrain tertiaire.

Même l'affleurement carbonifère de Tanninges, au bord du Giffre, qui a servi si souvent d'argument pour soutenir l'existence d'un massif ancien sous les Préalpes, est réellement superposé à du Flysch.

Nous avons donc établi par un raisonnement serré, basé sur des faits bien observés, une chaîne qui relie les klippes à la grande nappe, également sans racine, des Préalpes. De fait, puisque les klippes d'Unterwald et de Schwyz, comme celles de la vallée du Reposoir, ne sont que des lambeaux de nappes plus étendues superposées au Flysch et aux terrains crétaciques à facies helvétique, la conclusion s'impose: *il s'agit de la nappe des Préalpes qui s'étendait jadis par-dessus les Alpes d'Annecy, d'Unterwald et de Schwyz, jusqu'au Rhin*, sur près de 300 kilomètres de longueur et dont les Préalpes du Stockhorn et du Chablais formaient la partie moyenne.

C'est bien *sur* les plis des Alpes à facies helvétique que reposent les Préalpes, car, soit au bord du lac de Thoune, soit au bord de l'Arve et du Giffre, il est possible de voir le plongement des plis à facies helvétique *sous* les plis des Préalpes. Le profil 1 montre deux anticlinaux couchés faisant partie du système des plis des hautes Alpes (Dent du Midi) recouverts par le Trias de Treveneusaz (Préalpes). Donc les plis extérieurs des Alpes d'Unterwald rejoignent, en passant *par-dessous* les Préalpes, les chaînes des Alpes d'Annecy, tandis que, pour les plis plus intérieurs, cette jonction a lieu à découvert par les hautes chaînes calcaires du Wildstrubel aux Dents Blanches. Ce fait est d'autant plus évident qu'il a été démontré par C. Burckhardt qu'entre le Rhin et l'Aar la *bordure des Alpes à facies helvétique est normale* et n'offre, sauf quelques accidents locaux, que le contact normal entre les sédiments tertiaires du plateau et le crétacique. Cette *bordure normale* des Alpes suisses *doit se continuer sous les Préalpes du Stockhorn et du Chablais jusqu'aux Alpes d'Annecy*,

où Maillard a fait les mêmes constatations que Burkhardt entre le Rhin et l'Aar.

Rien n'est plus frappant que le contraste entre la forme des plis des Préalpes et ceux des hautes Alpes voisines. Ici des plis réguliers pareils à ceux du Jura avec quelques failles et chevauchements qui ne font supposer en aucune façon la dislocation presque invraisemblable qui doit avoir amené la nappe des Préalpes dans la situation actuelle. Là des lacets, couchés toujours vers le N, presque sans rupture, ni failles, mais accusant une lamination énorme des couches, qui, plutôt que de se rompre, se sont étirées. — C'est une preuve de l'énorme pression qui doit avoir existé au-dessus de ces terrains pendant que leurs plis se développaient. C'était, semble-t-il, la nappe des Préalpes, plus celle de la brèche, qui se déplaçaient au-dessus.

Nous voici arrivé au point critique de notre examen. Le problème est posé, nous en possédons tous les éléments: les Préalpes, entre l'Aar et l'Arve, sont une terre étrangère exotique, recouvrant la bordure normale des Alpes. Toute cette région et ses prolongements anciens, au SW et au NE, étaient situés autrefois bien loin de leur emplacement actuel.

D'où venaient donc ces parties des Préalpes, quel phénomène incompréhensible les ont transportées et quelle peut être leur relation avec le Flysch et les roches cristallines exotiques, puisque nous n'en avons pas vu en place jusqu'ici ? Voilà des questions qui demandent encore examen et solution !

IV. — ORIGINE DE LA NAPPE DE RECOUVREMENT.

Le point de départ de cette vaste nappe de recouvrement doit être recherché sans contredit au SE, au delà des hautes Alpes et des zones cristallines des Aiguilles Rouges-Arpille, du Mont-Blanc et du Finsteraarhorn-Saint-Gotthard, ainsi que je l'ai démontré déjà en 1893. ¹

Là se trouvent resserrées entre d'immenses massifs cristallins diverses zones, dites des schistes lustrés. Ces zones se bifurquent

¹ H. Schardt. Sur l'origine des Préalpes romandes. (Zone du Chablais et du Stockhorn). *Archives des S. phys. et nat. Genève*. XXX. Déc. 1893.

plusieurs fois ou se réunissent et pénètrent entre les diverses digitations des massifs cristallins du Simplon, du Mont-Rose, etc.

Il faudrait y comprendre, en outre, les schistes lustrés qui réapparaissent encore au Sud des massifs de la Dent Blanche et du Mont-Rose. Le prolongement au NE est représenté en partie par la région des « Bündnerschiefer », entre le Saint-Gotthard et le massif de l'Adula, tandis qu'au SW, c'est la zone du « Briançonnais » (Lory).

Dans cette région, les terrains sont aujourd'hui bien différents en apparence de ceux des Préalpes que je voudrais faire venir de là. Toutefois on peut y reconnaître presque tous les termes de la série stratigraphique que nous avons appris à connaître au cours de cette leçon.

Jusqu'ici, il a été constaté dans cette zone centrale des Alpes les terrains suivants :

Flysch semblable à celui des Préalpes et Brèche polygénique.

Malm compact et calcaire grumeleux.

Dogger à Zoophycos et couches à *Mytilus*.

Lias supérieur schisteux.

Lias inférieur échinodermique ; calcaire siliceux.

Rhétien, calcaire lumachellique.

Trias, cornieules, calcaires à *Gyroporelles*, gypses, calcaires dolomitiques.

Brèche, identique à celle du Chablais et de la Hornfluh.

Seul le Néocomien à Céphalopode et les couches rouges du Crétacé font défaut dans la zone de Briançon, mais, si l'on admet que ces terrains se sont formés dans un synclinal et que c'est justement cette partie-là qui a glissé vers le N. pour constituer la nappe de recouvrement, il ne faut pas s'étonner qu'ils ne se retrouvent plus dans leur gisement primitif.

Une action modificatrice importante a été en outre le métamorphisme résultant de la compression énorme qu'ont subie les terrains restés en place au centre des Alpes, pendant que la masse déplacée vers le N. n'a été que très modérément comprimée. Resserrés entre les divers massifs cristallins, agissant comme des laminoirs, les sédiments restés en arrière ont été profondément modifiés, en sorte qu'il est aujourd'hui difficile de reconstituer l'état primitif de la plupart d'entre eux.

Il a cependant été possible d'en identifier plusieurs avec ceux qui se retrouvent dans les Préalpes, si bien qu'il ne peut guère

subsister de doute, et, si l'on considère encore que toutes les roches cristallines formant les blocs exotiques se retrouvent, souvent à peine modifiées, dans la région centrale et méridionale des Alpes, entre les Grisons et le Briançonnais, notre hypothèse gagne en sûreté. Il y a là des roches granitiques gneissiques, des gabbros etc., en tout point semblables aux roches des blocs exotiques. D'autres fois, ces roches sont métamorphosées, c'est le cas des *schistes verts*, qui dérivent probablement de porphyrites.

L'origine doit en être recherchée au Sud, car aucun indice ne permet de supposer au N. des Alpes un facies sédimentaire pareil à celui des Préalpes, ainsi que l'admettent Quereau et Schmidt. En conséquence, l'hypothèse de Studer, d'une chaîne marginale disparue au N. du bord actuel des Alpes et dont la région du Stockhorn serait un reste, tombe sous la constatation du manque de racine en profondeur de toute cette région. Néanmoins, c'est l'explication qui paraît la plus logique, aussi a-t-elle subsisté pendant près de cinquante ans et a-t-elle été admise par Gumbel dans sa chaîne vindelicienne; elle avait servi de base à de nombreuses autres explications et démonstrations bien que chacun sentît que ce ne pouvait être la solution définitive.

La nappe du Rhætikon, également chevauchée sur le Flysch du Prættigau et du Vorarlberg, semble être un des points d'attache par lesquels notre nappe des Préalpes et des klippes se relie à un élément normal des Alpes orientales. Au pied du Rhætikon se trouve également des brèches à éléments cristallins qui paraissent avoir leur origine dans les chaînes de l'Engadine. Là se trouve entre autres un facies de Lias (calcaire échinodermique) tout à fait semblable à celui du Mont Arvel et de Rossinières.

De tout ce qui précède, il est pour moi hors de doute que la masse entière des Préalpes avec leurs klippes et y compris la masse de recouvrement de la Brèche jurassique, est venue glisser toute d'une pièce de l'intérieur des Alpes vers le bord de celles-ci, en faisant un cheminement de peut-être 80 kilomètres, ou même plus.

De nombreuses recherches seront encore nécessaires pour démontrer définitivement cette conception nouvelle. Mais son évidence s'impose à tel point que, sans aucun doute, les nouvelles recherches que je désire voir entreprendre, contribueront à en rendre la démonstration plus éclatante.

V. — MÉCANISME DU CHARRIAGE DE LA NAPPE DES PRÉALPES.

J'appelle le mouvement de cette nappe sédimentaire un *charriage*, parce que c'est plus qu'un simple recouvrement ou un chevauchement par exagération d'un pli ; *c'est le déplacement horizontal de toute une région, déjà partiellement plissée*. Le motif du déplacement a dû être la formation, au centre des Alpes, d'une région surélevée, ayant un *talus très incliné*, mais relativement *peu large*. C'est sur ce dernier que le mouvement a commencé. La progression du plissement des Alpes, dès le centre vers le bord, a fait se déplacer aussi cette partie très inclinée, qui s'approchait du bord des Alpes en poussant pour ainsi dire la nappe des Préalpes. Celle-ci se déplaçait donc en réalité surtout sous l'action de la pesanteur.

Comme ces phénomènes pouvaient avoir lieu en partie, même en grande partie sous l'eau, le mouvement en était certainement bien facilité. Il y a d'ailleurs lieu d'admettre un mouvement extrêmement lent, ayant commencé au début de l'époque éocène et se continuant jusqu'à l'âge pliocène.

C'est pendant ce mouvement lent que le front de la nappe alimentait de ses débris la sédimentation de la mer du Flysch. C'est donc bien de loin que les débris du Flysch sont venus, mais leur introduction dans la mer du Flysch a eu lieu sur place, presque à leur gisement même.

L'abondance des débris de roches cristallines de toute sorte dans le Flysch s'explique, comme on le voit, très facilement. La nappe sédimentaire occupant probablement une zone comprenant une série de massifs cristallins, a entraîné des masses de ces terrains et n'a sans doute pas laissé intacts d'autres massifs cristallins sur lesquels elle a dû passer. Elle a ainsi pu transporter de grandes masses de terrains cristallins qui étaient naturellement les premiers à se réduire en décombres et à alimenter les sédiments du Flysch.

Cela explique la présence de nombreux blocs épars autour des klippes et sous le plan de glissement de celles-ci. Ainsi aux Gets, où existe de nombreux amas de porphyrite, gabbro, etc., il y a une lame de granite protogine de plus d'un kilomètre de longueur qui a servi d'argument pour supposer sous ce plateau un massif

ancien. J'ai contesté le premier la situation in loco de cette protogine, bien qu'elle forme un escarpement assez considérable. La porphyrite qui borde de part et d'autre cette lame granitique est schisteuse au contact et a évidemment glissé sur celle-ci, ce qui atteste un mouvement énergique. C'est de la protogine identique à celle du Mont-Blanc, sauf qu'elle est moins métamorphique. Elle a donc été arrachée sans aucun doute de ce massif lorsque la nappe de recouvrement passait au-dessus. Il en est de même d'autres gisements de roches cristallines.

Le fait que le mouvement s'est accompli dans l'eau explique encore que le coefficient de friction devait singulièrement diminuer, en corrélation avec la perte du poids.

Il semble aussi que la masse de brèche du Chablais n'est venue se superposer sur la nappe Préalpine *qu'après que celle-ci eut déjà atteint le bord des Alpes*, puisqu'on trouve de la protogine dans le voisinage des lambeaux de Brèche et non sur le bord de la grande nappe. En tout cas, la zone de brèche jurassique doit avoir été placée primitivement plus au Sud de la nappe principale.

Après le recouvrement, des poussées subséquentes ont fait naître des plissements dans toute la région, en particulier des chevauchements et des plis-failles, déjetés, soit du côté externe, soit du côté interne, étant donné que la nappe de recouvrement était poussée, d'une part, par les plis s'entassant dans les hautes Alpes et appuyée, d'autre part, par les terrains plissés du miocène.

Le fait de ces plissements subséquents est encore attesté, sans aucun doute, par les lambeaux de brèche jurassique, avec Lias et Trias, pincés dans des synclinaux du jurassique dont ils sont séparés pourtant par du Flysch.

Ce mouvement explique encore l'extrême déversement et la lamination des plis des hautes Alpes. Ces lacets allongés se sont développés et en tout cas amorcés en bonne partie, pendant que la nappe des Préalpes existait encore au-dessus; plusieurs, surtout ceux qui se voient sous Treveneusaz, sont comme « couchés » par un mouvement SN.

Elle explique aussi sans difficulté la forme arquée des chaînes des Préalpes et la singulière inflexion qu'offre l'alignement de leurs plis à l'entrée de la vallée du Rhône.

La forme arquée de l'ensemble de ces plis provient de ce qu'entre l'Aar et l'Arve la nappe de charriage a été poussée

bien plus en avant sur le Plateau miocène qu'au SW et au NE de ces deux dépressions, où l'alignement des klippes indique un *rebroussement* considérable. En outre, cette région s'est enfoncée d'une pièce entre ces deux lignes, pendant que la partie médiane, s'avancant un peu plus au NW, imprima à ses plis une flexion convexe vers le NW.

L'inflexion à l'entrée de la vallée du Rhône est sans contre-dit motivée par la présence de la *masse de poudingue* miocène du Pèlerin-Vuarat-Gibloux. Cette inflexion, comme celle qui existe aux deux extrémités, n'est, dans une certaine mesure qu'une apparence. Elle est due pour une part à la trace, sur le flanc des vallées, des affleurements des couches profondes et des plis couchés plongeant sous la nappe de charriage.

Le motif de cet avancement plus considérable entre les vallées de l'Aar et de l'Arve ressort très nettement de l'examen des cartes géologiques d'ensemble des Alpes. C'est presque exactement dans le centre de cette courbure convexe que s'élèvent au SE les massifs cristallins de la Dent Blanche et du Mont Rose dont la formation simultanée au Sud de la zone du Briançonnais a sans doute provoqué ici une pente plus inclinée sur laquelle le mouvement s'est fait plus rapidement en rejetant plus en avant la nappe de charriage préalpine. Les massifs cristallins placés plus au N. n'étaient probablement pas encore aussi élevés qu'aujourd'hui. La superposition complète du gneiss d'Antigorio aux schistes lustrés mésozoïques, dans le massif du Simplon, montre l'énergie des dislocations des terrains profonds dans les parties centrale et méridionale des Alpes.

Une fois arrivée sur son nouveau soubassement, on pourrait presque dire sa nouvelle patrie, la partie la plus avancée de la nappe préalpine a causé par son poids, augmenté encore localement par la masse de Brèche jurassique, une surcharge telle qu'elle s'est enfoncée avec son nouveau substratum. En effet, au bord du lac de Thoune et sur le flanc de la vallée de l'Arve, les plis à facies helvétique des Alpes d'Unterwald et d'Annecy *s'enfoncent* sous la nappe préalpine. Celle-ci est donc assise dans une cuvette d'affaissement; *c'est pour ce motif qu'elle s'est conservée entière et n'est pas devenue la proie de l'érosion*. Au NE de l'Aar et au SE de l'Arve, où la nappe a peut-être été moins épaisse et moins large, elle est restée surélevée et a, conséquemment, été déman-

telée et ne laisse plus subsister que les lambeaux que nous connaissons comme klippes. Eux aussi occupent toujours des synclinaux, c'est-à-dire des dépressions.

Cette théorie, que j'ai été le premier à formuler, il y a quatre ans,¹ est en accord avec tous les faits constatés. Elle explique une série d'énigmes fort étranges et qui paraissent être fort peu en relations les unes avec les autres. Elle explique d'abord, sans aucune peine, le contraste stratigraphique qui existe entre les terrains des hautes Alpes et ceux des Préalpes, puis leur contraste tectonique et la superposition constante des assises préalpines sur le tertiaire. La formation des brèches du Flysch et leurs caractères particuliers, l'origine des blocs exotiques et des klippes, le facies austro-alpin d'une forte proportion des galets des poudingues miocènes, tout cela s'explique avec la plus grande facilité. Même, et je vais vous surprendre : le lac de Neuchâtel qui miroite sous nos yeux avec ses voisins les lacs de Bienne et de Morat doivent leur existence à l'arrivée d'une nappe de charriage préalpin sur le bord des Alpes. L'affaissement qui s'est manifesté entre la vallée de l'Aar et celle de l'Arve s'est prolongé jusqu'au Jura, où il a dû atteindre encore 300 à 350 mètres et a transformé en lac une partie du cours de la Thièle, de la Mentue et de la Broie en même temps. La cuvette occidentale des lacs de Neuchâtel et de Bienne correspond à une partie submergée de la vallée de la Thièle et la cuvette orientale au delà de la Motte à une partie de la vallée de la Mentue qui se réunissait à la Thièle près de Bienne. L'on voit que l'harmonie est parfaite dans l'enchaînement de notre démonstration.

Un fait important peut encore en être déduit, c'est que *les formations de brèches stratifiées dans le genre des brèches du Flysch ne peuvent se former que pendant le développement de grands charriages de plis, comme celui des Préalpes* ; c'est un phénomène qui a dû s'accomplir pendant la période tertiaire sur tout le versant N des Alpes et des Carpates.

Aujourd'hui, notre théorie représente un vrai système qui

¹ *Comptes rendus de l'Académie des Sciences, Paris*. Séance du 20 novembre 1893.

explique d'une manière fort simple une foule de faits restés longtemps énigmatiques, en faisant intervenir un phénomène des plus grandioses, mais aussi des moins compliqués. Le problème dont je viens de vous exposer la solution la plus probable est certainement un des plus merveilleux qu'il ait été donné à l'homme de scruter.

Ces vues nouvelles n'ont pas été acceptées sans résistances. Contestées d'abord de toute part, accueillies même par des plaisanteries, elles ont fait leur chemin, et, aujourd'hui, je constate avec joie que plusieurs des plus ardents adversaires de la veille s'y sont ralliés.

Je ne puis dire que la conception de ma théorie a été immédiate; elle s'est développée successivement, au cours de près de dix-sept années d'études et de recherches.

Partisan de l'hypothèse de Studer, admettant une chaîne marginale sur le bord septentrional des Alpes, j'ai été poussé peu à peu à étendre mon horizon et à chercher une solution en prenant pour base une connaissance aussi complète que possible de la tectonique du versant N. des Alpes suisses. Les beaux travaux de M. Marcel Bertrand sur les phénomènes de recouvrement par le développement et l'exagération de plis couchés n'ont pas été étrangers à l'orientation de mes recherches, mais j'ai dépassé les vues du savant français, puisque, aujourd'hui encore, il n'admet pas intégralement ma démonstration.

* * *

Il en est de la géologie comme de toutes les sciences: contrairement aux apparences, son champ d'activité est sans bornes; il y aura toujours de nouvelles découvertes à faire dans le domaine de l'inconnu.

LA PERSE

Par ÉLISÉE RECLUS, *professeur à l'Université Nouvelle de Bruxelles.*

La partie occidentale de l'Iranie, celle qui, dans le langage moderne, a pris le nom de Perse, est de forme plus régulière et plus « une » que la partie orientale du plateau : son histoire devait en conséquence se dérouler d'une manière plus égale et plus majestueuse.

Aux époques primitives, lorsque les peuplades constituées en des milieux géographiques voisins gardaient leur existence indépendante, quelques parties du territoire iranien devaient échapper à cette unité historique. Mais, à ne considérer que le plateau proprement dit, on constate que, dans son ensemble, il est admirablement disposé pour former un tout politique très solide. Au Nord-Ouest, plusieurs massifs montagneux surveillent, comme autant de citadelles, les défilés, les cols et les hautes vallées par lesquels auraient pu se glisser les envahisseurs venus des régions caucasiennes. Sur toute la longueur du front occidental s'alignent, en un large rebord, les plissements des monts qui dominent les plaines de la Mésopotamie. D'autres chaînes bordières, partant de l'angle sud-oriental de la Caspienne, limitent la Perse au Nord-Est et la séparent des sables et des terres alluviales qu'arrose l'Oxus en un étroit ruban de cultures. Du côté de l'Est, de vastes solitudes, inhabitables dans une grande partie de leur étendue, séparent le triangle occidental de la Perse et le laby-

rinthe des vallées orientales que peuplent les Afghans. Enfin deux mers baignent les racines du plateau : au Nord, le bassin profond de la Caspienne, qui se prolonge vers les froidures boréales jusqu'en des espaces si lointains que jadis ils pouvaient paraître infinis ; au Sud, le golfe en demi-cercle qui va rejoindre l'océan des Indes aux rivages longtemps inconnus. Très puissantes pour l'attaque, les populations qui occupaient les hautes terres de l'Iran et qui en gardaient les portes du côté de l'Euphrate avaient d'autre part l'immense avantage d'être presque inabordables sur une grande partie de leur mur d'enceinte : partout des obstacles, des parois inaccessibles, des sables brûlants, des baies entourées de roches arides. Que des pirates étrangers débarquassent en foule sur les côtes méridionales, devant eux se dressaient les escarpements des monts en étages successifs ; que des pillards nomades pénétrassent au Nord par petites bandes sur les hauteurs du plateau, bientôt ils venaient se heurter contre d'épaisses masses d'hommes et devaient en hâte reprendre le chemin de la plaine.

Les montagnes qui se profilent en arêtes parallèles le long du rebord sud-occidental de l'Iran constituent autant de murs d'enceinte difficiles à traverser, les rivières nées dans l'intérieur du labyrinthe n'échappant à leur prison que par une série de défilés étroits, de « cluses » qui se succèdent par de brusques coupures à angle droit, inaccessibles pour la plupart : les sentiers d'escalade passent presque tous par les brèches des hautes murailles ; pour aller d'un lieu des terres élevées vers une partie de la plaine inférieure située pourtant dans un même bassin fluvial, les bergers peuvent avoir à faire jusqu'à vingt ascensions et autant de descentes ; d'ailleurs, nuls autres que les montagnards ne pourraient se hasarder en de semblables contrées, par dessus des crêtes qui dépassent en certains endroits la hauteur de 4000 mètres.

Il en résulte que les habitants de l'âpre région, les Bakhtyari, restèrent pratiquement indépendants pendant toute la période historique et probablement aussi aux époques antérieures. Pendant des milliers d'années, il est vrai, les annales les mentionnent comme assujettis tantôt aux Chaldéens, tantôt aux Assyriens ou bien aux Elamites ou aux Perses ; mais quelques offrandes apportées en grande et respectueuse cérémonie suffisaient à la vanité des suzerains, et ceux-ci, satisfaits de

l'hommage, se gardaient bien d'attaquer les Bakhtyari dans leur multiple forteresse aux cent remparts, aux défilés impraticables.

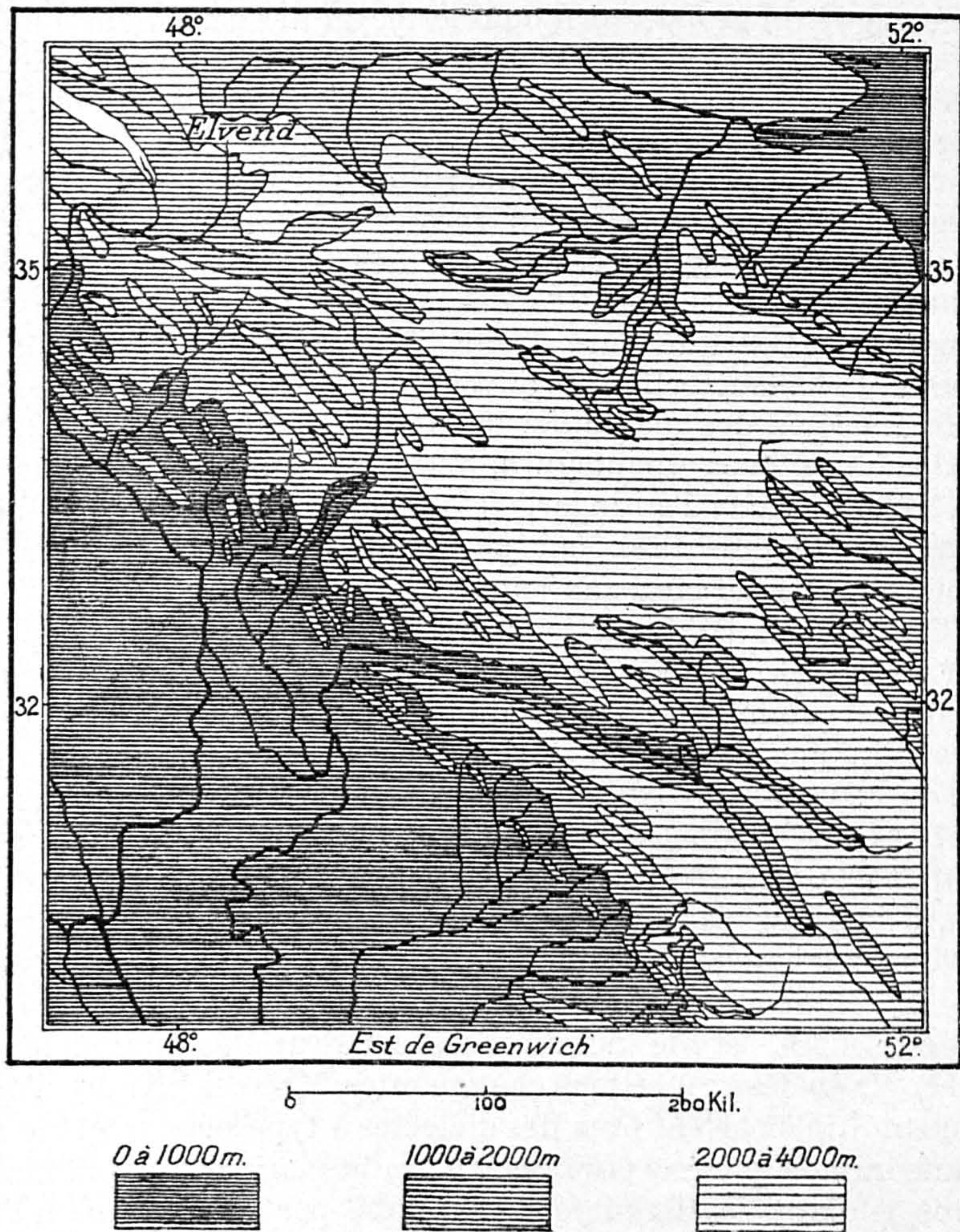


Fig. 1. ARÊTES PARALLÈLES DES CHAÎNES BORDIÈRES DE L'IRANIE

bles. Ces montagnards redoutés restèrent d'autant plus facilement maîtres chez eux qu'ils ont gardé plus de mobilité dans leurs allures, étant successivement nomades comme pasteurs de bétail, puis résidents fixes comme agriculteurs ; ils transhument

du haut en bas de la montagne suivant les saisons et peuvent, à l'occasion, se grouper en troupes considérables ou se disperser comme des chamois entre les précipices. A ce genre de vie ils ont gagné un grand esprit de liberté, un fier sentiment d'indépendance égalitaire qui les portent facilement à mépriser leurs voisins moins favorisés par la nature. Leur nom de peuple, qui signifie « heureux », « vaillant », « invincible », témoigne des causes qui leur ont valu la liberté et leur ont donné la belle fierté d'allure et la clarté du regard. Ils consentent parfois à servir comme volontaires dans l'armée persane, mais à condition de rester ensemble et de ne pas être distribués en divers régiments. Dès que leurs droits héréditaires sont lésés, ils se mettent en insurrection et souvent ils descendirent en vengeurs sur les cités des alentours. Ils n'accueillent aucun fonctionnaire dans leurs montagnes, mais ils sont très gracieux et prévenants pour l'étranger, et quelques Anglais, même une Anglaise, depuis 1890, ont profité de cette bonne hospitalité pour aller passer chez eux leur villégiature estivale.

Bien que les Bakhtyari doivent aux conditions de climat et au genre de vie imposé par la nature une très grande ressemblance et comme un air de famille, ils appartiennent à des groupes ethniques différents, et c'est encore le relief orographique de la contrée qui explique ces diversités. On trouve quatre nationalités distinctes chez les Suisses : Allemands, Français, Italiens, Romanches ; il en existe au moins autant chez les Bakhtyari. Les uns paraissent être de purs Aryens, d'autres sont incontestablement d'origine sémitique. La plupart sont considérés comme étant de sang turc ; enfin il en est qui ont plutôt le type mongol, et de nombreuses sous-variétés indiquent le mélange en des proportions changeantes. Mais ces peuples d'origine multiple parlent tous des dialectes à type persan, grâce au génie iranien qui les a civilisés. La grande variété de populations dans le pays des Bakhtyari s'explique par le mouvement des guerres qui se sont produites autour de leurs massifs. Suivant les vicissitudes des victoires et défaites, des tribus et des armées de nationalités très différentes ont été refoulées des avant-monts ou des plateaux et se sont cantonnées dans ces forteresses naturelles du pays d'Elam : des traditions locales racontent la venue de ces groupes originellement distincts et souvent superposés en suzerains et en vassaux suivant un mode féodal.

A part ces populations et quelques autres moins considérables, auxquelles le relief de la contrée d'Iran permet de se maintenir dans un isolement relatif, les habitants des hautes terres iraniennes devaient, par la facilité des contacts et des croisements, s'unir sans peine en un seul corps de nation. La Perse était, pour ainsi dire, prédestinée à devenir une individualité bien déterminée, et de temps immémorial elle fut le siège d'empires solidement assis. Mais cette unité politique correspondant à l'unité géographique du plateau n'implique nullement l'unité de races parmi les éléments ethniques venus spontanément ou amenés des régions diverses du pourtour. Au contraire, ces éléments présentaient originairement de très grands contrastes, et il ne pouvait en être autrement, puisque les contrées avoisinantes diffèrent beaucoup par le sol et le climat : montagnes de l'Arménie et plaines basses de la Chaldée, vallées arides du Mekran et rivages brûlés du golfe Persique, régions sablonneuses où coule l'Oxus et steppes de la Caspienne, autant de pays à natures opposées ayant pour habitants ici des agriculteurs, là des nomades, ailleurs des pillards, des gens les plus divers par le langage, les traditions et les mœurs, nègres et Sémites, Aryens et Touraniens.

Mais ces gens de toute provenance, que les événements complexes de l'humanité ont fait se rencontrer sur le plateau de l'Iranie occidentale, ont dû y subir une transformation plus ou moins rapide de leur nature première, et toute la masse humaine formée de ces éléments divers a été repétrée en une pâte nouvelle. Les montagnards descendus des hautes vallées neigeuses, les riverains montés du littoral aride et brûlant ont dû, les uns et les autres, mais en sens inverse, s'accommoder au climat, nouveau pour eux, de ces terres baignées dans un air léger. En son entier, la Perse se trouve comprise dans la zone dite tempérée, quoique certaines parties de ses côtes, le long des mers indiennes, doivent une température brûlante à la direction des vents, au manque de pluies et à leur exposition sur des parties tournées au midi. D'après le tracé, en grande part hypothétique, des lignes isothermes, la température moyenne de la Perse serait à peu près la même que celle de la France, située pourtant beaucoup plus au Nord, mais ayant une moindre altitude et se trouvant bien exposée aux courants aériens et océaniques du Sud-Ouest. Or, cette température

moyenne, avec balancement annuel de fortes oscillations saisonnières du froid au chaud, est de celles que l'expérience de l'humanité indique comme l'une des plus salubres et des plus favorables au développement intellectuel des populations. Ces conditions physiques du milieu, présidant au mélange des éléments ethniques distincts qui venaient s'entrechoquer et s'unir sur les hautes terres de l'Iran, contribuèrent à déterminer ce beau type persan, l'un de ceux qui, avec celui des Géorgiens et des Circassiens, se rapproche le plus de la beauté telle que nous la comprenons : les mêmes causes façonnèrent aussi le génie iranien, si remarquable par la souplesse et la clarté de la compréhension. Les enfants des écoles, groupés sur les nattes, ravissent d'admiration le voyageur européen : leurs yeux brillent d'une ardeur intelligente, et ils secouent leur petite tête frisée des gestes les plus spirituels et les plus charmants.

L'espace trapézoïdal de la Perse compris entre les remparts inégaux des monts n'est pas également bien aménagé par la nature pour l'heureuse floraison de la « plante homme ». Loin de là ! Une très forte part de ces hautes terres consiste en étendues rocheuses, argileuses, sablonneuses ou salines complètement inhabitables. Le plateau se creuse vers son milieu d'une cuvette aux pentes douces descendant jusqu'à une altitude de 300 (140 ?) mètres seulement au-dessus du niveau de la mer. Des rivières coulaient autrefois vers cette dépression médiane ; une mer intérieure ou du moins un vaste lac emplissait la cavité ; mais la dessication générale du climat a vaporisé ces nappes d'eau, tari ces rivières, stérilisé ces espaces par les efflorescences salines et la population a dû se borner à l'occupation des vallées herbeuses et des zones fertiles qui longent la base des monts. Même entre les arêtes parallèles de plusieurs des chaînes montagneuses qui se succèdent dans la partie sud-occidentale du plateau, s'étendent çà et là des espaces sans eau où l'homme n'a pu s'établir.

En étudiant les contours de ces régions forcément désertes de l'Iran, on constate que, dans l'ensemble, elles occupent avec leurs annexes les terres les plus basses affectant une forme à peu près triangulaire vers le centre, le Sud et l'Est du pays. D'autre part, les régions fertiles, invitant l'homme à la résidence et à l'agriculture, sont disposées en deux bandes se rencontrant en

angles aigus dans la partie nord-occidentale du plateau, l'antique Atropatène. Ce long couloir, qui s'enfonce sur un espace de plus de 500 kilomètres entre deux rangs de hautes montagnes, que de puissants massifs limitent également au Nord et où se dressent les cônes de volcans isolés, aboutit à un grand nombre de passages divergeant vers tous les pays du pourtour, à l'Est vers les côtes de la Caspienne, au Nord vers la vallée de l'Araxe, à l'Ouest vers le lac de Van, au Sud-Ouest vers le Tigre et l'Euphrate. Ainsi les pêcheurs riverains de la mer, les agriculteurs et les bergers des contrées transcaucasiennes, les montagnards Karduques et Arméniens des massifs occidentaux devaient avoir de fréquentes occasions de se mêler ou de se heurter aux habitants de l'Atropatène et aux immigrants venus des contrées méridionales ou orientales de l'Iran en suivant la base des montagnes. La juxtaposition des deux bandes de culture et de population qui se rejoignent en cette contrée ne pouvait manquer de lui donner une vitalité puissante, comparable aux flammes vives jaillissant au contact de deux braises. En outre, la diversité des éléments ethniques réunis dans l'avenue des montagnes, entre les trois sommets « divins », Demavend, Elvend et Ararat, devait faciliter la naissance d'une grande civilisation. Là se trouve le centre de gravité de tout le monde médique et persan.

Des deux zones iraniennes convergeant vers l'angle de l'Atropatène, l'une, celle qui, de l'Est à l'Ouest, suit la base méridionale du Caucase iranien et de l'Elburz, a pris dans l'histoire une importance de premier ordre, grâce aux voies naturelles qui la continuent, d'un côté jusqu'aux extrémités de l'Asie, de l'autre vers l'Europe et l'Afrique. La zone occidentale, qui longe les montagnes bordières dans la direction du Sud, doit certainement une grande valeur historique aux relations qu'elle établit entre les diverses provinces de l'Iran, surtout entre la Médie et la Perse proprement dites, mais la route naturelle finit par se perdre à demi dans les régions presque désertes qui s'inclinent vers la mer Indienne, et des voies latérales descendant à angle droit à travers les montagnes du côté de la Chaldée, détournent à l'Ouest le mouvement des peuples et des idées.

Une de ces voies latérales, utilisant une très large brèche des monts occidentaux, est disposée au Sud de l'Elvend en une sorte d'escalier qu'on a dû pratiquer depuis un temps immé-

morial, car la différence des produits et des civilisations entre les deux contrées adjacentes, de la hauteur et de la plaine, devait rendre les communications indispensables : des gens du plateau descendaient, fort nombreux, les gradins de la route, et, de leur côté, les gens d'en bas remontaient vers les terrasses. Campées sur le gradin supérieur de cette porte, les armées de la Perse occupaient une position qu'il était presque impossible d'attaquer, mais, d'autre part, elles devaient être tentées de descendre les marches pour aller conquérir la plaine. L'histoire nous enseigne que les souverains de la Perse eurent presque toujours l'offensive, et que, très souvent, poussant leurs armées comme des avalanches, ils envahirent les campagnes basses, non seulement jusqu'à l'Euphrate, mais jusqu'à la Méditerranée et à l'Archipel. Le reflux des populations vaincues ramenait les Perses vers leurs montagnes, et c'est toujours aux passages de l'Euphrate ou du Tigre ou bien aux portes occidentales des monts Zagros que se livraient les batailles décisives. Les traditions nous parlent des grands conflits qui eurent lieu à l'orée des plaines entre les Elamites, c'est-à-dire les Perses de ce temps-là, et les Chaldéens ou Assyriens. Ayant commis l'imprudence de s'aventurer dans la plaine pour y soutenir le choc de leurs adversaires, les rois de l'Iran couraient le risque d'y être vaincus beaucoup plus que dans leurs défilés de montagnes. C'est ainsi que Darius vint se faire écraser par Alexandre dans les campagnes d'Arbelles. Plus tard, c'est dans la même région que les armées romaines de Crassus, de Valérien, de Julien le Philosophe furent anéanties par les Persans, et la « Bataille des Batailles », qui donna la Perse aux Mahométans, fut aussi livrée dans les terres basses entre le fleuve et les canaux du Tigre.

La grande voie historique du Nord de l'Iran se maintient parallèle à l'axe du diaphragme asiatique formé par la série de hautes arêtes qui se continue jusqu'à l'Immaüs ou Himalaya. La partie occidentale de cette voie est tracée avec précision par la nature. L'arête de l'Elburz, l'ancien Albordj, qui portait déjà ce nom aux premiers temps historiques, se profile dans le ciel parallèlement à la route qui longe la base méridionale des monts. D'après les ouvrages sacrés des Iraniens, l'Albordj est la première montagne qui sortit des mains d'Ormuzd, et le dieu lui confia le devoir de verser les eaux et de faire naître les hommes.

La religion iranienne voit dans l'Albordj le pays des sept parties symétriques de la Terre, qui correspondent aux sept cieux des planètes et aux sept cercles de l'enfer, aux sept couleurs de l'arc-en-ciel, aux sept métaux de l'intérieur des roches et aux sept jours de la semaine, aux sept péchés capitaux et aux sept vertus cardinales. Car l'homme eut de tout temps l'idée du

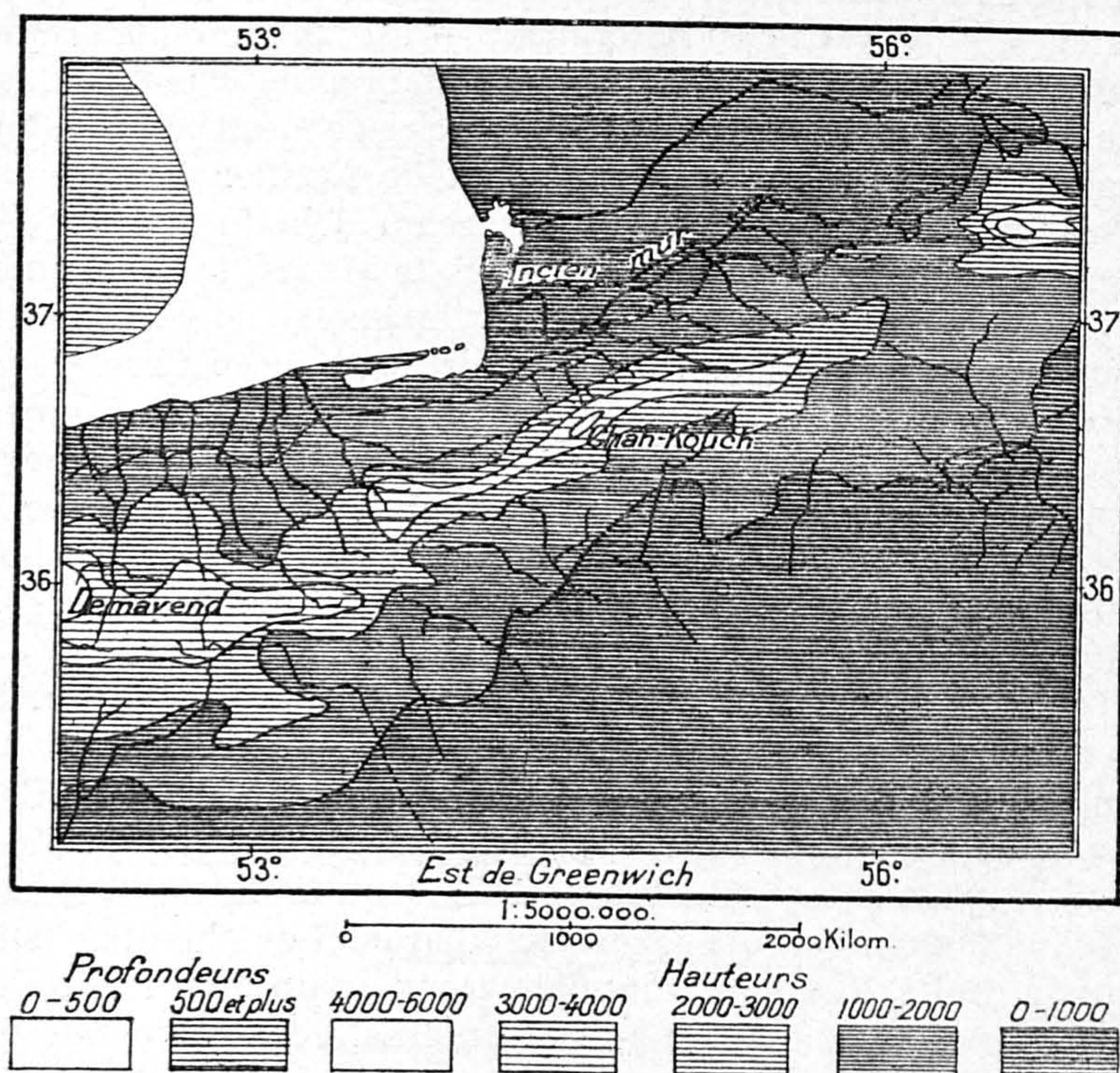


Fig. 2. BRÈCHES DU DIAPHRAGME ASIATIQUE, A L'EST DU DEMAVEND

nombre, du rythme, de l'harmonie; mais, dans sa puérilité première, il en chercha les lois dans la répétition identique des faits et en de grossières analogies, non dans la correspondance intime des causes et des effets. Le « Mont des Génies » ou Demavend, donnait à l'ensemble de l'Albordj une personnalité divine, grâce peut-être à des éruptions de laves, et certainement grâce à ses neiges, à ses colonnes de vapeurs, à ses déluges soudains, à ses flots d'eaux thermales jaillissantes.

○ A l'Est de la Caspienne, la voie médiane de l'Asie se bifurque : une moitié suit la base méridionale du Caucase iranien, tandis que l'autre descend au Nord dans les plaines. En cet endroit, les cassures des monts donnent accès à plusieurs sentiers qui se dirigent vers l'angle sud-oriental de la mer et vers le cours inférieur de la rivière Gourgen. Le point géographique occupé actuellement par la « Ville des Etoiles » ou la « Ville des Mulets », — Astrabad ou Asterabad, — est un lieu historique par excellence, où devait naître une station de caravanes, où elle devait renaître aussitôt après le passage destructeur d'un conquérant. On essaya naturellement de fortifier l'entrée de l'escalier des monts, et l'on voit encore au delà du Gourgen les traces d'une muraille qui, partant des bords de la Caspienne, se prolonge au loin dans le désert et que les indigènes attribuent au héros légendaire, Alexandre aux deux Cornes. La persistance même de ce nom de Gourgen ou « des Loups » appliqué à un faible cours d'eau souvent presque tari, prouve l'importance capitale qu'eurent ces points stratégiques, car le Gourgen n'est autre que le Hirkhan, dont le nom fut attribué à toute l'Hirkhanie (Hyrkania), c'est-à-dire aux régions qui s'étendent de l'Inde à la Caspienne ou « mer d'Hyrkanie ».

Toutefois les portes historiques ouvertes à travers cette partie du diaphragme de l'Asie n'ont qu'une valeur secondaire en comparaison d'un autre passage situé beaucoup plus à l'Est. Les seuils du Gourgen mènent à des espaces déserts ou faiblement peuplés qui, pendant la période connue de nous, furent presque toujours occupés par des pillards. Les chemins latéraux, à droite, à gauche, sont dangereux ou du moins pénibles à parcourir. A droite, c'est-à-dire vers l'Est, les montagnes du Caucase des Turkmènes se profilent en plusieurs arêtes parallèles, qu'il faut contourner au Nord par une succession d'étapes coïncidant avec les oasis ou du moins les terres humides situées à l'extrémité septentrionale des vallées. Pareil voyage était beaucoup plus long et en outre plus périlleux que le parcours de la route méridionale, longeant sur le plateau d'Iran la base des arêtes bordières. De même les émigrants de toute espèce, commerçants, colons, agriculteurs ou autres qui, en descendant des seuils ouverts à l'Est du Demavend, laissaient à droite le golfe marécageux d'Asterabad. Ceux-ci s'engageaient forcément à l'Ouest sur l'étroit littoral : l'avenue de terrains qui s'ouvrait

devant eux était coupée de torrents rapides, interrompue par de vastes promontoires d'une escalade difficile, habitée de populations guerrières très disposées à rançonner les voyageurs. Pratiquement cette série de défilés sinueux qui se prolongent sur un espace de 800 kilomètres entre les déserts transcaspiens et les plaines de la Transcaucasie reste fermée aux émi-

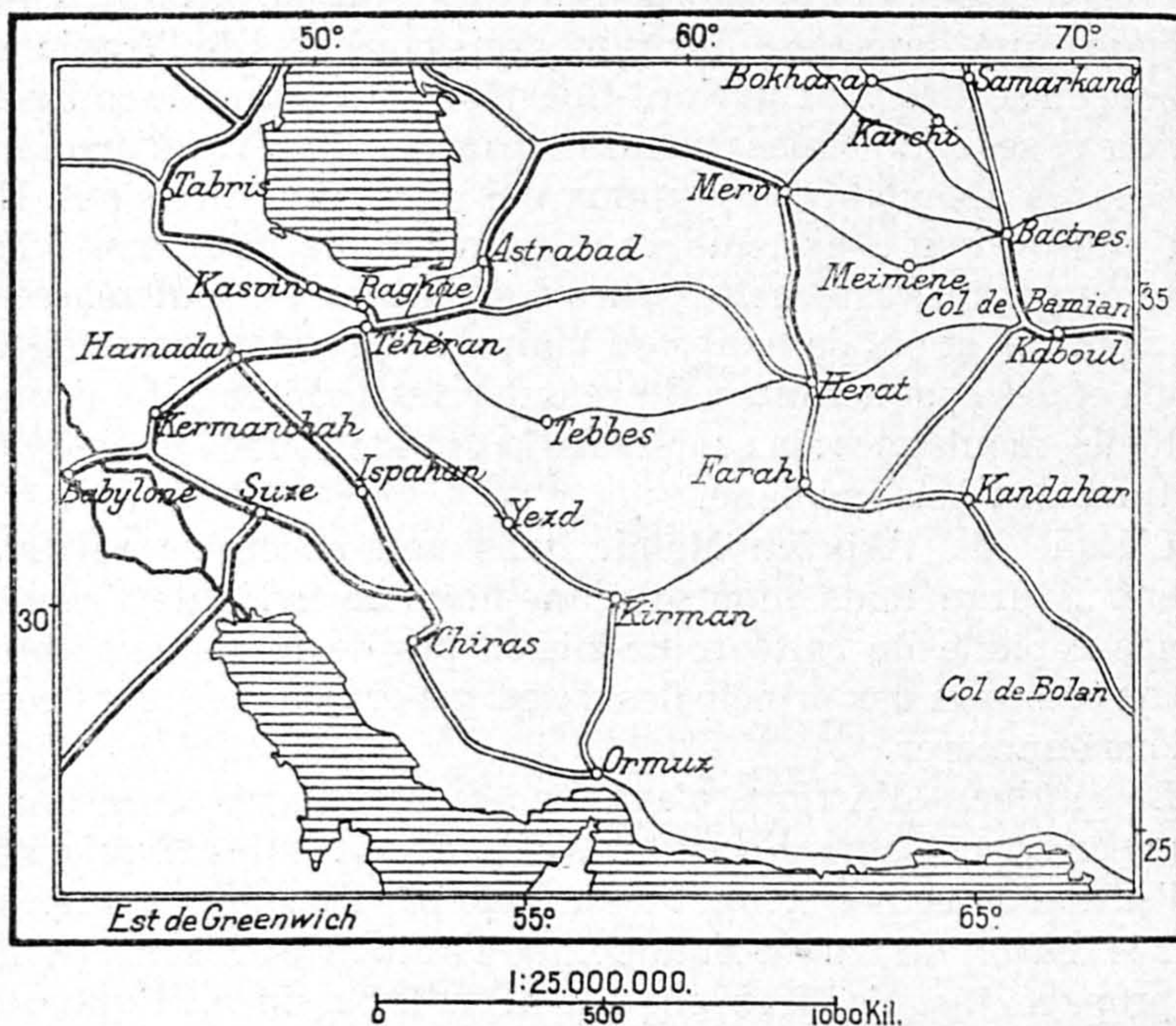


Fig. 3. VOIES HISTORIQUES PRINCIPALES DE L'IRANIE

grations ethniques: malgré l'apparence que cette corniche du littoral prend sur la carte, il ne faut point la considérer comme formant une voie historique de signification majeure. Presque tous les étrangers qui s'aventurèrent sur ce rivage furent obligés de s'arrêter en route, soit pour combattre les montagnards et chercher à s'emparer du sol sur lequel ils s'étaient hasardés, soit pour franchir la chaîne de l'Elburz et rejoindre, sur le versant opposé, la grande route des nations qui longe la face méridionale de la montagne.

Le lieu de passage par excellence entre les deux versants du diaphragme asiatique devait donc se trouver à l'endroit où les deux fleuves parallèles, dits aujourd'hui le Mourgh-ab et le Heri-roud, traversent de part en part les arêtes du Paropamisus. Là des vallées fertiles occupent les deux versants, et deux cités qui, depuis, furent parmi les plus populeuses de la Terre, d'un côté Herat, de l'autre Merv, purent prendre naissance. Là les traversées de sables infertiles sont beaucoup moins longues que dans les autres régions bordières de l'Iranie, et même en se dirigeant au Nord-Ouest, on peut gagner le cours de l'Oxus et ses campagnes riveraines par des contrées qu'arrosent des gaves abondants, descendus des montagnes voisines. En cet endroit tout le système du relief asiatique se trouve évidé comme par un vaste golfe où les populations se sont massées en nombre et où, de temps en temps, la pression des migrations et des conquérants a dû refouler les habitants de l'autre côté des montagnes : là se dessine la grande courbe du chemin naturel de l'Asie médiane.

L'étude de l'Ancien Monde dans son ensemble relativement à l'Iran nous montre d'une manière évidente l'importance capitale de cette route historique de la Perse comme tronc commun des principales voies géographiques que nous allons énumérer.

Le continent d'Afrique n'avait jadis de rapports avec l'Asie que par ses côtes nord-orientales et par le pays des Hymiarites à l'entrée de la mer Rouge : c'est donc par l'isthme de Suez ou par le détroit de Bab-el-Mandeb que l'influence africaine devait se propager jusqu'à l'Iran, en passant par le bassin de l'Euphrate. Les contrées méditerranéennes, prolongeant leur axe vers l'île de Chypre et le golfe d'Alexandrette, pointaient également vers le haut Euphrate et les plateaux iraniens. La mer Noire, où venaient aboutir les voies de l'Europe entière par le Don, le Dnieper, le Dniester, le Danube, est bordée de chemins dont la ligne de convergence atteint le socle persan par la Transcaucasie et les seuils voisins de l'Ararat. Enfin, des chemins rayonnent de la Perse vers toutes les contrées de l'Orient : l'un, en contournant la base orientale des grands plateaux pamiriens pour gagner la porte de la Dzungarie et toutes les autres par les défilés et les seuils des hautes terres de l'Asie centrale : ce sont les routes par lesquelles, de toute antiquité, se fit, avec l'extrême Orient, le pré-

cieux trafic du jade et autres substances de grande valeur sous un faible volume. Et toute cette immense ramure des voies historiques, se développant de l'Est à l'Ouest à travers le monde, avait une sortie commune suivant comme un fil conducteur le versant méridional des monts de la Caspienne, sur le socle iranien.

On le voit, les terres du plateau persan sont incontestablement devenues, par le fait même de leur relief géographique, un chemin nécessaire de la civilisation qui se propage d'un bout du monde à l'autre, mais on pourrait croire que d'autres routes offrent des avantages analogues dans les pays du Nord où s'étendent des plaines infinies souvent parcourues dans tous les sens pendant le cours des âges par des peuples migrants. Il est vrai, les exodes, les magnifiques chevauchées sont encore bien autrement faciles que sur le plateau d'Iran dans les terres d'en bas, steppes ou déserts de la Dzungarie, de la Sibérie et de la Russie orientale, mais ces régions n'étaient guère habitées que par des nomades dont l'état de culture ne pouvait facilement se modifier à cause de la grande uniformité des conditions de la vie. Les envahisseurs venus de l'Est ou de l'Ouest s'y perdaient comme dans une mer; d'un côté à l'autre de l'immense plaine, le déplacement des nations s'accomplissait sans que leur civilisation eût été changée: sortis nomades et barbares des portes de la Dzungarie, ils se présentaient à celle des Carpates avec des mœurs identiques: la secousse morale qui devait opérer une révolution dans leur existence ne se produisait qu'à des milliers de kilomètres de leur pays d'origine.

Il en était tout autrement, nous l'avons vu, sur les hautes terres de l'Iran, grâce au contraste que ce pays présente avec toutes les régions circonvoisines. Que les émigrants vinssent des plaines de la Mésopotamie ou des vallées caucasiennes, des sables du Turkestan ou du bassin de l'Indus, ils se trouvaient par cela même transportés en un milieu tout nouveau, et le chemin qui leur était tracé d'avance leur offrait l'occasion d'apprendre, de se transformer même sous l'influence d'une civilisation différente de la leur. On peut comparer la voie septentrionale de la Perse, entre Meched et Hamadan, à une espèce de laminoir dans lequel les populations, comme des métaux ductiles, ont soumis leurs idées et leurs mœurs à une élaboration nouvelle, de sorte que, entrés barbares dans le pays, ils

en sont sortis initiés à un degré supérieur de civilisation. De là l'importance capitale de la Perse dans l'ensemble de l'histoire humaine ! Ce n'est pas sans raison que nous tous, peuples occidentaux et orientaux, Européens, Américains, Hindous, Chinois, nous regardons vers les contrées de l'Iran comme vers un pays d'ancêtres. Les légendes qui montrent les premiers hommes descendant de ces monts ont un fond de vérité.

La forte individualité géographique de l'Iran gagne en valeur de ce que le Plateau occupe une position centrale ou presque centrale vers le milieu géographique des trois continents de l'Ancien Monde. Il est vrai, les étendues culminantes, les Pamir et les Tibet, se trouvent plus à l'Est, mais ce sont des régions neigeuses, inhabitables pendant les trois quarts de l'année, et quoique des historiens, ignorants de toute géographie, aient voulu y voir le lieu de naissance du genre humain, on peut les considérer comme un pôle de répulsion : les peuples migrants les évitent avec soin ; quelques bergers seulement et de rares marchands s'y aventurent. Dans la région médiane de l'Asie, l'Iran est au contraire, quoique d'une altitude assez considérable, — 1200 mètres en moyenne, — un pôle d'attraction, grâce à son climat, à sa richesse agricole, à la variété de ses produits, et surtout grâce à la rencontre de toutes les voies majeures tracées par la nature d'une extrémité du monde à l'autre ! On pourrait comparer aussi l'ensemble de l'Ancien Monde à un corps vivant d'organisation complexe avec plusieurs centres spéciaux. Le Pamir est un de ces centres comme massif de partage et de déversement, l'Iran est aussi un centre comme lieu de rencontre des nations.

Les indigènes de l'Iran, portés tout naturellement, comme les autres peuples, à se donner une valeur de premier ordre parmi les groupes ethniques, ne se trompèrent point quand ils revendiquèrent pour leur pays une influence prépondérante, en le comparant avec les régions des alentours, souvent désignées, d'une manière générale, sous le nom de Touran. Ce mot, maintes fois prononcé par les Iraniens avec une expression de haine et de mépris, analogue à celui que manifestaient les Chinois à l'égard des « diables étrangers », s'appliquait spécialement aux populations errantes qui parcouraient les vastes plaines situées au Nord du Paropamisus, entre les rubans de verdure qui bordent l'Oxus et le Jaxartes. Par extension,

ce terme de Touran comprit tous les territoires du Nord asiatique jusqu'à l'océan Glacial et à la mer de Bering : en réalité, les Perses, ainsi que les Juifs, les Hellènes et, d'une manière plus ou moins exclusive, tous les autres groupements ethniques, en étaient venus à se considérer comme formant l'humanité par excellence, un peuple divin, tout le reste ne constituant qu'un ramassis d'êtres indignes, n'ayant guère droit au nom d'hommes. Dans son ensemble, le *Livre des Rois*, de Firdouzi, n'est autre chose que l'histoire de la guerre sainte entre les héros et les monstres, entre les bons et les mauvais génies, entre l'Iran représentant le bien et le Touran, symbole de tout ce qui est mal. D'ailleurs l'appellation de « Touraniens » adoptée par toute une école d'anthropologistes, pour désigner les populations non aryennes du Nord de l'Asie, prouve que la science moderne subit encore l'influence des passions et des idées qui animaient les anciens habitants de l'Iranie. Comme eux, et par une sorte d'instinct de race ou de langue, nous acceptons l'héritage d'orgueil et nous figurons volontiers que ces Touraniens, nés en dehors de notre monde d'élection, sont en toute chose nos inférieurs. Le contraste entre « Arya et Toura » puis entre Iran et Touran ¹ était si nettement indiqué par la nature qu'il se perpétue chez nous après des milliers d'années et à des milliers de kilomètres du lieu où il prit son origine.

Certainement l'Iranie fut l'une des contrées où se préparèrent en partie les éléments les plus précieux de notre avoir intellectuel et de nos progrès futurs. On n'a qu'à se rappeler l'influence de la Perse dans l'évolution religieuse par la religion du feu, par celle de Zardoucht ou Zoroastre, par les Manichéens, le mahométisme chiite et les Babi ; son rôle dans le mouvement lyrique de la pensée avec les Saadi, les Hafiz, les Firdouzi ; sa grande activité dans les arts, encore prépondérante dans tout l'Orient, de l'Inde à la Turquie. De même l'Iran accomplit également son œuvre dans l'histoire morale de l'humanité. Une ancienne légende de l'histoire des Mèdes, rapportée par Hérodote, nous dit que, seuls parmi tous les peuples, les habitants de ces hauts plateaux n'obéissaient pas aux lois de la guerre, ne connaissaient que celles de la justice. Ce dut être à l'origine une fière nation que celle où l'éducation des enfants consistait en

¹ Lenormant, *Premières Civilisations*.

trois choses : « monter à cheval, tirer de l'arc et dire la vérité », et où la coutume interdisait de mentionner les choses qu'il n'était pas permis de faire ¹.

Le fait le plus antique de l'histoire iranienne, conservé comme un diamant dans une argile impure, nous montre, au milieu du fatras légendaire des Astyage et des Cyrus, que les anciens Perses, destinés à subir si durement l'oppression des rois, eurent aussi leurs jours de noble revendication : l'événement reste baigné dans l'ombre d'une période inconnue et l'on ne sait quels personnages s'étaient alors arrogé l'empire, mais la tenace mémoire du peuple et la précision du récit, tel que le transmet l'antique épopée persane, ne permet pas de mettre en doute cette révolution des anciens jours ², enchâssée dans la fable bizarre du monstrueux Zohak qui portait sur ses épaules deux énormes serpents n'ayant d'autre nourriture que des cervelles d'hommes. Déjà dix-sept des fils du forgeron Kaoueh avaient été trépanés par les serpents royaux et il ne restait plus qu'un fils désigné par le tyran pour subir le même destin. C'est alors que Kaoueh, brandissant son tablier de forgeron au bout d'une perche et suivi d'autres hommes de travail portant leurs marteaux, leurs poinçons et leurs scies, se précipita vers Zohak : le monstre s'enfuit tout blême vers le Demavend, où le héros Féridoun le cloua sur un roc du volcan. Pendant des milliers d'années, le tablier de Kaoueh resta l'étendard protecteur de la Perse, mais malheureusement les forgerons n'en conservèrent pas la garde : les souverains l'enlevèrent au peuple pour en recouvrir le cuir de pourpre et de brocard, pour l'orner de diamants et de saphirs, de rubis et de turquoises ; ils en firent une châsse dont plusieurs hommes seulement pouvaient porter le poids ; le peuple ne le reconnaissait plus. L'histoire nous dit que cette chapelle mouvante tomba aux mains des Musulmans, lors de la formidable rencontre de Kade-siyeh et que les vainqueurs s'en partagèrent les débris. Mais « ce n'était pas le vrai drapeau », se disent les Persans en secret, et tous ont confiance qu'un jour on retrouvera le tablier du forgeron. C'est aussi notre espoir !

Un fait d'importance capitale qui frappe l'historien de l'Iranie

¹ *Histoires d'Hérodote*. Livre I. 136, 138.

² Mohl., *Livre des Rois*.

est le déplacement très fréquent de la cité choisie comme centre de la nation pour l'attaque ou pour la défense, ce qui s'explique par la position géographique de la Perse. Traversée par les chemins nécessaires que devaient suivre les populations agricoles entre l'Orient et l'Occident, la contrée tournait son attention tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, suivant les attractions ou les périls. Le centre de gravité du pays changeait donc de siècle en siècle, et souvent d'une manière soudaine. La solide et précise individualité géographique de l'Iran avec sa bordure de hautes montagnes permet de la comparer à un lutteur que plusieurs adversaires combattent tour à tour. Suivant les assauts qu'il subit, il doit fréquemment changer de posture, frappant de droite et de gauche, d'estoc et de taille. C'est principalement du côté de l'Ouest que se portait son effort : de grands empires s'étant constitués dans le bassin de la Mésopotamie, il était naturel que le centre de la puissance de l'Iran se déplaçât parallèlement, sur le rebord du plateau.

L'étude des éléments ethniques réunis dans cette région de l'Iran qui domine les campagnes de la Mésopotamie nous y montre dès l'origine de l'histoire trois races juxtaposées : Altaïens ou Touraniens, Aryens et Sémites. Les premiers, apparentés à ceux qui reçurent plus tard le nom de Tartares, Mongols, Turcs, s'étaient probablement glissés dans le pays par les portes ménagées à l'angle sud-oriental de la Caspienne, puis escaladant le plateau de l'Iran, ils avaient envahi l'Atropatène, région de l'ancienne Médie. Plus au Sud, ils occupaient aussi une grande partie des vallées de la haute Susiane, ces terres que les Chaldéens appelaient par excellence le « pays antique. »¹ Enfin, les Accad ou « Montagnards », de même origine, étaient descendus dans les plaines de la Mésopotamie, où ils se rencontraient avec des populations de toute provenance, venues du Sud et du Sud-Ouest, et composées principalement de Sémites plus ou moins modifiés par d'autres éléments.

Mais sur les hautes terres de l'Iranie, les rivaux et combattants appartenaient en très grande majorité aux deux races, touranienne et iranienne, qui déjà cherchaient un nouvel équilibre dans le groupement de leurs nations respectives. Prise dans un sens étroit, l'expression ethnique « Les Mèdes et les Perses »

¹ François Lenormant, *Les Premières Civilisations*.

s'applique à des familles ou races de même origine, mais, dans son acception la plus large, il faut y voir un résumé de la lutte des populations accomplie pendant la durée des siècles sur le plateau d'entre Caspienne et mer d'Oman. De tout temps, des peuples d'origine distincte et de civilisations hostiles y combattirent pour la prépondérance. Il y a vingt-six siècles, la région des hautes terres comprise entre le versant de l'Araxe et le plateau d'Iran était encore habitée par de purs Touraniens. Bien que les Mèdes appartenissent à la race aryenne, comme les Perses, et qu'ils en constituassent même une classe ou tribu particulièrement honorée, la masse du peuple asservi par eux continua longtemps de parler sa langue ouralo-altaïque, et les rois de Perse durent l'adopter comme un des idiomes officiels de l'empire. Dans les textes trilingues que les Achéménides nous ont laissés sur les parois des rochers, la deuxième place est occupée par une inscription de langue agglutinative dans laquelle on reconnaît la forme des idiomes turcs : cette langue était le parler populaire qui, représentant la tradition de l'empire médique, reçut en conséquence un rang d'honneur avant le babylonien, suivi à son tour de l'égyptien dans les édits quadrilingues.¹ En deux endroits de l'ancienne Médie que mentionne Spiegel,² les explorateurs ont signalé des inscriptions en une seule langue, celle que parlaient les anciens habitants du pays dominé par les conquérants aryens.

Les savants ne sauraient encore se hasarder à dire dans quelle proportion les deux éléments ethniques se trouvaient représentés dans le mélange des populations de la Médie, quoique le fait de la communauté d'origine entre nos langues de l'Europe occidentale et le parler aryen des Mèdes et des Perses nous porte, par un instinct naturel d'égoïsme, à donner aux Aryens de l'Iran un rôle prépondérant au point de vue numérique aussi bien que politique et à placer volontiers au premier rang les Perses proprement dits.

Un célèbre passage d'Hérodote (I, 101) énumère les six tribus (*genea*) des Mèdes, et de l'interprétation de leurs noms qu'ont tentée Oppert et Lenormant, il semble résulter que deux tribus, l'une spécialement désignée comme la « race

¹ Oppert. *Le peuple et la langue des Mèdes* ; Lenormant, *passim*.

² *Erân*, p. 34.

des Aryens » et l'autre comme celle des Mages ou des « Meilleurs, » étaient d'origine persane ; mais il existait quatre autres divisions ethniques, constituant peut-être le fond « touranien » de la population rurale, partagée en deux groupes, agriculteurs sédentaires et pasteurs nomades.¹ Dans la partie médique des inscriptions gravées par ordre des souverains achéménides, tous les mots du langage politique et administratif sont directement empruntés à l'idiome arien des classes supérieures, c'est-à-dire au perse. Peu à peu s'infiltrait ainsi le parler des maîtres ; mais, lorsque la lutte eut cessé sur le terrain glossologique, elle n'en continua pas moins entre les génies respectifs des races, entre leurs manières de sentir et de penser, entre la religion dualiste des Aryens et le magisme ou chamanisme des Touraniens.² Peut-être l'essai de conciliation est-il symbolisé par le personnage de Zoroastre, que les diverses légendes nous disent être né à des endroits fort éloignés les uns des autres, de l'Atropatène à la Bactriane, et qui fut à la fois le premier prêtre, le premier guerrier et le premier cultivateur, c'est-à-dire le représentant de toutes les classes, victorieuses et soumises.

Une particularité du langage primitif des Aryens, tel qu'il nous est révélé par l'étude des divers dialectes qui en sont dérivés, serait de nature à nous faire admettre de hautes qualités pacifiques chez les populations premières de la race. En effet, les mots relatifs à des occupations paisibles se ressemblent pour la plupart ou proviennent d'une souche commune ; de même, les termes qui désignent les animaux domestiques sont parents dans les parlers ariens de l'Orient et de l'Occident, tandis que les mots ayant rapport aux choses de la guerre, de la chasse et aux animaux sauvages, appartiendraient presque tous aux langues d'origine postérieure, indiquant ainsi que des époques troublées avaient succédé dans tous les pays d'immigration à une période de grande paix primitive³. D'après le « Livre des Rois », les premiers Iraniens ne goûtaient pas encore à la chair des animaux et ne connaissaient d'autre nourriture que les racines, les graines et les fruits. Firdouzi nous raconte comment on réussit à transformer Zohak, jeune

¹ Fr. Lenormant, *Les Origines de l'Histoire*, tome II, p. 489 et suiv.

² Même auteur, *Les Premières Civilisations*.

³ Max Müller, *Essais de Mythologie comparée*, trad. C. Perrot, pp. 53, 54.

prince doux et charmant, en un monstre de scélératesse : après lui avoir fait prendre un œuf, on l'habitua graduellement à manger de la viande, cuite, puis crue, et finalement on en fit cet abominable cannibale dont triompha le forgeron Kaoueh, portant comme étendard son tablier de cuir. Cette éducation sanglante est un symbole : la révolution produite dans les mœurs par l'alimentation carnivore avait coïncidé probablement avec de grandes guerres entre les habitants du plateau et les gens de la plaine.

Avant d'avoir subi le joug des grands empires conquérants, les nombreuses tribus des monts et du plateau qui jouissaient encore de leur autonomie politique devaient se trouver dans une situation analogue à celle des Baktyari de nos jours, et, comme eux, mener une existence très simple et très pure, alternant leurs occupations entre la culture des combes et l'élevage du bétail sur les alpages. Les cultes primitifs, qui se développèrent plus tard pour constituer le mazdéisme, paraissent avoir été ceux de la Flamme purifiante et du Labour, qui fait collaborer l'Homme avec la Terre, et ce double culte resta longtemps enfermé dans le cercle étroit des familles, sans la redoutable intervention d'une caste sacerdotale.

Certes, le culte du Feu est de tous le plus simple, le plus normal, le plus facile à comprendre et à justifier scientifiquement. Dès que l'homme, arraché à la terreur primitive, commença de réfléchir sur les effets et les causes dans l'immense univers qui l'entoure, ne dut-il pas trouver naturel d'adorer le grand astre d'où, pour la Terre et ses habitants, se déverse toute vie ? Avant l'aube, il fait froid, il fait triste, l'homme s'inquiète des songes et des nuits ; mais dès que le soleil arrondit au-dessus de l'horizon sa courbe étincelante, la nature frissonne d'amour, les fleurs s'entr'ouvrent, les oiseaux chantent, les hommes, heureux du réveil, se mettent au travail avec joie. Puis quand l'astre, ayant parcouru sa carrière, s'est couché rouge et somptueux dans son lit de nuées, quand son large disque a plongé dans l'Océan, tous vont au repos de la nuit, et le sommeil engourdit les êtres, les préparant au renouveau du lendemain. La force du soleil passe dans le feu, reflet terrestre, étincelle du sublime foyer ; elle passe dans la sève des arbres, dans le sang des animaux et des hommes, dans nos muscles et nos cerveaux. Que le soleil disparaisse et, sur la terre, tout disparaît en même

temps. Que la chaleur solaire diminue par suite d'un voyage excentrique dans l'infini, nous entrons dans « le grand hiver »¹, et notre civilisation si vantée redevient barbare, les glaciers qui avaient reculé vers le pôle reprennent leur cours pour redescendre du cercle glacial et raboter de nouveau les campagnes et toutes les œuvres de l'homme.

Il est donc plausible que, de toutes les racines desquelles s'éleva le grand arbre de la religion mazdéenne, la plus ancienne fut le culte du Soleil et de son représentant sur la Terre, la Flamme éblouissante qui brûle et purifie. Cette religion première, dont l'évolution générale de l'humanité a partiellement effacé les traces, a gardé dans l'iranisme des caractères si vivants et si précis que les peuples se trouvaient encore à son égard dans leur état d'émotion primitive.

Il est vrai que, de tout temps, l'animal et l'homme avaient connu le feu, soit dans les cratères des volcans, soit dans les arbres allumés par la foudre, soit encore dans les éclats enflammés du silex, ou dans les branches d'essences différentes qui s'allument par la friction; mais combien prodigieuse fut la conquête qui enseigna l'art de conserver la braise ou la flamme, ou, mieux encore, de les produire à volonté! En comparaison de cette découverte première, toutes les inventions dont nous tirons un si grand orgueil ne sont que peu de chose, de simples transmutations de la force initiale qui nous fut donnée quand un homme vit une étincelle due à son génie briller sous son regard: toutes les industries existaient désormais en germe. La plus noble figure de l'histoire mythique et de l'histoire réelle était née, celle de Prométhée, « le ravisseur du Feu ».

On comprend que les pratiques premières de la création du feu aient été considérées comme saintes et que les chefs de famille se soient longtemps fait un devoir de produire le feu, suivant le mode antique, par le frottement d'une tige pointue de bois dur tournant dans une baguette trouée de bois mou. Le feu domestique resta, pendant des milliers d'années, entouré de tous les signes extérieurs d'une vénération profonde; et, chose curieuse, les mêmes cérémonies se retrouvent identiques chez les panthéistes et polythéistes aryens de l'Inde, chez les dualistes iraniens et les fétichistes de l'Afrique et

¹ James Croll, *Climate and Time*.

du Nouveau Monde, preuve que le culte du feu avait précédé chez les uns et les autres les évolutions religieuses et le dogme proprement dit. Ce culte primitif, répondant à une conquête d'importance majeure, réalisable partout et presque indépendante des conditions géographiques, fut, de toutes les religions, celle qui put se passer le plus longtemps de pratiques sacerdotales : la conservation du feu était l'office naturel de la mère de famille, de celle qui entretient la vie dans le ménage. Maintenant encore, après des milliers d'années, peut-être dix mille, peut-être cent mille, ce culte s'exprime souvent sans paroles, mais avec une révérence solennelle, en des milliers d'habitations : chez les Galtcha, par exemple, chez ce peuple pamirien primitif qui n'a point de prêtres, la braise est, chaque matin, dépouillée religieusement de la cendre qui la couvre ; le respect pour sa chaleur, qui est en même temps lumière, est tel que l'on se garderait bien de toucher le charbon flambant avec des objets impurs : on n'ose même le souiller de son haleine, car, dès les origines, l'homme a compris que son souffle, puisé dans la pure atmosphère, se charge, à chaque expiration, d'un poison subtil. La braise est, sur la pierre du foyer, ce que pour l'Univers est le triomphant Soleil, présidant chaque jour à l'œuvre du travail.

Cette religion primitive de la flamme vivante a persisté de tout temps, pénétrant les autres religions, même celles qui sont nées de l'épouvante et de la mort : il n'est pas d'église où ne brille une petite flamme qui ne doit pas s'éteindre, où des vierges, symboles de la vie nationale par l'adoration perpétuelle, ne soient chargées d'entretenir le feu continu de la braise ou de la foudre. Mais, dans les cultes confiés à la gérance des prêtres, le symbolisme a remplacé la réalité concrète, et la foi n'est plus vivante comme elle l'est encore dans les montagnes d'Iranie et en maint village de l'Europe, où les ménagères recouvrent soigneusement la bûche du soir, pour en retrouver, au matin, les charbons vifs, et pour en transmettre l'ardeur cachée au sarment qui pétile. De tout temps, ces ménagères furent les véritables prêtresses du feu.

Une autre religion naquit pour les ancêtres des Iraniens lorsqu'un des inventeurs de ces temps antiques imagina d'adapter un pieu tranchant ou un couteau de silex à un araire primitif traîné par des bœufs domestiques. On ne sait où se fit cette

découverte, mais la vénération que les Aryens orientaux des Védas professent pour le labour montre que cette pratique leur était héréditaire, et guide l'esprit du chercheur vers les plateaux desquels ils étaient descendus. D'autre part, on retrouve la connaissance de la charrue au pied du versant occidental de l'Iran, dans la Mésopotamie, à une époque datant d'au moins sept mille années. De ces contrées de la Cis-Iranie et de la Trans-Iranie, la découverte du labourage se répandit sur une très grande partie de l'Ancien Monde, soit directement, soit en remplaçant le mode de culture à la bêche, beaucoup plus simple, qui était précédemment en usage. La révolution qui s'accomplit dans la société, et, par suite, dans le monde de la pensée, grâce à l'emploi du soc de la charrue, est une de celles qui entrèrent le plus profondément dans la vie des nations et qui les poussèrent le plus avant vers des voies nouvelles. Ainsi, la forme de labourage qui est devenue en ces temps modernes le symbole de l'esprit conservateur par excellence fut, à une certaine époque, un événement révolutionnaire.

En outre, ce changement dans les pratiques du laboureur eut, paraît-il, pour conséquence d'entraîner la substitution d'un aliment à un autre dans la nourriture des populations iraniennes. La céréale qui, jusqu'alors, avait fourni le pain de l'homme était le millet¹; mais lorsque l'agriculteur eut à sa disposition un instrument qui lui permettait de retourner le sol plus facilement et sur une plus grande étendue, d'autres plantes nourricières, le froment et l'orge, dont les botanistes cherchent la patrie dans les montagnes de l'Iran et de l'Asie Mineure, l'emportèrent peu à peu dans l'alimentation. La perspective des âges rapproche les événements qui se sont accomplis dans une époque lointaine; et, par suite, l'historien risque de se tromper en voyant sur un même tableau dont les plans se confondent les découvertes successives réalisées en ces temps éloignés. Mais s'il est vrai, comme on l'admet volontiers, que l'utilisation des animaux domestiques et l'invention de la roue aient à peu près coïncidé avec les progrès du labourage et l'acquisition d'une nourriture plus riche, l'homme du monde aryen aurait été alors engagé en un cycle merveilleux de progrès dans les arts, la science et la pensée. On comprend que nos ancêtres,

¹ Hahn, *Demeter und Bambo*, pp. 10 et suiv.

pleins d'un enthousiasme naïf pour les victoires qu'ils venaient de remporter sur le destin, aient évoqué de leur cerveau une religion nouvelle, celle de l'agriculture, avec ses fêtes du Labour, des Semailles et de la Moisson. « Quelle est la bonne obéissance à la vraie foi ? » dit un passage de l'Avesta. « C'est la vigoureuse culture du blé », répond Ormuzd. « Quand le blé pousse, les démons ont peur ; quand on le scie, ils hurlent d'épouvante ; quand on le moud, ils disparaissent. »

Le culte primitif du Feu, celui du Labour, de la Charrue, des Bœufs domestiques et du Pain vivifiant nous prouve que les théologiens, interprètes attitrés de la religion, se laissent entraîner, pour la plupart, à calomnier l'humanité : car, à l'égard de leur foi, ils tiennent exactement le même langage que leurs adversaires les plus ardents. Les uns et les autres affirment que « la crainte, la frayeur — ce sont là les termes précis — furent l'origine de la religion ». « C'est la peur qui fit les dieux ! » dit l'athée. « Le tremblement devant Dieu est le commencement de la sagesse, dit le fidèle. »

Certes, la crainte fut un des éléments essentiels de la religion ordinaire et pendant certaines périodes d'épouvante, par exemple notre moyen âge, la terreur fut sans aucun doute le principal et presque le seul intermédiaire de l'homme et des dieux. Durant tous les âges d'oppression ecclésiastique, le populaire, effrayé par les artifices des magiciens, par les fureurs des goules, des loups-garous, des vampires et des revenants, par les peintures atroces de l'enfer, restait sous l'empire absolu de la peur, et l'essence même de la religion était de sauver son corps de la torture et son âme de la perdition éternelle.

Cependant l'homme est un être complexe qui s'ouvre à la nature environnante par toutes les facultés de son esprit : laissé à lui-même, il peut éprouver de la confiance aussi bien que de la peur, il peut se réjouir aussi bien que s'effrayer, et toutes ses passions, les bonnes non moins que les mauvaises, entrent dans sa conception de l'au delà. De même l'animal, dans ses rapports avec l'homme actuel, ne connaît guère que la peur ; tous les explorateurs de pays nouveaux nous disent, au contraire, que le premier sentiment de la bête, quand elle aperçoit le visiteur inconnu, n'est pas l'effroi, mais la curiosité. Suivant les milieux sociaux, le même phénomène éveille les sentiments les plus divers. La vénération du feu, sous sa

forme spontanée, naquit beaucoup moins de la terreur de l'homme devant un élément redoutable, que du sentiment de la reconnaissance, en même temps que d'un émerveillement bien justifié, et cette vénération première ne dut contribuer en aucune façon à l'abaissement intellectuel de l'individu. Le culte spontané du Labour n'avait rien non plus qui pût dégrader le fidèle. La corruption et l'abâtissement ne se firent sentir qu'avec l'observation forcée des rites et la sotte répétition des formules; le culte ne devint cause de régression mentale qu'au moment où il tomba sous la direction des prêtres conservateurs, qui, pour la peine, ne manquèrent pas de se faire octroyer la tierce, la quinte ou la dîme des biens.

A ces religions premières qui se retrouvent d'une façon très nette dans l'Avesta et dans les autres livres liturgiques de la Perse, se mêlèrent naturellement toutes les autres religions du naturisme et de l'animisme: admiration du ciel et des nuages; adoration de l'eau vivifiante qui jaillit du rocher et qui tarirait bientôt au soleil si on ne la cachait en des canaux souterrains; peur des génies mauvais qui volent dans l'air ou qui surgissent des tombeaux. Tous ces cultes qui naissent des émotions irraisonnées de l'homme étaient déjà mêlés dans la religion iranienne primitive, lorsqu'un Zaratvastra, Zaratouchtra, Zardoucht ou Zoroastre quelconque formula d'une manière plus ou moins précise cette religion du mazdéisme, c'est-à-dire du « très Haut, du très Sage », qui a pris une si grande importance en Iranie et dans l'histoire de la pensée humaine. Il importe peu de savoir si Zaratvastra, c'est-à-dire, d'après une étymologie plausible, « le bon laboureur », fut un personnage réel ou le type légendaire des nations iraniennes: il suffit que son nom symbolise la religion essentiellement dualiste de l'Iran.

Si les religions primitives du Feu, du Labour, de la Nature, des Génies, ne sont pas nécessairement liées dans les phénomènes de leur naissance et de leur développement à des conditions géographiques spéciales, il n'en est pas de même pour la religion de Zoroastre. Ce culte, qui est celui du dualisme, de l'antagonisme absolu entre le bien et le mal, doit certainement, en grande partie, son caractère si net à la nature de l'Iran. Sans doute, la conscience d'un combat éternel de deux forces n'a rien de spécial à la Perse, et chaque nation, chaque individu le retrouve en soi. Nous voyons sans cesse en nous et autour de

nous le rythme de toutes choses et de leurs contraires : lumière et ténèbres, santé et maladie, joie et tristesse, rires et larmes, amour et haine, vie et mort. De même, l'homme se dédouble volontiers en esprit et matière, quoique l'unité de sa nature lui soit, par sa vie même, démontrée d'une manière évidente. On parle aussi des sexes comme s'ils étaient des principes opposés. Enfin, au point de vue politique et moral, nous voyons toutes les sociétés se décomposer en partis et en *çof*, en amis et en ennemis, en citoyens et en étrangers, en Grecs et en Barbares, même en Fils du Ciel et en Diables de l'Enfer. Mais la Perse nous présente, en dehors de l'homme individuel, cette lutte des deux principes sous des formes matérielles qui devaient la remémorer sans cesse aux fidèles. D'abord le grand fait géographique du contraste précis entre le haut plateau et les plaines basses : d'un côté, les steppes turkmènes, de l'autre les campagnes de la Mésopotamie. Ce contraste devait s'accroître davantage par les mœurs hostiles des nations en contact : ici les Iraniens, là les Touraniens. Enfin, sur le plateau même, se produit l'opposition brusque entre les jardins des cités et les sables ou les salines. En mainte partie de l'Iran, chaque ville s'entoure d'une zone verdoyante qu'elle doit protéger par une muraille de pierre pour arrêter les dunes. Telles sont les conditions que symbolisent les personnages épiques de Roustem l'Iranien et d'Afrasiab le Touranien, de Féri-doun, le roi très bon, et de Zohak le tyran, dont les épaules se redressent en serpents avides de cervelles humaines.

Et, dans le mythe religieux, le contraste se continue par la création des jumeaux divins nés dans la même matrice, égaux en puissance, et tous les deux servis par d'innombrables armées de génies. L'un de ces dieux est Ahura Mazda ou Ormuzd, c'est-à-dire le Seigneur très sage, le Mazda par excellence ; l'autre est Angro-Maïnou, Ahrimane, c'est-à-dire l'Esprit de compression, d'Asservissement, le Méchant. C'est entre les deux que se débat incessamment le sort du monde : nous ne sommes tous qu'un enjeu entre les deux prodigieux lutteurs. Cependant l'homme n'a point à s'abandonner complètement dans ce conflit que les divinités d'en haut se livrent au-dessus de sa tête : s'il porte constamment sa force du côté du bien, c'est lui qui, après sept mille siècles d'attente, fera triompher Ormuzd, et de la manière la plus noble, par la conversion

d'Ahrimane, devenu lui aussi un dieu de justice et d'amour universel.

Telle fut la religion, très haute par certains côtés, que les Perses enseignèrent aux nations des plaines environnantes, mais qui se dénatura bientôt par suite de ses croisements avec les divers cultes locaux et de la transformation que lui firent subir ses prêtres, intéressés au profit et au pouvoir. Le foyer principal de la religion mazdéenne fut toujours l'Atropatène, « le pays du Grand-Prêtre », où résidait ce haut personnage, entouré de ses mages et respecté comme un égal par les souverains de l'Iran. La dynastie de ces pontifes nous a légué toute une série de belles monnaies d'argent qui nous montre le roi-prêtre adorant le Feu : l'étendard légendaire de Kaoueh, le forgeron, est représenté sur ces médailles. On ne doute point que l'Avesta, tel que nous le possédons actuellement, n'ait été refondu par les prêtres dans le pays des Mèdes : c'est de là que nous sont venus les nouveaux livres sacrés, formés probablement en grande partie de débris des anciens.

Les livres rajeunis vieillirent à leur tour, et la religion mazdéenne, sous sa forme antique, s'est presque entièrement perdue, tandis que les contes populaires, les fables, les énigmes, les proverbes, se sont en grande partie maintenus textuellement : aussi loin qu'on remonte dans le passé vers les origines iraniennes, ces précieuses expressions naïves de la pensée humaine se retrouvent presque identiques. Dans leur texture même, ces récits, reproduits de bouche en bouche sans qu'aucune censure s'exerce entre la nourrice et l'enfant, gardent le caractère d'ancienneté : nulle transmission de pensée ne s'est faite d'une manière plus conservatrice malgré les innombrables variantes qui proviennent de la personnalité, de la nation, de la civilisation ambiante. Ainsi dans le monde chrétien, les contes de fées se sont perpétués presque sans changement, comme ils s'étaient légués de mère en fille, bien avant la rédaction de l'Avesta, sans que l'idée d'un Dieu personnel y ait pénétré. Il est facile de reconnaître dans les récits modernes et ceux du moyen âge tout ce que les prêtres et les écrivains y ont interpolé ; le vieux fonds antérieur au christianisme y est encore parfaitement distinct. Des révolutions de la plus grande importance sociale peuvent s'accomplir sans que l'état primitif de la fantaisie populaire en soit modifié : c'est ainsi

que, dans le vaste assemblage des contes russes, se trouvent à peine quelques traces du servage des moujiks ¹.

Les documents laissés par l'histoire primitive sont insuffisants pour énumérer toutes les parties de l'immense héritage légué à l'humanité par le monde iranien : découvertes et métiers, conceptions philosophiques, poèmes, mythes et récits. Mais il est très probable que la part de ces aïeux dans notre savoir actuel dépasse de beaucoup la connaissance que nous en avons.

Nous leur serions même redevables des premiers procédés qui permirent l'élaboration des mathématiques. C'est chez les Iraniens, à en juger par la proche parenté des termes qui désignent les unités, les dizaines et les centaines, que se serait introduit le système de numération qui, se dégageant complètement de l'emploi des métaphores et des synonymes, fixa pour chaque nombre des termes définitifs à sens déterminé. Ce fut là une des plus importantes révolutions de l'histoire humaine, une révolution comparable à celle qui nous donna l'écriture. Cette numération primitive s'arrêtait inclusivement aux centaines, car les noms de « mille » diffèrent dans les dialectes indo-européens²; néanmoins, elle contenait en germe la théorie du système décimal, sans laquelle on ne saurait concevoir le développement scientifique du monde moderne.

Le premier fait historique mentionné dans les annales de la Perse date de quarante-deux siècles. A cette époque, des rois, désignés sous le nom de Nakhonté ou Nakhounta, régnaient sur les contrées de la Suziane et de l'Elam, c'est-à-dire sur les régions sud-occidentales de la Perse actuelle, et se trouvaient en rapports de commerce et de civilisation avec les habitants de la Chaldée, qui étaient alors probablement le peuple éducateur.

De même que les riverains des grands fleuves d'en bas, les Elamites appartenaient à une ère de culture très ancienne, et telle serait la cause de la désignation de leur pays, « Terre antique ». Ils avaient une industrie déjà très développée, sachant sarcler et labourer le sol, semer le millet et le froment. Ils attelaient

¹ Eugène Hins, *La Russie dévoilée au moyen de la littérature populaire. L'Epopée animale*, pp. 8 et 9.

² Max Müller, *Essais de Mythologie comparée*, trad. G. Perrot, pp. 65, 67.

deux chevaux de front à leurs chars de guerre et se servaient de catapultes pour ébranler les murailles. Ils couvraient de peintures leurs poteries de formes variées, et fondaient les métaux nobles, l'or, l'argent, le cuivre. Comme mathématiciens et astronomes, ils participaient à la science des Chaldéens; pratiquaient des calculs soit en système décimal, soit en système duodécimal; prédisaient le retour des éclipses et connaissaient « le nombre d'or », c'est-à-dire la période de dix-neuf années après laquelle le soleil et la lune recommencent l'évolution de leurs mouvements respectifs. Ils divisaient le temps, années, mois, semaines et jours exactement comme nous le faisons aujourd'hui; enfin, ils possédaient le trésor des trésors, l'écriture, que leurs missionnaires, les Bak, enseignèrent aux populations de l'extrême Orient ¹.

Une grande lacune se produit dans l'histoire iranienne après cette époque où les Nakhonté régnaient sur les avant-monts du plateau méridional. Des siècles se passent pendant lesquels l'Iran reste complètement dans l'ombre derrière la Mésopotamie. On sait seulement que l'aimantation du monde persan se déplaça du Sud au Nord dans le même sens que le centre du pouvoir dans le bassin des deux fleuves. A la grande influence de la Chaldée sur le monde oriental succéda celle de l'Assur ninivite, et même de ce côté les régions du plateau furent annexées à l'empire des sars conquérants. Une cité riveraine du Tigre, Ninive, devint maîtresse, du moins suzeraine, des hautes terres orientales. Et lorsque les populations de la haute contrée purent revendiquer leur indépendance avec succès, les tribus dominantes du plateau n'étaient plus des Elamites, c'étaient des Mèdes; la cité capitale, Ecbatana, la ville actuelle de Hamadan, était édifiée au pied de l'Elvend « la montagne de Dieu », à l'endroit où passe la route la plus facile pour la montée et la descente du plateau: cette grande voie historique nécessitait la naissance sur son parcours d'un lieu de rencontre pour les peuples en marche et tous leurs représentants, trafiquants, missionnaires et soldats.

Il y a vingt-cinq ou vingt-six siècles, lorsque l'histoire de cette partie de l'Iran commence à émerger des ténèbres, la prépondérance des Mèdes existait probablement depuis de nom-

¹ Terrien de la Couperie, *Babylonian and Oriental Record*.

breuses générations ; mais elle n'était pas acceptée par les autres populations du plateau, et cette lutte même dut avoir pour résultat d'amoindrir la puissance de l'empire médique, pourtant si privilégié par la possession de la grande forteresse naturelle de l'Atropatène. Les haines de race, les guerres politiques empêchaient les résidents des hautes terres d'exercer aucune action en dehors de la région des montagnes, ou même avaient pour conséquence de les soumettre à la domination de peuples qui ne disposaient pas d'avantages stratégiques aussi considérables.

Les Perses et les Mèdes, c'est-à-dire, en parlant d'une façon tout à fait générale, les Iraniens et les Touraniens, se neutralisaient donc par leurs fréquentes luttes ; mais, dès que les révolutions et les guerres eurent un terme et que l'équilibre politique se fût établi, les populations d'en haut firent aussitôt sentir leur prépondérance dans l'histoire de l'Asie antérieure. Le personnage plus ou moins légendaire auquel on donne le nom de Cyrus amassa en une seule puissance agressive tous les éléments ethniques, naguère hostiles, qui se trouvaient dans son empire, et, comme tant d'autres despotes avant et après lui, il essaya de réconcilier les partis opposés en les lançant comme dévastateurs sur les contrées étrangères. Ainsi commença, pour se continuer sous les Achéménides, cette longue période de conquêtes et d'annexions qui subjuguait tant de nations diverses et les réunit en un immense troupeau militaire.

Sous cette formidable poussée, presque tout le monde connu finit par entrer dans les limites de l'empire des Perses et des Mèdes : la Mésopotamie et l'Arménie, l'Asie Mineure, la Syrie, même l'Égypte, la Cyrénaïque jusqu'au jardin des Hespérides, le pays des Scythes jusqu'aux steppes du Nord et aux montagnes glacées de l'Immaüs, enfin les régions nord-occidentales de l'Inde, qu'Alexandre le Macédonien revendiqua plus tard comme successeur des Achéménides : de l'Est à l'Ouest le territoire soumis aux rois perses s'étendit sur un espace de quatre à cinq mille kilomètres en distance linéaire.

La capitale devait se déplacer de nouveau sous l'influence des événements. D'abord, les Perses, devenus le peuple dominateur, voulurent donner à une cité de leur territoire le premier rang sur toutes les autres villes de l'empire, et Persépolis, située au centre de la Perse proprement dite, fut choisie pour

résidence d'été par « le Roi des rois », tandis que Suse, appartenant également au domaine persan, dans « le pays antique »

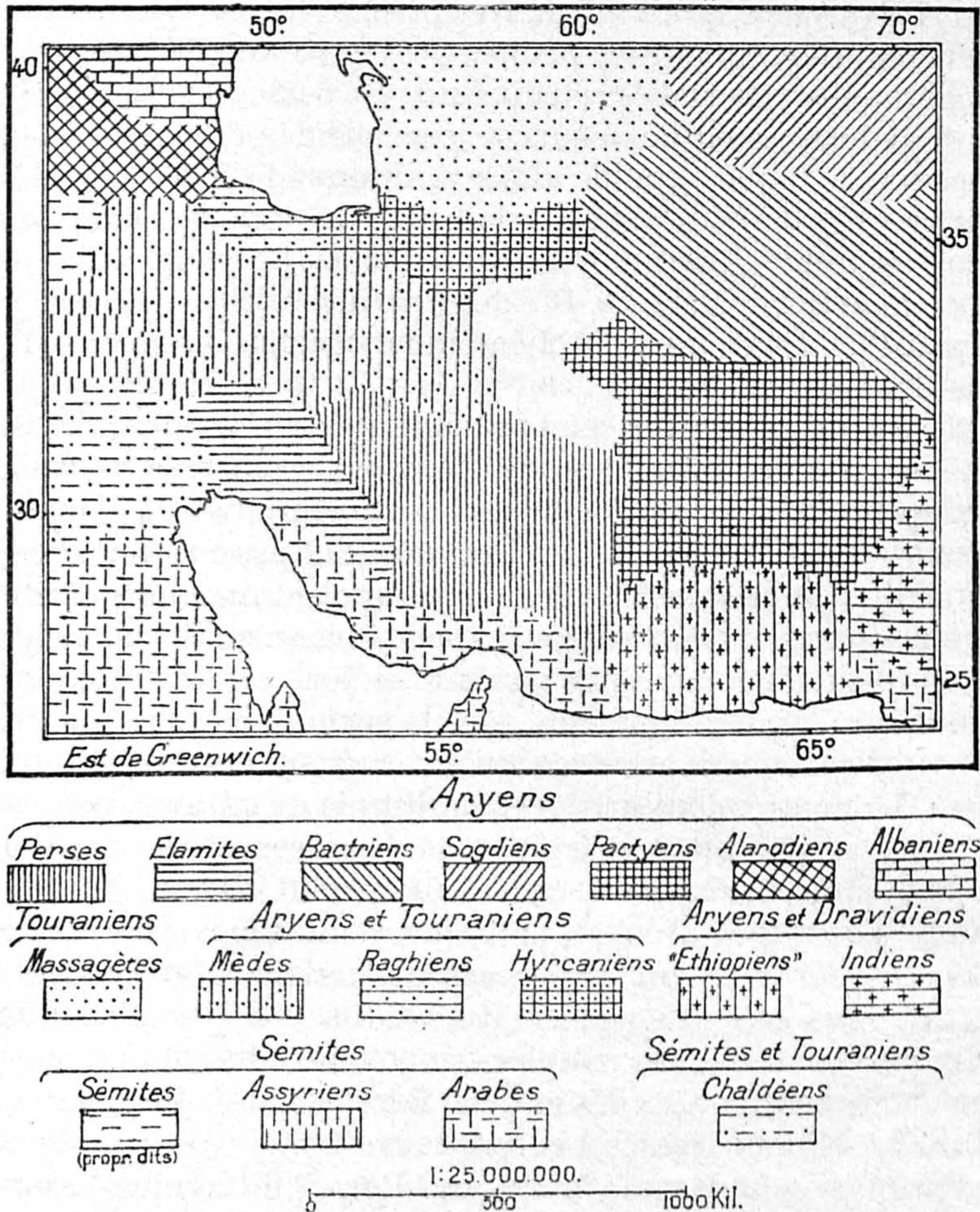


Fig. 4. POPULATIONS DE L'ASIE IRANIENNE ET TOURANIENNE.

d'Elam, devint la résidence d'hiver. Les deux villes possédaient l'avantage de se trouver près des points d'attaque du monde occidental contre lequel les Iraniens portaient leurs armes. De ces lieux d'avant-poste, les Rois des rois, prêts à diriger leurs armées sur l'un ou l'autre des points menacés, sur-

veillaient les peuples de la Mésopotamie et les riverains de la Méditerranée, de l'Égypte au Pont-Euxin. C'est aussi comme un avertissement donné aux nations de l'Occident que Darius, fils d'Hystaspes, avait fait graver près de Kermanschah, sur les rochers qui dominant les plaines du Tigre et de l'Euphrate, les magnifiques inscriptions trilingues, — perse, mède, assyrien, — de Behistoun ou Bagistana, « le séjour des dieux ». C'était à l'époque de la plus grande gloire militaire de la Perse, gloire qui précède toujours les âges de ruine matérielle et de décadence morale. « C'est moi qui suis Darius, le grand roi, le Roi des rois, le Roi de Perse, le Roi des Provinces, le fils d'Hystaspes, le petit-fils d'Arsames, l'Achéménide » : ainsi commence l'orgueilleux récit.

A l'époque où Darius célébrait ainsi sa propre gloire, presque toutes les nations civilisées de l'Asie occidentale se trouvaient juxtaposées dans l'unité de son vaste empire. La conquête accomplie par les Mèdes et les Perses n'était pas aussi oppressive dans son essence que le sont aujourd'hui les annexions « patriotiques » imposant aux vaincus un changement de langage et de culture ; chaque peuple gardait ses lois, ses mœurs, même son administration indigène, sous la suzeraineté du grand roi : les sujets n'étaient astreints qu'aux impôts et au service militaire. Le maître, dominant une multitude de nations, petites et grandes, se plaisait à cette diversité des races et des langages dans la foule des asservis, et n'avait aucune idée de la constitution possible d'un état politique dont tous les membres n'eussent formé qu'un seul organisme national et n'auraient eu qu'une seule façon de penser : il lui suffisait d'être le dominateur sans conteste, de mander sa volonté absolue à tout un monde de satrapes dociles et de la faire exécuter par des millions de soldats dressés à coups de lanière.

Parmi les peuples que le « Grand Roi » cite comme asservis et lui payant tribut, il a l'impudence de citer Sparte et l'Ionie, c'est-à-dire Athènes : il a perdu toute mémoire de Marathon. Alors, comme de nos jours, l'histoire racontée au point de vue patriotique ignore volontiers les défaites et les remplace, dans les documents officiels, par des victoires douteuses. D'ailleurs le souverain, entouré de courtisans, pouvait vraiment s'imaginer que des batailles livrées à une extrémité si lointaine de son puissant empire s'étaient terminées conformément à sa gloire,

et certes, il ne dut se faire aucune idée du sens profond que la postérité devait attacher un jour à ses conflits avec le petit peuple grec. Il faut aussi l'avouer, quoique les victoires de Miltiade et de Thémistocle nous emplissent d'orgueil et symbolisent à nos yeux le triomphe de la pensée libre, de l'initiative personnelle, il faut bien reconnaître cependant que, dans l'histoire ancienne, c'est aux Perses, par le bras même d'Alexandre, que finalement resta la victoire.

Mais bien avant les batailles décisives qui réglèrent la situation entre les Hellènes et les Iraniens, d'incessants contacts et des relations commerciales très actives avaient mis les deux civilisations en relations d'échange. Cette évolution s'était accomplie d'abord par l'intermédiaire des peuples de l'Asie Mineure, les uns apparentés aux Grecs, les autres plus ou moins grécisés ; puis, des aventuriers de l'Attique et des îles du Péloponèse, ancêtres des chercheurs de fortune qui émigrent aujourd'hui en si grand nombre, étaient venus à leur tour, enseignant leurs arts et leurs métiers. On en voit une preuve incontestable dans les ruines de Persépolis qui portent le nom collectif de « Trône de Djemchid », ce personnage légendaire étant assimilé par les Perses à Darius, fils d'Hystaspes. Il est évident que ces prodigieuses constructions, érigées à l'époque où les Achéménides vainqueurs déversaient leurs armées victorieuses sur toutes les contrées adjacentes, sont en très grande partie des œuvres d'imitation. Les souverains de la Perse, étonnés par les gigantesques bâtisses qu'ils avaient assiégées et conquises dans leurs voyages, avaient voulu dresser dans leur pays des palais aussi beaux que ceux de l'étranger. Très certainement ils avaient ramené avec eux d'habiles artisans de l'Égypte, de la Phénicie, de l'Asie antérieure, de l'Europe hellénique. Des lettres grecques se voient sur les pierres numérotées, et Pline parle d'un certain Téléphane, de Phocée, comme d'un grand artiste ayant vécu à la cour de Darius. Les historiens de l'architecture¹ ont pris à tâche de déterminer la part des divers éléments qui s'unirent dans la grandiose architecture de Persépolis ; et, grâce à eux, on a fini par reconnaître que les bâtisseurs persans ne furent pas de serviles imitateurs : ils donnèrent à leurs œuvres un

¹ Coste et Flandin, Perrot et Chipiez, Dieulafoy.

caractère particulier correspondant à leur génie propre, aux matériaux qu'ils employaient et aux conditions spéciales dans lesquelles s'accomplissait leur travail. Ce qui est bien à eux, ce sont les superbes terrasses et les merveilleux escaliers qui permettaient aux processions solennelles de développer avec une ampleur extraordinaire piétons, cavaliers et chars; ce sont aussi les colonnes dix ou douze fois plus hautes que larges, avec leurs lourds chapiteaux composés de deux avant-trains d'animaux accroupis, taureaux, chèvres ou licornes. La lumière du soleil, coupée d'ombres noires, pénétrait par le large orifice du toit, entre les poutres en bois de cèdre, éclairant le trône d'or et d'ivoire, les carreaux en brique émaillée et les rideaux de pourpre frangés d'or. L'ensemble offrait certainement un caractère spécial qui ne se retrouvait point en dehors du plateau de l'Iran et ne présentait, avec le style des constructions hellènes, qu'une vague parenté : le principal contraste provenait de ce que l'architecture grecque naquit partout du sol, de par l'initiative locale, tandis que, sur les hautes terres de l'Iranie, elle se développa surtout pour satisfaire à la vanité des rois et ne se continua pas en œuvres vives dans l'art national de la Perse.

Les architectes iraniens imitèrent aussi ceux de l'Assyrie et de la Chaldée, mais avec une grande indépendance de conception et une véritable originalité. Qu'on en juge par leurs taureaux ailés placés à la porte des édifices; ils sont à la fois plus grands et sculptés avec plus d'élégance et de fini que les taureaux des palais assyriens; en outre, les artistes persans n'ont pas eu recours à l'artifice bizarre de leurs prédécesseurs ninivites, qui, pour obéir à un sentiment grossier de la perspective, donnaient cinq jambes à leurs animaux monstrueux.

Les tombes royales sont de tous les monuments de l'architecture persane ceux qui présentent le moins d'emprunts aux modèles étrangers. Il est probable que, dans ces œuvres, le style d'anciens troglodytes iraniens fut partiellement respecté : les habitations souterraines des morts devaient ressembler à celles des vivants. Le plan général de ces hypogées est toujours le même : au-dessus de l'ouverture qui donne accès dans la salle funéraire, se déroule une procession de statues portant le pavois sur lequel le roi défunt adore le feu sacré, flambant sur un autel. La figure la plus haute planant dans la partie supé-

rieure du cadre de rocher poli, est le *ferouer* ailé, symbolisant peut-être le meilleur « moi » du suppliant, qui déjà monte vers le ciel, portant à Ormuzd les actes ou du moins les bonnes intentions de celui qui vécut.

A l'influence de l'hellénisme sur les Iraniens répliquait celle de la monarchie des Achéménides sur les petites républiques de la Grèce. Les récits des marchands, les descriptions rapportées par les artisans et les artistes, la magnificence des ambassadeurs et de leur suite, étaient de nature à faire très grande impression sur les vives imaginations des Hellènes; et les partis en lutte dans chacune des petites communautés devaient, par la force des choses, garder les yeux fixés sur le colosse qui projetait son ombre vers l'Occident. Les uns, citoyens libres, se rappelaient avec fierté que toute la puissance de Darius et de Xerxès était venue se briser contre leurs lances, et se sentaient emplis de mépris pour tout ce monde pullulant des « barbares », les esclaves du « Grand Roi »; les autres, visant à la domination dans leur propre patrie, trouvaient que le pouvoir incontesté d'un maître dont la parole était obéie par tous les peuples, des régions torrides du désert aux steppes glaciales du Nord, présentait un spectacle d'une étonnante grandeur, et se laissaient aller à rêver un ordre de choses où la Grèce aurait, elle aussi, des maîtres prononçant des jugements reçus par tous avec révérence et docilité. Et puis le monarque disposait de la force honteuse que donne la corruption : de l'argent, des étoffes précieuses, une cargaison de navire bien vendue eurent fréquemment l'heur de changer des convictions qui semblaient inébranlables. Ne vit-on pas Thémistocle, le vainqueur de Salamine, devenir satrape de Perse et gouverneur de cités, grecques par la race, la langue et les mœurs, au nom du Roi des Rois ? »

Un des personnages de la famille des Achéménides, Cyrus le jeune, qui essaya vainement d'arracher l'empire à son frère Artaxerxès Mnémon, apparaît dans l'histoire comme une sorte de semi-Grec, ayant du moins les côtés extérieurs de la culture hellénique et très habile à séduire les écrivains et les artistes qui venaient à sa cour : c'est ainsi qu'en des circonstances analogues, pendant ce grand dix-huitième siècle où se préparèrent des luttes gigantesques de nations et d'idées, on vit les littérateurs et les savants accourir de l'Occident vers Frédéric de

Prusse et Catherine de Russie pour s'entretenir avec eux de l'idéal et leur proposer des plans de réforme, en l'espérance naïve que ces potentats entreraient dans leurs projets pour l'amélioration du genre humain. « C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière ! » s'écriait-on à cette époque en s'adressant aux despotes aimables dont toute la civilisation consistait à bien parler français. De même, le disert Xénophon, encore la cervelle emplie des enseignements de Socrate, cherche des modèles parmi les Perses ; et l'homme par excellence est pour lui « le grand Cyrus », si habile à gouverner les hommes « en s'y prenant avec adresse ¹. » Ainsi l'union se préparait : les Perses se faisaient Grecs, et ceux-ci devenaient Perses. Quand Alexandre, vengeur des guerres médiques, fut porté en plein cœur de l'Asie avec le reflux des Grecs et des Macédoniens, il ne s'annonça nullement comme un civilisateur hellénique désireux d'élever les barbares : il ne chercha qu'à se faire Perse lui-même, à se substituer à Darius comme « roi d'Asie », à prendre pour limites exactes de son empire celles mêmes qu'avaient eues les domaines du souverain dont il épousa la fille. De ses deux capitales, l'une, Suze, était spécialement persane, tandis que l'autre, Babylone, avait l'avantage de commander naturellement à tout le monde oriental, comme centre des grandes voies de communication de toute l'Asie antérieure. Chose curieuse, la mémoire d'Alexandre « aux deux cornes » est autrement populaire parmi les peuples de l'Asie que dans le monde grec proprement dit : il fut pris réellement pour ce qu'il désirait être, un conquérant asiatique. Cependant sa venue indique bien un point de partage entre deux ères : désormais le pays des Hellènes et l'Iranie appartenaient à un même monde œcuménique ; les deux contrées, constituant jadis des domaines entièrement distincts, devenaient solidaires dans leurs mouvements ; l'humanité consciente s'était doublée.

¹ *Cyropédie*, livre I, ch. 4.

L'INVASION DES ZOULOU

DANS LE SUD-EST AFRICAIN

UNE PAGE D'HISTOIRE INÉDITE

Par A. GRANDJEAN, *secrétaire de la Mission Romande, ancien missionnaire à Antioka, pays de Gaza.*

Dans nos contrées civilisées, l'histoire est devenue un travail de cabinet. Veut-on étudier un sujet historique ? On s'entoure de tous les livres, de tous les articles de revues, qui, de près ou de loin, touchent à ce sujet, et, si l'on veut remonter aux sources, on fouille les archives des localités dont on retrace les vicissitudes. Si l'on tient encore à parcourir les lieux où se sont déroulés les événements dont on présente le tableau, ce n'est que pour être capable de donner à son livre la couleur locale. Et encore cela n'est-il pas nécessaire. Un voyageur, qui a fait récemment le tour du monde, n'a-t-il pas lancé cette boutade que, pour donner de bonnes leçons de géographie, il vaut mieux ne pas avoir vu les pays que l'on décrit.

Si l'on est habitué à cette manière d'écrire l'histoire, on est un peu désorienté quand on arrive au sein d'une peuplade vierge encore, où l'écriture est inconnue, comme c'est le cas des populations sud-africaines au milieu desquelles nous avons vécu.

A mesure qu'on entre en contact avec ces tribus et qu'on s'in-

téresse à elles, on désire naturellement connaître leur histoire et l'on s'enquiert des livres qui existent sur ce sujet. Le plus souvent l'on n'en trouve pas, ou, s'il en existe, ils ont pour auteurs des voyageurs de passage à l'imagination un peu trop vive, qui ont mal vu ou n'ont pas vu du tout ce qu'ils racontent. D'archives il n'y en a pas, puisqu'on ne sait pas écrire. En l'absence des sources ordinaires d'information il n'y a donc qu'une chose à faire, c'est d'apprendre la langue de la tribu, puis se mettre en relation avec les porteurs naturels de la tradition, les vieillards, archives ambulantes, souvent plus difficiles à consulter que les vieux manuscrits poudreux.

On se tromperait fort, en effet, si l'on croyait qu'il suffit de poser une question à un Africain pour avoir tout de suite une réponse satisfaisante. L'indigène a le caractère soupçonneux. Semblable au Savoyard de Tœpfer, il ne répondra jamais clairement à une question directe, car il ne veut pas se compromettre. Il tient d'abord à savoir où vous voulez en venir et à quoi pourront servir ses réponses. Et, par devers lui, il se demande aussi ce qu'il pourrait bien obtenir en échange de ses informations. Combien souvent un vieux que j'interrogeais ne s'est-il pas interrompu au milieu d'un récit pour me dire : « Que me donneras-tu quand je t'aurai bien répondu ? Vois-tu je n'ai plus d'habit. » Et les jérémiades allaient leur train de sorte que, si je voulais ramener mon homme à son histoire, il fallait, bon gré, mal gré, lui promettre une récompense. Un jour que j'avais oublié de prendre un crayon, je tirai de ma poche un hameçon pour noter quelques noms qu'un vieillard était en train de m'indiquer. Silence soudain. Je lève les yeux et je vois mon homme, le regard plein de convoitise, la bouche grande ouverte, en contemplation devant mon hameçon, qui, naturellement, dut passer entre ses mains à la fin de l'entretien.

Et ce n'est que quand on est bien connu dans le pays qu'on ose prendre des notes sur ce qu'on entend. Que de fois l'apparition de mon carnet n'a-t-elle pas fermé la bouche à mon interlocuteur ou risqué de m'attirer des désagréments ! On prend nos noms, disaient les gens, c'est pour nous faire payer l'impôt ; les missionnaires sont les avant-coureurs des Européens, qui viendront s'emparer de notre pays. Un jour même, mon malencontreux carnet faillit me priver d'un logis pour la nuit.

Même quand je fus parvenu à leur inspirer une entière con-

fiance, ils me demandaient souvent à quoi me serviraient ces informations. Ils me disaient volontiers : « Tu notes tout cela, tu nous mets dans ton livre, et, quand tu seras rentré dans ton pays, tu raconteras aux gens de là-bas tout ce qui nous concerne et ils se riront de nous. » En somme, j'ai trouvé que les



CARTE DU TERRITOIRE ENVAHI PAR LES ZOULOU.

indigènes les plus faciles à consulter sont les aveugles, car on peut naturellement prendre des notes sans qu'ils s'en aperçoivent.

Il y a d'autres difficultés encore à la consultation des archives africaines. Il est naturel qu'on interroge de préférence les vieux ; mais souvent, au bout d'un moment, on s'aperçoit qu'ils se

contredisent. Et si on le leur fait remarquer, ils s'embrouillent toujours davantage. Puis bien souvent, quand un homme a raconté un fait d'une certaine façon, un autre le racontera différemment, de sorte qu'il faut toujours tenir le protocole ouvert, toujours noter tout ce que l'on entend, corriger les récits les uns par les autres, en un mot exercer une critique historique très serrée. Avouons que, dans ces conditions-là, il est encore plus difficile d'écrire l'histoire africaine que l'histoire européenne.

C'est une page d'histoire écrite de cette façon, maintenue sur le chantier pendant huit ans et constamment complétée et corrigée, que je désire exposer aujourd'hui : l'histoire de l'invasion de la tribu zoulou, connue sous le nom de Ba-Ngoni dans le Sud-Est africain. Sources écrites : quelques passages de quelques lignes chacun dans deux ou trois ouvrages sur l'Afrique australe. Sources orales : les porteurs les plus authentiques de la tradition, dont la plupart sont contemporains des événements.

I

Et d'abord qui sont les Zoulou ? En 1810 c'était encore une tribu insignifiante de marchands de tabac, comptant à peine 2000 âmes, soumise à une autre tribu, celle des Oumtétoua. Dix ans plus tard, en 1820, la même tribu pouvait lever 100,000 guerriers, et, de 1820 à nos jours, ses dévastations ont eu leur contre-coup dans toute l'Afrique australe, jusqu'au Zambèze et même jusqu'aux confins de l'Afrique équatoriale sur les rives des lacs Nyassa et Tanganyika.

Le point de départ de cette série d'événements dignes des temps d'Alexandre ou de Napoléon fut l'avènement du chef zoulou Tchaka en 1810. Tout jeune, en 1805, Tchaka s'était querrellé avec sa famille et s'était réfugié chez le chef suzerain de son père, Dinghisouayo, roi des Oumtétoua. Or ce Dinghisouayo n'était pas le premier venu. Jeune homme, il avait conspiré contre son père, avait été découvert et était parvenu à s'échapper. Après un long séjour chez les Blancs dans la colonie du Cap, il était revenu, répandant partout l'étonnement sur

son passage, grâce à deux animaux étranges qu'il ramenait avec lui et sur l'un desquels il était monté. Vous avez reconnu des chevaux, animaux jusqu'alors inconnus parmi les tribus sud-africaines. Mais ce n'était pas seulement le cheval que Dinghisouayo ramenait de ses voyages. Il avait vu la tactique des troupes européennes au Cap; il avait, en particulier, remarqué l'existence d'une armée permanente bien organisée, composée uniquement de célibataires et divisée en régiments et en compagnies. Rentré dans son pays, il fut proclamé roi et il chercha aussitôt à imiter, dans l'organisation de son armée, ce qu'il avait vu chez les Blancs. Il chercha même à faire mieux sur certains points. En particulier le mariage devint pour ses hommes la récompense de services rendus à la guerre. Après un certain nombre d'années de service, on recevait du chef sa femme ou ses femmes, comme on aurait reçu une médaille.

C'est chez ce chef que Tchaka vint se réfugier en 1805 et il se montra bientôt le digne élève d'un tel maître. Il prenait part à toutes les expéditions de Dinghisouayo et souvent il les conduisait lui-même. En 1810, à la mort de son père, il rentra dans son pays et fut proclamé chef, mais il continua ses campagnes avec son suzerain Dinghisouayo. Vers 1818, ces redoutables conquérants avaient soumis toutes les tribus du voisinage, à l'exception de la grande tribu des Oumdouandoué, dont le chef était Zouidi. Il s'agissait maintenant de savoir à qui, de Zouidi, ou de Dinghisouayo, appartiendrait l'empire du Sud-Est africain. Dinghisouayo, malgré ses grands talents militaires, s'était toujours montré généreux. Il se battait, non pour le plaisir de tuer, mais pour augmenter son empire et son prestige. Plus d'une fois dans ses guerres, il avait saisi Zouidi et l'avait ensuite relâché. Zouidi se montra moins chevaleresque que lui. Un jour, on lui amena Dinghisouayo prisonnier et, sur le conseil de sa mère, il le fit mettre à mort. Mais il ne profita pas longtemps de sa victoire. Les gens de Dinghisouayo se déclarèrent les sujets de Tchaka et il ne resta désormais plus en présence que Zouidi et Tchaka. A tous les talents de Dinghisouayo, Tchaka joignait une cruauté sans égale. Bientôt Zouidi fut défait, et la puissante tribu dont il était le chef fut en partie massacrée et en partie incorporée à la tribu zoulou.

L'empire des Zoulou, reposant sur les massacres et les razzias, était désormais fondé. Deux ans plus tard, en 1820, il

s'étendait sur tout le territoire compris entre la rivière Saint-John et la baie de Delagoa, comprenant Natal, le pays des Zoulou, le pays des ama-Tonga et une partie du Transvaal actuel. On sait comment cette puissance redoutable a disparu presque aussi rapidement qu'elle avait surgi.

En 1828, Tchaka fut traîtreusement massacré par son frère Dingaan après avoir, pendant un règne de terreur de dix ans, sacrifié la vie de près d'un million de personnes, y compris sa propre mère. Dix ans plus tard, en 1838, Dingaan met le comble à ses crimes en massacrant par fourberie un parti de Boers qui étaient entrés en pourparlers avec lui pour obtenir une portion du territoire occupé actuellement par la colonie de Natal. Deux ans plus tard, pourchassé par les Boers et par son propre frère Panda, il se réfugiait chez le chef des Souazi, qui le faisait traîtreusement massacrer. Panda devint alors chef des Zoulou après ses deux frères, mais sous la suzeraineté des Boers établis à Pietermaritzbourg. Les Boers voulaient chasser tous les indigènes du territoire de Natal et les reléguer vers le Nord, mais les Anglais établis à Durban intervinrent en leur faveur et prirent la direction des affaires de la Colonie. En 1872, Panda mourait, laissant le trône à son fils Cetiwayo ¹, qui gouvernait du reste depuis 1856, son père étant si obèse que, quand on voulait le transporter d'un endroit à l'autre, il fallait enlever les roues du devant de la voiture pour le faire monter.

On sait comment Cetiwayo, d'humeur guerrière comme ses oncles, chercha, en 1879, à secouer le joug du gouvernement et comment il fut défait non sans peine dans une guerre qui coûta la vie au jeune prince impérial de France, enrôlé comme volontaire dans les troupes anglaises.

On se rappelle encore sa visite en Angleterre, sa réinstallation comme chef en 1883 et sa mort survenue en 1884. Cinq ans plus tard, en 1889, un jeune homme de la famille royale, Dinizoulou, fit mine de se révolter avec deux autres chefs. Ils furent saisis et déportés à Sainte-Hélène. En 1898, ils ont obtenu l'autorisation de rentrer chez eux, mais à la condition de ne plus faire parler d'eux.

¹ Nous employons cette orthographe, parce qu'elle a été adoptée en français. Le nom Zoulou est Cetchouayo, mais il faut prononcer le C avec un *clic* (claquement de la langue contre le palais).

Et maintenant les Zoulou, répartis dans toute la colonie de Natal parmi les Blancs et dans leur propre pays au Nord de Natal, ne demandent qu'à vivre tranquilles. Sous la direction d'un gouvernement éclairé ils abandonnent peu à peu leurs velléités belliqueuses et sont en voie, pour la plupart, de devenir des membres utiles de la société, pour le plus grand bien de l'Afrique, qui ne pourra se développer que par le concours intelligent de la race blanche et de la race noire. Voilà pour les Zoulou eux-mêmes. Cela je l'ai trouvé dans des livres;¹ mais c'était un point de départ nécessaire à la compréhension de notre sujet.

II

C'est un peu avant 1820, avons-nous dit, probablement à la fin de 1818 ou au commencement de 1819, que Zouidi, le dernier chef qui pût encore se mesurer avec Tchaka, fut battu par ce dernier. Cette victoire de Tchaka eut des conséquences très lointaines. Des membres de la famille royale de Zouidi et plusieurs de ses principaux officiers, préférant l'exil à la servitude, partirent pour le Nord, suivis chacun d'un certain nombre de guerriers. L'exemple classique de cette migration, c'est Mosélékatsi ou, pour employer la vraie forme zoulou, Oumzilikazi, qui prit, avec tout un clan, les ma-Tébélé, le chemin du Nord-Ouest détruisant et massacrant tout sur son passage et, de migration en migration, de guerre en guerre, arriva en dévastant tout le Transvaal actuel jusqu'au pays des ma-Chona entre le Limpopo et le Zambèze. Les missionnaires français Rolland et Pélissier et le missionnaire anglais Moffat, qui l'ont connu très particulièrement, ont écrit des détails circonstanciés sur sa vie, ses campagnes, ses cruautés.² Sur ce dernier point, il ne le cédait en rien à Tchaka. Il mourut en 1867, laissant le trône à son fils Lobengoula. On sait comment les troupes de la Compa-

¹ Les deux ouvrages que j'ai surtout consultés sont : *Natal, the land and its story*, par Robert Russell, et *The Past and future of the Kaffir races*, par William C. Holden.

² Voir en particulier : *La Mission française évangélique au Sud de l'Afrique* par Théophile Jousse, ancien missionnaire. Vol. I, chap. IV-VI.

gnie à Charte de l'Afrique australe soumirent ce pays en 1893 et comment Lobengoula, fugitif, alla mourir misérablement sur les rives du Zambèze. Une dernière velléité d'indépendance de cette tribu vient d'être réprimée, non sans difficultés, et, désormais, on peut considérer cette branche de la famille zoulou comme subjuguée, aussi bien que le tronc principal.

On connaît aussi les conséquences que les conquêtes de Tchaka eurent pour le pays des ba-Souto, comment le chef de ces derniers, Moschesch, jeune encore, attaqué tantôt par les Zoulou d'un chef nommé Mataouâne, tantôt par des hordes de ma-Té-bélé, tantôt par les ma-Ntati, qui fuyaient devant les Zoulou, s'était réfugié dans sa dernière forteresse, celle de Thaba-Bos-siou, d'où il appela les missionnaires français Casalis, Arbousset et Gosselin. Il avait entrevu, dans l'influence de ces Blancs et de leur enseignement, quelque chose qui pourrait rendre la cohésion à son peuple et lui donner la victoire sur ses ennemis, et il ne s'était pas trompé.¹

Ces faits sont connus, je n'y insiste pas. On a pu dire, avec raison, que la carte de l'Afrique, de Natal au Zambèze et même au delà, a été complètement remaniée par les guerres de Tchaka, grâce au fait que les tribus, qui fuyaient devant lui, se bousculaient et se repoussaient les unes les autres toujours plus loin vers l'intérieur du pays. Massacres, pillages, migrations constantes, tel a été le bilan de l'Afrique australe tout entière pendant la plus grande partie de notre siècle.

Je dis de l'Afrique australe tout entière, quand même on n'a guère connu jusqu'ici que ce qui s'est passé dans la partie centrale de cette contrée, entre le pays des ba-Souto et le haut Zambèze. Il n'en a pas été autrement de la partie orientale du pays, cette vaste plaine, plus ou moins marécageuse, qui forme le littoral de l'Océan Indien entre Natal et les bouches du Zambèze. Jusqu'ici l'histoire de cette région est peu connue, parce qu'on ne s'est pas soucié de la coloniser, et ce sont les missionnaires suisses, établis récemment dans ces contrées, qui ont été des premiers à faire une étude un peu sérieuse des mœurs et de l'histoire de leurs habitants.

Qu'a-t-on su jusqu'ici de l'invasion des Zoulou dans ce pays? Qu'un chef nommé Manoukoci s'était sauvé d'auprès de Tchaka

¹ Voir Jousse, ouvrage cité, pages 106 et suivantes.

pour s'en aller du côté de la baie de Delagoa, que Tchaka avait envoyé au commencement de 1828 une armée à sa poursuite, que cette armée avait été décimée par la maladie sans avoir pu atteindre l'ennemi et était revenu pour trouver le fratricide Dingaan régnant à la place de son frère. Enfin, il y a quelques années, des missionnaires écossais, s'établissant sur la rive occidentale du lac Nyassa, trouvèrent là une tribu parlant zoulou, disant venir du Sud et avoir passé le Zambèze au moment d'une éclipse totale de soleil. L'un des missionnaires, le Dr Elmslie, se mit en relation avec un astronome et apprit de lui que la date de cette éclipse de soleil, totale sur les rives du Zambèze, tombait sur le 16 juin 1825. C'est dans ce cadre que j'ai essayé de loger les informations que j'ai pu recueillir en fouillant mes archives vivantes.

Le premier chef qui envahit ces contrées après la défaite de Zouidi fut Ngoqwen,¹ qui traversa tout le pays avec ses gens sans tuer personne, sans même enlever le bétail. Il alla jusqu'à une grande île, dans un large fleuve aux eaux rouges, bien loin, au bout du monde connu. Des membres de la tribu l'ont revu là avec ses gens, longtemps après. Ce grand fleuve, dont parlent nos vieux, est évidemment le Zambèze et cette grande île est celle de Senna, formée par cette rivière à son confluent avec le Shiré, effluent du lac Nyassa.

Peu après lui arrivèrent les deux chefs des ba-Ngoni (branche des Zoulou), Manoukoci et Sogandaba, qui avaient avec eux deux fils de Zouidi. Ils avaient d'abord fait leur soumission à Tchaka, qui les avait envoyés en expédition contre le pays des ama-Tonga. Mais ils avaient préféré ne pas retourner en arrière, et, depuis le pays des ama-Tonga, ils avaient continué leur chemin vers le Nord, soumettant les tribus thonga² les unes après les autres.

Et cette conquête était facile, car ces tribus, terrorisées à l'approche d'un ennemi si redoutable, ne songeaient pas même à

¹ Dans ce nom, les deux lettres *g* et *q* doivent être prononcées avec un *clic*.

² Dans le mot *ama-Tonga*, nous employons l'orthographe adoptée par les Anglais. Ce nom désigne la tribu qui occupe le territoire entre le pays des Zoulou et la baie de Delagoa. Nous estimons que l'orthographe vraie est *Thonga*, et nous avons constaté que cette tribu occupe toute la plaine maritime, de Natal au Zambèze.

se défendre. Elles n'étaient, du reste, pas guerrières de nature. Un vieux qui me racontait leurs campagnes antérieures à l'invasion zoulou ne me disait-il pas un jour que, autrefois, quand on avait tué un seul homme, on prétendait qu'on avait tout massacré. Ce sont deux de ces mêmes tribus qui, étant en guerre et ayant, dans un combat, fini leur provision de petites assagaies, eurent recours, pour continuer la lutte, à des fruits à coque dure de la grosseur d'une orange. Du reste, l'apparence seule des Zoulou avait de quoi effrayer ces tribus paisibles et simples, qui ne connaissaient guère d'autre vêtement qu'une ceinture d'herbes tressées. Elles ont dû adopter, après la conquête, le costume de guerre des Zoulou, et un de leurs chefs, avec lequel je regardais un jour une danse, me disait : « C'est avec ce costume que les ba-Ngoni ont vaincu nos pères, qui les ont pris pour des animaux sauvages d'une espèce inconnue jusqu'alors. » Rien de terrible, en effet, comme l'apparence de ces guerriers zoulou, quand ils ont leur costume complet. Les chevilles des pieds, les genoux, les bras, les avant-bras, la poitrine, le cou, souvent même la bouche, sont recouverts de crins pris à la queue des bœufs. Le milieu du corps est couvert de deux peaux de singe ou de chat sauvage, l'une par devant, l'autre par derrière ; la tête enfin disparaît sous une coiffure souvent très haute de plumes d'autruche, qui ne laissent apercevoir que deux yeux brillants. Ajoutez à cela que les porteurs de ce costume sont de robustes gaillards mesurant souvent plus de 1 m. 80, doués d'une force musculaire peu commune, ne marchant à l'ennemi que par bonds prodigieux et avec des hurlements féroces, et vous comprendrez que nos paisibles Thonga aient pu être effrayés à la vue de si redoutables personnages. De plus ces tribus thonga n'avaient jamais su se liguer. Chacune avait son organisation patriarcale et ses chefs et vivait tranquille chez elle, en professant pour sa voisine un souverain mépris. Tant que Manoukoci était encore chez le voisin on ne s'inquiétait pas ; le voisin le méritait bien et l'on pouvait constamment se demander si l'invasion n'en resterait pas là et si le chef ngoni ne retournerait pas en arrière. Il arrivait du reste à ce dernier de passer plusieurs mois dans un pays, même d'y faire labourer des champs et d'en attendre la récolte, avant de continuer sa marche vers le Nord. C'est ainsi qu'après avoir passé dans le voisinage de Lourenço Marques, qui était alors un petit fort

sans importance, il séjourna près d'une année dans le pays de Ntimâne avant de passer le Nkomati et d'envahir le pays de Khocène, celui que j'ai habité et où j'ai puisé la plus grande partie de mes informations. ¹

C'est pendant cette lente invasion de Manoukoci que les tribus thonga reçurent le nom de *Mabouloundléla*, prononcé par plusieurs Mabouyoundléla, dont les Portugais ont fait dans leurs cartes Mabuyingella. Ce nom signifie ouvriers de routes et a été donné à ces tribus parce que Manoukoci, profitant de leur peu de cohésion, envoyait en avant des détachements de jeunes gens de ces tribus pour attaquer la tribu suivante. C'est ainsi qu'à mesure qu'il avançait son armée faisait boule de neige et que sa puissance augmentait graduellement.

L'un des détachements de son armée eut pourtant quelques difficultés à traverser le Nkomati. C'est une rivière de deux cents mètres de large, qu'il fallait passer à gué, car les riverains avaient naturellement caché ou détruit toutes les pirogues, comme on le fait toujours en temps de guerre. Les Khoça étaient demeurés tranquilles à boire leur bière tant que Manoukoci était resté à Ntimâne, de l'autre côté de la rivière. Mais quand, un beau matin, on vint dire que des ba-Ngoni se préparaient à passer l'eau, ce fut une panique générale. Un homme seul, un vrai Winkelried à peau noire, dont le nom est resté célèbre (il s'appelait Nouachikhangana) déclara que les ba-Ngoni n'entre-raidraient pas dans le pays sans lui avoir passé sur le corps. Il descendit au gué, espérant que d'autres le suivraient, et là il vendit chèrement sa vie en tuant bon nombre d'ennemis, avant qu'ils aient pu prendre pied sur la rive. Mais son exemple ne fut pas suivi, et il finit par être écrasé par le nombre.

Une seule tribu essaya de résister, celle de Rikotho, au Nord des Khoça. Elle vivait paisiblement de l'élevage du bétail et n'employait d'autre arme que le bâton, qu'elle maniait à la perfection. Les ba-Ngoni ne purent s'établir chez eux et s'emparer de leur bétail qu'après avoir été roués de coups. Du reste, dans cette première campagne à travers le pays, Manoukoci ne se montra pas cruel. Quand on ne s'opposait pas à son passage, il ne tuait personne. Il se contentait d'enlever tout le bétail et

¹ Voir notre carte du district de Lourenço Marques dans le *Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie*, tome VII, page 112.

de le pousser devant son armée. C'est ainsi qu'il arriva à Bilène, la plaine fertile arrosée par le Limpopo inférieur, le grenier à venir de l'Afrique australe, et, émerveillé de la fertilité de cette contrée, où l'on peut avoir du maïs frais toute l'année et faire deux récoltes par an, il s'y établit avec tout le bétail qu'il avait saisi sur son chemin.

C'est alors que le pays tout entier passa par une crise économique très grave. On sait que, en Afrique, un père ne songe pas à donner une dot à sa fille en la mariant. C'est, au contraire, le fiancé qui doit payer un douaire au père de la fiancée. Or ce douaire avait, jusque là, toujours consisté en bétail : huit à dix têtes de bétail pour une jeune fille de bonne famille. Qu'allait-on faire maintenant que tout le bétail était devenu propriété royale ? Nos Thonga ne furent pas longtemps embarrassés. Il faut dire qu'ils ont des goûts mercantiles très développés et qu'ils ne sont jamais mieux dans leur élément que quand ils font un coup de commerce. Or ils s'avisèrent de remplacer le bétail par des pioches, dix pioches tenant lieu d'une tête de bétail, de sorte que, désormais, on allait pouvoir se marier moyennant quatre-vingts à cent pioches. Mais ces pioches il fallait aller les acheter bien loin, à 500 kilomètres vers le Nord, au pied d'une montagne que j'ai visitée au Nord du Transvaal et dans les flancs de laquelle se trouve un minerai de fer excellent. Ce district était alors habité par une tribu de forgerons, qui fournissait de pioches et de fers de lances tout le Sud-Est africain. Des caravanes de voyageurs se mirent en campagne après s'être pourvues d'objets d'échange à Lourenço Marques et allèrent chercher à la Montagne de fer les précieux douaires. Les forgerons et autres habitants du pays, appartenant à la tribu venda, s'étonnaient de voir ces gens d'une autre race venir faire du commerce jusque chez eux et naturellement ils s'informaient d'où ils venaient. « Nous venons de chez Gouambé », répondaient leurs interlocuteurs en montrant l'Orient. Gouambé représentait, en effet, l'extrême Orient. C'était le nom d'une tribu habitant le Littoral de l'Océan Indien, au Nord de l'embouchure du Limpopo. De là vient que les indigènes du Nord du Transvaal ont donné aux représentants des tribus du Littoral, qui venaient chez eux, le nom de Gouamba que nos missionnaires ont continué d'employer jusqu'ici, quoiqu'au fond il soit fautif ; c'est Thonga qu'il faut dire.

Mais revenons à Manoukoci. Pendant qu'il s'établissait à Bilène avec Sogandaba, d'autres mécontents quittaient Tchaka et suivaient le même chemin que lui. Le plus connu d'entre eux est Ngaba¹, qui vint passer le Nkomati au pied de la colline sur laquelle nous avons bâti plus tard la station d'Antioka, à l'endroit même où nous amarrons notre bateau. Manoukoci et Sogandaba ne voyaient pas de bon œil ce nouvel envahisseur. Ils quittent Bilène en toute hâte, reviennent en arrière avec leur armée et rencontrent Ngaba dans les plaines de Matlotlo, à dix kilomètres de l'endroit où il a passé la rivière. Une bataille s'engage. Ngaba vaincu s'enfuit en suivant la rive gauche du Nkomati; il le repasse beaucoup plus bas à l'endroit où il fait un coude, pour se diriger vers Lourenço Marques, le remonte sur la rive droite, en traversant dans le sens de la longueur tout le pays de Ntimâne, arrive aux montagnes qui limitent la plaine et, de là, sur le bord du plateau dont Moselekatsi avait occupé le centre. Craignant sans doute ce dernier, qui était plus redoutable encore que Manoukoci, il s'enfonce bien loin vers le Nord et, pour un temps, on n'entend plus parler de lui.

Manoukoci et Sogandaba rentrèrent alors à Bilène, où ils repoussèrent une armée envoyée contre eux par le gouverneur portugais d'Inhambane. Mais il était impossible qu'ils vécussent longtemps en bonne intelligence. Leurs gens, en particulier, se querellaient constamment, ne pouvant admettre que deux chefs aient également droit au *Bayète* (la salutation royale). Après deux ans de vie en commun ils se séparèrent donc.

Manoukoci resta maître de Bilène et Sogandaba poursuivit son exode vers le Nord.

Sur ces entrefaites Tchaka, continuant ses conquêtes, envoya vers le Nord des détachements qui arrivèrent jusqu'au Nkomati et à Khocène. Les Khoça se hâtèrent de se déclarer leurs sujets, et ils payèrent leur tribut en peaux de chats sauvages, vêtement très recherché des guerriers zoulou. Manoukoci, ne se sentant pas en sûreté si près d'eux, suivit Sogandaba vers le Nord. Ce dernier était arrivé dans le district de Moçapa, sur la rivière Sabie, à peu près à mi-chemin entre le Limpopo et le Zambèze. Voyant Manoukoci près de le rejoindre, il prit la fuite, entraî-

¹ Prononcez le *g* avec un *clic*.

nant à sa suite une foule de gens de toutes les contrées qu'il traversait. Des habitants de la vallée du Limpopo se souviennent même de tels de leurs parents qui ont suivi ce chef et ne sont jamais revenus. En fuyant, Sogandaba retrouve Ngaba que, de concert avec Manoukoci, il avait chassé quelques années auparavant des bords du Nkomati et qui se croyait à l'abri de l'atteinte de ses adversaires. Il passe outre, mais Manoukoci arrive bientôt après, attaque Ngaba et le défait. Ngaba prend la fuite, rejoint Sogandaba et tous deux poursuivent ensemble leur marche précipitée vers le Nord. Manoukoci les suit. Il passe plusieurs rivières : le Pougoué, le Bousi, la Mazoé sans les atteindre. Il arrive enfin à la Nyatha, grande rivière aux eaux rouges, semblable à une mer, évidemment le Zambèze, et là il perd leur trace. Ils avaient mis le vaste fleuve entre eux et lui. Manoukoci ne les poursuivit pas au delà. Il se contenta de battre encore Ngoqwen, le premier chef zoulou qui fût parti pour le Nord et qui s'était établi dans l'île de Senna. Satisfait d'avoir étendu son empire de la baie de Delagoa au Zambèze, il retourna en arrière et s'établit pour quelque temps au Mocapa, d'où il avait chassé Sogandaba.

Finissons-en avec ce dernier pour ne plus avoir à faire dans la suite qu'à Manoukoci. Le lecteur a déjà reconnu dans Sogandaba et ses gens cette horde de race zoulou que les missionnaires écossais ont trouvée sur le plateau à l'Ouest du lac Nyassa et qui, selon leurs calculs, avait passé le Zambèze le 16 juin 1825. M. le Dr Elmslie nous a fourni cette date et, en échange, nous avons pu l'éclairer sur les faits qui ont occasionné l'établissement de ses ba-Ngoni à l'endroit où il les a trouvés. Nous avons aussi compris, en enregistrant ces faits, pourquoi M. le Dr Law, un autre missionnaire écossais de la même contrée, a trouvé parmi ses ouailles des gens qui comprennent les livres que la Mission Romande a imprimés à l'usage de ses néophytes du Nord du Transvaal. C'est que ces indigènes viennent du même pays ; les uns ayant suivi Sogandaba dans sa fuite, les autres s'étant réfugiés au Nord du Transvaal, ensuite d'événements que l'on trouvera relatés ci-après.

Les Ngoni de Sogandaba, après avoir passé le Zambèze, poursuivirent leur marche vers le Nord et arrivèrent jusqu'au district situé au Sud-Est du lac Tanganyika. A la mort de Sogandaba ses fils se disputèrent le pouvoir et la tribu se divisa en

plusieurs clans qui se séparèrent : l'un s'enfonça plus loin vers le Nord, un autre resta où il était et le principal, sous le chef Mombera, alla s'établir d'abord au Nord du Nyassa, puis sur le plateau à l'Ouest de ce lac où les missionnaires l'ont rencontré. Ces divers clans de Ngoni et d'autres encore dont les missionnaires ont constaté l'existence ont, comme tous les autres clans Zoulou, porté partout avec eux la dévastation et le pillage, si bien que les tribus primitives du pays ont dû se réfugier dans les gorges des montagnes, dans les îles du lac ou dans des marécages, où elles se sont retranchées derrière de hautes palissades. Mais les Ngoni se sont, depuis un certain temps, montrés favorables à l'Évangile. Plus d'une fois, suivant les conseils des missionnaires, ils ont renoncé à des razzias et maintenant la tranquillité et la bonne harmonie règnent de nouveau dans le pays. ¹

Récemment les journaux de l'Afrique australe racontaient que les troupes anglaises avaient dû réduire un chef ngoni du nom de Tchikouzi, qui devenait menaçant pour les Européens et même pour les missionnaires établis dans le pays. D'après ces journaux, ce chef habitait une région du pays ngoni au Sud-Ouest du lac Nyassa. M. le Dr Elmslie m'écrivait récemment que les Ngoni de Tchikouzi étaient peut-être des descendants de ceux qui étaient arrivés avec Ngaba en même temps que Sogandaba. Il est bien possible que des voyageurs, s'ils sont rendus attentifs à ces faits, retrouveront des traces de différents clans ngoni jusque dans le bassin du Congo en pleine Afrique centrale.

Laissons maintenant ces derniers rameaux de la race ngoni se développer et s'écarter toujours davantage du tronc et revenons à Manoukoci. Nous l'avons laissé au moment où, maître de toute la portion de l'Est africain qui s'étend du Zambèze à la baie de Delagoa, il retournait vers le Sud. Hélas ! il n'avait pas trouvé que la gloire dans ces contrées ; la petite vérole, inconnue jusqu'alors des Ngoni et des Zoulou, avait attaqué et décimé son armée. Croyant, comme tous les indigènes, que c'était le fait du pays, il retourna vers le Sud et s'établit définitivement dans la fertile plaine de Bilène sur la colline appelée Tchaméti,

¹ Ces détails sont tirés de l'Introduction à la *Grammaire ngoni* par le Dr W. Elmslie. Aberdeen, 1891.

où l'on montre encore son tombeau. Il emmenait avec lui des représentants de toutes les tribus du Nord : ba-Thongonono, ba-Ndhau, ba-ka-Nkono, etc., qui vinrent se mêler à la population primitive de Bilène. C'est ainsi que, peu à peu, sous l'influence ngonni, toutes ces tribus, naguère distinctes et indifférentes les unes aux autres, furent obligées de se mélanger et de se fondre en un tout presque homogène.

Un fait nouveau s'était passé dans le Sud pendant l'absence de Manoukoci. Pour la seconde fois une armée de Tchaka, la plus considérable probablement qu'il ait jamais levée, était arrivée jusqu'au pays de Khocène, avec l'intention de poursuivre sa marche vers le Nord aussi loin qu'elle pourrait atteindre. Tchaka, au faite de sa puissance, ayant conquis le monde entier tel qu'il le connaissait, voulait maintenant, dans son fol orgueil, conquérir des territoires encore inconnus, et peut-être se venger en même temps de tous ces subalternes du chef Zouidi qui lui avaient échappé. Mais c'était le moment providentiellement marqué où son étoile allait s'assombrir et où la déchéance allait commencer pour son empire. Cette armée arriva dans une année de famine. Pour ne pas mourir de faim, les guerriers durent manger jusqu'à leurs boucliers, taillés dans la peau d'un bœuf. La fièvre et la dysenterie en tuèrent un grand nombre, et les misérables restes de cette armée, naguère si brillante, rentrèrent dans leurs foyers en 1828 ou 1829 pour trouver leur chef assassiné et son frère Dingaan régnant à sa place.

Les victoires de Manoukoci dans le Nord l'avaient rendu redoutable. A son retour, il commence par battre un clan de Khoça qui, en son absence, avait assumé la suzeraineté sur toute la vallée du Limpopo. Puis il vient jusqu'au Nkomati et oblige la branche principale des Khoça à abandonner la partie orientale de leur pays pour laisser la place à un clan d'origine zoulou, celui des Ndhimandhi, qui l'avait suivi au Moçapa.

C'est au sein de ce clan que vivaient trois faiseurs de pluie, dont l'un, une femme, occupait justement l'endroit où nous avons fondé la station d'Antioka. Au dire des indigènes, n'est-ce pas l'âme de Mopépéto, cette faiseuse de pluie qui, mécontente de ce que son repos ait été troublé, a pris un soir la forme d'un serpent pour venir détruire notre station ? Nous étions absents ; nos domestiques, voyant ce serpent, le poursuivirent avec des

torches d'herbes allumées. Il leur échappa naturellement. Ils jetèrent alors leurs torches étourdiment dans l'herbe sans les éteindre et s'en allèrent. Bientôt après, la station était en feu; c'était la vengeance de Mopépéto.

Les trois faiseurs de pluie Ndhimandhi ne s'entendaient pas toujours et n'étaient pas également appréciés. La pluie de Ngonyama, l'un d'entre eux, était par trop violente, accompagnée de bourrasques qui déraccinaient les arbres, renversaient les maisons et tuaient les gens sur les chemins. De plus, elle était toujours suivie d'inondations. Comme la pluie des deux autres était beaucoup moins violente, Manoukoci résolut d'en finir avec ce faiseur de pluie trop zélé et il le fit mettre à mort.

C'est probablement peu de temps après son retour que Manoukoci, suivant un récit recueilli par l'historien Theal, entra en conflit avec les petites garnisons portugaises des forts de Lourenço Marques et d'Inhambane, les massacra toutes deux et détruisit les forts. Ceci se passait pour Lourenço Marques en 1833 et pour Inhambane en 1834.¹

Dans le même temps, la tribu entière des Nkouna, qui habitait au confluent de l'Olifant et du Limpopo, fuyait devant ce tyran redouté et se réfugiait avec son chef Shilouvâne au pied du dernier chaînon du Drakensberg, où nous l'avons retrouvée et avons fondé la station missionnaire qui porte le nom de son chef. Au même moment aussi, un groupe assez considérable de Baloi, tribu qui habitait au Nord des Nkouna, prit le même chemin et alla s'établir pas très loin des Nkouna dans le pays de Modjadji. Nous aurons l'occasion d'en reparler plus tard.

Les vingt dernières années de Manoukoci, jusqu'à sa mort, survenue probablement en 1858, furent remplies d'événements du même genre. « Plusieurs des anciennes tribus, dit Theal (ouvrage cité, page 259), furent complètement exterminées et parmi celles qui subsistent, il y en a bien peu qui occupent le même pays que leurs ancêtres. Dans les années 1852 et 1853 en particulier, elles furent dispersées et détruites comme si elles avaient été des bêtes fauves. »

On comprend que, sous un tel chef, les populations vaincues aient dû bien vite abandonner leurs anciennes coutumes pour

¹ G. M^c All Theal. *The Portuguese in South Africa*. London, 1896, pages 258 et 279.

adopter celles du vainqueur. Le temps nous manque pour traiter ce sujet à fond. Du reste il l'a été de main de maître par M. Junod, dans sa brochure intitulée : *La tribu et la langue thonga*,¹ à laquelle nous renvoyons ceux qui désireraient connaître plus en détail ce point spécial. Les tatouages, signe distinctif des habitants de ces contrées, disparaissent peu à peu pour faire place au percement des oreilles ; le vêtement, les ornements sont transformés, des habitudes guerrières prennent la place des travaux agricoles et du commerce ; les danses, les fêtes nationales subissent une transformation profonde. D'un autre côté le conquérant adopte la manière de construire les maisons et le mode de succession des tribus conquises.

III

C'est vers 1858, disions-nous, que Manoukoci mourut. Comme toujours, chez les tribus indigènes, cet événement fut tenu secret pendant plus d'une année. Quand on l'annonça publiquement, ce fut le signal d'une désagrégation nationale qui dura plus de dix ans. Du reste, il n'en peut être autrement là où existent les coutumes zoulou. Le système zoulou de succession au trône est un ferment constant de désorganisation ; c'est le ver rongeur de ces tribus.

On sait que, grâce à l'existence de la polygamie, et d'une polygamie effrénée chez les chefs, les fils d'un même chef sont inévitablement des frères ennemis. Aucun chef zoulou ne monte sur le trône avant d'avoir préalablement guerroyé contre ses frères ou, ce qui est plus simple et plus court, sans les avoir traîtreusement fait massacrer. Et ce qui favorise encore ces luttes fratricides, c'est la curieuse loi de succession au trône qui existe chez ces tribus. Tandis que, chez les tribus thonga et souto, l'héritier du trône est le fils aîné de la première femme légitime, chez les Zoulou c'est le fils aîné d'une femme plus jeune, généralement la sixième ou la septième. Cette coutume a pour but, disent les indigènes, de sauvegarder cette curieuse

¹ *La tribu et la langue thonga*, par H.-A. Junod, avec carte coloriée. Lausanne, G. Bridel et Cie. Prix : 75 cent.

loi, qu'un chef ne doit pas voir son successeur à la seconde génération. Mais la véritable explication est plutôt celle-ci : chez les Zoulou, la femme qui sera la mère de l'héritier au trône doit être payée par la tribu, et non par le chef, et la tribu ne la fournit à son chef que quand il est dûment installé comme tel. Les femmes qu'il a déjà au moment où il monte sur le trône n'ont donc pas droit à la prééminence. La loi invoquée par les indigènes est une conséquence naturelle de cette coutume.

Manoukoci, en mourant, laissait plusieurs fils, dont l'aîné, fils de la première femme, était Mozila, mais son successeur selon la coutume zoulou était un fils plus jeune du nom de Maouéoué. Or Mozila n'était plus un jeune homme. Suivant le droit zoulou il disposait même d'une armée et avait sous lui tout un clan qui lui était dévoué. C'est, en effet, la coutume chez les Zoulou, que, à chaque fois qu'un homme ou un chef vient se placer sous la suzeraineté du grand chef, celui-ci l'attribue à la maison d'une de ses femmes pour être entretenu pendant ses séjours à la cour et il devient le vassal particulier du fils aîné de cette maison. Si un chef veut favoriser l'un de ses fils aux dépens des autres il attribue un plus grand nombre d'hôtes à la maison de sa mère. Manoukoci, qui aimait Mozila, lui avait donné de cette façon un grand nombre de sujets, tout en élisant Maouéoué, pour se conformer à la coutume zoulou. Ajoutons que tous ces sujets particuliers de Mozila, appartenant à la race thonga, le considéraient naturellement comme chef suprême légitime selon l'ancienne coutume de leur pays.

Mozila aurait pu se prévaloir de ses avantages et attaquer son frère immédiatement. Il préféra se retirer pour un temps pour renforcer ses troupes et attendre une occasion favorable. Déjà, du vivant de son père il était entré en relations avec un homme étrange, comme on en trouve encore quelques-uns dans ces pays nouveaux. C'était un Portugais, nommé Albasini, né à Inhambane, connaissant les Noirs à fond et ayant rempli certaines fonctions pour le compte du gouvernement. Il avait vécu pendant quelque temps au fort de Lourenço Marques, puis dans les environs de Lydenburg, dans le Transvaal actuel et, dans ces deux localités, il avait vécu en indigène et en polygame. Enfin il s'était retiré vers le Nord, dans le district des Spelonken, qui fait maintenant partie du Transvaal, et il s'était construit une vraie forteresse au pied du Pisangkop, l'un des avant-monts de la

chaîne du Zoutpansberg, à quatre kilomètres de l'endroit où notre Mission fonda plus tard la station de Valdézia. Son but, en s'établissant là, était avant tout le commerce d'échange, très lucratif à cette époque. Des caravanes indigènes allaient chercher pour lui, à Lourenço Marques, des marchandises qu'il échangeait contre des peaux d'animaux et surtout de l'ivoire. D'aucuns prétendent, non sans raison, qu'il trafiquait aussi l'ivoire noir, c'est-à-dire les esclaves.¹

Mais il était établi au sein de la tribu des Venda, gens fiers et indépendants qui, maintenant encore, ne voient pas de bon œil les Blancs fouler le sol de leur pays, et les reconduisent poliment à ce qu'ils estiment être leur frontière, quand même la république du Transvaal les a englobés dans ses limites. Il lui fallait donc une protection contre ces hordes sauvages et il commença par attirer à lui les représentants de la tribu des Baloï, qui, comme nous l'avons dit, s'étaient établis plus au Sud dans le pays de Modjadji en fuyant devant Manoukoci. D'autres représentants des tribus thonga du Littoral avaient aussi, année après année, fui devant le cruel tyran et s'étaient réfugiés dans toute l'étendue de ce district. Albasini les attira également à lui. Heureux d'avoir de nouveau un centre national et de se sentir unis contre l'ennemi commun, ces débris de tribus reconnurent volontiers Albasini comme leur chef à la manière indigène. Ils se réunissaient à son appel, cultivaient ses champs, faisaient ses travaux, transportaient ses marchandises, marchaient sous ses ordres, armés des fusils qu'il leur avait procurés à Lourenço Marques, lui apportaient les prémices des produits de leurs champs et la poitrine avec un bras (nous dirions une jambe de devant) de toute pièce de gros gibier qu'ils tuaient à la chasse. Dans les grandes circonstances, Albasini rendait la justice ou commandait ses troupes indigènes en costume d'officier portugais. Ce n'est que plus tard que ce district fut annexé au Tansvaal, mais Albasini continua à être le chef des Gouamba et le seul magistrat qu'ils consentissent à reconnaître, jusqu'à sa mort survenue en 1886.

Albasini avait connu Mozila quand tous deux vivaient encore dans le bas pays. On comprend qu'il l'ait reçu à bras ouverts

¹ On peut voir au Musée de la Mission Romande, à Lausanne, un livre de comptes d'Albasini où les esclaves vendus ou achetés sont désignés sous la rubrique *Rarität*.

quand Mozila, après tant d'autres, vint chercher un refuge auprès de lui. La présence d'un tel homme parmi ses sujets allait donner un nouveau prestige à Albasini et le fortifier considérablement. Les partisans de Mozila qui le suivirent dans son exode ne furent d'abord pas très nombreux. Albasini leur assigna comme territoire une colline en avant de la chaîne du Zoutpansberg, à une quinzaine de kilomètres à l'Est de sa résidence, non loin de l'endroit où les missionnaires de la Société de Berlin ont bâti plus tard la station de Tchakoma. Pour subsistance il leur donna les champs d'une tribu venda, qui habitait ce district, en leur laissant le soin de s'en emparer à la pointe de l'épée, ce qui n'était pas pour leur déplaire. Pendant toute l'année qui suivit, les partisans de Mozila, en nombre toujours croissant, vinrent le rejoindre, incapables qu'ils étaient de supporter la tyrannie de Maouéoué. A l'époque de la récolte, Albasini dut augmenter leur provende, et il leur donna les champs d'une autre tribu venda plus considérable que la première qui fut, elle aussi, bien vite dépouillée.

Mais les rapports du bas pays devenaient toujours plus graves. Maouéoué, à peine en possession du trône de son père, avait chassé et poursuivi ses frères Modanisa, Mohlabadabouka, Chihono et Yopandhoua. Suivant les chemins foulés autrefois par Ngaba et Sogandaba, cette seconde vague ngonni arriva au Zambèze, le traversa et, comme la première, alla répandre la terreur jusqu'au Nyassa et au Tanganyika. Le nom de Mohlabadabouka, en particulier, est encore bien connu dans ces régions. Après s'être débarrassé de ses frères, Maouéoué était revenu vers l'Ouest, avait ravagé le pays de Khocène et pourchassé les Khoça jusqu'à Mabila, district voisin de la frontière du Transvaal actuel. Le chef des Khoça, Poukouane, venait de mourir, laissant le pouvoir à son fils Magoude, homme courageux et intelligent, ami de Mozila. Non content de chasser ses frères et de massacrer les partisans de Mozila, Maouéoué opprimait ses propres sujets, les dépouillait et maltraitait même les Blancs, qui essayaient de faire du commerce dans son pays. Il leur avait interdit la chasse à l'éléphant et ses émissaires pillaient leurs boutiques ou détroussaient par les chemins leurs convois de marchandises.

Tous ces faits revenaient aux oreilles de Mozila. Ses partisans, en le rejoignant, lui disaient de la part de tribus entières

que, s'il revenait, elles feraient bien mine de marcher contre lui, mais que, au moment de l'attaque, elles se tourneraient contre Maouéoué. Son ami Magoude l'appelait à son secours. Les Portugais du fort enfin lui faisaient dire par Albasini qu'ils étaient prêts à lui donner du secours contre son frère. Mozila se met en route et rejoint d'abord son ami Magoude. Maouéoué pare le coup, les attaque avec des forces considérables et les oblige à se replier sur le Tembé au Sud de Lourenço Marques. Mozila est prêt à abandonner la partie, mais Magoude relève son courage; ils reprennent l'offensive, un grand combat a lieu au Boloulouanène, marécage à quelque distance de Lourenço Marques, et Maouéoué est vaincu. Mozila victorieux va traiter alliance avec les Portugais de Lourenço Marques et leur promet de leur céder tout le district au Sud du Nkomati et d'être toujours leur ami. Eux, de leur côté, lui donnent comme aide contre son frère leur fidèle allié Machakène, chef d'un clan établi à proximité du fort. Avec ce secours Mozila défait Maouéoué dans les plaines de Nouamba, non loin du Nkomati. D'après les documents officiels, cette bataille a eu lieu du 17 au 20 août 1862, et l'alliance avait été conclue le 2 décembre 1861.

Maouéoué prend alors la fuite vers le Nord-Est, poursuivi par son frère; il passe le Limpopo à l'endroit nommé Mohambi, puis il tourne brusquement au Nord-Ouest, repasse la rivière plus haut et, revenant vers le Sud, va se réfugier chez les Souazi. Mozila, lui, ne continue pas sa poursuite. Il préfère partir pour le Nord et établir solidement son empire au Mosapa à l'endroit même où son père Manoukoci avait séjourné pendant un ou deux ans en revenant de la poursuite de Sogandaba.

A mesure que Mozila s'avavançait vers le Nord à travers le pays Hlengoué, bien des gens fuyaient devant lui et, prévoyant un long temps de guerre, se réfugiaient à leur tour vers l'Ouest chez ce même Albasini qui avait reçu Mozila. Les gens qui marchaient avec Mozila étaient trop nombreux pour trouver toujours leur subsistance en route. Aussi, ensuite d'entente à l'amiable, Magoude, le fidèle allié de Mozila, le quitta bientôt pour prendre le même chemin. C'est ainsi que finit de se former autour d'Albasini ce groupe thonga considérable que nos missionnaires ont trouvé là dix ans plus tard. Ce mode de formation nous explique pourquoi le dialecte parlé par ces

gens est loin d'être pur, et renferme des éléments de tous les dialectes usités du Nkomati au Mosapa.

Maouéoué cependant, voyant que son frère ne revenait pas, occupa de nouveau les vallées du Nkomati et du Limpopo et envoya de là une armée à sa poursuite. Mais l'armée de Mozila faisait le désert sur son passage, de sorte que les gens de Maouéoué durent rebrousser chemin sous peine de mourir de faim. Plus tard, une fois établi au Mosapa, Mozila renvoya une partie de ses troupes en arrière sous le commandement de son grand chef d'armée Mandhobo pour chasser Maouéoué de Bilène et occuper ce pays.

Magoude, de son côté, après avoir aidé Albasini à guerroyer contre les Venda, retourna dans son pays sur les rives du Nkomati, car les Khoça sont patriotes. Ami et vassal de Mozila, il devait occuper pour ce dernier la vallée du Nkomati et donner la main à Mandhobo, qui occupait celle du Limpopo. Tous deux devaient tenir en respect Maouéoué, réfugié de nouveau au Souaziland, et former ainsi une muraille vivante à la frontière Sud des états de Mozila.

C'est alors que commença pour cette région, formant le Sud du Gaza, une période de dix années de luttes et de razzias dont le pays n'est pas encore remis. Il y eut d'abord cinq ans de guerres continuelles, sans qu'on songeât à labourer les champs. On se représente ce que dut être la famine dans une contrée où l'on ne vit que de la culture du sol. On ne se nourrissait plus que de racines et de la moelle des branches de palmier. Femmes et enfants suivaient les armées pour avoir leur part du maigre butin. Pendant les cinq années qui suivirent, on se battit moins, mais on était sans cesse sur le qui-vive. Chaque année les gens de Maouéoué venaient ravager les champs et incendier les villages. Fatigués enfin de tant de luttes, les Khoça quittèrent leur pays pour se réfugier dans une contrée située plus au Nord, entre le Nkomati et le Limpopo. Ce devait être vers 1873.

La vie d'une femme, telle qu'elle me l'a racontée elle-même, illustre bien cette période troublée. Elle naquit au Moçapa, au sein d'une tribu qui avait été vaincue par Manoukoci, et fut entraînée à Bilène avec ses parents. Lors de la guerre fratricide entre Mozila et Maouéoué, son père, qui tenait pour Mozila, fut tué et sa mère et elle furent faites prisonnières et emmenées

vers le Souaziland. En route, elle se perdit et ne revit jamais sa mère. Elle fut recueillie par des gens qui la ramenèrent à Bilène. Mais la guerre continuait. Lors d'une nouvelle attaque des gens de Maouéoué contre Bilène, elle fut faite prisonnière pour la seconde fois et emmenée au Souaziland, où elle devint la femme d'un des hommes de Maouéoué. Un beau jour, un groupe des sujets de ce chef prépare une expédition et se met en route avec femmes et enfants pour aller s'établir à Bilène. Ils arrivent au bord du Nkomati, gardé par les Khoça. Ceux-ci usent de ruse envers eux. Ils prétendent qu'ils les feront passer eux-mêmes dans leurs bateaux, mais ils tergiversent jusqu'au coucher du soleil. Enfin on fait passer les hommes, et, comme la nuit est là, on laisse les femmes de l'autre côté, prétendant qu'on les fera passer le lendemain matin. Mais, pendant la nuit, les hommes sont massacrés et les femmes sont saisies et réduites en esclavage. C'est ainsi que cette femme, née au Moçapa, devint l'épouse d'un Khoça, après avoir été successivement à Bilène et au Souaziland. Et ce n'est qu'un exemple entre mille.

De part et d'autre cependant, on était fatigué de la guerre. Les gens de Maouéoué, voyant le pays de Khocène réduit en désert, cessèrent leurs incursions, car il n'y avait plus rien à piller. Une nouvelle période de cinq ans s'écoule de cette façon. Pendant ce temps, la ville de Lourenço Marques se développait; le Souaziland lui-même, lieu de refuge de Maouéoué, commençait à être occupé par les Blancs. C'était une ère nouvelle qui s'ouvrait pour le pays, grâce surtout au commerce qui prenait un remarquable essor. Les marchands, établis dans le pays même, fournissaient aux indigènes des étoffes, de la verroterie et des spiritueux en échange des peaux d'animaux qu'ils tuaient à la chasse. Ces faits nouveaux firent diversion. Le vieil esprit mercantile des tribus thonga, assoupi grâce aux préoccupations de la guerre, se réveilla. On put désormais se rencontrer entre membres de différentes tribus sans s'entr'égorguer. On chassait ensemble, on causait autour du feu, on comparait ses bénéfices. Bref, des relations de bon voisinage s'établirent de nouveau et on oublia le passé. Puis, à ce moment-là, grâce à la découverte des mines de diamants de Kimberley, les indigènes de toute l'Afrique australe commencèrent à prendre le chemin des mines. Ils entraient ainsi dans le grand mouvement industriel,

et, pour eux, la guerre perdait du coup la plus grande partie de ses charmes.

Aussi chacun revint-il bientôt dans son propre pays, à l'exception pourtant des réfugiés du Nord du Transvaal, qui se trouvaient bien dans leur pays d'adoption et, de là, pouvaient plus facilement entreprendre des voyages pour gagner de l'argent au service des Blancs. Il a fallu les exactions des commissaires, j'allais dire des baillis, placés là par le gouvernement de la république du Transvaal après la mort d'Albasini, pour déterminer parmi eux, dans les dernières années, un mouvement de retour vers leur patrie primitive, mouvement qui s'est, du reste, arrêté depuis qu'ils sont gouvernés par un commissaire plus humain.

Maouéoué mourait au Souaziland en 1879 ou 1880, laissant comme successeur son fils Hanyane qui vint s'établir sur territoire portugais non loin des Khoça. La puissante tribu dont il était le chef est maintenant réduite à une poignée de gens répartis dans une vingtaine de villages sur les rives de la Sabie, affluent du Nkomati, et du Nkomati lui-même. Du reste Hanyane n'est plus là, ayant été saisi et déporté en 1891 par le gouvernement portugais.

Revenons maintenant à Mozila, que nous avons laissé en 1863 en route pour sa nouvelle résidence du Moçapa. Nous ne savons presque rien sur ce qui se passa dans ces régions pendant les vingt années qui s'écoulèrent jusqu'à sa mort, survenue en 1884. Instruit par une dure expérience, il avait décrété, longtemps à l'avance, que désormais, dans sa dynastie, on se conformerait à la coutume établie parmi les tribus conquises pour la succession au trône, et il avait désigné pour lui succéder Modungazi, le fils aîné de sa femme principale, qui prit en devenant chef le nom de Goungounyane.

IV

Le règne de Goungounyane est connu. Aussi ne ferai-je qu'en rapporter les principaux événements. Monté sur le trône à la mort de son père, en 1884, il commença par faire tuer un de ses frères, qui aurait pu devenir son rival. Pendant cinq ans, il

demeura au Moçapa. Déjà alors il était le point de mire des intrigues des puissances européennes qui se sont partagé l'Afrique australe. Les Portugais, qui avaient conclu un traité avec son père Mozila et avaient entretenu pendant quelque temps des représentants auprès de lui, estimaient que ce pays leur appartenait par droit historique. De leur côté les Anglais qui, entre 1885 et 1888, avaient occupé tout le territoire situé entre la frontière Nord du Transvaal et le Zambèze commençaient à jeter les yeux plus loin vers l'Est. Ils ne pensaient pas empiéter sur les possessions d'un autre Etat européen, car la frontière portugaise n'avait jamais été fixée et Goungounyane, comme son père avant lui, considérait ses relations avec le Portugal comme des relations d'ami à ami et non de vassal à suzerain. Pour représenter ces divers intérêts auprès de Goungounyane, des voyageurs se rendaient souvent chez lui et plusieurs aspiraient à devenir ses conseillers.

Quelle conjonction d'influences se produisit sur Goungounyane en 1889, on ne le saura peut-être jamais. Le fait est qu'il se décida assez subitement à émigrer vers le Sud et à transporter sa résidence dans le voisinage de cette plaine de Bilène, où son grand-père avait passé la plus grande partie de sa vie. Selon les uns, c'est le gouvernement portugais qui l'aurait attiré vers le Sud, afin de l'avoir à sa portée et de pouvoir mieux le surveiller, ce qui serait facile quand sa résidence se trouverait entre les postes d'Inhambane et de Lourenço Marques. Selon d'autres, ce sont des aventuriers anglais qui, convoitant la partie septentrionale de son pays où se trouvaient, disait-on, des gisements aurifères, lui auraient représenté les grands avantages qu'il y aurait pour lui à habiter plus loin vers le Sud. Selon les indigènes enfin, il aurait remarqué que toute la partie Sud du Gaza se détachait peu à peu de son empire, et il serait allé s'y fixer pour prévenir ce morcellement. Quoi qu'il en soit, l'exode se fit, mais lentement, à petites étapes, avec des arrêts prolongés. Parti dans le courant de l'année 1889, Goungounyane n'arriva à sa nouvelle résidence, distante de 500 kilomètres de l'ancienne, que dans les premiers mois de 1890. Cet exode fut le signal d'une nouvelle période de terreur pour toutes ces contrées. A une certaine distance en avant de l'armée proprement dite marchait un détachement, lequel faisait savoir à toutes les tribus qui se trouvaient sur le pas-

sage du convoi qu'elles devaient le suivre sous peine d'être massacrées. Puis le gros de l'armée passait faisant boule de neige à mesure qu'elle avançait, et enfin l'arrière-garde massacrait tous ceux qui étaient restés en arrière. Nous étions alors dans le pays de Khocène et nous y vîmes arriver un très grand nombre de réfugiés de ces pays-là, qui s'étaient sauvés avant le passage du convoi. Le but de Goungounyane en entraînant tout ce monde avec lui était évidemment de fortifier son pouvoir dans le Sud en incorporant à la population de ces districts ces gens du Nord, déjà habitués à lui obéir en tout point.

Arrivé à Bilène, Goungounyane, plutôt que de s'établir près du tombeau de son grand-père Manoukoci, se dirigea vers l'Est, pour fixer sa résidence entre la vallée du Limpopo et la côte de l'Océan Indien, au milieu des marécages et des forêts, sur l'une des dunes laissées par la mer en se retirant. Il se croyait sans doute plus en sûreté derrière ces remparts naturels qu'au milieu de la plaine nue de Bilène.

Mais ce pays était habité. Qu'importe ! Goungounyane, qui a déjà déplacé tant de monde sur son passage, déplacera bien encore cette tribu, qui occupe le sol sur lequel il a jeté les yeux. Ce groupe que l'on confond communément avec la tribu Tchopi, sa voisine du côté de la mer, portait le nom de ba-Nouanati, ou ba-Tsoua, tandis que les ba-Tchopi s'appellent eux-mêmes ba-Tsonga. Les Nouanati ne prirent pas d'abord la fuite. Devant l'ennemi commun ils s'unirent aux Tchopi, qu'ils avaient opprimés jusqu'alors et, confiants dans leurs vastes forêts et leurs villages fortifiés, ils offrirent aux envahisseurs une résistance vigoureuse. Mais ils furent écrasés par le nombre, et il y eut alors des massacres en grand, des captures de nombreux esclaves et une dispersion générale de tout ce qui ne fut pas pris ou tué. Le chef Bingouane fut tué, et son fils Chipénanyana se réfugia chez les Portugais à Inhambane. Les malheureux débris de cette tribu se dispersèrent à Inhambane, à Lourenço Marques et jusqu'au Transvaal et dans le pays des Zoulou.

Quant aux Tchopi, ils se retirèrent dans leur pays au bord de la mer, ce même pays de Gouambé qui a donné son nom aux ma-Gouamba, et ils se fortifièrent dans de vastes villages aux rues droites, entourés de palissades où des meurtrières étaient ménagées pour laisser passer les fusils et surtout les flè-

ches, que les Tchopi manient avec la plus grande habileté. Le nom de Tchopi signifie du reste tireur d'arc.

Ce n'était pas la première fois que les ba-Ngoni faisaient des razzias chez les Tchopi. Déjà au temps de Manoukoci et de Mozila, cette intéressante tribu et son pays fertile alimentaient le marché d'esclaves et les greniers des chefs ngoni. Parmi toutes les tribus qui fournissaient des guerriers à l'armée de Goungounyane, on trouve des femmes appartenant à ce clan. Ce sont les cadeaux du chef aux soldats qui se sont bien conduits, ou bien ce sont des esclaves achetées à prix d'argent. Mais maintenant que Goungounyane était tout près, ces razzias allaient devenir annuelles. La campagne de 1891 réussit assez bien. Celle de 1892 fut tout autre. Les Tchopi s'étaient solidement retranchés derrière un marécage profond, et les Ngoni durent reculer sans avoir pu les vaincre. C'était la première fois que pareille chose arrivait à une armée ngoni ; aussi Goungounyane résolut-il d'en finir avec eux par la ruse. L'année suivante il ne leva pas d'armée et il attira Makoupoulane, chef des Tchopi, à Mandlakazi, la résidence royale. Makoupoulane vint et fut tué traîtreusement, en pleine paix. On prit son cœur, siège de la vie, et sa colonne vertébrale, siège de la force et de l'endurance, et on les réduisit en une poudre qu'on mélangea aux médecines avalées par les soldats ngoni avant d'aller au combat. Les Tchopi sont persuadés que, depuis ce moment, toute résistance de leur part est inutile ; la force de leur tribu s'en est allée et a passé chez les soldats de Goungounyane, qui ont mangé le cœur et la colonne vertébrale de leur chef.

Nous arrivons au dernier acte du drame, à la chute du dernier empire zoulou qui ait subsisté au Sud du Zambèze. En octobre 1895, je visitai Mandlakazi. Goungounyane s'apercevait que les troupes portugaises l'enserraient de deux côtés, mais il ne voulait pas se battre. Et pourtant il ne se sentait pas en règle avec le gouvernement portugais, car il avait refusé d'obtempérer à un ou deux des points de l'ultimatum qui lui avait été posé. Aussi, pour être prêt à parer à toute éventualité, avait-il appelé son armée, qui campait tout autour de Mandlakazi. Cette armée comptait 25,000 hommes, et on m'assura que des armées semblables surveillaient la frontière de chaque côté. Avec de telles forces, avec le marécage au milieu duquel s'élève la colline de la résidence royale, avec les vastes forêts, qui bordent ce maré-

cage tout autour, Mandlakazi était, semblait-il, imprenable... Un mois plus tard Mandlakazi était prise et incendiée par les troupes portugaises, et Goungounyane, avec quelques fidèles seulement, prenait la fuite du côté de Bilène, soit pour aller mourir au tombeau de son ancêtre Manoukoci, soit pour offrir un dernier sacrifice aux mânes de cet ancêtre avant de se retirer vers le Nord. C'est là que le capitaine Musinho d'Albuquerque, devenu ensuite major et gouverneur général de la province de Mozambique, alla le saisir avec une poignée d'hommes. Il fut emmené à Lisbonne, d'où il a été interné, d'abord dans une des îles du Cap-Vert, puis aux Açores.

Comment une chute si rapide a-t-elle été possible? C'est bien simple. Une dynastie entière ne vit pas de massacres et de razzias pendant soixante-dix ans sans exciter partout un profond mécontentement. Tant que Goungounyane était tout-puissant, ce mécontentement n'osait pas s'afficher; mais, dès qu'on eut quelque espoir qu'un plus fort que lui pourrait peut-être le vaincre, tribu après tribu se détachèrent secrètement de lui. On n'attendait qu'un coup d'éclat des troupes portugaises pour prendre ouvertement parti pour elles.

Goungounyane, nous l'avons dit, était le dernier représentant de la race zoulou au Sud du Zambèze. Lui tombé, l'ère des Zoulou est finie pour cette contrée. Cette ère a duré un peu plus de soixante-dix ans, l'espace de la vie d'un homme. C'est peu, mais cette chute était nécessaire. « Tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée », a dit Celui qui est venu établir sur la terre un royaume éternel qui, lui, ne connaît pas l'épée. Tant de sang versé, tant de créatures libres réduites en esclavage, tant de contrées dévastées appelaient la ruine sur la tête des envahisseurs. Et la ruine est venue, foudroyante pour tous; pour Tchaka, pour Dingaan et Cetiwayo, pour Lobengoula et pour Goungounyane.

Est-ce à dire que la puissance zoulou n'ait fait que du mal, et qu'il eût mieux valu pour l'Afrique australe qu'elle n'eût jamais vu le jour? Non, car toute puissance qui s'élève et passe sur la surface de notre globe y remplit la mission qui lui a été providentiellement assignée dans les destinées de l'humanité; elle remplit sa mission, qu'elle le veuille ou non, qu'elle soit en accord ou en désaccord avec la volonté souveraine qui règle les destinées des nations comme des individus.

Et comme l'histoire se répète elle-même, je dirai que le rôle de l'Empire Zoulou en Afrique a été identique à celui de l'Empire Romain en Europe. Il a uni sous un même sceptre de fer des races diverses qui se haïssaient ou s'ignoraient; il a pétri ces races pour en faire une masse unique; il leur a fait faire un pas en avant dans la civilisation.

Cet empire a été balayé, mais ce qu'il a fait de bon subsiste. Aux nations européennes qui, maintenant, pénètrent en Afrique de toutes parts, à la mission chrétienne en particulier, qui exerce une influence profonde sur les races, puisqu'elle transforme ce qu'il y a de plus profond en l'homme, de reprendre cette œuvre au point où elle en est et de faire de ces races sauvages des membres utiles de la grande société humaine.

AU BO-ROTSE

Par EUGÈNE BÉGUIN, *missionnaire à Nalolo, pays des Ma-Rotse*

(Haut-Zambèze).

Voilà un titre qui pourrait fournir matière à plus d'un article, car, pour ne rien omettre d'essentiel, il faudrait traiter du pays, de son climat, de ses cours d'eau, de ses produits, de sa population, des mœurs, des langues qu'on y parle, etc., tout autant de sujets que nous ne pouvons aborder aujourd'hui, aussi nous bornerons-nous à dire ce qu'est le *Bo-Rotse* et sa *population*.

I

A part quelques marchands portugais, venus de la côte occidentale, mais dont l'histoire n'a pas gardé le souvenir, le premier Européen qui a visité le Bo-Rotse est le Dr Livingstone; il y vint pour la première fois en 1853, lors de son voyage du Linyanti à la côte occidentale; mais, en ce temps-là, le Bo-Rotse était au pouvoir d'étrangers venus du Sud, les Ma-Kololo, ce qui fait que la tribu des Ma-Rotse n'avait pas alors l'importance qu'elle a aujourd'hui et que Livingstone en parle peu; il s'occupe naturellement surtout de ceux qui étaient alors les maîtres du pays; c'est pour cela qu'aujourd'hui encore bien des cartes de géographie, même de celles qui se piquent d'exactitude et de modernité, mentionnent les Ma-Kololo, alors que, depuis longtemps, ils ont disparu, non seulement de la scène de l'histoire, mais même de la liste des tribus africaines.

Le Bo-Rotse proprement dit est une vaste plaine ovale, qui va dans la direction du Nord-Ouest au Sud-Est. Cette plaine est située par 21° de longitude Est de Paris et 15° de latitude Sud, à une altitude moyenne de 1000 mètres au-dessus de la mer. Elle est traversée, dans toute sa longueur, par le Zambèze qui la partage en deux moitiés; elle est bordée, de toutes parts, par une chaîne de collines boisées qui, vues de loin, rappellent vaguement le Jura. Livingstone a cru devoir appeler cette plaine la *Vallée des Ma-Rotse*. Mais cette appellation est inexacte, elle est même étonnante de la part d'un montagnard comme l'était le missionnaire écossais, car rien ne ressemble moins à une vallée que cette vaste plaine aussi unie que la Hollande; c'est absolument comme si on voulait donner ce nom à la région qui s'étend entre Soleure et Bienne.

Le Bo-Rotse est une plaine excessivement monotone; seuls les villages situés au bord du Zambèze jouissent d'une vue qui peut, en une certaine mesure, consoler le cœur d'un Suisse; un cours d'eau donne toujours de la vie à un paysage et le Zambèze est un très beau fleuve, ses eaux sont d'une limpidité remarquable; elles sont aussi bleues que celles du Léman, parfois aussi unies qu'un miroir; mais, à certaines heures, quand le vent se lève et que l'orage gronde, comme nos lacs suisses, le grand fleuve devient furieux, les vagues qui le soulèvent sont si hautes, qu'aucun bateau ne voudrait se risquer à le traverser. Parfois, le soir, par un beau clair de lune, quand les eaux du fleuve scintillent sous cette douce et pâle lumière, on croirait revoir ce spectacle si souvent contemplé sur le lac de Neuchâtel et, ce qui rend l'illusion plus grande encore, c'est que là-haut, au Nord, la Grande Ours brille de tout son éclat et se reflète dans le Zambèze. A voir ces belles eaux limpides, on éprouve l'envie de s'y baigner; hélas! c'est un plaisir qu'il faut se refuser, car le fleuve n'est pas seulement habité par d'inoffensifs poissons, qui constituent une grande ressource pour les indigènes, mais encore par de terribles crocodiles qui, à l'occasion, ne se refusent pas un repas de chair humaine.

Ce qui rend effrayante la monotonie de cette plaine, c'est qu'elle est extrêmement nue; seuls, par ci par là, apparaissent quelques rares bouquets d'arbres; ce sont généralement des tombeaux d'anciens rois Ma-Rotse; mais c'est tout, les nombreux villages qui se trouvent dans la plaine n'en rompent pas

la monotonie, car les huttes indigènes n'ayant, en général, pas plus de trois mètres de haut, ne s'aperçoivent pas de loin; les hautes herbes ou les roseaux qui les entourent sont souvent plus élevés que les villages eux-mêmes et les cachent complètement.

Le Bo-Rotse a deux capitales; la principale est *Lealui*, gros village d'environ 3000 habitants qui se trouve à mi-chemin entre le Zambèze et la forêt qui borde le Nord-Ouest de la plaine, c'est la résidence du roi *Lewanika*. La seconde est *Nalolo*, située, non comme l'indiquent presque toutes les cartes, sur la rive gauche, mais sur la rive droite du Zambèze, au Sud-Est de *Lealui*; c'est la résidence de la sœur aînée du roi, laquelle, en cette qualité, jouit dans le pays des mêmes prérogatives que son frère; les mêmes honneurs lui sont rendus et, seule, dans le pays, elle peut traiter d'égale à égal avec le roi; on l'appelle *Mokuae*; ce terme n'est pas un nom propre, il signifie simplement princesse, de sorte que toutes les femmes de la famille royale sont des *Mokuae*, mais à des degrés divers; celle de *Nalolo* est la *Mokuae* par excellence, son village a environ 1500 habitants.

Les cartes publiées en Allemagne et en France (Justus Perthes, Gotha, 1894; Atlas Schrader, Hachette 1892), donnent le Zambèze comme frontière du territoire attribué aux Portugais; il y a même une bande de terre réservée aux Allemands qui aboutit au fleuve à Kazungula (Mpallera). De cette façon le pays des Ba-Rotse serait démembré, car ces populations occupent aussi bien la rive droite que la rive gauche du grand cours d'eau africain. Ceci montre avec quel non-sens et quel sang-eêne les nations européennes occupent des territoires en Afrique, sous prétexte de les civiliser, c'est-à-dire de les exploiter. C'est absolument comme si un jour quelques puissants voisins de la Suisse décidaient de partager ce pays et que, dans ce partage, le vignoble neuchâtelois fût aux uns et la montagne aux autres!

II

La population du Bo-Rotse est une des plus denses de l'Afrique, ce qui, cependant, ne prouve pas grand'chose car le Con-

tinent noir est très peu peuplé. Je ne pense pas que cette plaine ait plus de 15,000 habitants, soit deux habitants par kilomètre carré. Cette population est excessivement mélangée; la plaine est appelée le Bo-Rotse parce que les maîtres de ce coin de pays, comme de toute la région qui s'étend des sources du Zambèze au delà du Mosi-oa-Thunya ¹ (chutes Victoria), sont les *Ma-Rotse*, comme les ont appelés les Ma-kololo, ou *A-Luyi*, comme ils s'appellent eux-mêmes; mais les Ma-Rotse proprement dits sont très peu nombreux et la population de leur pays est un mélange de représentants des différentes tribus qu'ils se sont assujetties: les Ma-Mbunda, les Ma-Totéla, les Ma-Subiya; les Ba-Toka, les Ba-Shikolombué, les Ba-Lunda, les Ba-Lubalé, etc. C'est un peu ce qui se passe au canton de Neuchâtel; en lisant les registres de l'État-civil, on est frappé de voir combien il s'y trouve de noms étrangers, et cependant les Neuchâtelois restent toujours la classe dirigeante du pays; ainsi en est-il au Bo-Rotse; tous les chefs et hommes libres sont Ma-Rotse, tandis que le gros de la population appartient à des tribus soumises.

En général cette population est très bien bâtie; il est extrêmement rare de voir des estropiés, cela tient peut-être à ce qu'on ne les laisse pas vivre; toutefois, il y a beaucoup de lépreux et d'aveugles; cette infirmité est peut-être due à l'ardeur du soleil, mais sans doute aussi à la saleté, car nous autres Européens ne souffrons que rarement de maux d'yeux, tandis qu'ils sont extrêmement répandus parmi les indigènes; chaque jour nous avons des collyres à administrer.

Ces gens, les hommes surtout, sont plutôt de grande taille; sous ce rapport, on peut les comparer aux peuples du Nord de l'Europe; comme, dès leur enfance, ils sont tous rameurs, aussi bien les femmes que les hommes, ils sont très bien musclés. Quand, remontant le fleuve, dans les rapides entre autres, où il s'agit de faire preuve d'adresse, de calme et de force, on voit tous leurs muscles se tendre, ils me font toujours penser aux gymnastes de la Patrie, si fiers de leurs biceps!

Le vêtement de ces Zambéziens est extrêmement simple; cependant, parmi toutes les peuplades de l'Afrique, ils comptent probablement parmi les plus décents; tandis que les Cafres vont absolument nus, que les Ba-Souto et les Be-Chuana se

¹ Dans les langues africaines le *u* se prononce toujours *ou*.

couvrent à peine autour des reins, les Ma-Rotse et la population qui vit avec eux sont vêtus d'un *se-tsiba* (vêtement) qui descend jusqu'aux genoux. Aujourd'hui presque tous les hommes ont du calicot; un *se-tsiba* a généralement deux mètres de long et quatre-vingts centimètres de large; il est retenu autour des reins par une ceinture; ce vêtement rappelle un peu le *kilt* écossais. Ils n'ont généralement aucune coiffure; c'est toujours un sujet d'étonnement pour nous que de voir ces gens passer des journées entières nu-tête à l'ardeur du soleil des tropiques. Un bon nombre d'hommes portent aussi presque toujours une chemise et tous les riches ont ce qu'ils appellent une « couverture de jour », c'est-à-dire une pièce de toile imprimée, de deux mètres carrés, qu'ils portent fièrement nouée sur l'épaule gauche et passée sous le bras droit, à la façon des anciens. Les femmes sont vêtues d'un jupon de cuir souple qui va jusqu'aux genoux; les riches ont également une couverture de jour dont elles se parent de la même manière que les hommes.

Les ethnographes ont déterminé les caractères spéciaux de chaque race, et il est convenu d'englober tous les Noirs sous un seul et unique type. Ce type n'est pas du tout aussi absolu qu'on semble le croire; les Nègres n'ont pas nécessairement le nez épaté, de même que tous les Blancs n'ont pas le nez aquilin; leurs lèvres ne sont pas toujours épaisses et il y a parmi eux plus d'un bel homme et plus d'une belle femme; souvent nous rencontrons des figures qui nous rappellent des connaissances d'Europe tant la ressemblance est grande.

Il y a cependant deux points qui ne laissent pas que d'étonner et qui constituent un problème que je pose aux ethnographes. Pourquoi, tandis que dans la race blanche il y a une variété infinie de couleurs, de cheveux et d'yeux, n'y en a-t-il aucune dans la race nègre : tous, hommes, femmes, enfants, qu'ils vivent au Nord ou au Sud, à l'Orient ou à l'Occident, tous ont les mêmes cheveux et, à très peu d'exceptions près, les mêmes yeux; je connais un seul Noir qui a les yeux bruns; à quoi peut tenir cette uniformité?

Les Zambéziens sont-ils des sauvages? Il est probable qu'en Europe chacun répondra par l'affirmative; mais, avant de répondre, il serait bon de s'entendre sur le sens qu'on donne à ce mot. Si sauvage veut dire « qui n'appartient pas à la civili-

sation européenne », alors oui, ils le sont ; mais si *sauvage* est ce que disent les dictionnaires : « ce qui vit dans les bois, dans les lieux déserts, pas en société organisée, sans lois, se nourrissant uniquement de chasse et de pêche » alors non, ils ne le sont pas, car aucune de ces définitions ne répond à l'état social des Zambéziens : ils ont des lois, une organisation politique ; ils sont agriculteurs et élèvent du bétail ; ils ont des arts et des métiers ; et, s'ils vont à la pêche et à la chasse, ils n'y passent pas toute leur vie et ne se nourrissent pas exclusivement de ses produits. Leur nourriture consiste, au contraire, avant tout, en végétaux, spécialement le manioc, le maïs et le sorgho ; ils aiment beaucoup la viande, mais seulement comme accessoire ; du reste ils en ont rarement, et, en tout cas, ils ne mangeraient jamais de la viande crue, comme on croit souvent que ces « sauvages » le font ; au contraire, ils cuisent beaucoup la viande et ne sont pas du tout amateurs de biftecks saignants. Comme nous, ils ne voudraient pas manger d'animaux carnassiers, tels que la hyène, le vautour, le corbeau ; pourquoi ? demandai-je un jour à un indigène, « mais, me répondit-il, parce qu'ils se nourrissent de viandes ».

Leurs capacités intellectuelles sont aussi plus grandes qu'on ne le croit généralement. Sous ce rapport, les hommes, probablement parce qu'ils sont habitués aux affaires, sont de beaucoup supérieurs aux femmes. — Leur vocabulaire est loin d'être pauvre. En Europe, on m'a souvent dit : « Vous apprendrez sans doute bien vite la langue des indigènes, car leur vocabulaire ne doit pas être très riche. » C'est là une erreur ; ces peuples, si primitifs qu'on les suppose, ont des langues très développées ; en se-souto, on connaît près de 5000 mots ; c'est un peu plus que chez ces tribus de la Sibérie septentrionale qui n'ont que 200 mots à leur disposition et qui ne savent pas compter au delà de 20. Les langues africaines sont pauvres en termes abstraits, mais, par contre, elles sont très riches pour tout ce qui a rapport aux choses concrètes et aux relations sociales ainsi qu'à la nature et à la zoologie ; chaque animal de la forêt, chaque oiseau, chaque insecte a un nom spécial.

Une supériorité incontestable et vraiment remarquable des Noirs, c'est la facilité avec laquelle ils apprennent les langues. — Ils sont très nombreux au Sud de l'Afrique les indigènes qui ont à leur disposition trois ou quatre idiomes ; j'en ai connu

plusieurs qui parlaient presque indifféremment le se-souto, le cafre, l'anglais et le hollandais. Ici, au Zambèze, où il n'y a pas d'autres Blancs que les missionnaires qui se donnent la peine d'apprendre la langue des indigènes, on ne connaît aucune langue européenne; les Zambéziens n'en sont pas moins polyglottes; non seulement tous parlent le se-kololo, qui est la langue universelle du pays, mais encore tous savent la langue de la tribu à laquelle ils appartiennent et quelquefois de deux ou trois autres encore. Les élèves de nos écoles apprennent, sans trop de peine, à lire et à écrire; cependant leur développement s'arrête assez rapidement; ils sont peu doués tout particulièrement pour l'arithmétique; ils apprennent bien à faire les quatre règles, mais il ne faudrait pas leur donner de problèmes à résoudre, car la réflexion leur fait complètement défaut.

Au point de vue des institutions sociales, ce qui laisse le plus à désirer ici, c'est le *mariage*. A proprement parler, il n'existe pas comme institution; les Zambéziens en sont au régime préconisé par certains esprits forts en Europe, celui du mariage libre. Un homme et une femme se réunissent un jour et vivent ensemble aussi longtemps qu'ils se conviennent, puis se quittent aussi facilement qu'ils s'étaient unis. Parmi les hommes de quarante ans et même au-dessous, il en est bien peu qui vivent encore avec leurs premières femmes; la plupart, les chefs du moins, sont polygames, et, à mesure que les femmes vieillissent, ils en reprennent de plus jeunes. Tels vieillards élèvent des enfants, avec l'intention d'en faire leurs femmes, le jour où elles seront en état de l'être!

Avec ce système, il est évident que la vie de famille, telle que nous l'entendons, n'existe pas. D'autant plus que, très fréquemment, les enfants sont enlevés tout petits à leurs parents; toute l'armée des esclaves des chefs se recrute par des prélèvements d'enfants chez les groupes tributaires; c'est la cause qui produit ce mélange de différentes peuplades au Bo-Rotse. Dans ce cas, c'est simplement un impôt; d'autres fois, c'est une amende; il arrive que tel individu ou telle portion de pays soit condamné à payer des amendes en enfants. Dans la famille royale, du reste, il est de règle que jamais les parents n'élèvent leurs enfants; dès l'âge de deux ou trois ans, ils sont placés chez des tantes ou des frères, ou des sœurs, souvent à de très grandes distances les uns des autres, et ces enfants grandissent,

s'élèvent à peu près seuls et ne revoient guère leurs parents que tous les deux ou trois ans, et pas même.

C'est probablement à cette absence de vie de famille qu'il faut attribuer le principal défaut des Zambéziens : leur manque de cœur. A l'ordinaire, ils ont entre eux des mœurs douces ; afin d'être en bons termes avec tout le monde, ils sont très polis ; Chose étonnante, ils ne connaissent pas le tutoiement ; ils ne se fâchent jamais, mais ils peuvent néanmoins être très cruels. Cette cruauté native se montre tous les jours dans leur manière d'être avec les animaux ; pour plumer un oiseau, ils ne le tuent pas ; c'est un de leurs grands plaisirs de voir souffrir ; inconsciemment, ils sont de l'école de ces philosophes qui disaient de l'animal : « ça ne sent pas » ; quand ils ont blessé une bête à la chasse, ils ne se pressent nullement de l'achever ; ils la laissent souffrir sans s'émouvoir et ne la tuent que pour la dépecer.

Quant aux vices dont on peut les accuser, ils n'en sont pas plus atteints que le reste de l'humanité. Il faudrait cependant faire une exception pour le mensonge qui leur est très familier ; ils semblent être de l'avis de Talleyrand que la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée ; car, quand ils désirent cacher quelque chose, il est extrêmement difficile de le leur faire dire. Pour ce qui est de l'immoralité, elle n'existe certainement pas plus ici que chez la plupart des autres peuples, voire même les peuples européens. On croit avoir lancé à ces pauvres Noirs la suprême accusation, quand on a dit d'eux qu'ils sont comme des animaux. Cela est bien souvent vrai, hélas ! mais, comme l'animal aussi, ils ne commettent pas de péchés contre nature, comme il s'en commettait à Sodome, à Gomorrhe, à Rome, et tel qu'il s'en commet encore en Europe. Ce sont là des choses inconnues ici, aussi j'estime que, malgré le désordre dans lequel ils vivent, surtout par rapport au mariage, ils sont en somme moins immoraux cependant que beaucoup d'Européens. En tout cas, les Blancs qui viennent dans ces pays-ci ne valent, pour la plupart, pas mieux que les indigènes. Ils sont certainement plus coupables que ces *sauvages*, non seulement à cause de l'éducation qu'ils doivent avoir reçue, mais encore parce que, ne faisant que séjourner parmi ces peuplades, les unions qu'ils y contractent n'ont aucune valeur pour eux, et ils se moquent aussi bien des femmes que des

enfants qu'elles pourront mettre au monde. Non, les Européens n'ont pas le droit de faire de l'immoralité un vice spécial à la race noire ; les Blancs ne le sont pas moins ; ceux-là seuls ou à peu près, Blancs ou Noirs, qui ont pris l'Évangile comme règle de conduite font exception.

Nalolo, Pays des Ma-Rotse (Haut-Zambèze), mai 1897.

Cette intéressante Notice, écrite le 22 mai 1897, ne nous est parvenue que le 25 septembre. Elle est donc restée en route 4 mois et 3 jours. Comme on le voit, les communications sont encore bien lentes et bien difficiles entre les régions du Haut-Zambèze et l'Europe. (*Note de la Rédaction.*)

L'ARRIVÉE D'UN RÉSIDENT ANGLAIS

AU BO-ROTSE

ET L'AVENIR COLONIAL DE CE PAYS

Par EUGÈNE BÉGUIN, *missionnaire à Nalolo, pays des Ma-Rotse*

(Haut-Zambèze).

D'année en année, le flot envahissant de la civilisation européenne pénètre de plus en plus au cœur de l'Afrique. Sous ce rapport, le mouvement parti du cap de Bonne-Espérance est probablement le plus remarquable. Qu'on songe à ce qu'était le Sud de l'Afrique, il y a cinquante ans, ou même seulement il y a dix ans, et à ce qu'il est aujourd'hui ; on sera simplement émerveillé des progrès accomplis. Le classique wagon à bœufs tend de plus en plus à être remplacé par le chemin de fer ; non seulement les grands centres miniers de Kimberley, de Johannesburg et de Bulawayo attirent les foules, mais il se crée aussi des industries ; il existe, au Sud de l'Afrique, des fabriques de conserves alimentaires, des cordonneries et d'autres fabriques encore ; de plus en plus, le Sud-Africain cherche à devenir indépendant de l'Europe et, de même qu'il s'est créé une civilisation américaine, il commence aussi à se former une civilisation sud-africaine.

Ce mouvement atteint aujourd'hui le Zambèze ; chaque année on y voit arriver quelques avant-coureurs : des chasseurs, des

marchands, des explorateurs ou de simples aventuriers. Mais il s'est passé, il y a quelques mois, un événement considérable, qu'on peut considérer comme la prise de possession officielle, toute pacifique, des pays riverains du Haut-Zambèze par le gouvernement anglais. Cet événement nous a paru un fait assez important dans l'histoire politique de ce pays pour le relater dans le *Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie*.

Voilà longtemps que le royaume de *Lewanika* (voir mon article sur le Bo-Rotse) fait l'objet de discussions diplomatiques entre les cabinets de Londres, de Lisbonne et même de Berlin. Les Portugais voudraient avoir une suite ininterrompue de possessions de la Côte occidentale à la Côte orientale et réclament ce pays pour eux. Ils fondent leurs réclamations sur le fait que ce sont des Portugais qui, les premiers, ont visité ce pays; en effet, on dit qu'avant Livingstone déjà, des trafiquants, venant de la côte occidentale, faisaient des affaires avec les Ba-Rotse; on en cite même un qui aurait fait le voyage d'une côte à l'autre, alors que Livingstone n'avait pas encore traversé l'Afrique. Mais ces voyageurs portugais, qui, du reste, étaient avant tout des marchands d'esclaves, n'ont laissé aucune relation de leurs voyages; au reste, je ne puis réussir à découvrir quel droit peut autoriser un gouvernement européen à prendre possession d'un pays le fait qu'un de ses ressortissants l'a visité. C'est là, si on y pense, une étrange façon de procéder; on devrait, semble-t-il, consulter avant tout les premiers intéressés, à savoir, sinon les habitants du pays convoité, du moins ses chefs. Or, dans le cas particulier, *Lewanika* ne veut rien avoir affaire avec les Portugais; il désire, au contraire, se mettre sous la protection de la couronne d'Angleterre. En considération de ce désir, depuis plusieurs années déjà, le gouvernement¹ britannique lui promettait l'envoi d'un représentant. Mais la promesse tardait tant à se réaliser, qu'on en était venu à douter de l'arrivée de cet ambassadeur. Cependant l'année 1897 a vu cette promesse se réaliser.

En effet, le 17 septembre, le *major Corryndon*, accompagné d'un secrétaire et de cinq soldats, arrivait à Kazungula, où l'attendait une flottille de près de cent canots que lui avait envoyée le roi, sous la conduite du prince héritier *Litia*. Sans tarder, ces messieurs se mettaient en demeure d'entreprendre un voyage de trois semaines sur le fleuve pour se rendre à

Lealuyi, la capitale. Le 14 octobre, ils arrivaient à Nalolo, la résidence de Mokune, la sœur aînée du roi, qui jouit dans le pays d'un pouvoir à peu près égal au sien. Enfin, toujours en amont, le 20 octobre, le major Corryndon et sa troupe arrivaient à *Lealuyi*. Il fut reçu par une foule immense; non seulement la jeunesse, l'*élite* du pays était là, mais encore des vieillards, tout blancs et tremblotants. Sur l'ordre du roi, on rendit au major les honneurs qu'on ne rend dans le pays qu'aux principaux membres de la famille royale: le *shualela*, salutation enthousiaste par acclamations, rendue d'un commun accord par toute la foule, qui lève en même temps les bras au ciel comme un seul homme, puis se jette à genoux et claque des mains.

Les jours suivants, il y eut plusieurs séances au « *khotta* » où assistaient régulièrement, non seulement le roi et ses principaux conseillers, mais la plupart des chefs du pays; enfin, il y eut un grand *pitso* (convocation), espèce de *landsgemeinde*, mais qui ne rappelle que de loin cette institution des petits cantons, puisqu'ici la liberté est encore inconnue. Seuls le roi et ses chefs ont la parole, la foule n'a qu'à écouter et approuver leurs décisions.

Les Ba-Rotse sont très préoccupés de leur pouvoir; ils sentent bien que l'arrivée des Blancs ouvre une ère nouvelle qui marquera « le commencement de la fin »; ils se rendent vaguement compte que leur autorité va être ébranlée, aussi la note dominante de leur discours dans ce *pitso* a été d'insister sur le fait que l'arrivée du Résident n'amenait aucun changement dans leur organisation sociale, que le pouvoir des chefs n'était pas modifié, et que l'esclavage continuerait à subsister.

En effet, il doit en être ainsi pour le moment. Le major Corryndon est envoyé auprès de Lewanika comme un gage vivant d'amitié de la part du gouvernement de la reine Victoria, mais il ne doit avoir aucun pouvoir, si ce n'est auprès des Blancs qui viendront s'établir dans le pays. Pour le moment, le Résident anglais au Bo-Rotse doit être le protecteur du roi contre les invasions étrangères et son intermédiaire entre lui et le gouvernement britannique. Mais il n'en est pas moins certain que les Anglais sont maintenant établis dans ce pays et cela d'autant plus solidement qu'ils y sont venus en amis.

Mais, pour tout autant, toute discussion ne sera pas close.

Lewanika est le chef incontesté de vastes territoires qui s'étendent aussi bien sur la rive gauche que sur la rive droite du fleuve, depuis à peu près les sources du Zambèze au delà le Mosi oa thunya (chutes Victoria). Or, un traité passé entre les Anglais et les Portugais, il y a quelques années, admettait comme frontière le Zambèze, concédant aux Portugais la rive droite. Mais, comme bien on peut le comprendre, Lewanika n'est pas disposé à laisser démembrer son royaume et il demande à ses amis les Anglais de prendre sa cause en mains, d'où de nouvelles complications et de nouvelles notes diplomatiques échangées; à quand la solution? Nous l'attendons encore, quoiqu'il y ait déjà deux ans que la question soit en suspens. Ceci montre avec quel sans gêne les nations européennes disposent de pays sur lesquels elles n'ont aucun droit.

II

Quelles seront les conséquences de cet événement, l'arrivée d'un résident britannique auprès de Lewanika?

Il y en aura plusieurs, dans différents domaines; nous ne voulons nous placer maintenant qu'au point de vue politique. La conséquence la plus immédiate de cet événement, et qui est aussi celle que recherchent les gouvernements européens, sera d'ouvrir un nouveau débouché au commerce, une nouvelle source de revenus, un nouveau pays à l'exploitation des Blancs; aussi devons-nous nous attendre à en voir arriver maintenant en assez grand nombre, d'autant plus qu'il va se construire un chemin de fer de Bulawayo aux chutes Victoria, ce qui rapprochera ce pays du monde civilisé dont jusqu'à présent il a été terriblement isolé, à cause de cette vaste étendue déserte du Kalahari qui complique et rend excessivement chères les communications du Sud avec le Zambèze; et cela, particulièrement ces deux dernières années, d'une part à cause de la peste bovine qui a détruit presque tout le bétail du Sud de l'Afrique, d'autre part parce que le Kalahari paraît se dessécher toujours plus; d'année en année, la pénurie d'eau y est plus grande

et, par conséquent, il devient toujours plus difficile de le traverser.

Le royaume de Lewanika sera certainement un débouché pour le commerce, car les Noirs aiment beaucoup à acheter les produits européens, les habits, les couvertures, les étoffes en particulier.

Cependant, il ne faudrait pas s'exagérer l'importance de ce nouveau débouché, à cause du manque de ressources; les gens sont ici très pauvres et, n'ayant pas encore l'occasion de gagner de l'argent, ils n'en ont donc pas à dépenser; seuls les chefs possèdent quelque chose; aussi les marchands qui viennent ici doivent se contenter de donner leurs marchandises pour du bétail, de l'ivoire, des peaux d'animaux sauvages, ou des produits de l'industrie indigène, qu'ils revendent comme curiosités ethnographiques. J'aime à croire qu'ils réalisent quelques bénéfices, mais ce n'est cependant pas là un commerce facile; il faut compter avec des pertes inévitables; il peut arriver que dans le trajet du Zambèze au Sud de l'Afrique tout ou partie du bétail acheté périsse; puis ces articles, produits du pays, qu'ils ont échangés contre leurs marchandises, ils ne réussiront pas nécessairement à les revendre avec profit. Aussi, pour longtemps encore, il ne faut pas s'attendre à faire beaucoup de commerce ici.

Le pays a-t-il quelque avenir pour l'agriculture? On pourrait le croire, puisque nous sommes sous les tropiques, ces tropiques si vantés, si merveilleux, où, dit-on, la végétation est luxuriante, où tout atteint des proportions extraordinaires. Qu'il existe des pays ayant ce caractère merveilleux, j'aime à croire que c'est le cas et que ce qu'on appelle la *végétation tropicale* n'est pas une légende; mais il ne faut, en tout cas, pas étendre ce terme à tous les pays tropicaux; celui que nous habitons, par exemple, n'a aucun de ces caractères. En dehors de la saison des pluies, le pays a l'air misérable, il est tout brûlé, les prairies jaunissent, le bétail maigrit faute d'une bonne nourriture; il n'y a dans ce pays aucun fruit que des Européens puissent comparer à ceux qu'ils connaissent; les quelques fruits sauvages que l'on trouve ont toujours d'énormes noyaux et très peu de chair; ils n'ont, du reste, rien de savoureux. A peu près tous les essais de culture que nous avons faits n'ont rien donné, ou très peu de chose; nous avons semé diffé-

rents légumes européens, des fruits, du café, du thé; les uns ont levé, mais ont séché tôt après, tandis que d'autres n'ont pas même levé; seules les tomates ont prospéré. La cause de cette stérilité est que presque tout le pays est sablonneux. Cependant, les indigènes cultivent et récoltent même beaucoup, quand les sauterelles n'ont pas tout ravagé; leurs produits sont variés, ils ont le maïs, le millet, le manioc, différentes espèces de sorgho, la patate, la courge, les haricots, la canne à sucre. Mais la plupart de ces cultures se font pendant la saison des pluies, sur des monticules, généralement des termitières dont la terre est fertile; ou bien, ils cultivent des bas-fonds où l'eau séjourne; mais si cela suffit aux besoins des indigènes, la pénurie se ferait sentir dès qu'on voudrait faire de l'agriculture en grand; aussi, sous ce rapport, ce pays n'a-t-il pas d'avenir.

Quel profit l'Européen trouvera-t-il donc à s'établir dans ces contrées? Actuellement, l'exploitation des mines qu'on pourra découvrir sera seule rémunératrice. On découvrira peut-être de l'or; d'aucuns prétendent en avoir reconnu l'existence dans les parties montagneuses du royaume de Lewanika, celles qui se trouvent à l'extrémité orientale, notamment le Bo-Shikolumboe et le Bo-Toka. C'est dans cette dernière région que se trouve le Mosi oa Thunya; on y a découvert récemment d'importants gisements de charbon, et c'est pour les exploiter qu'on a décidé la construction du chemin de fer de Bulawayo aux chutes.

Tout homme qui serait tenté de vouloir venir dans ce pays pour y chercher fortune fera donc bien de se rappeler qu'il aura ici peu de chances de succès; que, soit le commerce, soit l'agriculture, ne sont pas des sources de gain; le commerce pourra le devenir, quand les indigènes auront trouvé des moyens de gagner de l'argent, mais, actuellement, ce n'est pas au bord du Zambèze qu'il faudra compter faire de bonnes affaires. Quant aux ressources que les mines pourront offrir, elles sont un peu plus sûres, mais, actuellement, on n'a encore découvert que du charbon.

Enfin, ceux qui voudront venir ici devront se rappeler que, comme dans la plus grande partie de l'Afrique, ils auront à compter avec la fièvre, ce fléau qui s'attaque aux plus robustes, les abat aussi bien moralement que physiquement. Aussi

sont-ils à plaindre ceux qui viennent dans ces pays sans fortes convictions, sans espérance en dehors des choses de ce monde ; affaiblis par les revers et la maladie ils résistent difficilement ; abattus, démoralisés, ils finissent souvent misérablement.

Nalolo, Ba-Rotseland, 27 mai 1898.

Cette seconde lettre nous est parvenue au commencement d'août 1898. Elle est donc restée trois mois en route. L'ouverture du chemin de fer de Bulawayo rend déjà plus rapides les communications avec l'Europe. (*Note de la Rédaction.*)

EXCURSION AU KAMERUN

Par F. CHAPUIS, *missionnaire à Mangamba.*

S'il est vrai qu'il reste encore beaucoup à dire et à écrire sur la colonie allemande du golfe de Guinée, le choix d'un sujet nouveau, intéressant, présentant toutes les garanties d'exactitude qu'on est en droit de requérir d'un voyageur, ne laisse pas que d'être quelque peu embarrassant. Si l'on se rend compte que la plus grande partie du pays reste, sinon inexplorée, du moins peu connue et colonisée, on comprendra qu'une description géographique et ethnologique générale en soit, si ce n'est impossible, du moins difficile.

Le Doualla, contrée située sur la côte occidentale du bassin du fleuve Wuri, nommé Kamerun dans cette partie de son cours jusqu'à son embouchure dans la baie de Biafra, est, avec Victoria au pied de la grande montagne Kamerun, la partie la plus civilisée et la plus connue du pays. Je ne veux et ne puis me hasarder à en parler comme il le faudrait, y ayant séjourné trop peu de temps pour apprendre à la connaître suffisamment. Jusqu'ici j'ai été plutôt et, très volontiers du reste, un habitant du « bush », de sorte que je connais peut-être tout aussi bien le pays des ba-Kosi, région encore sauvage à bien des égards, dont les habitants, peu en contact avec la côte, ont conservé des mœurs curieuses et intéressantes, que la côte elle-même.

Ayant dû quitter ce pays montagneux, mais sain, solitaire

aussi, je me trouve, depuis quelques mois, en une contrée d'altitude moyenne, entre les deux précédentes, dans un état de demi-civilisation, parmi les ba-Nkon, habitant les bords de l'Abo. Servant d'intermédiaires entre les Doualla et plusieurs tribus de l'intérieur, nos gens sont considérés, par ces dernières, comme une race supérieure; eux-mêmes se l'imaginent aussi orgueilleusement. En revanche, à la côte, ils sont appelés gens du bush.

Aujourd'hui, mon intention est de vous inviter à faire avec moi le trajet de Mangamba, par l'Abo, puis par le Wuri, jusqu'à la capitale à l'embouchure de ce fleuve, dont nous sommes éloignés de sept bonnes heures.

Nous sommes en octobre; la saison des pluies est terminée; les eaux ont, il est vrai, atteint leur plus grande hauteur, mais les fortes pluies, les journées humides sont assez rares. C'est l'époque intermédiaire entre la saison des pluies et la saison sèche, caractérisée par les tornades.

Mais avant de nous mettre en route, jouissons du superbe panorama que l'on découvre depuis la véranda de la station missionnaire. A l'époque où nous sommes, comme à celle correspondante de mai-juin, l'atmosphère est, le soir surtout, d'une clarté admirable.

L'immense montagne du Kamerun (près de 4000 mètres) se dresse majestueusement à l'Est; au coucher du soleil, on peut parfois distinguer sur ses pentes terminales de grandes taches claires, de longues bandes de hautes herbes, tranchant, par leur verdure, sur la sombre forêt qui s'étend au-dessous.

A l'Orient de la haute montagne se dresse le petit Kamerun; à quelque distance, on distingue très nettement, parfois, le Pic Clarence dans l'île de Fernando-Po.

Au Nord s'étend la chaîne des monts Bakosi qui culminent au majestueux Kupe, suivi du Lonako et du Maninguba au sommet arrondi. A l'Ouest surgissent, dans le lointain, des cimes plus modestes; elles doivent se trouver à quelque distance du cours supérieur du Wuri.

Telle est la ceinture de montagnes qui limitent notre horizon; plus près de nous se succèdent collines et vallons boisés, couverts d'une végétation exubérante où domine le palmier. Ici et là de grandes étendues défrichées prouvent, en l'absence de maisons et de villages visibles, que la contrée est habitée.

Ces immenses terrains sont sans cela d'aspect assez uniforme; vers le Nord pourtant brille quelquefois la « Montagne Blanche », en forme de cône, dont le nom provient d'herbes qui lui donnent cet aspect.

Mais quittons la colline, descendons le chemin rapide que nul ne gravit sans peine, traversons la ville indigène, pour arriver à notre petit port, simple embarcadère sur le fleuve. En général, nous devons y faire le pied de grue un certain temps, car nos gens ne sont pas d'une activité dévorante; peut-être faudra-t-il même attendre un retardataire. Enfin nous pouvons nous placer dans notre canot indigène: un tronc d'arbre habilement creusé et travaillé. En route! Dans la saison sèche, le flux et le reflux se font sentir jusqu'à Mangamba et il nous faut ou bien voyager sur les épaules d'un robuste gaillard jusqu'à une certaine distance, ou, si nous nous impatientons, patauger dans l'eau pieds nus.

Bientôt le canot avance par saccades, sous l'effort des rames pointues, mais larges près du manche que nos cinq à six rameurs plongent avec régularité et vigueur dans les flots du fleuve sombre.

Nous dépassons des canots aux formes variées montant et descendant constamment l'Abo: les uns sont très petits; ils ne peuvent être montés que par un seul homme; parfois deux gamins s'y blottissent; de bonne heure, ils s'aventurent sur l'eau et s'y plaisent; les autres, plus nombreux, peuvent contenir, outre un certain nombre de rameurs assis sur les bords, d'assez lourdes charges. D'autres encore, de grandes dimensions, sont généralement chargés, s'ils s'en vont à la côte, des principaux objets d'exportation: huile de palme, amandes provenant du fruit du même arbre, etc. En échange, les indigènes rapportent le sel qui leur est nécessaire et qui, de la côte, réparti en charges, arrive jusque très avant dans l'intérieur, ainsi que des étoffes, du savon et d'autres objets qui s'acquièrent contre argent comptant. Mais j'oubliais le plus triste des produits européens, l'eau-de-vie, trop répandue dans le pays, non seulement parce que les commerçants réalisent dans la vente de cette drogue des bénéfices considérables, mais aussi parce que beaucoup d'indigènes sont devenus les esclaves de cette boisson.

Pendant que nous faisons de tristes réflexions sur les ravages

de l'eau de mort, nous nous faufile entre les arbres; d'étroit qu'il était, le fleuve devient plus large; nous ne tardons pas à arriver vis-à-vis d'une maison en fer galvanisé sur le rivage de Miang. Cette factorerie n'a rien de remarquable surtout depuis que l'homme blanc l'a quittée et que c'est un indigène qui la possède. Cette contrée rappelle un bombardement des troupes du gouvernement en 1894, causé, si je ne me trompe, par l'insoumission d'un chef. L'ancien poste militaire n'existe plus et nous vivons en paix, quoique, de temps en temps, on entende parler d'actes arbitraires. Qu'ils soient jugés ici par des juges indigènes, les chefs ordinairement, ou parfois par le gouvernement lui-même, ces délits prouvent que la sauvagerie du « bon vieux temps » n'a pas complètement disparu.

De temps en temps, une anse, un sentier battu nous apprennent qu'un village ou une fraction de village n'est pas éloigné; les habitations sont généralement plus élevées que le rivage ou à une certaine distance dans l'intérieur; parfois on entend les roulements du tambour indigène, tantôt ce son du tambour est bas et provient d'un lourd instrument qu'un homme seul ne pourrait transporter, tantôt il est plus aigu, plus varié et plus perçant, s'il est produit par un instrument plus petit, très léger et qui est employé pour converser ou appeler une autre personne souvent éloignée. Cette langue du tambour employée dans les différentes tribus que je connais, diffère, paraît-il, d'après le langage de chaque tribu; elle est des plus utiles aux indigènes. Certains sont très habiles à s'en servir.

Mais continuons notre route à travers les palmiers. Mongamba et la contrée de l'Abo sont très riches en palmiers. Outre le palmier à huile qui est une ressource importante pour les indigènes, le cocotier, plus rare, il y a encore le palmier à vin qui procure aux riverains sa sève rafraîchissante et abondante.

Cette hutte sans parois, que nous rencontrons ci et là sur la rive, est le lieu de rassemblement des chercheurs, vendeurs, acheteurs et buveurs de vin de palmier qui, à certaines heures du jour, s'y rencontrent nombreux. C'est comme en Europe! Le nègre aime aussi à discuter, philosopher, causer en société et, tout en entendant ou en racontant les nouvelles qui se colportent si rapidement sur le fleuve, il s'assied quelquefois devant la bouteille, le plus souvent devant laalebasse ventrue au long cou, où se trouve la boisson aimée. L'indigène est très sociable; tout

en tuant le temps, il aime à se tenir au courant des événements.

Voici venir plus loin sur la rive un de ces chercheurs de vin de palme. Il s'est approché doucement du rivage avec son canot qui contient juste assez de place pour lui et ses calebasses. Il a choisi un arbre qu'il se met en devoir de nettoyer avec son grand couteau, cet instrument, cette arme parfois, ce compagnon fidèle, cet outil indispensable, cet article de commerce si répandu. Les grosses palmes, utilisées de tant de manières différentes : construction des huttes, fabrication d'une quantité d'objets, sont bientôt écartées d'une partie du tronc. Celui-ci, quelque peu dégagé, peut être gravi sans l'aide d'un de ces grands anneaux, ou cercles d'écorce dure, qui, soulevés par degrés à mesure que le grimpeur, lié ainsi à l'arbre, monte, est employé surtout pour parvenir au sommet du cocotier.

On pratique une ouverture près des palmes terminales, au-dessous desquelles on assujettit un gros vase en terre ; son contenu sert ensuite à remplir les calebasses. Un arbre peut en fournir trois ou plus encore, ce qui demande plusieurs jours de travail.

Très souvent le vin est cuit par les indigènes ; il perd alors quelque peu sa qualité de boisson enivrante. Pour nous, nous en buvons assez rarement, mais c'est un excellent levain pour la fabrication du pain. Avec le bananier, le palmier joue un rôle important dans l'existence des indigènes.

Voici venir un canot, les bateliers chantent à gorge déployée leurs ritournelles, leurs chansons saccadées qui leur permettent de ramer en mesure. L'un est soliste et raconte en chantant, ou en vocalisant, avec une rapidité extraordinaire, une histoire quelconque ; il fait ses remarques sur ceci ou cela, les autres rameurs répètent en chœur le refrain connu. Naturellement on s'interrompt pour regarder le Blanc et s'informer d'où il vient et où il va ; on échange les nouvelles du jour et le canot étranger s'est déjà éloigné, que l'on cause encore de son apparition. Nos garçons reprennent peu à peu leur besogne et leurs chansons en commentant les nouvelles apprises récemment. Celles-ci se répandent avec une étonnante rapidité et, plus d'une fois, nous avons appris ainsi certains événements passés à la côte ou dans notre mission avant d'en être informés directement ; mais nous avons toujours à faire la part de l'exagération.

Un autre canot s'approche, plus paisible celui-là ; c'est un Doualla ou deux ou trois trafiquants qui viennent

dans le bush pour leur commerce lucratif, hélas ! trop souvent trompeur et usurier. Que d'injustices encore, de vols, de violences, de fausses accusations, de faux témoignages certains de ces commerçants habiles, mais parfois injustes et arrogants, ne commettent-ils pas ! Combien de plaintes, d'accusations n'entendons-nous pas de la part de nos chrétiens, combien de fois n'avons-nous pas à les aider, à les conseiller lorsqu'ils se trouvent entre les mains de ces hommes qui, se croyant supérieurs, ont un aplomb, une loquacité qui imposent aux gens de l'intérieur plus craintifs ou plus bornés. Ces nombreuses histoires de dettes, de paiements, d'échanges de marchandises, auxquelles viennent s'ajouter encore le trafic, parfois le vol ou l'enlèvement des femmes, le commerce d'esclaves donnent aux tribunaux indigènes et à celui du gouvernement un travail considérable et presque impossible à liquider.

Voici un trait qui caractérise la vie sociale au Kamerun. En revenant d'un voyage missionnaire, nous rencontrons sur l'Abo un canot contenant deux hommes, l'un ramant à la poupe, l'autre assis tranquillement à quelque distance devant lui. Lorsque nous l'eûmes dépassé, deux jeunes gens d'un village (Susa) que nous avions visité et qui nous accompagnaient à Mangamba, nous apprirent que le pauvre homme assis était un de leurs compatriotes et qu'il venait d'être fait prisonnier par son compagnon, un homme du Doualla.

Nous faisons bientôt demi-tour au grand contentement des rameurs, pleins de courage lorsqu'ils sont avec le Blanc ; nous filons comme un trait et nous ne tardons pas à nous trouver à côté de l'embarcation à laquelle nous nous tenons fermes. Nous étant assurés qu'il s'agissait d'une action injuste, nous fîmes entrer le prisonnier dans notre canot, ce qu'il fit si vite qu'il en oublia son parapluie, qui lui fut pourtant rendu par son ancien maître. Nous apprîmes peu à peu de l'individu libéré qu'il avait été saisi sans autre forme de procès et il se trouva que le fameux voleur d'homme était un ancien esclave de Susa, vendu au Doualla, qui, soit pour se venger de cet acte, soit pour réaliser un gain, emmenait cet homme libre loin de son ancienne patrie. Il est vrai qu'un fait semblable est assez rare, que le prisonnier paraissait assez naïf et indolent, mais on peut supposer que, malgré l'influence allemande et celle de la mission, d'autres actes aussi arbitraires se passent dans la contrée et en général dans le pays entier.

Je ne puis parler en détail de la position des esclaves, il suffit de dire qu'ils habitent généralement dans des villages ou hameaux séparés et qu'ils jouissent d'une liberté relativement grande. Ce n'est pas l'esclavage dans le vrai sens du mot, et, s'ils peuvent être vendus, le propriétaire doit en prendre soin, parfois, les pourvoir de femmes. Ils appartiennent, en général, à une autre tribu que leurs maîtres.

Deux heures environ avant de quitter l'Abo pour entrer dans le Wuri, nous trouvons les ba-Koko qui forment ici une enclave curieuse au milieu de tribus d'autres langues. Leurs ancêtres habitaient probablement les bords du Sanaga où se trouve encore le gros de la nation. Nous ne pouvons nous y arrêter et passons rapidement dans le Wuri où une assez forte brise se fait sentir. Nous naviguons lentement, suivons la côte assez peuplée puis, laissant le fleuve faire un grand détour, nous entrons dans un des « kricks » ou bras du fleuve. A mesure que nous approchons de la côte, les canaux ou les kricks augmentent et c'est bientôt tout un système compliqué où il faut savoir se reconnaître. Nous ne tardons pas à nous trouver dans les forêts de mangliers qui bordent le cours de l'eau. C'est le domaine des crocodiles et des singes; toutefois je n'ai vu qu'un seul exemplaire de ces deux espèces d'animaux. Peut-être ont-ils, comme les éléphants qui, auparavant, ravageaient la contrée de Mangamba, disparu peu à peu, fuyant devant la civilisation.

Nous approchons de la capitale qui est formée de plusieurs villages, ayant chacun son chef et son nom particulier. C'est d'abord Bonabela, avec les premières factoreries, puis Bonaka où se trouve, sur une colline, la station missionnaire bâloise. En amont et en aval du fleuve, les principales grandes factoreries. Le quai du gouvernement fait suite et les bâtiments de ce dernier sont plus loin, à Bonanjo.

Mais, pour aujourd'hui, nous ne poursuivrons pas notre course plus loin pour traverser le grand bassin où trois fleuves importants, le Wuri, le Mongo et le Lungasi, viennent déverser leurs eaux.

Mangamba, le 30 octobre 1897.

Cette relation est arrivée à Neuchâtel, le 9 décembre 1897. (*Note de la Rédaction.*)

LE LAC OBOSOMTWÊ

Par E. PERREGAUX, *missionnaire à Abetifi (Pays des Achanti).*

La grande curiosité du pays des Achanti, nouvellement ouvert, l'attraction de tous les Européens, ce n'est pas tant Coumassé, l'ancienne et redoutée capitale, qui n'a plus rien à montrer aujourd'hui, c'est le lac Obosomtwê, l'unique lac de la Côte d'Or. Autrefois, il était considéré comme fétiche (il l'est du reste encore aujourd'hui par les païens) et le roi n'autorisait aucun visiteur à contempler ses eaux. Plusieurs de nos missionnaires, en particulier M. Ramseyer, qui en avait souvent entendu parler et qui avait mangé du poisson en provenant, avaient en vain sollicité sa gracieuse permission; il l'avait invariablement refusée.

Aujourd'hui il n'y a plus d'autorisation à obtenir, le pays est ouvert à tous et des voies d'accès ont été construites; aussi chacun en profite-t-il et s'en va-t-il voir cette merveille. J'ai emboîté le pas derrière les autres et je pense intéresser les lecteurs du *Bulletin* en leur racontant ce que j'ai vu.

Le lac se trouve à une bonne journée de marche, direction Sud-Est de Coumassé. J'avais passé la nuit dans un village à quelques heures du lac. Le lendemain matin, à six heures et demie, j'arrivais en haut de la montagne d'où l'on voit une partie de la nappe lacustre, et, comme le soleil venait de passer la montagne lui aussi, le lac le reflétait dans un miroir d'or éblouissant.

La vue n'est malheureusement pas très étendue; les nègres n'ont pas le sens esthétique très développé et je ne sache pas

qu'ils aient jamais dressé un « signal » quelque part. Je me figurais aussi qu'arrivé au pied de la montagne je longerais le lac sur un joli chemin ombragé et que j'aurais l'illusion d'une course au bord du lac de Neuchâtel. Hélas ! je dus en rabattre ; je n'eus pas une seule échappée sur le lac jusqu'à mon arrivée dans notre annexe de Brode Kwanano ! Le chemin serpente le long du lac, en vérité, mais de hautes herbes, cannes à sucre sauvages ou bananes, en masquent complètement la vue. Le seul indice qui révèle la présence d'un lac dans le voisinage, ce sont les innombrables filets que l'on voit en construction dans les villages et la forte odeur de poisson qui vous accueille et vous poursuit partout.

Les villages riverains sont nombreux ; on en compte plus d'une vingtaine ; la plupart sont très populeux. Les maisons sont très simplement construites ; elles sont en roseaux, recouvertes de feuillage. Les indigènes ont du reste de bonnes raisons pour construire si légèrement et à si peu de frais. Le niveau du lac qui n'a pas d'écoulement s'élève continuellement, quoique très lentement. La chaleur du soleil ne suffit pas à évaporer l'eau qui y afflue de toutes parts ; aussi, au bout de quelques années, les indigènes doivent-ils abandonner l'emplacement de leurs demeures et s'en aller construire plus haut de nouvelles habitations.

Outre la population à résidence fixe des villages, il y a une population flottante toujours assez considérable. Ce sont les gens des rois ou chefs des différentes provinces achanti. Ils s'en viennent pêcher ou acheter du poisson pour leur maître ; ils ont tous leur tronçon du lac bien déterminé et ne peuvent pêcher dans les eaux du voisin. Les lois sont strictes et il n'est pas permis à chacun de pêcher.

Leurs filets sont très simples et se construisent facilement, comme j'ai eu l'occasion de le voir pendant mon voyage. Une vingtaine d'hommes, accroupis par terre, tressaient de grandes nattes en fibres de deux mètres de long sur un mètre et demi de large ; ces nattes tressées s'ajoutent les unes aux autres, jusqu'à trente à la fois. Les extrémités sont fixées à des pieux et comme ces pieux n'atteindraient pas le fond du lac, on y attache de grosses pierres qui donnent la solidité nécessaire à tout le système. A certains endroits, le lac est tout couvert de ces filets, qui restent constamment dans l'eau. Rien de plus curieux

et de plus primitif que la manière dont les indigènes s'y prennent pour retirer leurs filets. Ils n'ont aucun canot; ce genre de navigation est interdit de par la volonté du fétiche, qui semble s'être donné pour tâche d'entraver la pêche le plus possible. Il est très jaloux de son bien. Les indigènes, très soucieux de ne pas lui déplaire, ont donc recours au mode de faire suivant: ils s'avancent en pleine eau, jusqu'à trente ou cinquante mètres du rivage, sur de simples poutres d'un mètre et demi à deux mètres de long et larges seulement de douze à quinze centimètres. Assis à califourchon sur ces embarcations primitives, ils rament avec leurs mains. Quelle gymnastique! Cet exercice est excellent pour développer le système musculaire, mais il n'est pas précisément pratique et commode!

Arrivés à proximité de leurs filets, ils y chassent le poisson en battant l'eau des pieds et des mains. Pour retirer le filet, ils combinent leurs efforts, toujours nageant d'une main pour conserver l'équilibre, ils en assujettissent les mailles à leur tête et retirent les poissons avec la main restée libre. J'avoue que je ne me figure pas trop comment ils arrivent à mener à bonne fin pareil tour de force; je n'avais pas de longue vue sous la main pour surveiller la manœuvre, mais c'est ainsi qu'on me la décrivit. Il est de fait que, par ce moyen, ils font de riches et abondantes captures; mais le lac est si poissonneux, qu'il n'y a pas lieu de s'en étonner.

Les poissons, nommés « apatere » par les indigènes, ont une longueur de dix à vingt centimètres; ils ressemblent assez à la perche de nos lacs suisses et appartiennent à l'ordre des téléostéens; ils sont très osseux et couverts d'écailles.

Tous les deux ans environ, il se produit dans ce lac une étrange ébullition. Les gens m'assurent même qu'on entend alors une sourde détonation, comme celle d'un coup de canon. Des milliers de poissons virent le blanc et l'on n'a plus qu'à les recueillir. Ce phénomène étrange paraît indiquer que le lac est volcanique et, à certaines époques, il s'en dégage une odeur de soufre qui semble confirmer cette opinion.

Au reste, le lac n'est pas considérable, il m'a paru moins large et moins long que le lac de Thoune; il a peut-être un kilomètre et demi de largeur et peut-être cinq à six kilomètres de longueur.

LE FÉTICHISME

Par E. PERREGAUX, *missionnaire à Abetifi (Pays des Achanti)*.

Une des études les plus intéressantes auxquelles un missionnaire puisse se livrer est bien celle de la religion du pays qu'il habite ; seule elle lui fera comprendre et les mœurs et les institutions de la contrée qu'il désire évangéliser, et comme, du reste, c'est une forteresse qu'il désire renverser, il est nécessaire qu'il en connaisse les points faibles et vulnérables.

Cette étude est cependant moins aisée qu'elle n'en a l'air. Dans bien des cas, elle devient très difficile, même quand il s'agit du fétichisme. Il y a dans les idées religieuses, les superstitions, les croyances des nègres adorateurs des fétiches, une telle diversité, un tel chaos, un tel labyrinthe, qu'il n'est point facile d'en sortir. L'étude à laquelle nous allons nous livrer le prouvera surabondamment.

I. *L'origine du fétichisme.*

L'idée d'un Dieu créateur, d'un Dieu tout-puissant se retrouve chez les populations achanti de la Côte d'Or. On le désigne sous le nom d'Onyame, ce qui veut dire proprement : L'Etre supérieur. Le même mot sert aussi à indiquer le Ciel, probablement à cause de sa splendeur. Dieu est encore appelé : Ouyâvikôpai, c'est-à-dire la pluie. On entend, par exemple, souvent dire : « Ouyâvikôpai reba », Dieu vient, pour : il pleuvra. Ces

indigènes sont, au fond, monothéistes, car ce mot de Dieu ils ne l'appliquent qu'à un seul Être supérieur.

Plusieurs proverbes témoignent, en outre, de cette foi en un Dieu supérieur.

« Onyame ne pangivi », disent-ils souvent ; Dieu est le maître ou le supérieur.

« Wope akâ asem akyere Ouyâvikôpai a, kû kyere mframa » ; si tu désires dire quelque chose à Dieu, dis-le au vent.

« Obi vikyere abofra Onyame » ; personne ne montre Dieu à un enfant.

En voici un autre assez caractéristique : « Obi vikyere otomfo ba atono ; onim atono a, Onyame na okyeree no » ; personne ne montre à forger au fils d'un forgeron ; s'il le sait, c'est que Dieu le lui a montré. Ou bien encore : « Asem a Onyame adi asie no oteasefo nuari no » ; ce que Dieu a décidé l'homme ne peut le changer. Ou enfin : « Ouyâvikôpai vikum wo na odesân, kum wo a, wuviwu da » ; si Dieu ne te tue pas et qu'un homme te tue, tu ne meurs pas. Ce dernier proverbe surtout est très curieux et les indigènes se racontent, à ce sujet, l'histoire suivante :

Deux hommes habitaient Coumassé ! Le nom du premier était « Onyame vikum wo e » : Que Dieu ne te tue pas ! et ce nom supposait l'idée : si Dieu ne te tue pas, quand même un homme te tuerait tu ne mourrais pas ! Le second répondait au nom de « Ohene vikum wo e », c'est-à-dire : Que le roi ne te tue pas, et l'idée en était : si le roi ne te tue pas, quand même un homme te tuerait tu ne mourrais pas ! Les nègres aiment, en effet, beaucoup à se donner des noms pareils et ils pensent, par là, conjurer le sort.

Le roi de Coumassé ayant entendu parler de ces deux jeunes gens et de leurs noms, fut irrité à l'ouïe du premier et il les fit venir devant lui. Il leur demanda de décliner leurs noms. « Comment, s'écria-t-il quand il entendit le premier « Onyame vikum wo e ! » c'est moi qui fais mourir et qui fais vivre, ce n'est pas Dieu. » Ses gens effrayés mirent la main sur la bouche et dirent : « Oh ! roi, non, c'est Dieu qui fait mourir et qui fait vivre. » « Nous le verrons bien », répondit-il furieux.

Le soir, le roi fit cadeau à chacun des jeunes gens d'une pièce d'étoffe en les priant de s'en revêtir pour lui faire honneur. A Onyame vikum wo e, il donna une étoffe teinte à l'in-

digo, rayée bleu et blanc, et à Ohene vikum wo e une simple toile de calicot blanc, puis il les renvoya dans leur village.

A peine l'avaient-ils quitté qu'il ordonna à son bourreau de les suivre et de lui rapporter la tête de celui qui avait mis le pagne bleu.

Le soir, cependant, les deux amis qui couchaient dans la même hutte changèrent de pagne et quand le bourreau entra de nuit dans la hutte, il coupa la tête de celui qui avait le pagne bleu et qui se trouvait être Ohene wikum wo e.

Le lendemain matin, le roi envoya chercher les deux jeunes gens. « Amenez-moi, dit-il, Ohene vi kum wo e et voyez si je n'avais pas raison de vous dire : c'est le roi qui fait mourir et qui fait vivre, ce n'est pas Dieu ! » Mais, ô consternation ! ce fut Onyame vikum wo e qui vint se montrer à ses regards terrifiés ! aussi la foule répéta-t-elle avec d'autant plus de conviction :

« Onyame vikum wo na odesàni kum wo a, wuviwu da » c'est-à-dire : si Dieu ne te tue, quand même un homme te tuerait tu ne mourrais pas.

Que conclurons-nous donc de tout ceci : la foi en un Dieu vivant et supérieur semble faire corps avec la langue même des Achanti et remonter aux premiers temps de leur histoire. On peut cependant émettre des doutes sérieux relativement à l'origine de ces notions sur la divinité ; leur appartiennent-elles bien en propre ou les ont-ils reçues soit des Européens soit des Mahométans avec lesquels ils sont en relations depuis des siècles ? C'est là une question à laquelle il serait bien difficile de répondre. Contentons-nous de constater le fait. Les Achanti reconnaissent l'existence d'un Etre supérieur qu'ils adorent, mais d'une manière assez vague. Ils lui consacrent d'ordinaire un tronc d'arbre qu'ils ont coupé dans la forêt et qu'ils ont transplanté dans la cour intérieure de leurs huttes ; ils le nomment Onyame dua, arbre de Dieu, placent à son sommet une sorte d'écuclle en terre et y versent leurs offrandes, consistant en vin de palme, œufs, plumes de poules et autres choses semblables.

Chaque fois qu'ils boivent du vin de palme ils en répandent à terre quelques gouttes avant de le porter à leurs lèvres et ils font de même quand ils mangent leur fufu. Si vous leur demandez la signification de cet acte, ils vous répondront qu'ils remercient Dieu. C'est donc bien un certain culte qu'ils rendent

à une divinité supérieure; mais, à côté de cette divinité, ils ont des idoles et des fétiches; on pourrait dire d'eux ce que disait l'auteur du second livre des Rois des peuples transportés par le roi d'Assyrie en Samarie. Ils craignaient l'Eternel et ils servaient en même temps leurs dieux ! (2 Rois XVII, 33.)

Ils ont, du reste, des traditions assez curieuses pour expliquer le culte qu'ils rendent aux fétiches. En voici deux que j'ai recueillies.

Au commencement du monde, dans la nuit des temps, Onyame (Dieu) était en relations journalières avec les hommes. Il venait sur cette terre, s'entretenait avec eux et tout allait bien; mais voilà qu'un jour des femmes, en pilant leur fufu, s'armèrent de pilons trop longs et heurtèrent Dieu qui, courroucé, se retira du monde. Pour ne pas l'abandonner complètement à lui-même, il en donna la direction à des divinités subalternes. Ces divinités sont des esprits (fétiches) qui habitent partout, dans les eaux, les bois, les rochers et il s'agit de se les concilier si on ne veut pas s'attirer des désagréments de leur part. De là le culte rendu aux fétiches.

D'après une seconde tradition recueillie par le Dr Beecham, au commencement du monde Dieu avait créé trois hommes blancs, trois hommes noirs et tout autant de femmes. Pour qu'ils n'eussent aucun sujet de se plaindre, il résolut de faire déterminer leur sort par eux-mêmes. Il déposa donc à terre une sorte de grande boîte ainsi qu'un papier cacheté et leur donna le choix. Les Noirs choisirent les premiers et se saisirent aussitôt de la boîte, pensant qu'elle contenait tout ce que l'on peut désirer; mais, après l'avoir ouverte, ils n'y trouvèrent qu'un morceau d'or, un peu de fer et d'autres métaux, dont ils ne connaissaient pas l'usage.

Les Blancs, par contre, choisirent la lettre, en brisèrent le cachet et trouvèrent en elle des explications sur toute chose.

Tout cela se passait en Afrique et c'est là que Dieu laissa les Noirs sous la direction de divinités subalternes pour les punir de leur avidité. Quant aux Blancs, il les conduisit au bord de la mer, se révéla à eux toutes les nuits et leur apprit à construire un vaisseau, sur lequel ils s'embarquèrent pour se rendre dans des contrées étrangères. Après de longues années, ils revinrent, apportant avec eux toutes sortes de marchandises

qu'ils échangeaient aux Noirs contre les riches produits de leur sol, dont ceux-ci ne savaient que faire.

Il me semble cependant que cette tradition ne peut remonter bien haut, puisqu'elle traite déjà des rapports des Blancs avec les Noirs. Il me paraît aussi que ces deux traditions sont des tentatives faites après coup pour expliquer le fétichisme. On ne peut guère l'expliquer autrement que par cet instinct religieux qui se trouve dans tout cœur d'homme et qui le pousse à chercher hors de lui le secours dont il a besoin, la satisfaction d'aspirations ou de besoins dont il ne se rend lui-même pas bien compte.

L'Africain spiritualise le monde matériel; derrière chaque objet, il voit un esprit, un fétiche; il se sent entouré d'yeux qui ne dorment jamais et suivent tous ses mouvements; aussi n'est-il jamais tranquille et vit-il dans une perpétuelle insécurité. De là ce culte du fétichisme dont je m'en vais essayer de donner une idée.

II. *Le Culte.*

Chaque indigène a son dieu personnel, son *sumâvi*, que nous pourrions aussi appeler amulette, talisman, charme. Tout pourra lui en tenir lieu: des plumes de différents oiseaux, des perles, un morceau de bois, une pierre, un morceau de cuir qu'il aura achetés à bon prix d'un prêtre de fétiches. Et vous le verrez offrir à son fétiche des libations de vin de palme ou d'eau-de-vie, de l'huile de palme, du maïs, des poules, etc., ou bien vous le verrez enduire son fétiche de sang de bœuf ou de mouton. Il l'invoque dans toutes les circonstances de sa vie et s'attend toujours à voir sa prière exaucée. Il se livre aussi à toutes sortes de rites et de pratiques qui n'ont aucune connexion avec l'objet de sa prière.

Pour obtenir la guérison d'un être aimé, par exemple, ou bien aussi le succès dans une entreprise quelconque, ou enfin une bénédiction spéciale pour sa famille, vous le verrez, soi-disant sous l'influence du fétiche, entourer sa maison d'une palissade de roseaux, tendre des lianes d'une hutte à l'autre, suspendre des haillons à des branches d'arbre, entourer deux bois d'un morceau d'étoffe et les ficher dans le sol, crucifier des oiseaux

en terre, frotter avec des œufs les poteaux de la porte d'entrée de sa maison et accomplir toute sorte de cérémonies semblables. En un mot, il exécute toutes les idées qui lui passent par la tête, fussent-elles les plus biscornues du monde, parce qu'il croit que c'est là le remède que lui inspire son fétiche et qu'il doit l'exécuter à la lettre.

Les indigènes ont souvent une confiance inouïe, je dirais presque incompréhensible en ce *sumâvi*. Je n'en donnerai pour preuve que le fait suivant raconté par Cruickshank. Il était juge à la Cour de Cape-Coast. On lui amena un jour une femme qui était accusée par un homme de l'Akem d'avoir fait mourir plusieurs membres de sa famille au moyen d'un *sumâvi*. Cette femme avait été l'esclave d'un chef de l'Akem et, à la mort du chef, le fétiche, interrogé sur la cause de sa mort, avait déclaré que c'était l'esclave du chef qui avait tué son maître au moyen de son *sumâvi*. On se saisit alors d'elle et on l'aurait sûrement exécutée si elle ne s'était sauvée. Peu de temps après, un des fils du chef défunt la reconnut dans un village étranger. Il se jeta sur elle et la battit. Furieuse, la femme offrit à son fétiche une libation d'eau-de-vie et proféra les plus terribles malédictions contre cet individu et sa famille.

Dès lors, six membres de cette famille étaient morts et un septième était mourant quand la plainte fut portée devant le juge anglais. Le plaignant demandait que la femme lui fût rendue comme son esclave et qu'elle lui abandonnât son *sumâvi*.

La femme, de son côté, reconnaissait la plainte fondée et ne cachait pas sa joie de ce que ses malédictions, prononcées au nom de son fétiche, eussent porté de tels fruits.

Le juge crut bien faire en rendant le jugement suivant :

Le *sumâvi* sera enlevé à la femme et brûlé, mais elle sera déclarée libre.

Cependant le plaignant ne l'entendait pas de cette oreille, il voulait que le *sumâvi* lui fût remis pour qu'il pût, à force de présents et de sacrifices, reconquérir sa faveur et détourner les effets de sa colère.

Le juge profita alors de ce désir pour lui faire accomplir une bonne action. Il lui dit que le fétiche lui serait donné si, de son côté, il mettait en liberté la famille de la femme qu'il retenait encore en esclavage. Il accéda aussitôt à cette proposition et ce fut encore la femme qui s'opposa le plus à cette mesure. Elle

préférerait son sumâvi à sa fille et à ses quatre petits enfants ! Elle dut céder cependant. L'homme reçut son fétiche et, par contre, donna à la femme des lettres témoignant qu'il libérerait toute sa famille. Et c'est lui qui paraissait le plus satisfait du marché !

Voilà une histoire qui prouve bien le prix que les indigènes attachent à ces sumâvi.

Outre le sumâvi il y a encore le *bosoum*, le dieu tutélaire d'une ville ou d'une famille. C'est ou bien une rivière, comme l'Afram dans l'Okwaou ou le Tano dans l'Achanti, ou bien un rocher, comme le Buraka, ou simplement un tas de terre glaise blanchi à la chaux, comme le Deute. Ce bosoum est desservi par un prêtre attitré, *l'osofo*. On a recours à lui dans les circonstances graves de la vie. Quand tout va bien, quand l'existence suit son cours régulier, on se contente du sumâvi mais, survient-il un événement extraordinaire, une épidémie, une guerre, une maladie grave, c'est au bosoum que l'on a recours. On s'adresse alors au prêtre, à *l'osofo*, qui consulte le fétiche. On lui apporte des offrandes qu'il place devant son fétiche puis, après des cérémonies toutes plus ridicules les unes que les autres et qui doivent attirer l'attention du fétiche, il prétend recevoir de lui les directions qu'il transmet à ses solliciteurs.

Prenons un exemple concret et voyons comment les choses se passent quand on va consulter le fétiche Deute, à Krakye, le plus connu et le plus puissant à la Côte d'Or.

Ce fétiche est desservi par deux prêtres. L'un d'entre eux vit en public et est connu de chacun tandis que l'autre reste caché, n'est connu de personne et est envisagé comme le grand prêtre du fétiche. Tous les habitants de Krakye sont du reste affiliés au fétiche et travaillent à augmenter son prestige et sa renommée. Un étranger arrive-t-il en ville pour consulter le fétiche, on le fait causer, on l'interroge, on s'informe du but de son voyage, de ses circonstances de famille, tout cela sans en avoir l'air, et ces détails sont, cela va sans dire, soigneusement transmis au prêtre qui en tire tout le profit possible. De nuit, quand tout le monde dort, il s'en va trouver son compagnon secret, lui raconte tout ce qu'il sait et prépare avec lui la séance du lendemain. On ne peut, en effet, pas interroger le fétiche tous les jours, monsieur a ses heures de consultation et cela seulement une fois par semaine. Il habite une grande caverne, dans laquelle se tient, pendant

le jour, son prêtre secret, et c'est là que les gens viennent le consulter sous la conduite du prêtre public.

La procession arrive prêtre en tête, au son des tambourins et des cors, et se place à l'entrée de la caverne, mais en lui tournant le dos ; personne n'ose y plonger le regard — je raconte ceci textuellement d'après la relation d'un indigène. On entend alors dans la caverne comme des sons de cloche : wuui — wuui — wuui, et chacun a le sentiment qu'on lui verse un seau d'eau froide sur le cou ! Puis viennent les salutations, la foule présente ses hommages au fétiche en lui criant les épithètes les plus flatteuses : Nana è, nana è (grand-père), ape-ade-ahû (le voyant), opam-bov (toi qui recouds les pierres !) etc. L'entrée de la caverne est fermée par un grand rideau ; c'est là que se tient le prêtre public et il transmet à la foule les réponses du fétiche. Celui-ci, mettant à profit les détails qu'il a su recueillir pendant la semaine, dévoile à ses auditeurs ébahis leurs antécédents, leurs secrets de famille et leur donne ainsi une haute idée de sa toute science.

Ensuite les sollicitateurs apportent leurs offrandes qui consistent en vin de palme, cauries, poules ou moutons ; le fétiche fixe un jour où il les recevra pour leur donner sa réponse. On cite de lui des réponses remarquables et qui dénotent beaucoup de finesse et de jugement.

Celle-ci, par exemple.

Deux jeunes gens de Coumassé étaient allés le consulter. Ils lui demandaient de leur indiquer un moyen de s'enrichir sans trop travailler. « Tu m'achèteras, dit-il au premier, des poules sans queue, avec ces poules tu t'en retourneras à Coumassé et tu les vendras aux chefs malades. » D'après une superstition qui a cours à Coumassé on croit, en effet, que, quand un chef tombe malade, c'est qu'il est sous l'influence d'un mauvais esprit, qui ne peut être apaisé qu'au moyen de poules sans queue. — Notre homme achète ces poules et s'en retourne à Coumassé. Et voici que tous les chefs tombent malades les uns après les autres (probablement que les prêtres de Deute s'étaient arrangés à leur administrer certaines drogues à eux seuls connues !), on cherche des poules sans queue pour apaiser le courroux des fétiches et notre homme fit fortune en vendant les siennes à un bon prix.

Au second de ses sollicitateurs le prêtre répondit : « Toi, tu vas

t'en retourner à Coumassé et, chaque jour, du matin au soir, tu parcourras les rues de la ville en criant à haute et intelligible voix : *Nea woaye yi mahû !* » (Ce que tu as fait là, je l'ai vu !)

Notre homme obéit et s'en va à Coumassé s'acquitter consciencieusement de sa tâche. Quelques jours se passent sans résultat et il commençait à désespérer du succès quand voici ce qui arriva.

Il parcourait un beau matin les rues et les ruelles de la ville, criant toujours sa phrase : « *woaye yi mahû* ». Cette phrase parvint aux oreilles d'un homme qui était justement occupé à enfouir en terre, dans l'intérieur de sa cour, deux vases remplis de poudre d'or. Or une loi de Coumassé interdisait à qui que ce soit d'enfouir en terre des trésors, toute contravention est punie de mort.

Aussi notre homme, se croyant découvert, sort précipitamment de sa hutte et s'en va prendre par les épaules cette sorte de crieur public : « Ecoute, cher ami, ne crie pas si fort, viens chez moi, j'ai quelque chose à te dire. » L'autre le suit en criant toujours sa phrase, au grand désespoir du pauvre homme. Arrivé chez lui, il lui met la main sur la bouche, et lui dit : « Tu as raison, je viens d'enfouir en terre deux pots remplis de poudre d'or, mais, si tu me promets de n'en rien dire et si tu cesses de crier ainsi, je t'en donnerai volontiers un. » L'autre de crier plus fort que jamais : « *Nea woaye yi mahû !* » Epouvanté et ne sachant plus que faire notre homme s'en va déterrer les deux pots et les place dans les mains de son impitoyable accusateur !

C'est ainsi que le conseil du prêtre avait porté ses fruits. C'était une habile spéculation sur la conscience publique et sur la terreur du couteau dans laquelle vivaient autrefois les gens de Coumassé.

Vous parlerai-je encore d'Atia-Yaw, qui fut le fétiche le plus important de l'Okwaou. Il était connu et craint à des lieues à la ronde. Jusqu'à l'arrivée des missionnaires, personne ne contestait son pouvoir, personne n'aurait eu l'idée de mettre en doute son existence et sa toute puissance.

Les uns prétendaient que c'était un esprit, les autres voyaient en lui un animal. Ces derniers eurent raison pour un temps ; un gorille joua, dit-on, le rôle de fétiche pendant plusieurs années consécutives. En fait, personne ne l'avait jamais vu, per-

sonne ne l'avait touché, si ce n'est le roi ou les chefs, auxquels il tendait parfois une petite main velue et méconnaissable, sans se découvrir, cela s'entend.

Jamais il ne se montrait de jour. « La lumière lui est insupportable, déclarait son prêtre, le soleil l'aveugle ! »

S'il survenait cependant un palabre d'une certaine importance, un litige entre deux villes, par exemple, le roi demandait une audience dans la demeure même du fétiche. Celle-ci était censée se trouver dans une caverne, à mi-chemin entre Nkwatia et Abetifi. Le prêtre consultait son fétiche et, s'il obtenait une réponse satisfaisante, il admettait les plaideurs dans son enclos. Une grande pièce d'étoffe cachait le fétiche à tous les yeux. Les offrandes consistant en moutons, poules, œufs, etc., étaient déposées à l'entrée du sanctuaire; puis les plaideurs interrogeaient le fétiche dont le prêtre se chargeait de transmettre les réponses. Point n'est besoin de dire que, plus grassement on payait le prêtre, plus le fétiche se montrait accommodant ! Il savait entretenir la crédulité des gens et augmenter le prestige de son fétiche par toutes sortes de trucs qui témoignaient d'une certaine habileté et d'une réelle faculté d'observation. Il faisait, par exemple, grand usage de feuilles d'arbre dont il avait reconnu les diverses propriétés. Tantôt il les mâchait et s'arrangeait à produire autant de fumée que le plus enragé des fumeurs; tantôt il les jetait dans unealebasse pleine d'eau, passait et repassait une feuille de papier blanc sur un brasier ardent, la trempait dans laalebasse et la retirait couverte de signes qui ressemblaient assez aux caractères chinois ou japonais, le tout accompagné d'une mimique destinée à tromper le public. Ces caractères, soi-disant imprimés, étaient censés donner la réponse du fétiche aux questions qui lui avaient été posées. Naturellement le prêtre ne la livrait qu'à bon escient et, cas échéant, s'arrangeait pour que l'événement lui donnât raison.

Tel client refusait-il de livrer son or, ses moutons, selon qu'il avait été convenu, le fétiche se chargeait de l'amener à de meilleurs sentiments. Un beau jour un des enfants du client récalcitrant tombe malade; n'osant plus s'adresser à son créancier, le père s'en va consulter un nouveau prêtre de fétiches. Ce second prêtre, qui naturellement est dans le secret, lui déclare qu'il n'y peut rien, que l'enfant est l'objet de la colère d'Atia-

Yaw, qui doit avoir été offensé d'une manière ou d'une autre. Le pauvre hère en est convaincu et ne le comprend que trop bien; il se procure alors (en mettant en gage, s'il le faut, femmes et enfants) le nombre voulu de moutons et s'en va humblement supplier le premier prêtre de lui pardonner et d'implorer le fétiche en faveur de son enfant.

Celui-ci fait des difficultés; il réclame davantage, puis il consent à user de condescendance. Il prédit la guérison pour le jour suivant et donne à l'enfant le contre-poison du breuvage qu'il lui avait, à son insu, administré la veille. L'enfant guérit, et son père est plus persuadé que jamais de la puissance du fétiche.

Mais le nec plus ultra consistait à se faire tuer puis à ressusciter grâce au secours du fétiche. Atia-Yaw tirait un coup de fusil qui, littéralement, paraissait scalper la tête du prêtre. Celui-ci tombait, le chef sanglant, la chevelure pendante, et en apparence complètement inanimé. Les assistants éclataient en lamentations. Les femmes se roulaient par terre en poussant des cris perçants et en sommant le fétiche de rendre la vie à leur prêtre. Elles ne tardaient pas à être exaucées. Tout à coup le prêtre revenait à la vie et apparaissait en pleine santé aux yeux de ses ouailles émerveillées. Le tour consistait à fabriquer, au moyen de feuilles d'ananas, une sorte de perruque que le prêtre imprégnait de sang. Cela suffisait pour illusionner les spectateurs, qui, voyant tomber cette perruque, s'imaginaient d'autant mieux que c'était la chevelure même du prêtre que sa tête était inondée de sang. C'est par des actes semblables qu'Atia-Yaw éblouissait son monde.

Atia-Yaw, cependant, ne restait pas confiné dans sa caverne; il se permettait des promenades. Précédé d'un avant-coureur, qui l'annonçait au moyen d'un sifflement aigu et criait: «Voici le père!» il traversait la ville dans tous les sens, et malheur à ceux qui le rencontraient! Un coup de couteau, un coup de fusil leur faisaient comprendre qu'il n'est jamais bon d'être trop curieux. Il arrivait généralement à la nuit tombante, entre six heures et demie et sept heures et demie du soir. Chacun s'enfuyait alors dans sa maison et éteignait son feu, car le fétiche était censé ne pouvoir souffrir le feu. D'autres fois il se faisait un malin plaisir de poursuivre les malheureux habitants hors de la ville, sur des tas de balayures où ils devenaient les vic-

times des fourmis qu'on y trouve constamment. Il se présentait sous toutes sortes de formes. Tantôt il arrivait furieux et faisait trembler chacun ; tantôt il se promenait tranquillement par les rues, se présentait même devant le roi et causait avec lui des affaires politiques, naturellement toujours par l'entremise de son prêtre.

Dernièrement il se présentait sous une nouvelle forme. Il apparaissait, accroupi sous un grand parasol, avec lequel il faisait des sauts de grenouille d'une agilité surprenante.

Chaque fois qu'il sortait, le prêtre déposait, à son intention, dans un endroit désigné, un coutelas et un fusil. Il savait manier l'un et l'autre avec une telle dextérité que partout où il apparaissait les gens s'enfuyaient effrayés. Un jour, il fut cependant surpris par nos chrétiens d'Abetifi qui, soupçonnant que le parasol cachait un homme, se jetèrent sur lui à l'improviste, le désarmèrent et tirèrent en effet de dessous le parasol.... un païen qu'ils connaissaient fort bien et qui, de jour, se comportait comme un simple particulier.

Et ce soi-disant fétiche fut si frappé de l'audace et du courage déployés par nos chrétiens qu'il s'en vint sur la station missionnaire, s'inscrivit comme catéchumène et fut baptisé il y a une année.

Mais le prêtre d'Atia-Yaw ne se tint pas pour battu. Il fit courir le bruit que si le fétiche fait prisonnier n'était pas en vérité Atia-Yaw, c'est que le véritable Atia-Yaw s'était rendu dans l'Achanti et qu'il en reviendrait certainement un jour. Ce bruit s'accrédita partout.

En effet, on annonce un beau jour le retour d'Atia-Yaw. Il va se présenter devant le chef d'Abetifi, mais celui-ci, n'ayant plus confiance en lui, refuse de le recevoir. Il se rend alors à sa résidence royale à Abene. Le roi prête l'oreille aux explications du prêtre et croit ou feint de croire au retour d'Atia-Yaw. Le fétiche promet monts et merveilles, il délivrera le pays des Blancs et des Chrétiens et il rétablira les choses telles qu'elles étaient auparavant. « Mais, fait-il savoir au roi, une chose me gêne et m'empêche d'agir. Ce sont ces chrétiens d'Abetifi qui travaillent chez toi ; si tu ne les obliges pas à partir, je les tuerai. »

Le roi fut cruellement embarrassé. Il désirait plaire au fétiche à l'aide duquel il espérait s'enrichir, mais il ne voulait

pas s'aliéner les chrétiens qui lui construisaient justement un palais avec portes, fenêtres et toit en bardeaux. Il les fit cependant appeler et chercha en toute douceur à les engager à partir, pour quelques jours du moins. Les chrétiens refusèrent, en déclarant qu'ils ne craignaient pas le fétiche et ils déclarèrent au roi que, s'il les renvoyait, ils s'en iraient, mais ne reviendraient plus.

Le roi n'osa pas insister, mais le fétiche jura de se venger des chrétiens.

Ceux-ci se décidèrent à le prévenir. Un soir, ils parvinrent à le surprendre à l'improviste, et ils dévoilèrent de nouveau à la foule un second imposteur.

Cette fois on peut espérer que le phénix ne renaîtra plus de ses cendres et que c'en est fait pour toujours du prestige dont jouissait Atia-Yaw dans la contrée.

III. *Les prêtres.*

Ces exemples nous prouvent une chose bien évidente, c'est que ces fétiches ne sont au fond que ce qu'en font leurs prêtres. C'est leur habileté, leur savoir-faire seuls qui donnent valeur et renommée au fétiche, qui ne serait rien sans eux. Aussi n'est pas prêtre de fétiches qui veut. Les prêtres forment entre eux une sorte de franc-maçonnerie dans laquelle personne n'est admis sans initiation. Ou bien le novice entre dans la corporation de plein gré et il doit alors acheter ce privilège à un prix souvent très élevé, ou bien aussi il y est destiné par sa mère dès sa naissance ; dans ce cas, il entre au service des prêtres une fois qu'il est en âge de travailler.

Assistons, si vous le voulez bien, à la réception d'un candidat. Elle a lieu de nuit, quand tout le monde dort, car, pour ne pas éveiller les soupçons, personne ne doit savoir qui fait partie de la corporation. Chacun entre et prend place en tapinois. Le président demande alors à celui qui présente le candidat de donner ses explications. Celui-ci le fait, sans oublier le moindre détail qu'il a pu recueillir dans toutes les entrevues qu'il a eues précédemment avec son protégé.

Puis le candidat est prié de sortir et l'assemblée délibère ; elle

consulte la vieille femme, comme on dit. Le président se tourne vers le protecteur du candidat :

« — Tu écoutes, n'est-ce pas ?

— Oui, j'écoute.

— Nous avons réfléchi à ta proposition et nous voulons bien l'accepter ; nous recevrons ton protégé dans notre corporation ou n'est-ce pas ce que nous avons décidé ? dit-il en se tournant vers ses collègues.

— C'est ce que nous avons décidé.

— Mais notre métier, continue-t-il, s'apprend et, pour apprendre, il faut de l'argent ; celui qui donne les leçons veut aussi boire et manger, n'êtes-vous pas de cet avis ?

— Nous sommes de ton avis, il doit boire et manger !

— Il devra donc bien se préparer et mettre quelque chose autour de lui, c'est-à-dire se munir d'argent, environ trois cents francs. Il ne lui sera pas permis de demeurer avec sa femme pendant son temps d'apprentissage et il ne devra pas même retourner dans sa maison. S'il peut remplir toutes ces conditions, nous le recevrons dans notre confrérie. »

Là dessus, le candidat rentre, on lui pose les conditions que nous venons d'indiquer et, s'il les accepte, il est confié aux soins d'un ancien prêtre qui se charge de son initiation. Inutile d'ajouter que ces transactions ne se font pas sans grand renfort d'eau-de-vie.

L'initiation n'est pas très compliquée ; la première opération est celle de la transfusion du sang. Le maître se fait une incision dans la main, laisse couler quelques gouttes de son sang dans un verre, passe le couteau à son élève pour qu'il agisse de même, verse un peu d'eau-de-vie dans le verre, en boit la moitié et fait boire le reste au novice. Puis il prononce les paroles suivantes :

« — Tu le vois, nous venons de faire échange de notre sang en face des cieux et de la terre ; si maintenant tu trahis une seule des paroles que je m'en vais te dire, ou que tu entendras à l'avenir, soit de moi soit de mes collègues, tu mourras d'une mort certaine. As-tu compris ?

— Oui, j'ai compris, répond le candidat tout effrayé.

— Eh bien, écoute ! Sache qu'il n'y a pas de fétiche au monde et que tout ce que nous attribuons au fétiche, c'est nous-mêmes qui le faisons, tu auras donc une foule de choses à apprendre

avant que tu puisses te présenter à la foule comme prêtre de fétiches. »

Et, en effet, l'école dure longtemps. Il s'agit d'apprendre trois choses : la magie, l'art de se faire croire possédé et la médecine. La magie est déjà un art compliqué. Il faut apprendre à se suicider, quitte à se faire ressusciter par le fétiche, sans qu'il n'y paraisse plus ni plaie, ni blessure ; couper la tête à une poule et la montrer l'instant d'après vivante et bien portante aux yeux émerveillés de la foule ; faire un feu sur un toit de chaume et y bouillir des ignames, pondre des œufs, faire de la pluie et autres choses semblables.

L'art de se faire croire possédé consiste à exécuter des danses de telle façon que les spectateurs s'imaginent voir le prêtre danser sous l'influence d'une puissance mystérieuse dont il n'est que l'instrument. Il doit, en outre, pouvoir imiter la voix, le ton de plusieurs personnes différentes, de telle sorte que l'auditeur croit entendre plusieurs personnes lui parler par la bouche du prêtre ; il apprendra à faire le ventriloque, à tourner les yeux, à donner des réponses ambiguës et à double sens. Quant à la médecine, il apprendra à connaître différentes herbes et plantes dont il étudiera les vertus particulières et, en outre, il apprendra à mettre en rapport chaque maladie avec le fétiche.

Quand son maître le jugera suffisamment préparé, il organisera une grande fête et le présentera à la foule comme un nouveau prêtre possédé du fétiche. Il dansera comme s'il n'était qu'un instrument passif du fétiche et fera des miracles. Voyons, par exemple, comment il s'acquittera de celui de la poule. Il danse revêtu d'amples et larges pantalons et d'une sorte de chemise bouffante. Tout d'un coup, il s'arrête et demande qu'on lui apporte une poule ; pendant qu'on en cherche une il se retire pour quelques instants dans une hutte, puis il reparait et recommence à danser. On lui apporte une poule noire, mais il la refuse, prétendant qu'il n'en veut qu'une blanche. On en trouve bientôt une : « Qu'on lui coupe la tête ! » ordonne-t-il. Cela fait, il montre à la foule la poule décapitée et laisse son sang couler à terre, puis il l'enfile dans les grandes poches de ses pantalons et recommence à danser ; il se jette à droite, à gauche, frappe sur ses poches, prononce des paroles incohérentes et, tout à coup, retire de ses poches une poule

tout à fait semblable à la première, en pleine possession de sa tête et de toute son énergie. Et la foule émerveillée applaudit.

Et quand il aura pondu un œuf et l'aura cuit sur un toit de chaume, quand il se sera suicidé et sera revenu à la vie, qu'il aura dansé sur la braise, qu'il aura bouché une bouteille avec une simple feuille et la retournera sans que le liquide s'échappe, la foule n'aura plus aucun doute, le prêtre est bien possédé d'un fétiche. On commencera à venir le consulter et, s'il est habile, il lui sera facile de gagner une bonne clientèle.

C'est incroyable, en effet, ce que les nègres sont crédules; ils cherchent rarement à comprendre et ne fatiguent jamais beaucoup leur faculté de raisonnement, aussi le premier jongleur venu les exploite-t-il facilement.

Les prêtres connaissent plusieurs plantes à vertus médicinales et les emploient à bon escient, mais ils ne le font jamais ouvertement; aux yeux du public, la médecine est toujours chose secondaire, l'important c'est l'exorcisme, la conjuration du mauvais esprit, cause de tout le mal.

Voici un père qui vient consulter le prêtre au sujet de son enfant qui a mal à la tête.

Le prêtre s'en va voir le malade, s'informe avec soin de l'endroit où se fait sentir la douleur, palpe la tête de tous côtés, prend un air des plus sérieux, et déclare enfin au père consterné que ce mal de tête n'est pas naturel. Il faut donc consulter le fétiche. Le prêtre se fait apporter un pot rempli d'eau, fixe cette eau pendant un certain temps, commence à rouler les yeux et à se tordre, comme s'il était sous l'influence du fétiche et déclare enfin que son fétiche vient de lui révéler que quelqu'un a jeté un sort sur l'enfant, qu'il a dans sa tête la dent d'un animal!

Le pauvre père, de plus en plus effrayé, demande au prêtre s'il ne pourrait conjurer ce sort et extraire la dent. Certainement, répond celui-ci, mais mon fétiche demande pour cela une poule, une bouteille d'eau-de-vie et quelques colliers de cauries! (Un collier compte deux mille cauries, environ 1 fr. 50.)

L'offrande est aussitôt apportée et le prêtre procède à l'extraction de la dent. Il se retire quelques instants pour faire ses préparatifs, revient, prend son air le plus solennel, coupe la tête de la poule, verse quelques gouttes de son sang sur des

braises amoncelées et le reste sur un tas d'ordures derrière la maison, marmottant toujours des paroles incompréhensibles. Puis, il arrache quelques plumes à la poule et les sème en cercle autour de lui.

Vient enfin l'extraction proprement dite. Le prêtre se livre à de rapides manipulations, pressant, enserrant la tête du pauvre patient qui pousse des cris à fendre l'âme, et, tout d'un coup, la dent tombe à terre au grand ébahissement du public. Personne n'a vu que la dent est sortie, non pas de la tête du pauvre enfant, mais bien de la bouche de son médecin ! Celui-ci administre encore une drogue qui sera naturellement l'essentiel, mais qui, aux yeux du public, n'est qu'un détail du traitement.

En cas de guerre, les prêtres de fétiches jouent aussi un rôle considérable. Aucun roi nègre n'entreprendrait une guerre sans avoir auparavant consulté le fétiche national. S'il déconseille la guerre, les plaideurs reviendront à la charge en lui apportant force présents pour obtenir sa faveur, et, quand ils l'auront enfin obtenue, ils entreront en campagne pleins de confiance et de courage. Les prêtres accompagnent toujours l'armée. Sont-ils battus, le fétiche n'en souffrira pas, les prêtres trouveront bien vite une raison plausible pour expliquer la défaite. Sont-ils victorieux, par contre, de nombreux prisonniers seront immolés au fétiche et c'est là la cause de ces grandes hécatombes qui ont si longtemps abreuvé de sang le pays des Achanti ainsi que le Dahomey et le Benin.

A côté des prêtres de fétiches, il y a aussi les prêtresses, qui jouent à peu près le même rôle qu'eux. Elles prennent surtout part aux processions et aux danses en l'honneur du fétiche, et semblent alors vraiment être possédées d'un démon. Elles se rendent méconnaissables par toutes sortes de tatouages, se couvrent à peine le corps et poussent des cris sauvages. Leur vie est immorale au premier chef, aussi je m'abstiens d'en parler avec plus de détails.

J'en ai dit assez, du reste, pour montrer que le fétichisme tire sa force et son prestige de l'habileté des prêtres. Mais leur vogue et leur autorité ont bien diminué pendant ces dernières années. L'influence de l'œuvre missionnaire se fait sentir partout et le métier de prêtre de fétiches n'est plus guère rémunérateur pour ceux qui s'y livrent. Jusqu'à aujourd'hui, le

pays des Achanti était resté leur dernier refuge, leur dernière forteresse; aussi y régnaient-ils en maîtres et conservaient-ils cette position d'un œil jaloux. Cette dernière forteresse vient de tomber et ce sera probablement un coup de mort pour le fétichisme à la Côte d'Or.

Puisse la seule vraie religion, celle qui ne dépend ni de la sagesse ni de la force des hommes, conquérir bientôt ce pays et lui apporter la paix et la vie !



BARDE ABYSSIN

VOYAGES EN ABYSSINIE

1889 - 1895

II^e PARTIE

Par VICTOR BUCHS ¹

D'Adoua, où nous avait conduit notre dernière excursion, nous poursuivons notre route au Sud-Ouest, à travers une vallée fertile, bordée de monticules. Parfois ces chaînes de collines se resserrent et forment des gorges très pittoresques.

Je me servais, pour le transport des marchandises et des bagages, non plus de chameaux, que j'avais renvoyés à la côte déjà depuis l'Asmara, mais de mulets abyssins. Le climat du haut plateau Tigré est trop froid pour le chameau qui ne peut y vivre. La résistance du mulet abyssin est supérieure à celle du cheval; un peu d'herbe sèche ou, faute de mieux, quelques racines ou même des écorces lui procurent une nourriture suffisante. L'indigène qui peut se permettre ce luxe se sert, pour voyager, de préférence du mulet, son trot étant très doux (l'amble). Cette allure n'est, du reste, pas naturelle. Le premier soin d'un Abyssin possédant un jeune mulet est de lui apprendre l'amble, ce demi-trot qui évite au cavalier toute secousse et ne le fatigue pas. A cet effet, il lui lie, au moyen de lanières de

¹ La première partie a été publiée dans le tome IX du *Bulletin*, 1896-1897, pages 32 à 56.

peau, les jambes de devant à celles de derrière pour le forcer à marcher à petits pas, très rapides. Il enfourche sa monture ainsi liée et répète l'opération pendant des semaines et des mois jusqu'à ce qu'enfin, débarrassé de ses liens, le mulet ait pris l'habitude de cette allure particulière.

Les mulets, ainsi dressés, valent en Abyssinie de 40 à 50 thalers Marie-Thérèse, prix énorme quand l'on considère que, pour quelques thalers déjà, l'on peut se procurer un cheval.

Après une petite journée de marche à l'entrée d'un joli val-
lon, nous apercevons Axoum et, devant la cité, nous remarquons des obélisques, des fûts et des bases de colonnes à demi enfouis dans le sol. Plus au Nord, nous admirons le grand obélisque d'Axoum. Ce monument grandiose, d'une hauteur de 20 mètres, formé d'un seul bloc de granit, tout recouvert d'ornements en reliefs, d'une régularité parfaite (de petits carrés reliés entre eux), provoque l'enthousiasme de tous les voyageurs qui l'ont vu. A proximité, on remarque d'autres obélisques plus petits, avec inscriptions : quelques-uns sont encore sur pied, mais le plus grand nombre ont été renversés.

Les opinions des savants sur l'origine de ces monuments, sur leurs inscriptions mystérieuses et sur l'antiquité de la cité même ne concordent pas entre elles. Le voyageur anglais Salt croit qu'ils n'ont pas été construits avant l'époque des Ptolomée et que les constructeurs furent des Grecs venus d'Egypte. Cette opinion est partagée par l'orientaliste français de Sacy, car il affirme que les princes axoumites avaient à leur service des artisans grecs. Par contre, le voyageur écossais Bruce, se basant sur les nombreuses sculptures de style gothique qu'on y rencontre, attribue les obélisques à l'époque même des Ptolomée. L'Allemand Ruppel déchiffra quelques inscriptions se rapportant à l'empereur éthiopien Uizanas (IV^{me} siècle). Le professeur Bent, du British Museum de Londres, fit, pendant mon séjour en Erythrée, un voyage à Axoum pour relever des empreintes d'inscriptions, qui serviront peut-être à projeter un peu de lumière sur l'origine de ces ruines intéressantes.

Il est certain que lors de l'érection de monuments si grandioses, une population nombreuse devait habiter le pays et des princes puissants, d'une haute culture, devaient y régner. Là seulement où la main d'œuvre abonde, de semblables monuments peuvent surgir du sol en si grand nombre. Devant ces

vestiges de l'ancienne civilisation axoumite, sous la forme de ces inscriptions indéchiffrées décorant des ruines encore si imposantes, il nous semblait percevoir l'écho lointain d'un solennel *memento mori* adressé par ce peuple inconnu aux siècles futurs.

L'ancienne ville d'Axoum n'existe plus, les huttes de la cité actuelle ne diffèrent guère de celles des autres contrées du Tigré; elles sont bâties ici et là, sans ordre, parmi des obélisques renversés et des ruines, avec lesquels elles produisent un singulier contraste.

L'église principale d'Axoum est d'apparence insignifiante, de nombreux lépreux, aux plaies hideuses, encombrant les marches d'un escalier antique, implorant la pitié des fidèles.

Dans l'église, on conserve soi-disant la véritable arche d'alliance (Tabot) que Ménélik, fils de la reine de Saba, aurait rapportée de Jérusalem. La Bible nous dit que la reine de Saba s'était rendue à Jérusalem chez le roi Salomon, dont la renommée était parvenue jusqu'à elle. La légende abyssine ajoute qu'elle eut un fils, Ménélik, de ce roi. Le jeune Ménélik fut reconduit par sa mère en Ethiopie, mais, avant de quitter Jérusalem, il put s'emparer du Tabot que, depuis lors, on conserve dans l'église d'Axoum.

Ménélik, fils de la reine de Saba, fut le premier empereur d'Abyssinie, et c'est pour cette raison que les Abyssins se disent descendants de Salomon.

Pendant des siècles, l'Abyssinie est, en effet, restée plus ou moins judaïque et, encore aujourd'hui, l'on rencontre parmi les indigènes de nombreux Israélites appelés Falachah en langue tigré. Le Godjam en compte même des villages entiers. Les Falachah, qui n'ont plus été en contact avec leurs coreligionnaires du monde civilisé, ont conservé, dans toute leur simplicité, leurs croyances primitives. Ils sont aussi fanatiques que les autres peuplades africaines. Pour écrire le talmoud, les Falachah se servent, non pas de l'hébreu, mais du ghez ou de l'amharique.

Saint-Frumentius, que les Abyssins appellent Aba Salama, (Père de la paix), fut envoyé par le patriarche d'Alexandrie, vers la fin du troisième siècle, pour convertir l'Abyssinie et, depuis lors, le vaste empire est toujours resté, en matière religieuse, sous la dépendance d'Alexandrie. L'aboûna, chef de la religion,

n'est pas, en Abyssinie, un indigène, mais un étranger mandataire du patriarche d'Alexandrie. Grâce à leur influence, les aboûna ont souvent tenté d'introduire des améliorations dans le pays, mais en vain, car ils se sont toujours heurtés à une résistance acharnée de la part des indigènes.

L'on raconte qu'un aboûna proposant au négous Théodoros II de faire construire un moulin, le « roi des rois » refusa catégoriquement d'accorder l'autorisation nécessaire. On lui prête cette curieuse réponse : Que ferons-nous des femmes si nous avons des engins semblables pour moudre le doura et le tief ?

Au-dessous de l'aboûna est le nebrid ou etcheghiè. Cette charge est remplie par un Abyssin, actuellement Théophilos, qui siège à Axoum comme chef du clergé et supérieur des moines du Debra Libanos (Debra signifie couvent). Il a une influence énorme, car il réunit en sa personne les pouvoirs spirituel et temporel sur la ville sainte.

Les prêtres sont consacrés exclusivement par l'aboûna et ne peuvent se marier qu'avant l'ordination. Aucune étude préliminaire n'est exigée d'eux ; chacun peut donc aspirer à la prêtrise ; il suffit, pour cela, de savoir lire quelque peu les liturgies. Les prêtres abyssins ignorants, avides et dépravés, ont une influence des plus funestes sur les populations. Voyageurs et missionnaires européens sont unanimes à reconnaître en eux la cause principale de la profonde démoralisation qui règne en Abyssinie.

Axoum était l'ancienne capitale du royaume des Axoumites, qui s'étendait, prétend-on, non seulement de l'île de Méroé et du Gedâref à la côte, mais aussi sur une partie de l'Arabie. Aujourd'hui encore, cette ville jouit de nombreux privilèges. Le négous garantit l'impunité à tout criminel qui se réfugie dans la ville sainte ; le nebrid ne paie pas de tribut à l'empereur, et la cité, considérée comme neutre, ne reconnaît d'autre chef que ce puissant personnage.

C'est dans l'église principale d'Axoum que les empereurs d'Abyssinie ont pour coutume de se faire sacrer. On raconte que, pendant les fêtes du sacre du négous Johannes, on distribuait chaque jour au peuple quinze mille têtes de bétail. Toutefois Ménélik, le négous actuel, ne s'est pas, jusqu'à ce jour, fait couronner à Axoum. Une curieuse prophétie déclare

que l'empereur mourrait subitement s'il se faisait sacrer dans la cité sainte.

Par sa position dominante sur les vastes contrées qui, à l'Ouest, descendent jusqu'à l'Atbara et au Gedâref, la ville d'Axoum doit probablement à ce fait d'avoir pu asseoir solidement sa puissance sur cette partie du Soudan oriental.

* * *

J'ai eu l'occasion d'assister à Axoum aux cérémonies de la circoncision qui n'est pas opérée par un circonciseur proprement dit, comme chez les tribus musulmanes, mais par un parent quelconque. Elle se pratique sur les enfants des deux sexes. L'usage de la circoncision en Abyssinie prouve à l'évidence que certaines pratiques de la loi israélite se sont conservées à travers les siècles parmi ces populations de l'Afrique orientale. On ne mange pas la chair du sanglier, animal considéré comme impur, pas plus que de celle du lièvre, de l'âne, du canard et de l'oie.

* * *

Un prêtre abyssin d'Axoum voulut bien m'expliquer quelques passages du Fatha-négest, livre des rois qui, suivant la légende, a été écrit par les trois cent dix-huit sages du royaume de Constantin.

Je citerai ici, à titre de curiosité, quelques-uns de ces passages.

« Le juge doit connaître ce qu'écrivirent les trois cent dix-huit sages qui firent le Fatha-négest. »

« Si le maître, en battant son esclave, lui fait perdre un œil ou un membre, il devra, en compensation, le mettre en liberté! »

« Si un taureau tue une personne on abattra l'animal, mais on n'en mangera pas la chair. Le maître du taureau ne sera pas condamné, mais s'il en possède un second et que les gens du village demandent que l'on abatte le taureau homicide, le propriétaire sera obligé de se soumettre à cette exigence. S'il refuse et que l'animal tue une autre personne, le propriétaire sera condamné à mort et le taureau lapidé, à moins cependant que les parents du défunt ne se contentent du prix du sang; mais, même dans ce cas, le taureau devra être abattu. »

« Ton premier-né appartient au roi, de même que le dixième de ta fortune et de ton bétail. »

Cette dernière prescription n'est pas de nature à encourager l'indigène, déjà d'une indolence innée, à cultiver ses champs et à développer l'élevage du bétail. Le négous et les râs ne font absolument rien dans l'intérêt de l'agriculture. Au contraire, le laboureur est toujours à la merci des razzias de ses voisins. Si, par hasard, une bonne récolte vient couronner ses efforts et s'il a pu éviter les razzias, le chef de la contrée s'empare d'une partie de sa récolte, à titre de contribution. Si l'année a été mauvaise, c'est une raison de plus, pour le chef, d'exiger la part du lion.

Les râs, comme en général tous les chefs ou fonctionnaires, ne sont pas rétribués par le négous ; leur autonomie est grande ; ce sont des vassaux toujours prêts à se rendre indépendants. L'empereur alloue aux râs, les râs à leurs sous-chefs et ainsi de suite jusqu'au bas de la hiérarchie des territoires appelés *goulti*. L'extension de ces domaines varie avec la position qu'occupent ces différents personnages, ou mieux suivant leur puissance. Presque tous les râs ont conquis leurs provinces par la force des armes. Les râs et leurs vassaux perçoivent les impôts dont un tiers revient ou mieux devrait revenir au souverain. Le montant de ces contributions consistant en dollars, céréales, cotonnades, sel, miel, bétail, cire, etc., n'est fixé par aucune disposition légale, sauf celle très élastique que j'ai citée plus haut. C'est le bon plaisir des chefs, dont la cupidité est proverbiale, qui fait loi en matière d'impôt. Les abus que commettent ces privilégiés sont inénarrables ; dans certaines provinces, la population, et notamment les agriculteurs, est soumise à des exactions sans nombre.

Dès lors quoi d'étonnant si, dans un pays aussi fertile que le haut plateau abyssin, les terrains cultivés soient si clairsemés.

* * *

Dans toute l'Abyssinie, la vendetta est en pleine vigueur ; elle est considérée comme un droit sacré pour tout homme libre et elle se perpétue souvent, dans les familles, de génération en génération.

On ne fait aucune différence entre le meurtre et l'homicide

involontaire. Les parents peuvent cependant se contenter du prix du sang que fixent les traditions suivant la position qu'occupait le défunt, à plusieurs centaines de thalers Marie-Thérèse ou à l'équivalent en pièces de bétail. Mais, par une sorte de convention tacite, cette somme est, au moment du paiement, réduite de moitié. Suivant le Fatha-négest, seul le négous a le droit de répandre impunément le sang de ses sujets.

Les tribunaux italiens, institués dans presque toutes les places fortifiées de la colonie, appelés à se prononcer sur les litiges entre indigènes, appliquent, pour autant que faire se peut, le code italien, mais, dans la plupart des cas, ce dernier, se trouvant en contradiction avec les usages des indigènes, dont il faut tenir compte pour ne pas heurter les coutumes du pays, les juges, qui sont simplement des officiers de la garnison, s'en tiennent aux traditions des contrées auxquelles appartiennent les parties litigantes.

A cet effet, le cheik du village, un marabout en renom ou, chez les peuplades coptes, un ou deux prêtres influents, assiste aux séances de ces tribunaux, afin de renseigner les juges sur les usages et les traditions du pays. C'est à ceux-ci que les témoins indigènes adressent leurs dépositions; le copte jure sur la croix, le musulman au nom du prophète. Ces tribunaux mixtes, ou d'arbitrage, rendent d'excellents services à la colonie; les indigènes y accourent de loin pour obtenir justice.

* * *

D'Axoum nous rebroussons chemin pour rentrer à Adoua. Sur les coteaux, je remarque des plantes de vigne qui croissent au milieu des mimosas et des lianes. Les raisins sont rouges; ils ont un goût aigre et leurs pepins très gros remplissent presque la gousse. Les indigènes l'appellent *veino* (Reclus dit *voïna* *Nouvelle Géographie Universelle*, X, p. 224), expression qu'ils doivent avoir conservée de l'époque de la domination portugaise au XVI^{me} siècle.

A Adoua, nous sommes cordialement accueillis par notre ami le râs Mangacha; il m'invite à visiter le lendemain son campement militaire. Mangacha s'apprêtait à livrer bataille à son ancien allié, le râs Aloula, le fameux vainqueur des Italiens à Dogali, qui s'était mis en état de rebellion. Aloula avait, paraît-

il, concentré de grandes forces dans le Sud du Tigré, non loin du lac Achangi. Le râs Mangacha avait fait battre le *tchiket* dans sa province pour rassembler ses guerriers. Ceux-ci campaient maintenant non loin d'Adoua.

Le lendemain, à l'aube, chevauchant aux côtés du râs, escortés par de nombreux cavaliers, nous nous rendons sur la colline de Fremona où le camp était établi.

La disposition d'un camp abyssin est merveilleuse et dénote un esprit d'ordre et de régularité que l'on est fort étonné de rencontrer chez des peuplades semi-barbares. Je tâcherai d'en donner une idée aussi exacte que possible.

Lorsque le râs fait battre le *tchiket* pour appeler ses guerriers sous les armes, les chefs de communautés, du râs lui-même au dernier des choum ou *tchika*, font préparer des aliments en quantité suffisante pour eux-mêmes et leur suite.

Ces provisions de guerre consistent en viande séchée (*quant*ta,) en doura, maïs rôti, nourriture peu coûteuse et facile à transporter; elle est réservée aux femmes et aux esclaves. Ce sont encore des *dabocolò*, espèces de boulettes de farine de doura, contenant du sel (*tchao*) et une forte quantité de poivre rouge; avant de s'en servir, on les trempe dans l'huile de *nough*. Ce mets très apprécié est réservé aux riches guerriers. On se pourvoit encore, en abondance, d'huile de *nough* (*quizotia olifera*), de *acharò* (farine d'orge), de feuilles de *guecho*, pour obtenir la fermentation de l'hydromel (*tedj*), de *dilli*, sauce fameuse à base de poivre rouge et enfin de miel qui provient exclusivement d'abeilles sauvages, pour la préparation du *tedj*.

A chaque halte, on prépare la boisson du lendemain. Les femmes et les esclaves qui accompagnent en guerre leurs maîtres et seigneurs portent sur le dos le *tedj*, contenu dans des récipients d'une quinzaine de litres, tandis que les *gabbar* ou *tchissania* (cultivateurs), qui doivent posséder au moins un mulet, sont chargés du transport des autres provisions. Ils ne sont pas armés et ne prennent pas part au combat.

Chaque soldat doit obéir à son chef immédiat. S'il dépend directement du chef du village, il l'accompagne; s'il est sous la dépendance du râs, il suit le râs; il peut dépendre du négous en personne et, dans ce cas, il est aux ordres directs du monarque.

Ainsi le soldat à la suite de l'empereur est nourri par l'empe-



CHEF TIGRÉ, GÉNÉRAL (FITAUARI)

reur, celui qui appartient à la communauté du rās, par le rās, celui du dedjac, du fitaurari, du bacha, du lidj, du barambaras, du simple choum, par ces dignitaires et ainsi de suite jusqu'au chef de quelques soldats.

Il n'est pas facile de traduire en notre langue les différents grades de l'armée abyssine que je viens d'énumérer, car chaque grade militaire se rattache en même temps à un titre civil, ainsi, par exemple, fitaurari signifie littéralement général de l'aile gauche, mais le fitaurari est aussi gouverneur d'un territoire dépendant d'un rās.

Ainsi approvisionnés et accompagnés de leurs hommes, les chefs de chaque communauté se rendent sur les lieux désignés pour le rassemblement. De loin déjà l'on aperçoit, sur une hauteur, la tente-signal du rās. Chaque chef avec ses guerriers, serviteurs, esclaves et femmes, occupe la place que les traditions lui réservent dans le camp, car chacun, suivant son rang, son titre ou ses qualités, a, par rapport à la tente-signal, une place fixe qui ne varie jamais et, après sa mort, passe à son successeur. Suivant la position que le rās veut donner à son camp, il oriente la tente-signal. Tous se dirigent sur cette indication, et, dès son arrivée au camp, chaque chef occupe l'emplacement qui lui revient de droit.

L'ordre est ainsi parfait, le camp se forme avec une régularité exemplaire et sans confusion; le rās reconnaît d'un coup d'œil quels chefs manquent à l'appel, en d'autres termes, quels sont ceux de ses sujets qui se rebellent.

Autour de la tente de chaque chef, les guerriers, serviteurs et esclaves de sa suite dressent les leurs et toutes les tentes de la même communauté sont entourées d'une enceinte (zeriba) formée de branches. Ainsi chaque chef a, pendant la campagne, son chez-soi bien distinct, il vit au milieu des siens comme dans son propre village. Les tentes du rās forment le centre du camp et la porte d'entrée de la tente-signal en désigne le front.

Arrivés au camp, pendant que les guerriers dressent les tentes, les gabbar et les esclaves sont chargés de se procurer du fourrage. Entre temps, les femmes s'en vont à la recherche d'eau et de combustible, ainsi que de branches pour construire la zeriba.

Les soldats qui ne possèdent pas de tentes s'unissent au nombre de deux à cinq [et, en quelques instants, construisent

avec des branches de petites huttes très basses en forme de ruche. On appelle ces tentes godjo.

Un camp abyssin, vu depuis une hauteur, offre un spectacle des plus intéressants. Malgré l'innombrable quantité de tentes, d'hommes et d'animaux qui sont réunis, il n'est pas difficile de reconnaître les différents chefs présents à l'armée, non seulement par la position qu'ils occupent par rapport à la tente-signal, mais aussi par la diversité des tentes. Celles des principaux chefs sont blanches et très hautes, mais de forme différente et, s'il existe une ressemblance entre quelques-unes d'entre elles, on a soin de les pourvoir d'un signe bien visible afin qu'à première vue on puisse les distinguer les unes des autres.

Les Abyssins n'ont pas de drapeau, ils n'en comprennent pas la signification symbolique ; ils se servent, tout au plus, comme signal, d'un morceau d'étoffe rouge ou verte qu'ils fixent à une perche. Par contre, les Soudanais, les derviches, combattent autour de leurs étendards recouverts de versets du Coran et ils leur vouent un vrai culte.

Au moment du départ, le râs fait simplement enlever la tente-signal et chacun de l'imiter et de se mettre en marche.

Pourtant les marches ne s'exécutent pas avec le même ordre, ce qui est compréhensible quand l'on considère le nombre énorme de porteurs, de femmes, de bêtes de somme, de chèvres, de moutons qui suivent l'armée. Chacun va pour soi et, quand il s'agit de passer un défilé étroit, une gorge, tout ce monde se pousse et se bouscule, hurle et gesticule, chacun voulant passer le premier, les plus faibles sont renversés et bientôt la confusion est à son comble.

Suivant la coutume, pendant les marches, le râs rend la justice. Les douze juges qui l'assistent habituellement chevauchent à ses côtés. Sans s'arrêter, les plaignants exposent leurs griefs respectifs. En cette circonstance, accusés et défenseurs déploient une remarquable éloquence, le râs ne semble cependant attacher qu'une médiocre attention à ce flux de paroles.

Pendant ces débats, il préfère généralement se livrer à une distraction plus agréable. Sur son passage, les chefs de tribus lui font hommage, en signe de soumission, de chevaux ou de mulets de valeur, richement bardés, les harnachements en cuir rouge ou vert recouverts de gracieux ornements en filigranes d'argent, ou de rosettes du même métal. Des esclaves sont

chargés de monter ces précieux animaux et les font galoper et trotter à l'amble devant le râs qui choisit les meilleurs pour son service personnel. Pendant ce temps les plaidoyers ont suivi leur cours. Le râs se hâte de confirmer les sentences souvent barbares qui ont été prononcées contre les délinquants et qui sont exécutées, sans tarder, à la première halte.

La lance, le bouclier et le poignard ne sont plus les seules armes des Abyssins; bon nombre de guerriers, et ce nombre devient de plus en plus considérable, sont pourvus de fusils. On rencontre des armes à feu de tous les modèles, des vieux fusils à pierre aux carabines Martini. Le fusil à baguette est encore préféré à tout autre, car l'indigène a plus de facilité à se procurer de la poudre que des cartouches, toujours rares et très recherchées, l'importation en étant sévèrement défendue par les gouvernements européens, possesseurs des contrées limitrophes. C'est ainsi qu'une cartouche de Wetterli vaut bien, à Adoua, cinquante centimes et encore, à ce prix, les propriétaires ne les cèdent que difficilement. On accepte volontiers les cartouches en paiement, comme monnaie divisionnaire du thaler.

* * *

L'Abyssin, quoique dépourvu de connaissances militaires proprement dites, a pourtant l'habitude, on pourrait même dire l'instinct de la guerre; c'est ce qui le rend si redoutable. Très rusé, il saura admirablement tirer le meilleur parti du terrain et, comme l'histoire de ces vingt dernières années le démontre, il sait attendre le moment favorable pour tomber sur l'ennemi et l'anéantir. Il a le talent d'endormir sa vigilance et de le surprendre quand il s'y attend le moins. A Goundet, en 1875, les troupes égyptiennes furent surprises dans une gorge et complètement défaites. Il en fut de même des Italiens à Dogali, en 1886. A Aba Garima près d'Adoua, le 1^{er} mars 1896, les Italiens furent attirés dans les étroites vallées des monts de Samaiata, dont les sommets étaient fortement occupés par les Abyssins. A un moment donné, ces redoutables adversaires semblèrent surgir de chaque pierre, de chaque tronc d'arbre, du sol même, pour s'élancer en poussant leur formi-

dable cri de guerre sur l'ennemi surpris et qui n'eut ni le temps ni l'espace nécessaires pour se déployer.

L'Abyssin sait parfaitement que les troupes européennes sont affligées de maladies, causées par le climat et par les fatigues, qu'elles ont besoin d'une bonne nourriture, d'eau pure en abondance, de vêtements et d'autres choses encore, et que, d'un autre côté, le ravitaillement d'un corps expéditionnaire présente des difficultés énormes, souvent même insurmontables. Il comprend qu'à la longue la position devient presque intenable pour l'Européen.

Lorsque l'Italie, pour venger le massacre de Dogali, organisa l'expédition du général di San Marzano, les vingt mille hommes de cette armée procédèrent avec une extrême prudence, se bornant à occuper les hauteurs au delà de Massaouah, érigeant partout des forts et des tranchées, construisant au fur et à mesure qu'ils avançaient un chemin de fer Decauville pour le réapprovisionnement des troupes. Les Abyssins étaient dans les environs d'Aïlet dans le Samhar, sous les ordres du négous Johannes; ils se retirèrent pas à pas, mesurant leurs mouvements sur ceux des Italiens, puis, un beau jour, on ne les aperçut plus. Cette campagne qui avait duré trois mois et coûté à l'Italie des sommes fabuleuses prit fin faute d'ennemis.

Lorsqu'il ne se présente aucune occasion propice d'attaquer ou lorsqu'il se sent en état d'infériorité, l'Abyssin sait attendre, il peut attendre. Les provisions de guerre une fois épuisées, il se contentera, pour toute nourriture, d'une poignée de doura; il n'éprouve pas de besoin. Robuste et agile, endurci dès sa plus tendre enfance à toutes les fatigues, il supporte avec aisance les privations de toute nature. Malgré les interminables marches à travers ses montagnes aimées, grimpant sur les rochers avec l'agilité du chamois, sautant avec légèreté d'un bloc à l'autre, surmontant tous les obstacles avec aisance, il est toujours dispos, prêt au combat qu'il désire ardemment, car ce sera pour lui une occasion de se distinguer, de se faire craindre, d'orner sa tête de la crinière du lion. Et, s'il tombe dans la bataille, fataliste comme ses voisins musulmans, c'est que Dieu l'aura voulu. Les troubadours (asmari en tigré), suprême consolation, chanteront, de village en village, la mort glorieuse du vaillant guerrier.

Voici la traduction d'un de ces chants de guerre tigré :

Kassai, tu es parti avec les héros
Chevauchant ton mulet blanc
Armé du sabre, du bouclier et du javelot,
D'un Dieu tu semblais le reflet.
Kassai, tes dents blanches et ton mâle visage
Ravissaient tout le Tigré.
Ton épée dédaignait le soldat,
Elle ne cherchait que les chefs.
Mais pourquoi, pendant le combat,
Les nôtres t'abandonnèrent-ils ?
Et lorsque, héros, tu tombas
Où était Lemacha, ton frère ?
Kassai, Kassai, fils de Dieu,
Ta mère ignore encore ta mort,
Elle s'écrie : Quand reviendra-t-il radieux
Sur son mulet blanc ?
Combien de poussière a soulevée
En combattant son pied de héros ?
Mais Kassai fils de Gualdou est parti
Et de lui il n'est revenu que le bouclier.
Maintenant il repose loin de nous sous les pierres
Mais jamais, jamais nous ne saurons l'oublier.
Kassai, Kassai, fils unique de ta mère
Ils t'ont tué.
Trois cents fusiliers t'ont assailli
Le plomb te frappait,
Le feu te suffoquait
Tu avais le chammah teint de sang
Et ton mulet était blanc.
Négous Johannes est attristé de ta mort.
O mère ! les ennemis ont tué ton fils
Ils ont combattu avec mille canons
Et nous avec mille chevaux.
Grand Dieu, frappe nos ennemis
Sans qu'ils aient le temps de se défendre !
Fais que tout devant eux, le ciel et la terre
Devienne dur comme le fer !

A propos du nom de Kassai ou Kassa (qui signifie récompense), j'ajouterai qu'en Abyssinie les noms de famille sont inconnus. On dit, par exemple, Kassai Uold Gabrou, c'est-à-dire Kassai fils de Gabrou (Gabriel). Le mot Uold des Abyssins correspond parfaitement au ben (ebn) des Arabes.

A Adoua, j'assiste à un enterrement. Les cadavres sont généralement inhumés le jour même du décès. Cet usage est commun aux chrétiens et aux tribus musulmanes; mais, chez ces dernières, l'ensevelissement le jour même de la mort a sa raison d'être, puisque, suivant leur croyance, l'âme du défunt ne trouve la paix éternelle que lorsque le corps repose en terre. Le Prophète a dit: « Si le défunt était un homme pieux, enterrez-le tout de suite, afin qu'il jouisse au plus tôt des délices du paradis. » C'est pour cette même raison que les musulmans redoutent surtout de mourir noyés, car le corps, ne reposant pas en terre, l'âme ne pourrait entrer au paradis; elle est condamnée à errer dans la mer sous la forme d'un dauphin.

Après avoir croisé les bras au défunt sur sa poitrine, on l'enveloppe dans un chammah puis dans une peau. On le place ensuite sur un angareb que, durant le trajet au cimetière, l'on dépose en trois reprises sur le sol afin que les parents et amis qui l'accompagnent puissent, suivant la coutume, asperger le cadavre avec de l'eau dans laquelle on a, auparavant, dissous de l'encens.

Cette cérémonie se renouvelle devant la fosse laquelle, le plus souvent, n'a pas plus de deux pieds de profondeur. On y descend le cadavre que l'on recouvre de gros cailloux afin que les hyènes puissent moins facilement le déterrer. Les femmes entonnent alors les pleurs qui durent plus ou moins longtemps suivant la position qu'a occupée le défunt. Ensuite un copieux repas où la chair crue (le mets favori des Abyssins) est de rigueur met fin à la cérémonie.

* * *

On baptise les enfants par l'immersion complète dans l'eau. Le baptême a lieu à l'église, pour les garçons un mois après la naissance et pour les filles deux ou trois mois plus tard.

La communion qui se donne aussi aux enfants consiste en une distribution d'anguerah (de pain) de tief.

Les Abyssins jeûnent tous [les mercredis et les vendredis, puis pendant certaines [périodes déterminées, comme les cinquante-cinq jours qui précèdent la fête de Pâques, pendant les trois derniers jours du mois ter (le cinquième mois de l'année abyssine, correspondant à notre mois de janvier).

Pendant ces périodes de jeûne, l'Abyssin qui n'est ni en voyage ni en guerre, s'abstient de toute nourriture, jusqu'à deux heures avant le coucher du soleil. Même à ce moment il ne peut absorber aucune nourriture animale. Toutefois, pendant les longues périodes de jeûne, exception est faite pour le samedi et le dimanche.

L'année abyssine se compose de treize mois, les premiers douze ont trente jours et le treizième en a cinq, ou six si l'année est bissextile. Elle est bissextile lorsque le millésime divisé par quatre donne trois pour reste (par ex : 1883). Le premier jour de l'année bissextile et des trois qui la précèdent tombe sur le premier du mois de mascarem, qui correspond au 10 septembre de notre calendrier, et le dernier jour est pour les années précédant l'année bissextile le cinquième jour du mois pagoumié (treizième mois), 9 septembre chez nous ; et, pour l'année bissextile même, le sixième jour du même mois, soit le 10 septembre.

L'ère abyssine est de sept ans en arrière sur la nôtre ; ainsi le jour de l'an 1890 de l'ère abyssine correspond à notre 10 septembre 1897. Suivant les uns, l'on est en Abyssinie, actuellement, au XIX^{me} siècle, suivant d'autres au LXXIV^{me} (probablement depuis la Création du monde) mais, dans l'une et l'autre supputation, les dizaines et les unités correspondent.

Les connaissances arithmétiques des Abyssins sont très limitées ; en outre, l'on tient si peu compte du temps et des dates qu'il est assez difficile de se procurer des indications précises, les indigènes qui seraient en mesure de les fournir sont excessivement rares. Toujours superstitieux, ils les fournissent de mauvaise grâce et leurs réponses ne sont pas toujours sûres. Ils pressentent, sous les demandes de l'étranger dont ils ne comprennent ni le but, ni l'intérêt, une intention mystérieuse ; ils redoutent un maléfice quelconque.

Voici, en langue tigré, les noms des treize mois de l'année abyssine :

Mascarem, premier mois dont le premier jour correspond à notre 10 ou 11 septembre.

Tekmet, second mois, octobre.	Ter, 5 ^{me} mois, janvier.
Hedar, 3 ^{me} mois, novembre.	Fecatel, 6 ^{me} mois, février.
Tascas, 4 ^{me} mois, décembre.	Magarit, 7 ^{me} mois, mars.

Maizia, 8^{me} mois, avril.

Ghembot 9^{me} mois, mai.

Saniè, 10^{me} mois, juin.

Hamle, 11^{me} mois, juillet.

Nagasié, 12^{me} mois, août.

Pagoumié, 13^{me} mois, qui n'a que
cinq ou six jours.

Les jours de la semaine s'appellent : sagnò, lundi, mascagnò, mardi, rouob, mercredi, arnous, jeudi, arb, vendredi, hidané, samedi, ekoud, dimanche.

* * *

En Abyssinie, le temps n'a pas de valeur ; le « time is money » est incompréhensible là-bas : ce qui ne peut se faire aujourd'hui se fera demain, dans une semaine ou dans un mois, peu importe. Les affaires sont longues à traiter, il faut avoir une patience à toute épreuve si l'on veut aboutir à un résultat. J'ai dû toujours prolonger mes séjours bien au delà de mes prévisions. Je devais alors me remettre en route en toute hâte, craignant d'éprouver d'autres retards sur lesquels je ne comptais pas.

* * *

D'Adoua, nous prenons la direction de Gandabta et de l'Entichò. C'était en avril, c'est-à-dire pendant la saison sèche ; partout les forêts étaient en feu et la nuit venue, de tous côtés, nous apercevions les lueurs de ces gigantesques incendies. Les cultivateurs indigènes ont l'habitude de mettre le feu aux herbes sèches et aux broussailles qui recouvrent leurs champs pour détruire ainsi la vermine : taupes, insectes nuisibles, etc., pour nettoyer le sol en vue des cultures et enfin pour le fertiliser avec les cendres, seul engrais employé en Abyssinie. Dans les possessions italiennes, le gouvernement colonial a sévèrement prohibé cette manière par trop primitive de préparer les terrains à la culture, car ces incendies se propagent parfois d'une manière effrayante et gagnent les forêts avoisinantes. Ils ont pour conséquence inévitable le déboisement dont l'influence est si funeste sur les conditions climatériques du pays.

* * *

Dans l'Entichò, puis, comme je l'ai remarqué plus tard dans beaucoup de localités du Tigré et de la colonie même, les indi-



GUERRIERS HABAB ET ASSAORTA

gènes se servent, en guise de savon, de fruits d'une plante. Ces fruits, de petites baies verdâtres en grappes, sont écrasés et la pâte ainsi obtenue a tout à fait les propriétés du savon. J'ai eu, depuis lors, maintes fois l'occasion d'en faire l'expérience moi-même.

Du village de Gandabta, dans l'Entichò, nous traversons une contrée montagneuse, dont les vallons sont encore verdoyants. Nous y rencontrons de nombreux troupeaux gardés par des Djoberti, c'est-à-dire des Abyssins musulmans (les Abyssins coptes s'appellent Macadé). Le lendemain, nous franchissons une plaine jusqu'au Belesa, un affluent du Mâreb. Ce fleuve, qui n'a de l'eau que pendant la saison des pluies, donne son nom à un village composé d'une centaine de misérables huttes. Le tchika ou chef du village nous envoie, en échange des quelques cadeaux d'usage, des chèvres et des moutons et, ayant appris par mes gens les relations d'amitié que j'entretenais avec le puissant râs Mangacha, me comble de mille attentions. Devant leurs huttes des indigènes sont occupés à dégrainer les fruits du coton; ils se servent, pour cela, d'un instrument très primitif, c'est un arc ayant la forme d'une lyre monocorde. Il est à remarquer que le coton cultivé en Abyssinie n'est pas de la même espèce que celui du Soudan et de l'Égypte. C'est le *gossypium herbaceum*

* * *

Un autre artisan attire mon attention; il confectionne des boucliers en peau d'hippopotame. Les peaux proviennent surtout du lac Tsana où ce pachyderme abonde. On les met tremper pendant un certain temps pour les assouplir. Puis on en coupe des morceaux de la grandeur exigée. Au préalable, l'artisan fait avec une terre argileuse des moules concaves de la forme qu'il veut donner au bouclier. Sur ces moules, il adapte les morceaux de peau et les charge de gros cailloux pour que la peau prenne bien la forme du moule. Les boucliers des chefs sont souvent ornés de gracieux filigranes en argent ou de rosettes du même métal, mais ces ornements sont, pour la plupart, l'œuvre des Falachas.

Belesa est située sur la frontière de l'Okoulé-Kousai, province qui fait partie des possessions italiennes, mais qui, jusqu'en décembre 1894, n'était pas sous la domination directe du gou-

vernement colonial. Celui-ci y avait placé un chef indigène, Batha Agos, autrefois à la tête d'une bande de brigands, la terreur des caravanes. L'Italie confia à Batha Agos quelques centaines de fusils pour le maintien de l'ordre dans sa province. Pendant quelques années, tout marcha très bien et l'ex-brigand jouissait de l'entière confiance du gouvernement colonial, mais, en décembre 1894, sous l'inspiration du räs Mangacha, qui désirait libérer ses provinces de l'invasion italienne, Batha Agos se rebella, s'empara du résident italien, le lieutenant Sanguinetti, et voulut surprendre la garnison du fort de Halaï. Cette tentative échoua ; dans un combat acharné, Batha Agos fut repoussé par les Italiens et lui-même perdit la vie. Cette rébellion de l'Okoulé-Kousai fut le premier épisode de la récente guerre italo-abyssine qui, après quelques victoires remportées par le général Baratieri, se termina par le désastre d'Adoua.

* * *

Nous quittons Belesa. Toute la région de l'Okoulé-Kousai que nous traversons est très fertile. Pendant la saison des pluies les indigènes y cultivent le doura, le tief, le dochun, le maïs. Partout le gibier abonde et le soir, autour du feu, nos repas se composent généralement de poules pharaones, de francolins ou de quartiers d'antilope.

Plusieurs espèces de figuiers croissent à l'état sauvage et à Adi-Aucit des indigènes nous apportent de magnifiques cèdres provenant encore de la récolte passée. Parfois nous voyons des buissons de roses abyssines ; plusieurs variétés sont vraiment très remarquables. A propos de roses abyssines, l'explorateur et botaniste Schweinfurth découvrit, en 1893, sur le mont Bizen, à l'Est de l'Asmara, la *rosa sancta*, déjà mentionnée par les auteurs latins comme étant la fleur préférée des dames de la Rome antique. Mais, suivant Schweinfurth, cette même rose était déjà, au temps des Pharaons, en grande vogue en Egypte, car on se plaisait à en orner les momies.

Depuis des siècles, la *rosa sancta* avait disparu ; on ne la connaissait plus que de nom jusqu'au jour où le savant botaniste allemand la retrouva en Abyssinie. Il essaya d'en rapporter quelques plantes en Europe, mais elles périrent en voyage. Le professeur Schweinfurth me chargea alors d'entreprendre le voyage

de Massaouah au Bizen pour lui en procurer de nouvelles. Je m'acquittai avec plaisir de cette commission. Non sans peine, je réussis à transporter mes plantons avec toutes les racines, à travers le désert du Samhar pour en faire, de Massaouah, l'expédition à un horticulteur de Naples où, comme j'ai pu m'en convaincre, il y a trois ans, ils prospèrent très bien.

* * *

La région que nous traversons est à l'altitude de 1600 à 1800 mètres; les plus hautes températures annuelles sont celles de la saison sèche (octobre à mai). C'est en même temps une période de repos pour la nature, les rayons embrasés d'un soleil de feu produisent ici la même interruption de la végétation que le froid chez nous.

Dans cette contrée, nous avons surtout à souffrir des dégâts que causent les termites; ces insectes sont d'une voracité incomparable. Une seule nuit leur suffit pour détruire chaussures, couvertures, selles et habits; toutes sortes de précautions étaient nécessaires pour garantir nos vêtements, dont nous n'étions jamais trop abondamment pourvus en voyage, de la destruction par ces terribles insectes.

Nous atteignons Halaï situé à une altitude de 2560 mètres sur la crête du versant du haut-plateau Tigré. Halaï est le point le plus élevé de la colonie italienne et, vu sa position stratégique dominant à l'Est la côte, à l'Ouest les régions du Tigré et de l'Agamé, les Italiens y ont construit un fort. A une petite journée de marche au Sud-Ouest de Halaï, dans une localité appelée Akrou, les missionnaires lazaristes français avaient fondé un établissement déjà du temps de Monseigneur de Jacopis et, sous l'influence de la mission, une bonne partie de l'Okoulé-Kousai s'est convertie au catholicisme. Halaï possède une église catholique. Ici, les huttes des indigènes sont en pierres; elles sont recouvertes de chaume. La température de Halaï ne dépasse guère 25° centigrades et ne descend pas au-dessous de 5 degrés. C'est un printemps éternel. Dans cette contrée montagneuse et relativement froide, la plante prédominante est le genièvre qui recouvre d'énormes étendues de terrain. Les officiers italiens à Halaï et les missionnaires français à Akrou ont tenté la culture de nos légumes; toutefois ils ne semblent pas y prospérer

aussi bien qu'à Asmara, à Adi-Ougri ou à Keren (Pays des Bogos).

De Halaï, par une descente fort raide, nous arrivons à Maio sur l'Addas. Nous nous retrouvons de nouveau en pays musulman, Halaï étant la frontière ethnographique entre les peuplades coptes et moslémiques. Nous suivons de Maio, où le gouvernement italien perçut, pendant quelques années, des droits sur les produits qui y transitaient, l'étroite gorge de l'Addas, profondément encaissée entre deux hautes murailles rocheuses. Le paysage est excessivement pittoresque et sauvage; à chaque coude que forme la gorge, la vue change et présente de nouveaux attraits.

L'Addas va se jeter à la mer à Zoulla, l'ancienne Adoulis des Ptolomée, où, non loin du village actuel, se trouvent encore les ruines de la capitale des Adoulites. Il y a quatre ans j'eus l'occasion de visiter ces ruines en compagnie de l'expédition Schweinfurth. Les recherches scientifiques du savant allemand ne furent pas couronnées de succès, on ne découvrit pas d'inscriptions et les fragments des monuments qui subsistent encore ont été utilisés par les indigènes pour recouvrir les tombeaux du cimetière établi sur les ruines de l'antique cité.

Par contre, la même expédition fit une intéressante et minutieuse étude des ruines de Kohaito, de l'ancienne Koloé, où les Adoulites, fuyant les chaleurs de l'été, avaient pour coutume de passer la saison chaude. (Voir *Colonia Eritrea*, par le Dr Schoeller.)

*
*
*

Par Ham-Hamo nous arrivons à Ouà-à dans l'Assaorta. Il y a quelques années encore, les Assaorta étaient la terreur des tribus avoisinantes, et les chefs abyssins les plus puissants furent toujours incapables de réprimer les razzias que ces pillards entreprenaient sur leurs territoires.

Ils ne se contentaient pas de diriger leurs attaques contre les tribus coptes, mais ils molestaient aussi, à l'occasion, leurs coreligionnaires d'Arkiko; ils s'avançaient jusque sous les portes mêmes de Massaouah.

Ce n'est que depuis que les Italiens ont fortifié plusieurs places qui dominent l'Assaorta, comme Halaï, Arkiko, Zoulla, Arafali, et après avoir été sévèrement châtiées, que ces peu-

plades ont été contraintes à un genre de vie plus paisible. Il est vrai que, malgré tout, le voyageur ne se sent guère en sûreté en traversant leur territoire et si les mesures de prudence sont bonnes à prendre dans toute l'Abyssinie, il n'est pas superflu de se tenir spécialement sur ses gardes dans l'Assaorta.

Le cheik de Ouà-à me reçut cependant très cordialement et, après l'échange des cadeaux d'usage, m'annonça qu'il venait d'être père et m'invita à prendre part aux cérémonies qu'en pareille circonstance les Assaorta ont pour coutume d'accomplir, quand il s'agit de la naissance d'un fils.

Pour les filles, ici comme chez les autres peuplades moslémiques de l'Erythrée, on ne se livre à aucune réjouissance, la naissance d'une fille étant toujours considérée comme un événement fâcheux, analogue à un deuil. Non seulement, depuis sa naissance, la femme est traitée comme un être inférieur, mais même après sa mort, le Coran ne lui accorde pas le paradis. Les cérémonies qui, à l'occasion d'une naissance, se célèbrent chez les Assaorta, étant à peu près les mêmes que celles qui se pratiquent en cette circonstance chez les autres tribus musulmanes de l'Erythrée, je me permettrai d'en faire le récit.

Le sacrifice d'un agneau dédié au nouveau-né a lieu au moment de la délivrance. Les femmes, amies, parentes et connaissances de la mère accourent aussitôt au harem pour la féliciter de l'heureux événement. Les esclaves leur servent un repas abondant consistant en viande, riz et café noir.

Pendant ce temps, nous nous tenions avec le cheik, dans une pièce voisine, car il est bien entendu que l'entrée du harem est prohibée à tout homme et même le maître de la maison ne pénètre jamais dans le local réservé aux femmes devant des personnes étrangères.

Trois jours après la naissance, le père écrit trois noms sur trois tablettes différentes. Celui que la mère extrait au sort devient le nom du nouveau-né. Le quatrième et le septième jours à dater de l'accouchement, le père tue des agneaux et invite chez lui amis et parents (les femmes ne sont pas admises). Après le repas, on sert le tedj, le café, et d'autres boissons douces. Il est d'usage que l'on mange le zourbian, un mets dont le goût n'est pas désagréable, et qui est composé de sucre, de clous de girofle et de nombreuses drogues. Après le coucher du soleil ont lieu des exercices religieux qui durent fort tard dans la nuit.

Quarante jours plus tard, une dernière cérémonie s'accomplit. Je n'ai pas eu, à Ouà-à, l'occasion d'y assister, mais j'ai pu assez souvent y prendre part dans d'autres contrées de l'Erythrée musulmane. Elle consiste en un grande « fantasia » qui a lieu sur le tombeau d'un marabout en renom. Là, avec un morceau de verre, on rase les cheveux du nouveau-né, qui sont religieusement conservés.

Quand enfin le moment de la circoncision est arrivé, on fait d'autres invitations, d'autres festins, d'autres prières. Puis, au bruit du tam-tam, le père, les amis et parents parcourent le village et font l'aumône aux mendiants qui se pressent sur leur passage.

De retour à la maison, le circonciseur se place au milieu du local, un homme prend dans ses bras l'enfant, auquel on a bandé les yeux; deux autres assistent à la cérémonie comme témoins, puis on recouvre ce groupe d'une grande foutah (pièce de toile de coton blanche). Après la circoncision, on casse trois œufs de poule sur la blessure et la partie enlevée est ensuite enterrée aux abords du puits du village.

On immole une brebis sur la place même où a eu lieu la cérémonie. Un quart de l'animal revient de droit au marabout qui a fait les prières, un quart au circonciseur et ce qui reste est abandonné aux indigents.

*
*
*

Nous trouvant dans l'Assaorta, parmi des populations musulmanes, il va sans dire que la manière de mesurer le temps, de compter les mois et les années a de nouveau changé.

Heureusement que les coptes, aussi bien que les mahométans, se préoccupent fort peu du temps qui s'enfuit car, autrement, la confusion qui s'ensuivrait serait indescriptible. Ici, comme dans les autres parties de l'Erythrée musulmane, les années se comptent d'après l'hégire du Prophète; les mois ont successivement trente et vingt-neuf jours, le premier jour du mois correspond au premier quartier de la lune. A la tombée de la nuit, le nouveau jour commence, c'est-à-dire que la date change; ces populations sont plus logiques que nous puisqu'elles considèrent le coucher du soleil comme la fin du jour. Le vendredi, iaum el gomah, est le jour réservé au repos et à la prière.

Les mois s'appellent : « achour — safar — mauloud gadam — mauloud calai — djomād gadam — djomad calai — ragiab — chaābān — ramadan — fater gādām — fater calai — hadj ».

De Ouà-à nous traversons une plaine aride, où la chaleur est aussi accablante que dans le samhar. La seule plante qui résiste à cette température élevée est l'acacia spinosa dont se nourrissent les chameaux. C'est cette même plante qui fournit aussi la gomme arabique, apportée de Zoula ou d'Arkiko et que les indigènes vendent aux négociants de Massaouah.

Nous atteignons la côte puis, en quelques heures de marche, le village d'Arkiko situé au bord du golfe du même nom. De la plage nous apercevons, s'estompant dans la brume, l'îlot de Massaouah et l'îlot inhabité de Cheik Saïd.

Arkiko est un grand village dont l'histoire, comme celle d'A-xoum, comme celle d'Adulis, se perd dans la nuit des temps. Les indigènes l'appellent Harkikou, nom sous lequel on désignait autrefois le puits principal de la contrée. Mais la dénomination la plus usitée est celle de Dakhanou ou Dakno, parce que, prétend-on, il y avait autrefois, dans la contrée, de nombreux éléphants (en langue tigré dācan, en amharique dāhon). Un autre nom est encore celui de Mandar, qui signifie chef-lieu, capitale, probablement parce que ce qui n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village était autrefois un centre important, plus important que Massaouah. Arkiko est encore aujourd'hui la résidence de chefs appelés naïb, dont l'influence était très grande naguère. Ils surent même la conserver sous la domination turque. Les Turcs reconnurent l'autorité des naïb d'Arkiko sur toute la contrée jusqu'à Massaouah. Suivant Glaser, les naïb sont les descendants d'une antique dynastie de chefs. De tout temps, ils furent les intermédiaires du commerce entre l'Ethiopie et la côte.

Mohammed chérif, le naïb actuel, n'a qu'une influence très limitée, d'autant plus qu'il se trouve sous la dépendance directe de l'officier commandant le fort d'Arkiko.

Après avoir salué les officiers de la garnison, je fis ma visite à Mohammed chérif (chérif en arabe signifie noble) que je connaissais depuis plusieurs années déjà.

A mon arrivée ce vieillard, d'aspect vénérable, debout sur une natte, était devant sa hutte, occupé à faire l'une des cinq prières journalières prescrites par la vingtième sourate du Coran.

Il n'interrompt pas ses oraisons; j'attendis, pour le saluer, qu'elles fussent terminées et qu'il eût, avec une lenteur un peu affectée, repris à lui sa longue chaîne en or du Soudan qu'il avait déposée avant la prière.

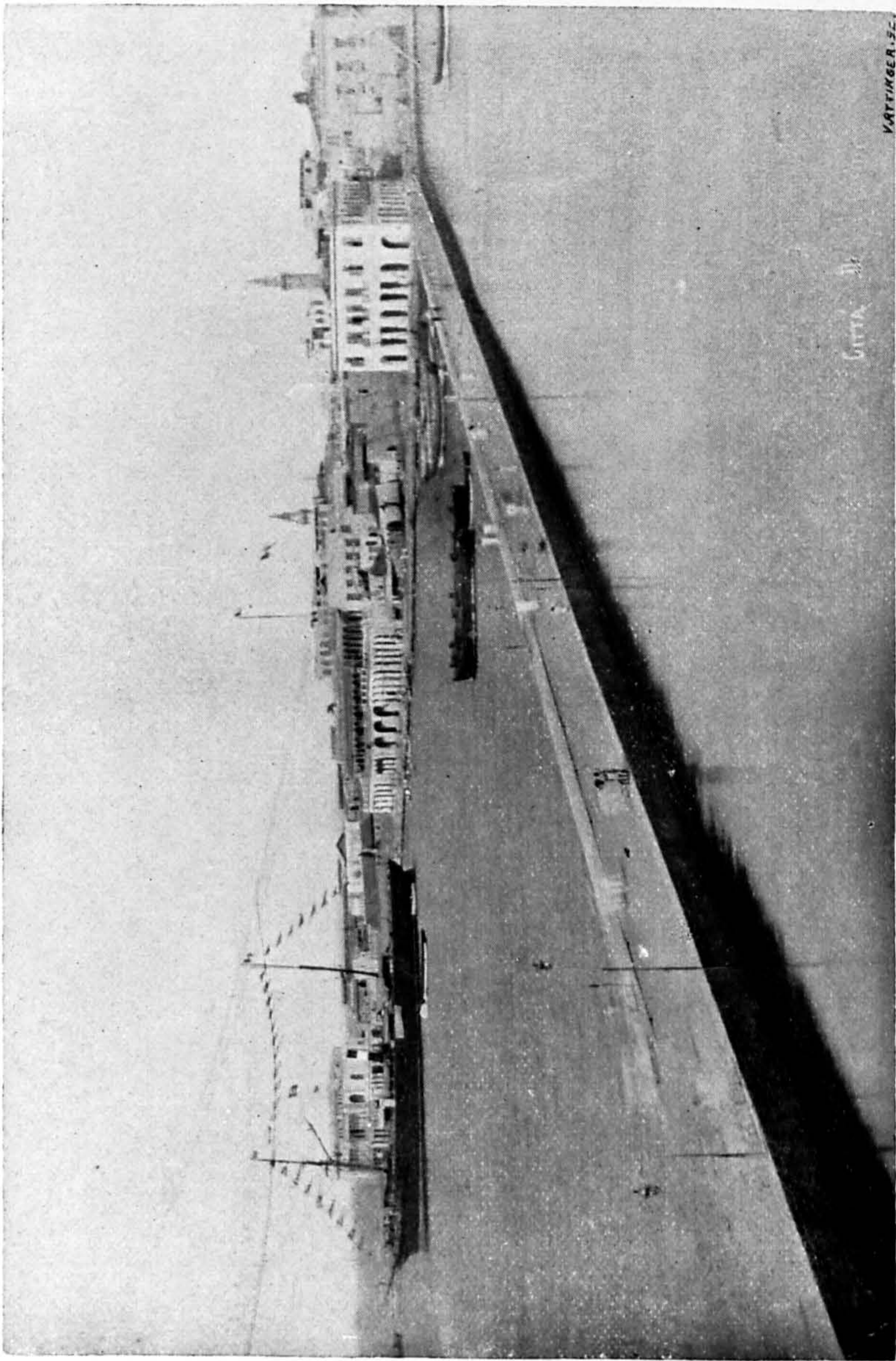
Je dois remarquer à ce sujet que tout bon musulman se débarrasse avant la prière des objets en or qu'il porte sur lui, mais non pas des autres bijoux, perles, anneaux en argent et d'une plus grande valeur que l'or peu connu de ces peuplades. On ne peut donc pas dire, comme plusieurs marabouts de l'Erythrée me l'affirmèrent, que cet usage se pratique en signe d'humilité devant Allah akbar, Dieu tout puissant. Mais ne pourrait-on pas plutôt rattacher cette étrange coutume à la puissance satanique que nombre de peuples attribuaient et attribuent encore à l'or? Cette explication me paraît d'autant plus plausible que, parmi ces peuples, nous comptons en premier lieu les Egyptiens de l'antiquité qui désignaient l'or sous le nom mythologique de Dieu Seth, expression symbolique représentant le principe du mal.

Pendant le deuil, ces populations se privent, non seulement de l'or, mais de tout bijou. Ainsi, tandis qu'aux veuves il est permis de quitter le harem du défunt pour rentrer dans la maison paternelle, c'est-à-dire de recouvrer leur liberté, déjà quatre mois et dix jours après le décès de leur maître et seigneur, elles ne peuvent se parer de leurs joyaux qu'après le douzième mois.

. . .

Dans le cours de notre entretien le naïb Mohammed cherif me proposa de me procurer un sambouk (barque arabe à voile latine) pour rentrer à Massaouah par mer, afin d'éviter ainsi une dernière chevauchée à travers les plaines brûlantes d'Arkiko et Otoumlo.

J'acceptai cette proposition avec reconnaissance. La nuit venue, nous nous embarquons. L'équipage du sambouk était composé de cinq marins d'Arkiko. Je m'étais installé aussi bien que possible sur l'arrière de la barque pour ne pas gêner la manœuvre. N'ayant pas le vent favorable, nous croisâmes pendant une bonne partie de la nuit au large du mont Ghedem. Afin d'obtenir, au moment voulu, le virement de la barque, les marins étaient obligés, pour tourner la voile, de faire passer



VATTINGER. 32.

MASSAOUAH (VUE DE LA RADE ET DE LA DIGUE)

l'arbre de couche de l'autre côté du mât. Manœuvre très lente, qui durait chaque fois une dizaine de minutes et que les matelots accompagnaient d'une cantilène monotone, une invocation à Abdelkader el Geilani, le grand marabout protecteur des gens de mer.

ወ እ መ፡ዩ ቀ ሱ ሎ መ፡ው እ ተ፡አ ሚረ፡የ ኃላ ዎ፤
 ይ ቶ መ የ ጡ፡ወ ይ ገ ይ ሱ፡ኃ በ፡እ ግዚ እ ብ ሒ ር፤
 ወ ተ ዘ ከ ሩ፡ከ መ፡እ ግዚ እ ብ ሒ ር፡ው እ ቱ፡ረ ዳ እ ሆ መ፤
 ወ እ ግዚ እ ብ ሒ ር፡ል ዑ ል፡መ ደ ኃ ሂ ሆ መ፤
 ወ እ ፍ ቀ ር ዎ፡በ እ ፉ ሆ መ፡ው ሐ ከ ዎ ዎ፡በ ል ሳ ኖ መ፤
 ወ እ ኮ ኑ፡ር ቱ ዓ፡ል ዩ መ፡በ ሳ ዕ ሊ ሆ መ፤
 ወ እ ተ እ መ ገ ዎ፡በ ኪ ዳ ኑ፡ው ወ እ ቱ ለ፡መ ሐ ረ፡ው እ ቱ፤
 ወ ይ ለ ር፡ሎ መ፡ከ ሎ፡ኃ ጢ እ ቶ መ፡ው እ ያ ጠ ፍ እ መ፤
 ወ ያ ጠ ገ ገ ፡መ ይ ጢ፡መ ዓ ቱ፤
 ወ እ ያ ሂ ዩ ዩ፡በ ከ ሎ፡መ ቅ ሠ ፍ ቱ፤
 ወ ተ ዘ ከ ረ፡ከ መ፡ሥ ኃ፡እ መ፡ዓ ቱ፤
 መ ገ ረ ስ፡እ ም ከ ሆ መ፡ው ጽ ሐ እ ይ ገ ዝ እ፤
 ሚ መ ጠ ነ፡እ ም ዕ ኦ ዎ፡በ ገ ዳ ም፤
 ወ ወ ሀ ክ ዎ፡በ በ ድ ጡ፡ው መ ይ ጢ፡ው እ መ ከ ር ዋ ለ ል ግ ዚ እ ብ ሒ ር፤
 ወ ሀ ክ ዎ፡ለ ቅ ዱ ስ፡እ ስ ረ ኢ ል፡ው እ ተ ዘ ከ ሩ፡እ ይ ሆ፤
 እ እ ድ ኃ ኖ መ፡እ ም እ ዲ፡ፀ ር ሆ፤
 ዘ ለ ብ ረ፡ተ እ ም ረ ብ ግ ዝ ጽፋ ወ ወ ያ ከ ረ በ ሐ ት ለ ሚ ሆ እ

FRAGMENT GHEZ DU PSAUME LXXVIII.

Nous étions alors à l'époque du ramadan (huitième mois de l'année arabe), période de jeûne et de prières qui précède les grandes fêtes de l'Islam. Toute la nuit les marins récitèrent des versets du Coran.

J'avais tout le loisir de contempler le firmament superbement constellé; à l'horizon brillait de tout son éclat la Croix du

Sud. C'était une de ces merveilleuses nuits des tropiques dont le souvenir ne peut s'effacer. Notre barque traçait dans les ondes phosphorescentes un sillon argenté et, de tout côté, les poissons nageant à la surface de l'eau produisaient des lignes lumineuses, parfois étincelantes. Au loin on apercevait la lueur du phare de Massaouah.

Après un long et pénible voyage dans l'intérieur, c'est une véritable jouissance pour l'Européen de se retrouver sur mer. La mer est comme une vieille connaissance que l'on aime, qui nous rapproche du monde civilisé; c'est le chemin qui, un jour, du moins tous l'espèrent là-bas, nous ramènera dans notre lointaine et chère patrie.

ENCORE A PROPOS DES OSSELETS DIVINATOIRES

1AU SUD DE L'AFRIQUE

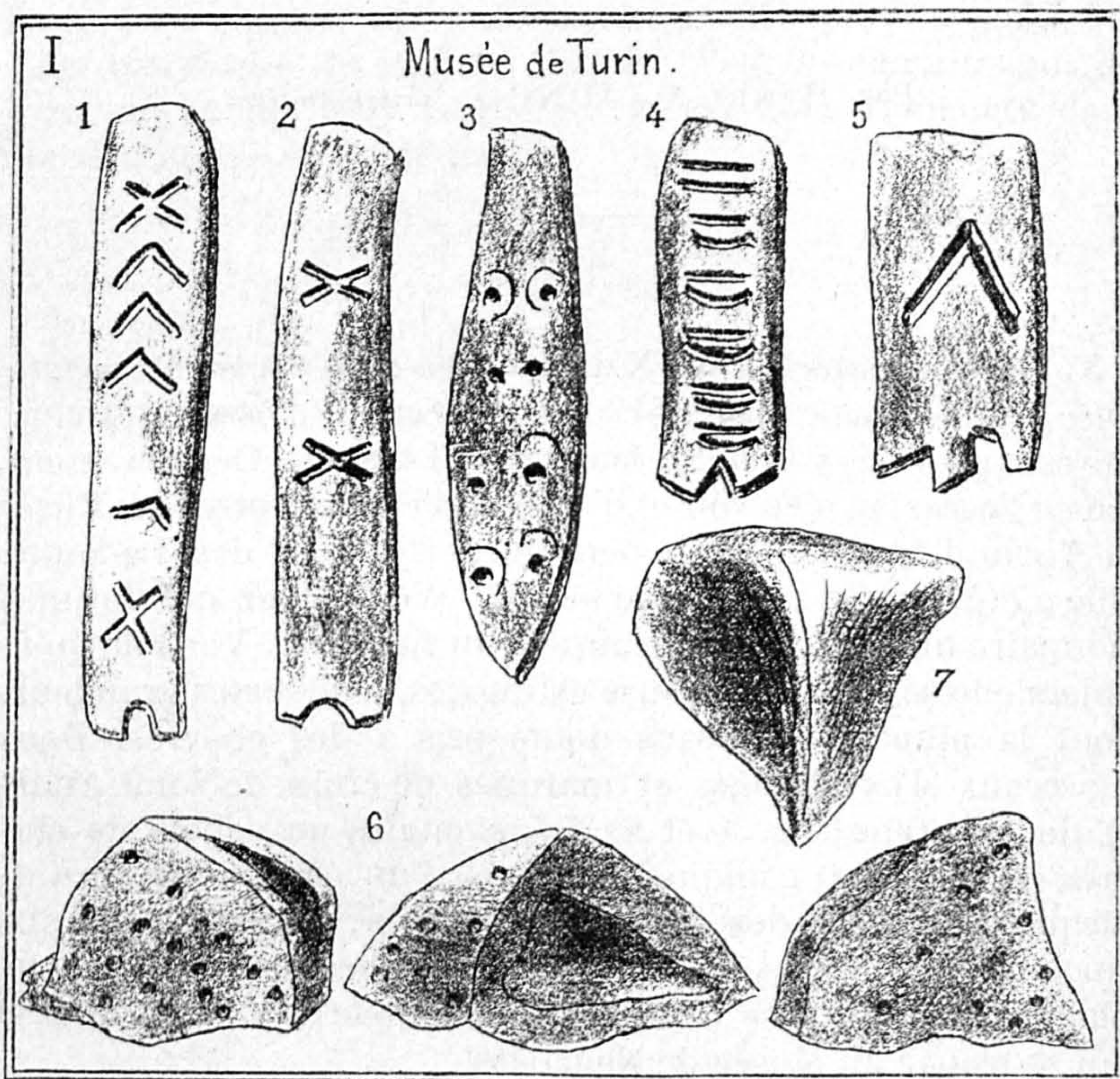
Par HENRI-A. JUNOD, *missionnaire.*

J'ai signalé dans le tome X du *Bulletin de la Société Neuchâtoise de Géographie* (page 464) deux collections d'osselets divinatoires rapportées par M. Ed Jacottet du Lessouto. Dernièrement, j'ai eu l'occasion d'en voir et d'en étudier deux autres au Musée de Turin. L'une d'elles provient aussi du pays des Ba-Souto. Elle a été donnée à ce Musée par M. Weitzæcker qui fut missionnaire durant quelques années au Lessouto. Voici de quels objets elle se compose : douze astragales de diverses grandeurs dont la plupart sont sans doute pris à des chèvres. Deux morceaux d'os allongés et marqués de croix de Saint-André et de chevrons (fig. 1 et 2). Deux ongles ou sabots de chèvres (?) de forme conique, marqués d'un certain nombre de disques (sur une des faces, sept disques; sur une autre dix, sur une autre dix-sept (fig. 6). Cette collection est très semblable à la première de celles qu'a rapportées M. Jacottet et qui se trouve au Musée de Neuchâtel.

La seconde de celles que contient le Musée de Turin offre plus d'intérêt encore, car elle vient des régions du Zambèze moyen, de Kazoungoula, et fait partie d'une importante collection ethnographique réunie par le missionnaire L. Jalla. Elle comprend : deux astragales, trois morceaux de corne ou d'ivoire allongés, tout à fait dans le genre de ceux des Ba-Souto mais portant d'autres dessins (fig. 3, 4 et 5) et une sorte d'écaille (de crocodile ?) triangulaire (fig. 7). Tous ces objets, de même que

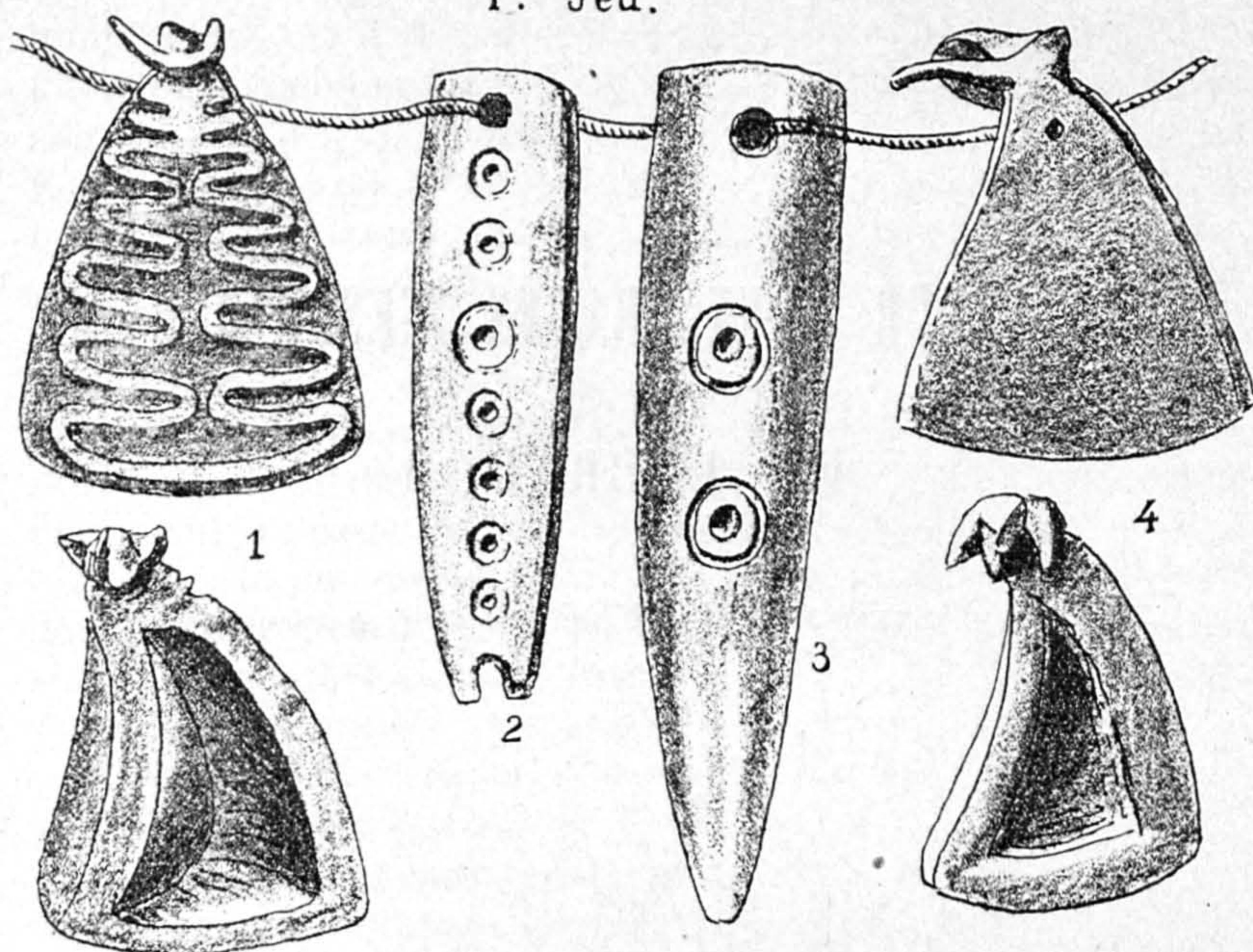
ceux des collections soutu, sont percés et réunis par une chaîne. Evidemment la coutume des devins soutu et zambéziens, c'est de porter leur arsenal divinatoire suspendu en bandoulière, tandis que les Ba-Ronga conservent leurs osselets dans des paniers spéciaux.

Remarquons que *l'astragale* se retrouve partout dans ces collections. C'est l'osselet magique d'un bout à l'autre du Sud de

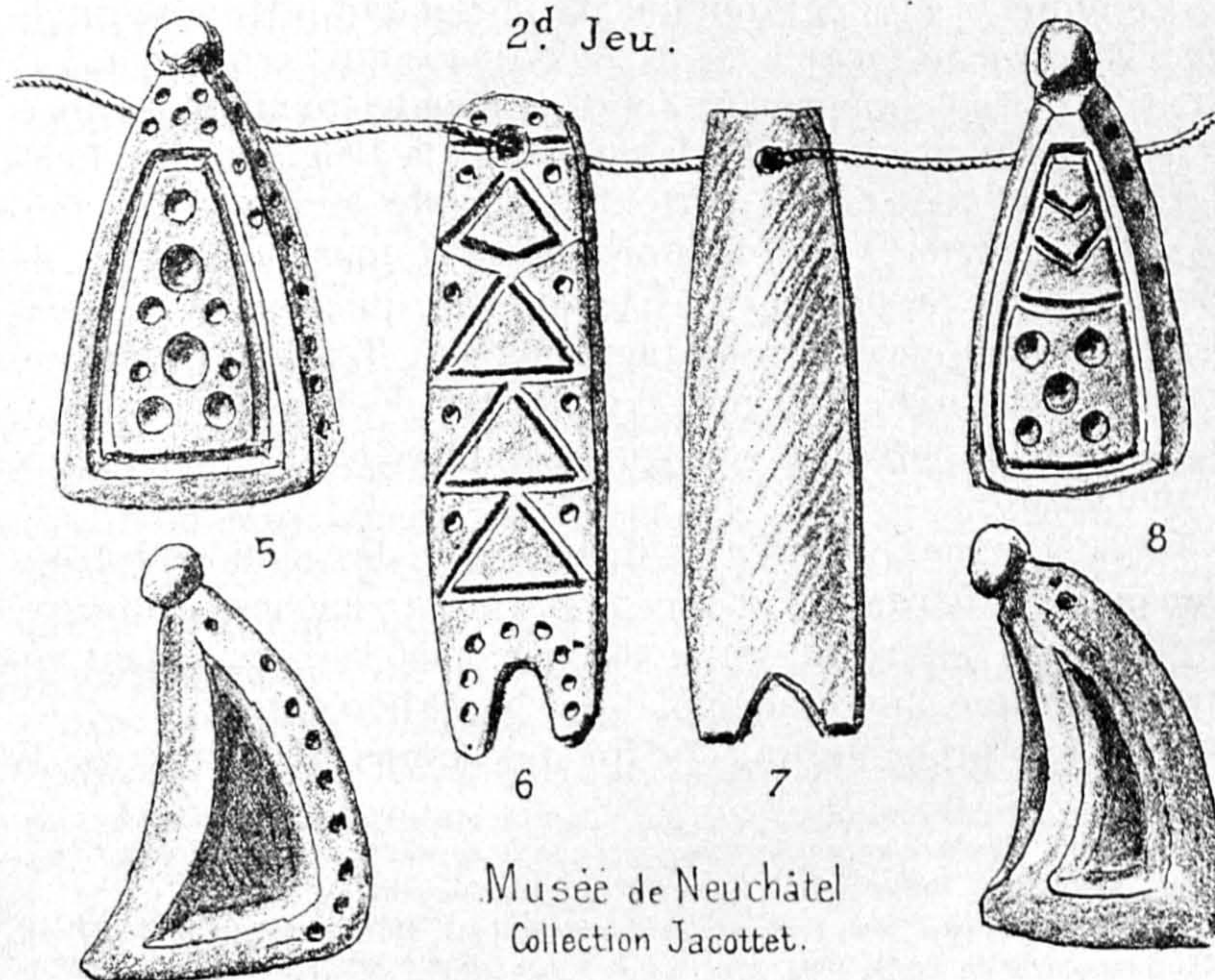


l'Afrique. Mais quel est le système d'interprétation des devins soutu et rotsé ? Que signifient entre autres ces fiches allongées que l'on retrouve dans toutes ces collections et qui sont totalement absentes de celles des Ba-Ronga ? Correspondraient-elles aux coquilles des devins ronga ? C'est ce que nous ne savons pas encore, mais il est à espérer que les missionnaires travaillant au sein de ces tribus pourront y découvrir ce système et nous le révéler avant que ces curieuses pratiques aient disparu

1^{er} Jeu.



2^d Jeu.



Musée de Neuchâtel
Collection Jacottet.

M. Borel. del.

V. RITTINGER. sc.

NOTE SUR DEUX CRANES D'ESQUIMAUX

DU LABRADOR

Par ALEXANDRE SCHENK, *Docteur ès-sciences.*

Les Esquimaux sont intéressants par le fait qu'au point de vue anatomique et ethnographique ils présentent une très grande analogie avec les peuplades troglodytiques qui occupèrent, à la fin de la période quaternaire (époque magdalénienne), les abris sous roche et les grottes de la Suisse, de la Belgique, du Périgord, etc. L'analogie est surtout frappante lorsque l'on compare les caractères anthropométriques et morphologiques de ces peuples hyperboréens avec le squelette quaternaire de *Chancelade*, si bien décrit par M. le professeur Testut¹. De même, les mœurs et industries des Troglodytes de l'époque magdalénienne se rapprochent énormément de celles des Esquimaux actuels².

En effet, pour retrouver les instruments des stations *paléolithiques* de la dernière époque quaternaire : haches, couteaux, grattoirs en pierre ou en os, flèches, harpons, etc., il faut remonter jusque chez ces populations hyperboréennes.

Il est fort probable qu'à la fin des temps quaternaires, la

¹ L. Testut. *Recherches anthropologiques sur le squelette quaternaire de Chancelade* (Dordogne). Bulletin de la Société d'Anthropologie de Lyon, 1889.

² G. Hervé. *La race des Troglodytes magdaléniens*. Revue mensuelle de l'École d'Anthropologie de Paris, 1893.

température étant devenue plus douce, une partie des populations magdaléniennes a émigré à la suite du renne vers les contrées froides où il allait s'établir, c'est-à-dire vers le Nord-Est européen, vers le Nord-Ouest et les Terres arctiques avant la rupture des communications terrestres avec l'Amérique ¹.

Les Esquimaux seraient ainsi les descendants des populations qui vivaient dans l'Europe occidentale à la fin des temps quaternaires.

Les crânes d'Esquimaux du Labrador ne sont pas très connus, presque toutes les études ayant été faites sur des crânes provenant du Groenland.

J'ai pensé, en conséquence, qu'il y aurait quelque intérêt à donner une courte description des deux crânes anciens que possède le musée de Lausanne, ainsi que leurs principales mensurations. Ces dernières ont été prises suivant les *Instructions craniologiques et craniométriques de la Société d'Anthropologie de Paris*, rédigées par Broca.

Les crânes d'Esquimaux présentent une très grande homogénéité de caractères; tous sont dolichocéphales avec des indices céphaliques moyens de 71-72; la crête sagittale est fortement marquée; ils sont leptorhiniens, mésosèmes, ou plus généralement mégasèmes. Les os malaires sont forts et d'une configuration grossière; le diamètre bi-jugal est très élevé.

Crâne n° 1.

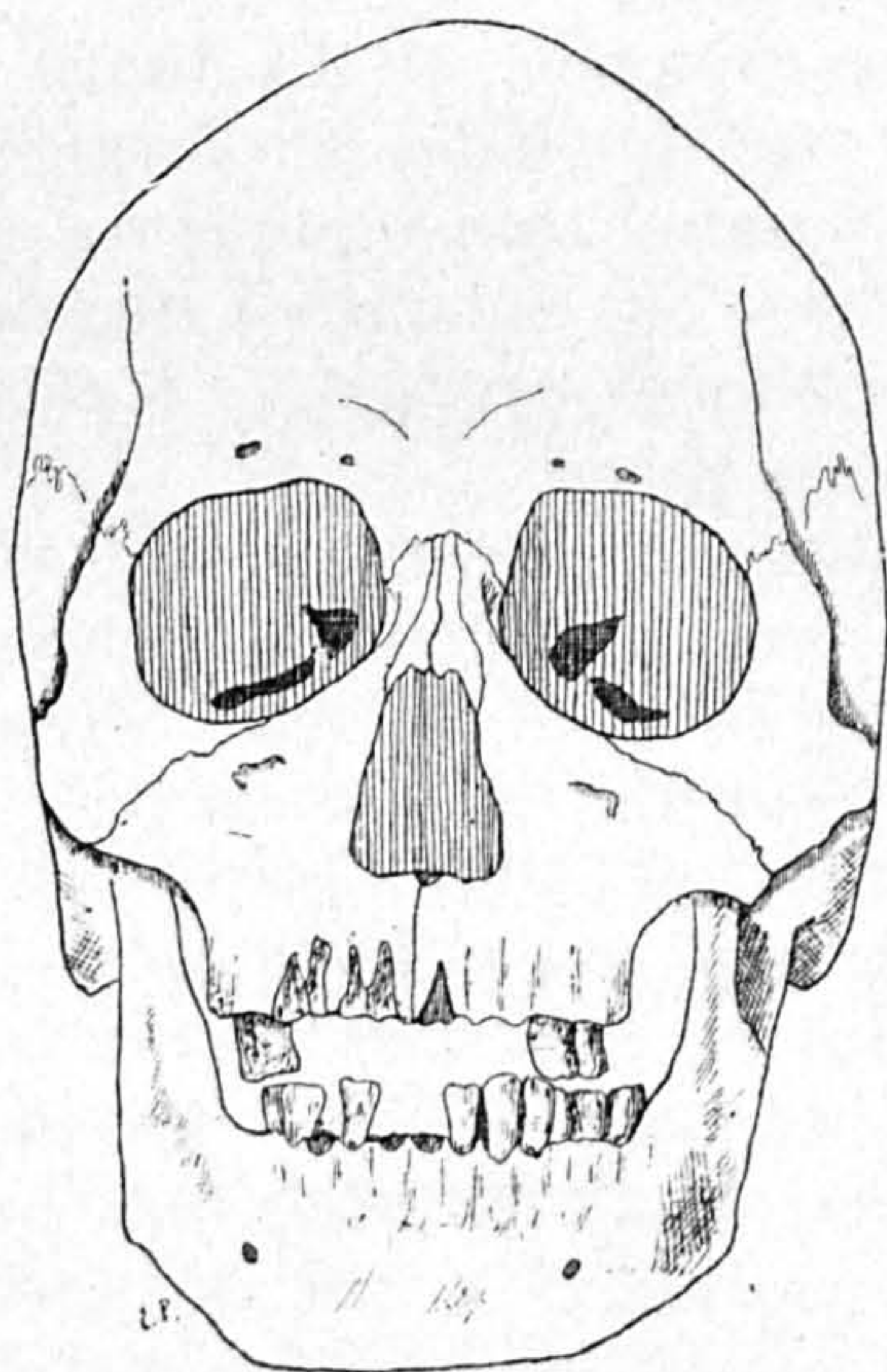
Ce crâne, excessivement bien conservé, appartient à un individu masculin âgé d'environ quarante ans. Les crêtes et les lignes d'insertion musculaires sont bien marquées; les dents sont bien développées; les sutures crâniennes ne sont pas oblitérées. La suture coronale est excessivement simple; il en est de même de la sagittale dans sa région antérieure; la suture lambdoïde, par contre, est très compliquée. Le ptérion est normal; il n'existe pas d'os wormiens.

Norma facialis. Vu de face, le crâne présente un front plutôt bas, étroit, légèrement fuyant. Les arcades sourcilières sont

¹ G. Hervé. *L'Ethnogénie des populations françaises*. Revue mensuelle de l'École d'Anthropologie de Paris, 1896.

presque nulles mais constituent une glabelle légèrement proéminente; les bosses frontales sont peu développées; un peu au-dessus du point métopique la crête sagittale excessivement marquée se relève, en même temps que le front s'acumine dans son tiers supérieur. Le crâne est franchement hypsicéphale, presque scaphocéphale. Les crêtes temporales sont bien dessinées et peu divergentes ainsi qu'en témoigne un indice stéphanique très élevé de 92,38.

Les bords sus-orbitaires sont minces, tranchants, pourvus



de trous sus-orbitaires; les orbites sont profondes, arrondies, mésosèmes, avec un indice de 87,5 frisant la mégasémie. La racine du nez non enfoncée est étroite, ainsi que l'espace inter-orbitaire; les os nasaux sont projetés en avant et s'adossent suivant un angle aigu; l'ouverture nasale, haute et étroite, se termine à sa région inférieure par deux échancrures, en forme de larges gouttières situées de chaque côté de l'épine nasale et distinctement visibles jusqu'au bord inférieur du maxillaire supérieur. Le nez fortement leptorhinien a un indice de 41,07.

La face, quoique haute, est cependant fort élargie, grâce au développement des os jugaux qui sont épais, massifs, inégaux,

fortement saillants; toute la moitié antéro inférieure du malaire est déjetée en haut, en avant et en dehors; il y a également une légère ampliation de l'apophyse malaire du maxillaire supérieur. La région sous-nasale de ce dernier, assez élevée, est légèrement projetée en avant, déterminant un plan passablement oblique. L'arcade alvéolaire, régulièrement développée, ne porte plus que les premières vraies molaires et la deuxième prémolaire gauche; ces dents sont bien conservées et ne présentent aucune trace d'usure.

Norma lateralis. Cette vue montre un crâne passablement élevé et prognathe. L'épine nasale saillante est bien développée, la racine du nez est faiblement déprimée et la glabelle, quoique un peu proéminente, ne forme qu'une légère tubérosité; la saillie iniaque est complètement nulle.

La courbe antéro-postérieure de la voûte crânienne s'élève un peu obliquement à partir de la glabelle, puis un peu au-dessus du métopion s'incurve régulièrement jusqu'en un point situé à l'union du tiers antérieur et des deux tiers postérieurs de la courbe sagittale. Le bregma est en même temps le vertex. Du tiers antérieur de la sagittale, la courbe descend régulièrement jusqu'au bas de l'écaille occipitale, sans que celle-ci soit projetée en un fort chignon. La courbe sous-occipitale est légèrement bombée et ne permet pas aux condyles de l'occipital de reposer sur le plan horizontal.

L'apophyse mastoïde est relativement petite; les arcades zygomatiques sont bien développées; les lignes temporales sont fortement marquées et passablement élevées.

Norma verticalis. Cette vue offre la forme d'une ellipse très allongée et d'une grande régularité; les bosses pariétales sont totalement nulles. La saillie médiane, en forme de crête, parcourt le sommet du crâne d'un point situé à l'union du tiers antérieur et des deux tiers postérieurs de la courbe frontale jusqu'à l'obélion. De la crête partent deux plans inclinés qui descendent jusqu'aux lignes temporales et là se continuent presque brusquement avec les faces latérales du crâne, ces faces figurant deux plans verticaux à peu près parallèles; il s'en suit que la voûte du crâne présente absolument la forme d'un toit.

Les arcades zygomatiques très développées sont fortement visibles (phénozygie).

Norma occipitalis. Cette vue permet de prendre connaissance de l'élévation de la voûte du crâne; cette dernière est haute, à sinciput conique indiquant un crâne franchement hypsicéphale. La saillie des bosses cérébrales de l'occipital, qui est un caractère de race chez les Esquimaux, est très atténuée chez ce crâne; toutefois l'occipital présente un très fort développement transversal à l'union de ses régions cérébrale et cérébelleuse. Les lignes courbes occipitales supérieure et inférieure sont très faiblement marquées. Il existe un trou pariétal à l'obélion.

Norma basalis. Le trou de l'occipital a la forme d'un rhombe et présente de très grandes dimensions; les condyles de l'occipital sont gros; la voûte palatine est profonde, elliptique, régulièrement développée, avec un indice de 72,72.

Le maxillaire inférieur présente une très forte ossature bien que les lignes d'insertion musculaires soient peu marquées; sa branche horizontale est haute, large et épaisse; le point mentonnier est proéminent, la ligne symphysaire concave faiblement dessinée; le menton est large. La branche montante est plutôt basse mais élargie, l'échancrure sigmoïde nettement découpée. L'angle goniale arrondi à son sommet est fortement obtus. L'arcade alvéolaire parabolique porte des dents absolument intactes. Toutes existent, sauf les deux incisives médianes et la canine droite. Les apophyses géni bien développées sont situées à 5 mm. l'une de l'autre.

Crâne n° 2.

Ce crâne, comme le précédent, est très bien conservé; il paraît avoir appartenu à un individu masculin déjà âgé, car la suture coronale est oblitérée sur ses côtés, la sagittale à l'obélion; en outre plusieurs alvéoles de la mâchoire inférieure sont oblitérés. Les sutures coronale et sagittale sont très simples dans toute leur longueur; la lambdoïde, au contraire, est passablement compliquée. Il n'y a pas d'os wormiens.

Ce crâne, moins dolichocéphale que le précédent, a un indice céphalique de 72,63 se rapprochant ainsi davantage de la moyenne des crânes de la race. Tous les caractères sont du reste un peu plus atténués.

Norma facialis. Cette vue fait voir un crâne et une face bien

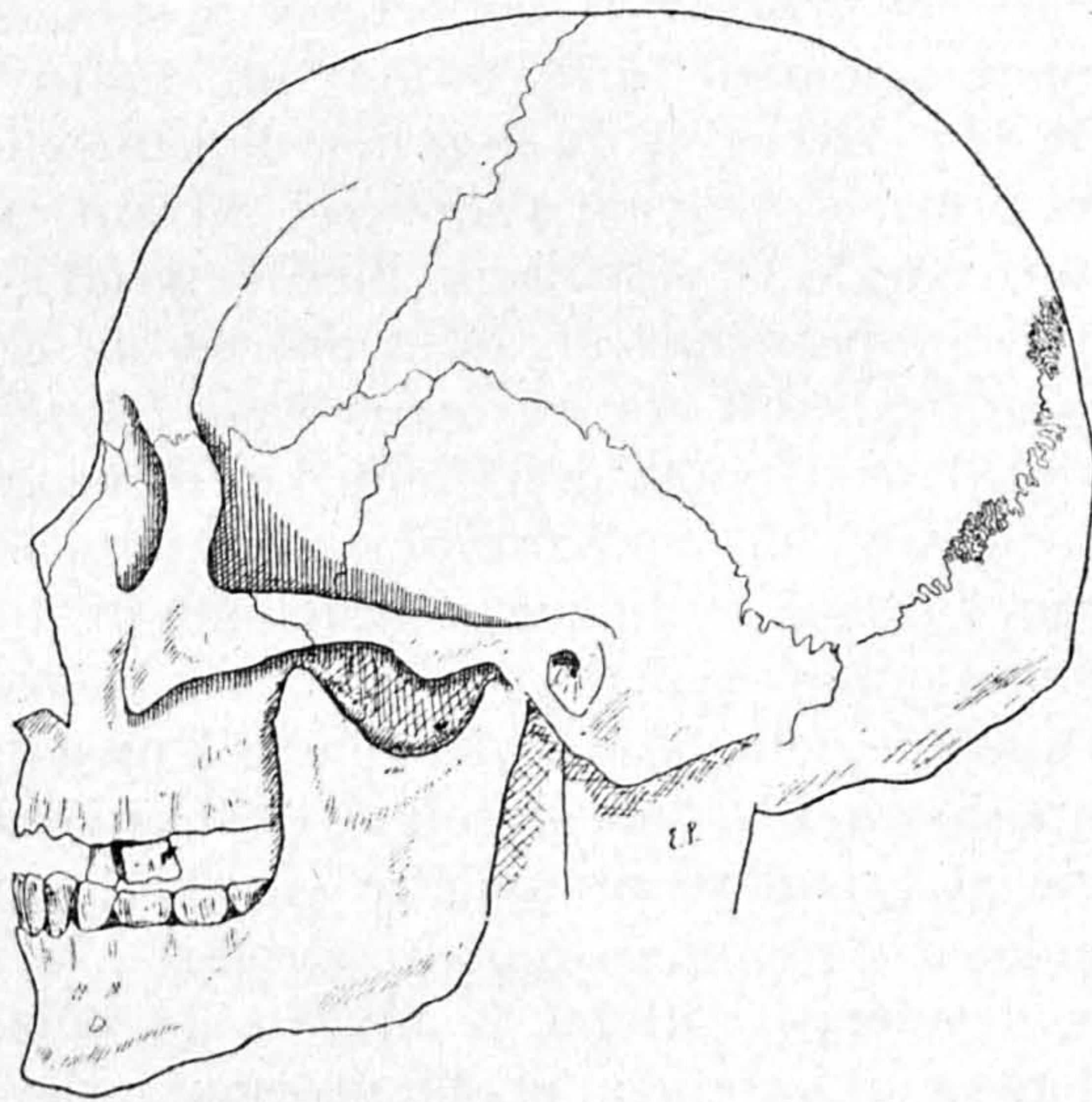
développés. Le front est un peu plus élargi que dans le crâne précédent, plutôt bas, légèrement fuyant, à crête sagittale bien marquée, mais relativement peu développée. La voûte crânienne présente un contour faiblement ogival. Les bosses frontales petites et faiblement marquées sont peu distantes l'une de l'autre; les arcades sourcilières bien dessinées sont surtout développées du côté interne; elles constituent, en se réunissant, une glabelle légèrement proéminente. Les lignes temporales bien marquées ne sont pas très divergentes; l'indice stéphannique encore assez élevé atteint 86,6.

Les bords sus-orbitaires sont rectilignes, minces, tranchants, percés de trous sus-orbitaires; les orbites profondes, volumineuses, transversalement dirigées ont un indice fortement mésosème de 87,5. La racine du nez, non déprimée, est étroite, les os nasaux projetés en avant s'adossent suivant un angle obtus; l'ouverture nasale est assez large, l'indice nasal leptorhinien atteint 46,15; les impressions digitales placées de chaque côté de l'épine nasale existent encore, mais sont beaucoup moins accentuées que dans le crâne précédent. Les os malaïres, massifs, épais, saillants, de configuration grossière, déterminent une face large; le diamètre bi-zygomatique atteint 134 mm. La région sous-nasale du maxillaire supérieur est élevée et constitue un plan quelque peu oblique qui s'étend à presque toute la mâchoire supérieure. L'arcade alvéolaire porte encore quelques dents (canine et première prémolaire gauches, canine, première prémolaire et première molaire droites); la racine des canines très développée atteint le niveau de l'épine nasale. Toutes ces dents sont fortement et obliquement usées d'avant en arrière. Les fosses canines sont comblées.

Norma lateralis. Vu de profil le crâne est élevé et prognathe; l'épine nasale est bien développée; la racine du nez est à peine déprimée et les os nasaux projetés en avant; les arcades sourcilières bien développées constituent un bourrelet à la base du front. La courbe antéro-postérieure s'élève d'abord obliquement de la glabelle au métopion, puis s'incurve régulièrement jusqu'à deux centimètres au-devant du bregma. La courbe est plane jusqu'au point situé à l'union du tiers antérieur et des deux tiers postérieurs de la suture sagittale; elle descend de ce point régulièrement et presque verticalement jusqu'au lambda. La partie cérébrale de l'occipital est légère-

ment projetée en arrière; le fort développement de la courbe sous-occipitale empêche les condyles de l'occipital de reposer sur le plan horizontal. L'inion est nul; le ptérion est normal, les apophyses mastoïdes relativement petites; les arcades zygomatiques sont bien développées. Les lignes musculaires temporales bien marquées sont passablement élevées.

Norma verticalis. Vu par en haut le crâne a la forme d'un ovale allongé un peu élargi dans sa région frontale avec un rétrécissement assez marqué de la partie occipitale. Les arcades



zygomatiques sont fortement visibles sur les côtés du crâne (phénozygie); les bosses pariétales sont faiblement marquées. La saillie médiane, en forme de crête, parcourt le sommet du crâne du métopion jusqu'au milieu de la courbe sagittale; de cette crête partent deux plans inclinés qui donnent à la voûte crânienne l'aspect d'un toit; les plans latéraux, à peu près verticaux et parallèles, sont cependant légèrement bombés.

Norma occipitalis. Cette vue montre encore un crâne élevé, à sinciput conique, hypsicéphale. Les bosses cérébrales de l'occipital forment une légère saillie, mais, par contre, la dilatation transversale de l'occipital est assez élevée. La région sous-inia-

que est bien développée, la ligne courbe occipitale supérieure est bien marquée; la ligne courbe inférieure est complètement nulle.

Norma basalis. La base du crâne présente un trou de l'occipital rhombique assez volumineux; les condyles de l'occipital sont gros; la voûte palatine n'est pas très profonde; elle est allongée, parabolique, avec un indice de 67,85.

Le maxillaire inférieur présente une ossature passablement forte; les lignes d'insertion musculaires ne sont cependant pas très visibles. La ligne symphysaire, fortement convexe, se termine par un point mentonnier proéminent. Le menton est étroit, saillant. La branche montante peu élevée est large; l'échancrure sigmoïde présente de grandes dimensions. L'angle goniale, arrondi à son sommet, est obtus. L'arcade dentaire hyperbolique ne possède plus que la première molaire gauche, la canine et la première molaire droites; ces dents sont fortement usées d'avant en arrière. Les alvéoles des vraies molaires sont complètement oblitérées. Les apophyses géni plutôt petites sont placées à une distance de 5 mm. l'une de l'autre.

. . .

La capacité crânienne a été calculée par le procédé de l'indice cubique, c'est-à-dire en divisant le demi-produit des trois diamètres (antéro-postérieur maximum, transversal maximum et basio-bregmatique) par le nombre ou indice obtenu par M. Manouvrier dans ses recherches sur l'indice cubique du crâne ¹, soit 1,14, comme représentant le rapport de la capacité réelle au demi-produit des trois diamètres. Cette capacité assez élevée atteint 1518 centimètres cubes pour le crâne n° 1 et 1548 pour le n° 2. Ces chiffres sont voisins de ceux obtenus par Broca. En effet, d'après ses recherches, le crâne esquimau masculin cube, en moyenne, 1535 centimètres cubes.

. . .

Les deux crânes d'Esquimaux du Labrador du Musée de Lausanne sont très allongés, proportionnellement étroits et par conséquent fort dolichocéphales; ils sont à peu près

¹ Manouvrier *Sur l'indice cubique du crâne.* (Association française pour l'avancement des Sciences, 1880.)

aussi hauts que larges et surmontent des faces dont le diamètre bi-zygomatique est très élevé. Ils sont en outre leptorhiniens et mésosèmes et présentent une très grande analogie de caractères.

Il est intéressant de comparer quelques-uns de leurs chiffres avec ceux obtenus par M. Spengel sur deux autres crânes d'Esquimaux du Labrador de la collection Blumenbach. Ces derniers sont aussi très allongés et étroits et ne présentent pas de notables différences :

	Musée de Lausanne.	Collection Blumenbach.
Diamètre antéro-postérieur maximum	192 et 190	195 et 188
» transversal	134 et 138	135
» bi-zygomatique	137 et 134	133 et 135
Circonférence horizontale totale	540 et 533	523

Les crânes d'Esquimaux du Labrador, autant qu'ils sont connus, appartiennent au même type et ne paraissent pas différer énormément de ceux beaucoup plus nombreux qui proviennent du Groenland.

En effet, sur une série de 21 crânes étudiés par Broca, l'indice céphalique moyen atteignait 71,7; Davis a trouvé pour 14 crânes un indice de 71,3; Virchow, pour 5 crânes, un indice de 71,8 (*Archiv für Anthropologie*, IV, page 76); Bessels, pour 100 crânes du détroit de Smith (extrême Nord) a obtenu un indice moyen de 71,37 (*Archiv für Anthropologie*, VIII, page 120); Welcker, un indice de 72,2 pour 29 crânes. (*Archiv für Anthropologie*, XVI, page 135). Les crânes d'Esquimaux du Groenland du Museum de Paris ont en moyenne un indice de 71,80 pour les hommes et de 73,36 pour les femmes (*Crania ethnica*, page 440). Enfin, tout dernièrement, M. le docteur W. Sommer (*Bibliotheca zoologica. Heft 20, Lieferung 3*) a obtenu un indice moyen de 72,4 pour trois crânes groenlandais d'Asakak.

Ces quelques chiffres, ainsi que toutes les mesures cranio-métriques qu'il serait trop long d'énumérer, se correspondent parfaitement.

En conséquence, il est permis de conclure qu'il n'y a pas de différences anthropométriques marquées entre les Esquimaux du Labrador et ceux du Groenland. Ils proviennent de la même souche ethnique et appartiennent à la même famille.

CRANES D'ESQUIMAUX DU LABRADOR

(Musée de Lausanne.)

MENSURATIONS		N° 1	N° 2	MENSURATIONS		N° 1	N° 2		
		↑ O	↑ O			↑ O	↑ O		
Diamètres	Capacité crânienne ap- prochée	4548	4548	Hauteur totale de la face (ophryo-alvéolaire)		91	96		
	Antéro-postérieur maxi- mum	492	490	Hauteur de la face (naso- alvéolaire)		74	74		
	Antéro-postérieur méto- pique	489	487	Orbites	{	Longueur		35	35
	Transversal maximum . .	434	438			Largeur		40	40
	» bi-auriculaire	404	404	Nez	{	Longueur		56	52
	» bi-mastoïdien	427	425			Largeur		23	24
	» occipital ma- ximum	444	409	Voûte palatine	{	Longueur		55	56
	» frontal maxi- mum	405	442			Largeur		40	38
	» frontal mini- mum	97	97	Ligne alvéolo-basilaire . .		403	400		
	Vertical basio-bregma- tique	434	434	Largeur bicondylienne . .		403	445		
Courbes	Horizontale totale . . .	540	533	Mandibule	{	» bigoniaque		96	104
	» antérieure	300	290			» bimentonnaire		50	43
	» postérieure	240	243			Hauteur symphisaire . .		38	30
	Transversale totale . . .	446	443			» molaire		27	26
	» sus-auriculaire . . .	300	297			Branche longueur		50	46
	Sous-cérébrale	17	22			» largeur		44	40
	Frontale cérébrale . . .	424	442	Indices	{	Corde gonio-symphi- saire		97	92
	Pariétale	447	422			Courbe bigoniaque . . .		203	497
	Occipitale supérieure . .	63	72			Longueur = 400 { largeur		69,79	72,63
	» inférieure	65	55			haut		69,79	70,52
	Ligne naso-basilaire . .	406	402			Largeur = 400 : hauteur		400	97,4
	Longueur du trou occipitl.	39	39			Frontal		92,38	86,60
	Largeur du trou occipitl.	33	30			Fronto-zygomatique :			
	Bi-orbitaire externe . .	406	408			n° I		76,64	70,8
	Bi-jugale	446	446			n° II		83,58	70,84
	Interorbitaire	49	49			Occipital		84,6	76,92
	Bi-zygomatique maxim ^m .	437	434			Facial :			
	Bi-maxillaire maximum.	407	401			n° I		66,42	74,64
	» minimum	64	66			n° II		54,01	55,22
	Hauteur de la face inter- maxillaire	20	22			Orbitaire		87,5	87,5
			Nasal		44,07	46,45			
			Palatin		72,72	67,85			
			du Prognathisme (Flower)		97,47	98,02			

DE CARLTON-HOUSE AU FORT PITT

(SASKATCHEWAN)

Par ÉMILE PETITOT, *ancien missionnaire, curé de Mareuil-lès-Meaux*
(Seine-et-Marne, France)

Le fort La Montée ou Carlton-House est situé par 52° 52' de latitude Nord, et 108° 50' de longitude Ouest de Paris, sur la rive droite de la *Kisis-Kadjiwânn-Sipi* ou Grand-Rapide, que les Français de la découverte nommèrent rivière Du Pas, et les Anglais, qui les remplacèrent, *North-Saskatchewan*.

Ce poste de troque de la Compagnie de la Baie d'Hudson est à 200 lieues kilométriques d'Edmonton-House, d'un côté, et à 241 lieues de Winnipeg City, de l'autre. Son enceinte, en palissades de 5 mètres de haut, flanquée de bastions et munie d'un blockhaus, peut avoir 80 mètres carrés. C'est un préau herbeux autour duquel sont disposés maison de maître, bureaux, cuisine, hangar à provisions, magasins à fourrures et de vente, forge, échoppe des charpentiers et cases des serviteurs du fort.

A la tombée de la nuit, on congédie les Indiens, et les portes du blockhaus sont duement fermées et verrouillées.

Ni champ, ni jardin autour de ce poste exclusivement commercial. On n'y voit que la verte prairie, coupée de buissons, bordée d'un côté par le courant opalin de la *Kisis-Kadjiwânn*, de l'autre par les déclivités boisées et multicolores du Coteau-peinturé, sur lesquelles descendent de longs rubans de route.

A une petite distance fument quelques loges pointues de Cris, d'où sortent les exclamations glapissantes du jeu-de-mains, accompagnées du retentissement monotone et saccadé du tambour basque.

Tel j'avais vu, en 1862, le fort Garry, au bord de la Rivière Rouge. *Quantum mutatus ab illo!*

Carlton-House possède, dit-on, 900 clients; mais, sur ce nombre, il faut compter les 600 Métis franco-cris ou tchippeways de Saint-Laurent, un village nouvellement établi sur la *South-Saskatchewan* ou Fourche des Gros-Ventres, à 25 milles anglais de La Montée.

Précisément, le missionnaire-curé de ces bonnes gens, M. André, un Bas-Breton, était à Carlton. Je l'avais vu au fort Garry, en 1862, un peu avant que le général américain Sibley en fit son plénipotentiaire attitré auprès des Sioux mutinés. Il me remit mon courrier d'Europe. Mon bon évêque, alors à Paris, me mandait formellement de ne pas entreprendre le voyage de vacances que l'on m'avait accordé, mais de retourner aussitôt à ma mission, qui, disait-il, ne pouvait se passer de mon ministère.

Je fus donc arrêté en route, et résolu d'aller attendre de nouvelles instructions dans la mission de mon vicariat apostolique la plus voisine de Carlton. C'était celle du lac La Biche, dont 643 kilomètres et demi me séparaient vers le Nord-Ouest. Aussitôt il fut convenu que je partirais pour cette résidence avec la caravane de l'excellent et cordial M. Paimbrun, commandant du fort *Red-Deer*, lequel complétait alors son chargement à Carlton, et que le bon Père André me prêterait un de ses chevaux de selle pour aller jusqu'au fort Pitt, que je devais rencontrer en route.

Mais à cette fin, il fallait que j'allasse chercher le susdit quadrupède à la nouvelle mission de M. André, et celui-ci m'y entraîna dans son buck-board, une sorte de casse-cou américain tout en fer, composé d'un tremplin reposant sans ressorts sur les deux essieux, et surmonté d'un siège sans capote.

A la vérité, je me serais bien passé d'une visite à Saint-Laurent, tant ce village avait un aspect misérable. Sur les bords de la *Makoyanis* ou Fourche des Gros-Ventres, au péage Fisher et en face de la maison de commerce du Métis Letendre dit Battoche, soixante-douze cabanes en troncs d'arbres et en torchis

sortaient à peine de terre comme autant de porcheries ou d'informes caches-à-viande. Ni portes, ni chevrons; pas plus de fenêtres que de portes. Toutes étaient jetées sans plan et sans ordre, dans un curieux méli-mélo, sur une pointe basse formée par un fer à cheval de la rivière.

Ce n'est pas que les Métis français n'excellent à équarrir et à scier le bois de longueur, ni à construire de bonnes et solides maisons; mais voilà, ce hameau n'était qu'un campement de voyageurs, le cantonnement d'hiver de chasseurs de bisons arrivés de la Rivière Rouge l'été d'auparavant, curé en tête, pour venir dépeupler les vastes prairies du *Far West*, et que les récents événements survenus au fort Garry avaient forcés à s'établir pour toujours dans cette lointaine Saskatchewan, bienheureux que le gouvernement canadien leur permit d'y installer leurs pénates.

M. Lawrence Clarke, grand ami de M. André et homme tout dévoué aux intérêts des Bois-Brûlés, qui depuis l'élurent pour les représenter au parlement d'Ottawa, se déclara leur protecteur et plaida chaleureusement leur cause. On leur accorda des terres. Mais, lors de mon passage, rien n'était encore terminé, et les Métis étaient encore en suspens, ignorant si on les accueillait ou si on les renverrait dans le désert.

Nous mêmes pied à terre devant le presbytère provisoire. Oh! cette chaumine, qu'elle était drôle! Point de porte; un simple châssis en parchemin de bison en tenait lieu et ne fermait qu'avec un loquet de bois. Pour fenêtres, encore des parchemins. Sur la toiture plate et en terre battue, fleurissait toute une population aérienne de pâles absinthes, d'épilobes aux tyrses roses, d'églantiers odorants, et jusqu'à un jeune saule pleureur que la main du bon missionnaire n'avait certainement pas planté.

C'était bucolique et même un peu élégiaque, eu égard au saule pleureur.

L'intérieur répondait à ces dehors agrestes. Trois grossières cloisons formaient une cuisine, une chambre à coucher et une chapelle. Il n'y avait pas de portes entre ces trois pièces. Dans la chapelle, une table servait d'autel et était précédée de trois escabelles sur un plancher en madriers dégrossis à la hache. Point de bancs; on s'asseyait à terre, jambes croisées à l'indienne.

Dans la chambre, ni lit, ni table, ni armoire. On couchait sur le plancher recouvert d'une peau de bison, tout habillé et entortillé dans une couverture de laine, encore à l'indienne.

Dans la cuisine on aurait pu fricoter et épler à l'indienne également; mais elle n'était pas utilisée, vu que M. André prenait ses repas en pension bourgeoise, chez son paroissien le plus influent, chef des six cents Métis de l'endroit, le bon Gabriel Dumont, le plus adroit chasseur de bisons de tout le pays, et qui ignorait encore les péripéties et la future célébrité que la Providence, ou plutôt la malheureuse insurrection de 1885, lui réservait pour l'avenir.

Ce fut chez lui que nous descendîmes et que je pris mon repas. Or je puis assurer que, pour un homme qui, comme moi, arrivait du Cercle arctique et qui venait de passer douze ans au régime du renne maigre et du thé noir moisi, l'ordinaire du bon Gabriel fut un festin de Balthazar.

Mais pourquoi l'ingénieux Métis nous servit-il ses pommes de terre dans un de ces superbes vases blancs, munis d'un œil peint au fond, que nous cachons soigneusement dans une table de nuit? Était-ce parce qu'elles étaient en robe de chambre?

Ayant passé huit jours dans la compagnie de ces braves Métis, je pourrais ici m'étendre longuement sur leurs mœurs et leurs coutumes de chasseurs émérites, d'autant qu'ils devaient bientôt les oublier pour contracter celles du laboureur et du fermier, qui conviennent beaucoup mieux à une colonie naissante. Mais j'ai hâte de continuer mon voyage.

Le 22 septembre 1873, on m'apporta de Carlton, avec la nouvelle que ma caravane m'attendait, une lettre de la Rivière Rouge portant cette curieuse suscription:

« Monsieur Petitot Kesséssaway,

« à la Montée.

« Saskatchewan. »

Stupéfait, je décachetai la lettre et lus ce qui suit:

« Mon cher Petitot,

« Je vous ai vendu un violon, l'automne dernier, et j'en attends encore le paiement. J'espère que vous me l'enverrez le printemps prochain avec les charrettes. Envoyez-moi aussi

quelques renards et quelques castors, ainsi qu'un peu de viande sèche de vache.

« J'espère que vous vous portez bien, et vous fais bien mes compliments. »

(signé) « James White. »

En 1862, dans la flottille de barques qui m'avait amené du Fort Garry au Portage-la-Loche, j'avais bien connu un Métis anglais et catholique de ce nom, mais je n'avais entretenu avec lui aucun commerce épistolaire, je n'avais acheté de violon à personne, vu d'ailleurs que je ne joue pas du violon, et je ne devais rien à qui que ce fût. Avais-je donc un homonyme dans la Saskatchewan ? Qui donc pouvait-il être ? Je fis part à l'assemblée de cette énigmatique missive.

M. André et les Métis qui l'entouraient éclatèrent de rire. Oui, c'était vrai, il y avait un autre Petitot dans la Saskatchewan et je ne le savais pas. Du diable si je l'aurais cherché où il se trouvait.

— Il ne s'agit pas de vous, mon cher, me dit l'original missionnaire, mais d'un Tchippeway venu du Manitoba avec sa famille et nommé *Kesséssaway*, que j'ai baptisé l'automne dernier et auquel j'ai, au baptême, imposé votre nom. Voilà tout. Cela peut-il vous causer de la peine ?

Je fus un peu vexé de l'aventure et crus presque à une mystification.

— Ah ! ça, lui répondis-je, suis-je déjà un saint du Paradis que vous imposiez ainsi mon nom à vos néophytes ?

— Un saint du Paradis, non, évidemment, répliqua-t-il avec son aplomb de Bas-Breton ; mais un saint de la terre et qui en vaut bien un autre, oui. Allez, allez, quand vous serez mort, mon cher ami, on parlera de vous comme de nos jours on le fait des Colomba, des Boniface, des Patrice et des Martin. Eh bien, je vous ai canonisé par anticipation et, désormais, tous les petits Kesséssaway nés et à naître s'appelleront Petitot. Quel mal cela peut-il vous faire, voyons ?

Les bons Métis riaient à gorge déployée, et je ne savais plus si je devais me fâcher ou rire moi-même.

Voilà de quelle manière le nom de feu mon digne père s'est transmis, sur les bords de la Fourche des Gros-Ventres, à une progéniture de Tchippeways rouges brique, qui passeront peut-

être un jour pour ma descendance naturelle. Oh ! Père André, comment vous rendrai-je jamais ce tour-là ?

En punition de ce forfait, j'exigeai que M. André me prêtât son meilleur cheval de selle, et je le demandai sellé et bridé. Il fut fait selon mon désir, et le cheval fut harnaché à la mode mexicaine. Le bon missionnaire y ajouta un jambon sucré des États-Unis, et de l'excellente viande sèche de bison de l'année courante.

La *Makoyanis-Sipiy* ou Saskatchewan du Sud, prend sa source dans les Montagnes Rocheuses, par 48° 50' de latitude Nord et 116° 10' de longitude Ouest de Paris. Elle reçoit les rivières la Biche, Sainte-Marie, du Lait, des Koutanais, des Saules et de l'Arc, puis se joint à la *Kisis-Kadjiwânn-Sipiy* au lieu appelé *Nipéwin*, où Pierre de la Vérandrye fils fonda le fort La Corne, en 1748. Son cours total est de 175 lieues françaises. Elle n'a guère que 100 à 165 mètres de largeur, avec un courant de 5 à 6 kilomètres à l'heure.

Je ne quittai les bords de la Kisis-Kadjiwânn que le 29 septembre, à cause d'une abondante chute de neige qui vint tout à coup niveler les prairies, obstruant l'unique voie que nous devions suivre. J'étais à cheval, et escortais une caravane de dix charrettes chargées de colis destinés au fort *Red-Deer*, et conduite par le Métis Louis Fosseneuve et quatre jeunes gens, tous habitants du beau lac La Biche.

M. Paimbrun devait nous rejoindre en route avec son cuisinier Duncan Tremblay ; et, aussitôt qu'il m'aurait rattrapé, je devais laisser Fosseneuve, pour continuer ma route avec lui au grand trot de nos montures.

Je ne sais ce que peut être devenue la route de Carlton au lac La Biche à l'heure présente ; mais, en 1873, il ne s'y trouvait aucune habitation, aucune terre cultivée ; c'était le désert dans toute sa sauvage magnificence. En 1883, il n'avait encore subi aucun changement, et le fort Pitt, à mi-chemin du trajet, se trouve bien loin de la route, à gauche, tout au bord de la Kisis-Kadjiwânn.

Ma première nuit de bivouac me procura l'occasion de jouir du premier concert de coyotes que j'eusse encore entendu. Dès lors, cette musique nocturne nous accompagna jusqu'à notre destination. Mais combien peu féroces et redoutables sont ces charmants petits *misitsaaganits* ! Par leurs glapissements et

leurs joyeux ricanements, je jugeai aussitôt qu'ils ne devaient être ni bien gros ni bien terribles. Par le fait, le coyote (*canis latrans*) n'est autre chose qu'une espèce de chacal; c'est le chacal d'Amérique, que nos Métis appellent *loup à moule*, parce que, pour le dépecer, ils n'en fendent point la peau, mais la retournent comme celle d'un lapin et y enfonce ensuite un moule ou forme en bois, afin de faire sécher cette peau au soleil sans qu'elle se racornisse.

C'est donc plus qu'une exagération de traiter de bêtes féroces ces chacals gros comme des épagneuls; c'est une calomnie et une cause d'erreur scientifique. Quant à moi, je pris un plaisir véritable à contempler chaque soir ces petits carnassiers, terribles seulement pour les poules de bruyère, s'ébattre en jappant sur la pelouse jaunie, et tourner sans cesse après leur queue, en rondes fantastiques, comme de jeunes chats.

Nous bivouaquâmes en deçà de la rivière Creuse, *Katimik Sipisis*; puis aux lacs Salés, *Tcioutagânn Sakahigânn*; puis dans la Montagne Forte, *Sakittakaw Watjiy*; ensuite au lac de l'Ours qui nage, enfin à la rivière des Buttes, *Pettikotinaw Sipisis*; et le 5 octobre, nous nous trouvâmes parmi les Indiens Brochets, du lac et de la rivière de ce nom, *Kinousew Sakâhigânn* et *Sipiy*.

Les rivages des lacs Salés sont arides et dépourvus de bois. C'est une lande sablonneuse où quelques buissons, que l'automne dépouillait avec une hâte sauvage, se montraient de ci de là. Mais, au delà de cette zone arénacée s'élèvent des buttes couvertes de prairies qui, au printemps, présentent un agréable coup d'œil. Depuis l'août, elles avaient revêtu une couleur jaune soufre, qui est la livrée des prairies à bisons durant l'automne. Elle est d'un curieux effet dans le paysage, et, lorsque l'œil y est accoutumé, qu'elle ne réveille plus dans l'esprit l'idée de caducité et de décrépitude, cette teinte de moissons dorées plaît autant que l'émeraude intense de ces mêmes prairies, aux mois de mai et de juin.

Le seul point où l'on trouve de l'eau douce dans cette station de voyage se cache dans un bouquet d'arbres solitaires. La source, très fraîche, très bonne, mais d'un débit très faible, jaillit à dix pas des lacs Salés. Malheureusement, notre caravane n'y trouva pas la moindre brindille sèche.

Il en fut autrement le 2 octobre, pendant notre traversée de la Montagne-Forte ou des Embarras. C'est un coteau boisé de 230

mètres d'altitude au-dessus de la Kisis-Kadjiwânn, qui s'élève graduellement par terrasses superposées, recélant une myriade de petits lacs bleus, de croupes mœlleuses et arrondies, et le beau lac des Graines-Rouges (*Mikomîn Sakáhigân*) qui avoisine de bien près la rivière

Au delà du lac de l'Ours qui nage (*Statwân-apamiskak Sakáhigân*) s'étend une vaste plaine toute perforée de clapiers à putois ou chinchillas, où nous ne rencontrâmes pas une gorgée d'eau potable. Une senteur âcre, d'une puanteur indicible, nous révéla la présence sous le sol de quantité de ces vermiformes noirs et blancs dont la ville de Chicago tire son nom algouméquien et son origine. *Chikak-ouk* signifie, effectivement, terriers de putois.

Bientôt, les chiens de Fosseneuve débusquèrent un *chikak* qui alla tomber sous le plomb d'un Métis écossais, dont la bande cheminait avec la nôtre depuis la rivière Creuse. Cet homme, un bossu, prit la bête puante par la queue et la jeta sur la capote de sa charrette, comptant la dépecer au bivouac; mais l'odeur épouvantable qui s'exhala de cette charogne fut telle, qu'elle empoisonna l'air tout le long du chemin. C'était intolérable.

Le soir venu, on n'apercevait encore aucun lac, aucune flaque d'eau limpide ou seulement passable. Fosseneuve et moi partîmes alors en avant, au galop de nos chevaux, pour chercher un lieu propice au campement; mais inutilement. Nous dûmes courir jusqu'à l'horizon, où l'on apercevait une étroite lisière de saules et d'aunes qui entourait une petite savane. Aussitôt nous mîmes pied à terre, car la nuit était venue, et nous goûtâmes l'eau. Elle était infecte, avait un goût d'œufs pourris, et recélait quantité d'ignobles vermines. Nous étions tombés sur une décoction naturelle de carbonate de soude. Cependant nous dûmes nous contenter de ce bivouac et y préparer notre thé au natron. Nos bêtes de somme ne voulurent pas boire.

Le 3, nous traversâmes la belle et singulière prairie des Sources (*Moukoutçou onipègou paskwaw*) qui mesure près de douze kilomètres de diamètre, ne renferme pas un arbre et est entourée d'un talus rapide, strié par les glaces de la période glaciaire. C'est évidemment la cuvette d'un grand lac desséché, qui, par sa forme archaïque, fait rêver aux Toltèques du plateau de l'Anahuac. Nous n'y rencontrâmes que des ossements

de bisons parfaitement blanchis et en quantité prodigieuse; mais pas un seul de ces énormes ruminants, qui y pacageaient encore par milliers, il n'y a pas douze ans!

On a déjà dû remarquer que le mot *paskwa*, qui en langue crise signifie prairie, pâtis, pâturage, est identique au latin *pascua*, dont la synonymie et l'homophonie sont les mêmes.

De la prairie des Sources, un défilé pittoresque nous fait descendre dans celle des Buttes Rondes (*Pettikotinaw paskwaw*), qui a 20 kilomètres de long et contient une multitude immense de mamelons isolés, de toutes formes et de toutes dimensions, qui font l'effet d'un antique cimetière indien plein de mounds et de tumulus. De nombreux troncs d'arbres renversés ou debout, mais qui tous ont été la proie de l'incendie, attestent que cette région a été jadis boisée, au moins sur les pentes méridionales des buttes.

Une rivière de même nom coule à l'extrémité de cette singulière prairie, au pied de la plus élevée des buttes, une vraie colline allongée et abrupte. Nous allâmes y prendre notre déjeuner de midi, le 4 octobre; puis nous franchîmes le joli coteau des Lacs Blancs dont la teinte violette rappelle certaines houles de la Méditerranée par un ciel orageux. Dans cette zone élevée, on ne voit que mamelons superposés et dépressions occupées par des lacs miroitants ou des maskegs. Le coteau, en descendant insensiblement vers le Nord, se boise de plus en plus et finit par ressembler à un parc, qui entoure de ses ombrages le joli lac des Brochets (*Kinoussew Sakâhigân*), un tributaire de la Kisis-Kadjiwânn.

Ce bassin, pas mal marécageux, doit son nom à une petite tribu de Tchippeways ou Saulteux, appelés *Kinougheew Iriniwok* (brochets hommes), qui sont originaires du lac Rouge et de la rivière Winipeg. En 1742, le chevalier de La Vérandrye les avait rencontrés aux sources du Missouri. Huit ans après, le capitaine Jacques Le Gardeur de Saint-Pierre les énumère parmi les Cris du Manitoba actuel, alors que les Européens ne l'avaient pas encore occupé. Ils y épousèrent des filles crises, et ce sont ces griottes demi-saulteux, demi-cris, qui se sont réfugiés aux confins des prairies et de la forêt, vers le Nord-Est de la Saskatchewan.

Les Indiens Brochets parlent les deux langues. On me dit qu'ils unissent la rapacité et le caractère sanguinaire de leurs

pères, les Pilleurs du lac Rouge, à l'astuce et à l'impudeur de leurs mères. On me dit encore qu'ils étaient les pires sauvages des Prairies et la terreur des caravanes qu'ils ne se font aucun scrupule de piller et de rançonner. On me dit enfin que jamais on n'avait pu convertir les Brochets au christianisme, ni les amener à la civilisation. Catholiques et protestants se plurent à me donner les mêmes renseignements sur leur compte.

Maintenant je dois dire, pour ce qui me concerne, que j'ai traversé cinq fois le territoire de ces Indiens sans en avoir été le moins du monde molesté, rançonné ni même suivi. Cependant j'étais tout seul, une fois; et avec un seul compagnon, deux autres fois. A la vérité, ils refusèrent de prier, et un vieillard moribond, de se laisser baptiser, prétextant que le Grand-Esprit a donné la religion aux Blancs et la magie (*Manito Kasou*) aux Peaux-Rouges; mais ils ne craignirent point de me demander des médicaments et m'offrirent à manger avec la plus grande bienveillance.

En la présente circonstance, Fosseneuve obtint d'eux, moyennant un droit en tabac, farine et pemmican, que nos charrettes ne fussent ni pillées ni visitées. Mais leur rencontre n'effraya pas médiocrement mes compagnons de voyage métis, malgré la faveur qu'ils nous firent de nous inviter à bivouaquer et à prendre nos repas dans leur camp; parce que, disaient-ils, le chevreuil abondait, cette année, qu'ils avaient beaucoup de viande, de pommes de terre, de navets et de poissons et qu'ils ne s'étaient cabanés sur notre trajet que pour être plus certains de nous rencontrer et de nous retenir au passage, afin de troquer leurs provisions contre des denrées d'Europe ou des marchandises sèches.

Cette « bonne nouvelle » fut loin de réjouir mes compagnons. N'étant pas les maîtres des marchandises dont la Compagnie de la Baie d'Hudson leur avait confié le transport, ils ne pouvaient nullement se permettre de faire du commerce en route. De plus, ils n'avaient pas reçu assez de provisions de voyage pour se passer la fantaisie de faire des largesses à « ces crabes de chavages, » ainsi que les Métis désignent les Indiens pur sang.

Aussitôt Fosseneuve et ses gens prirent la résolution, coûte que coûte et dussent-ils marcher toute la nuit, de ne bivoua-

quer ni chez les Brochets ni dans leur voisinage ; mais de mettre plusieurs lieues entre leur camp et le nôtre.

Ce n'était pas précisément de la vaillance ; mais notre petit nombre, la multitude de nos charrettes chargées de butin, et la malice de nos ennemis commandaient d'agir avec la plus grande prudence.

Il n'y avait guère, parmi les Brochets, qu'une quinzaine de guerriers ; mais les femmes, les filles et les enfants, trois fois plus nombreux, excitaient autant qu'eux la crainte des Métis, parce que, pour le pillage, ils se conduisent en tout comme les hommes faits, et même avec plus d'audace.

Je n'ai jamais vu, dans tous mes voyages, une peuplade dotée de plus ignobles visages, d'un aspect plus repoussant, de femmes plus laides, de jeunes filles plus provocantes, de truands plus dépenaillés. On aurait dit un assemblage de bandits, de proxénètes et de voyous.

Il y avait, toutefois, quelques muscadins parmi eux. C'étaient des jeunes gens à la lèvre supérieure en bec d'aigle, aux regards brûlants comme des tisons allumés au feu de l'enfer, au corps nu, à l'exception d'un pagne en forme de tablier et de jambières de cuir ou *mitass*. Leur chevelure, longue et tressée par derrière, était hérissée sur le front, mêlée à des crins de cheval, liée en chignon par les *mitéwok* ou charmeurs. Sur l'occiput, une tonsure était recouverte d'une cupule en cuivre poli de mêmes dimensions ; des tire-bouchons et de grosses perles également en cuivre étaient fixés à leurs tresses ou s'étaient en colliers sur des épaules et une poitrine couvertes de tatouages bleus ; les joues et le front étant peints avec du vermillon.

C'était à peu près le costume des Huns et des Galls d'antan, comme c'est aussi celui des Osages et des Sioux modernes.

La physionomie de ces dandys du désert n'était que très déplaisante. On n'aurait pas voulu les rencontrer seul à seul. Celle des vieillards avait quelque chose de hideux. On aurait dit un affreux assemblage de ce qu'il y a de pire dans l'animalité : l'astuce du renard, la perfidie du serpent, la brutalité du sanglier, la lâche férocité de la hyène. Mon imagination n'enlaidissait-elle pas un peu le tableau ? Je ne le garantirai pas. Mais j'avais déjà tant vu de sauvages, qu'il m'était, ce semble, permis de me croire bon juge.

Les hommes montaient des poneys, à la crinière et aux sabots

incultes. Des charrettes contenaient les femmes et les filles. Les uns et les autres étaient occupés à la récolte des pommes de terre sur les bords du lac aux Brochets. Ces Peaux-Rouges, tout grossiers et mauvais qu'ils sont, s'adonnent, en effet, et depuis assez longtemps, à la culture de jardinets qu'ils cachent avec soin. J'ai cherché plusieurs fois à les voir. Je n'ai pu les découvrir.

A midi, nous traversâmes sans encombre la rivière du lac aux Brochets, bien qu'elle soit profonde, rapide et obstruée de rochers, et nous fîmes la rencontre du camp de ces sauvages, qu'occupait le reste de la tribu. J'y comptai dix grandes loges éparses dans une ravissante clairière, au milieu d'une épaisse forêt d'essences variées, qui couvre une étendue de plusieurs kilomètres. C'était la première véritable forêt que nous rencontrions depuis le fort Carlton.

Nous allions passer outre lorsque la horde enluminée des *Kinougheew Iriniwok* nous entourra, pour nous convier à dîner en ce lieu et nous avertir que, plus loin, nous ne trouverions pas d'eau fraîche.

Les Métis le savaient bien, et ils préférèrent s'exécuter de bonne grâce, échanger avec ces Indiens une tasse de thé et un morceau de galette contre une bouchée de chevreuil, que de les mécontenter et d'être pillés par eux. Néanmoins, je l'ai déjà dit, notre repas consommé, nous ne pûmes nous en tirer qu'en leur payant un droit de passage.

Sur ces entrefaites, la caravane des Métis écossais du lac Poisson-Blanc, que nous avions rencontrée en route et dépassée, nous rejoignit au gué de la rivière. Ces bonnes gens, encore moins nombreux que nous et qui, comme nous, redoutaient les Brochets, avaient fait diligence pour nous rejoindre, afin de traverser en notre compagnie le territoire de ces sauvages. Mais voilà qu'une de leurs charrettes culbute dans la rivière, y verse sa cargaison et a une de ses roues brisées. Cet accident obligea les braves Écossais à mettre pied à terre pour réparer cette double avarie.

Nous dûmes rester au camp des Brochets, parce que nous ne pouvions pas abandonner ces honnêtes gens à la merci des pillards. Mais, quand l'avarie arrivée à leur chariot fut réparée et que leurs colis furent séchés tant bien que mal, nous prîmes congé d'eux et allâmes bivouaquer à quinze kilomètres plus loin

tout à fait hors de la forêt. Nous trouvâmes sur une éminence des trembles secs qui nous fournirent un excellent campement. Mais les Écossais ne vinrent pas nous y rejoindre, et j'appris plus tard qu'ils avaient suivi la route qui longe la Kisis-Kadjiwânn.

Le lundi 6 octobre, nous aperçûmes quatre antilopes (*apstisikous*) que poursuivaient des coyotes. Depuis que maître bison (*moustous*) a déserté ces prairies et pour cause, il y a dix ans, on n'y rencontre plus que l'antilope, le chevreuil à queue noire (*apsémozous*) et celui à longue queue (*wasképaywous*). Observez, je vous prie, que tous ces noms d'animaux ont une finale latine, et qu'on pourrait aussi bien les écrire *apsticicus*, *mustus*, *apsemosus* et *wasképayvus*, en les prononçant à l'italienne. Le cris est, en effet, le latin ou l'italien de l'Amérique, comme le dènè en est le grec ou l'arabe.

Sur le soir, nous arrivâmes au bord de la rivière la Tortue (*Meskinakou-Sipiy*), qui sort du lac et de la montagne du même nom. Ce tributaire de la Kisis-Kadjiwânn étant dangereux et très rapide, je partis au galop et pris les devants en éclaireur, pour choisir le meilleur gué. Je poussai mon cheval dans le premier qui s'offrit à ma vue. C'était le pire, et cependant l'animal n'y ayant de l'eau que jusqu'à la selle, j'allais m'en retourner vers la caravane, lorsque deux Cris survinrent de la rive opposée, et mirent pied à terre sans me saluer. Puis l'un d'eux prit son fusil, me coucha en joue et fit feu avant que j'eusse le temps de pousser un cri, d'élever une protestation.

Au bruit de la détonation, mon cheval fit un écart vers la droite dans la rivière même, et je vis tomber dans le courant un canard sauvage que l'Indien venait d'atteindre un peu au-dessus de ma tête.

— Imprudent ! lui criai-je en anglais.

— *Take it !* répondit-il dans la même langue, parce que le courant emportait son canard.

Je traversai alors la rivière et serrai la main aux deux inconnus vêtus à l'indienne, qui n'étaient autres que deux Métis, l'un écossais, — celui qui avait tué le canard, — M. Johny Mackay, fils cadet de l'officier en charge au fort Pitt, l'autre français, Michel Dumont, surnommé *Kamoustatip*, le Petit Cheval, par les Cris, ses parents maternels.

Ces deux jeunes gens, partis la veille du fort Pitt, s'en allaient

au-devant de la mère du premier, M^{me} Willy Mackay, qui, chaque année, malgré ses cinquante ans bien comptés, ne craignait pas de franchir toute seule, dans sa voiture, les déserts qui s'étendent entre le fort Pitt et la ferme de Prince Albert, sise bien au delà du fort Carlton, et dont son gendre, M. Trail, avait la direction, pour s'en revenir encore seule, en automne, sans plus redouter les Brochets, les coyotes, les ours jaunes ni les loups, que s'ils eussent été des inventions d'une imagination maladive.

Nous campâmes à la Butte des Chevaux (Horse-Knoll) à environ 40 milles du fort Pitt. Dès lors ma résolution fut prise. Je voulus, moi aussi, me procurer l'agrément d'une course solitaire dans le désert. Ce qu'une vieille dame pouvait faire si facilement, deux fois par an, sur un long trajet, qui donc m'empêcherait de l'exécuter pendant 16 à 18 lieues ? Je devais laisser le cheval du Père André au fort Pitt et y attendre M. Paimbrun ; j'avais besoin de mocassins, de sucre et de thé, et je savais que Fosseneuve n'avait rien à faire au fort Pitt. Alors il valait autant se séparer de lui en ce lieu.

Fosseneuve ne fit aucune objection et convint que je pouvais franchir les 40 à 50 milles en une journée de cheval. Mais quand je le quittai, le lendemain 7 octobre, il mit tout en œuvre pour me dissuader, mais sans y réussir. Je partis seul à cheval, muni d'une couverture de laine, d'une petite hache anglaise, d'un chaudron à thé, d'un gobelet, d'un morceau de jambon et d'une grosse galette. La température était claire et fraîche ; le soleil radieux inondait d'une lumière dorée la prairie immense et jaunissante, qui se déroulait à l'infini jusqu'à l'horizon lointain ; la Kisis-Kadjiwânn roulait à ma gauche ses eaux d'opale que séparait de moi la Butte aux Chevaux.

Je dois rendre cette justice à mon cheval, qu'à peine se vit-il seul sur cette route unie et si complètement déserte que pendant 18 lieues je ne rencontrai pas âme vivante, il se montra tellement ardent et impatient d'arriver au but que son instinct pressentait, que je dus plutôt modérer son impétuosité que stimuler son courage.

Après trois heures de galop, je traversai la rivière des Anglais (*Agayasiw Sipisis*), ayant descendu trois étages de plaines, et m'engageai dans une autre vaste prairie qui s'étend entre la montagne la Tortue, à droite, et celle de la Biche, à gauche. A

l'extrémité de cette plaine, une déclivité de 80 mètres me transporta sur les bords d'un petit cours d'eau de ce nom (*Wawaskisw Sipisis*), la septième ou huitième rivière qui, dans ces prairies, porte le nom de la Biche.

Je me trouvais alors dans un vallon resserré entre de hauts plateaux. On dirait l'ancien lit d'un fleuve venant du Nord-Est et qui ne consiste plus qu'en un gros ruisseau qui sinue comme une couleuvre, avec des sanglots ou des gloussements qui ne sont pas d'un serpent.

Le vallon traversé et la rivière franchie, je me trouvais dans un bois de trembles s'étendant jusqu'à la berge du plateau de 233 mètres d'altitude qui domine ici la Kisis Kadjiwânn.

Du milieu de la forêt s'élève, comme un gigantesque mound, le cône gradué en terrasses boisées qui porte chez les Cris le nom de *Wémistakousiw Takatçina*, la Butte des Français. Ce lieu est célèbre dans toute la Saskatchewan par le massacre que les Brochets y firent, il y a plus d'un siècle, de onze explorateurs français, courageux pionniers, dont la France n'a pas même retenu les noms ni conservé le souvenir.

Je crois que c'étaient les compagnons du lieutenant baron de Neuville, qui découvrirent et explorèrent la Haute-Saskatchewan, — alors rivière Du Pas, — jusqu'aux Montagnes Rocheuses, où ils construisirent le fort La Jonquière.

Je me demande pourquoi les Anglais, qui sont si riches en grands explorateurs et en voyageurs célèbres, ont tenté d'enlever encore aux Français cette gloire si modeste qu'elle n'a pas seulement fait écho dans la patrie de ces obscurs coureurs des bois ? Quoi qu'il en soit, si vous consultez les cartes modernes de la Saskatchewan, vous trouverez la Butte aux Français rebaptisée *Englishmen-Butte* ! Fiez-vous maintenant à l'Histoire et à la Géographie !

D'après les indications de mon guide, c'est en ce lieu que je devais quitter la grande route, pour descendre à pic vers le fleuve par l'ancienne route en lacets. Je la découvris sans peine, la suivis jusqu'au bord de l'eau, et vis alors le soleil s'éclipser derrière les hauteurs de 230 mètres qui bordent la rive droite du fleuve.

Mon cheval était à bout de forces, il galopait toujours, mais lourdement et en faisant entendre, à chaque bond, un gémissement de fatigue qui m'allait au cœur. J'aurais cependant voulu atteindre le fort Pitt.

Dans ce bas-fond humide et chaud qui formait comme une terrasse, un *flat*, tout le long de la Kisis-Kadjiwânn, l'herbe était encore verte, les saules avaient toutes leurs feuilles, et ces frais pâturages tentaient le pauvre animal, qui aurait bien voulu s'y arrêter. Mais je continuai à le presser jusqu'à la nuit noire.

Et de fort, point. Le silence le plus complet régnait dans la solitude, la nuit était sans lune, et aucune lumière n'apparaissait au près ou au loin. Je dus rendre la bride à mon cheval et me fier sur son instinct. Tout à coup, il hennit de joie, et cent hennissements répondirent à son appel amical. En même temps, les chauds effluves d'un grand haras de chevaux libres montèrent dans la nuit à mon visage; sans rien voir, je sentis que je traversais des rangs pressés, lorsque, tout à coup, il se produisit une vive poussée et des animaux, prenant l'alarme, se dispersèrent dans toutes les directions, semblables à une armée de farfadets.

Je crus être arrivé au fort Pitt ou dans son voisinage immédiat. Il n'en était rien, c'était *la garde*, c'est-à-dire le haras de ce fort, moins toutefois le gardien; car ces chevaux étaient certainement tout seuls, ainsi que j'eus l'occasion de m'en convaincre.

Alors je me résignai à bivouaquer et mis pied à terre. A la lueur douteuse d'un ruisseau phosphorescent, comme on en rencontre fréquemment dans les Prairies, je débridai et désellai mon coursier, qui venait de galoper pendant plus de douze heures, car il était neuf heures du soir. Le pauvre animal se roula cinq ou six fois dans l'herbe humide, puis se planta comme un terme sur ses quatre pieds et ne remua plus du tout. Il était rendu.

A l'aide de la lanière ou lasso (*pichaganapiy*, en cris) qui était attachée à ma selle mexicaine, je mis mon cheval au piquet; comme la berge était trop raide pour qu'il pût y aller boire, je l'abreuvi dans mon chapeau; puis j'allumai du feu, consummai le reste de mon jambon et de ma galette, récitai mon bréviaire, et me couchai dans l'herbe, enveloppé dans mon *rugg*, la tête sur ma selle et les pieds vers le feu. En cas d'attaque, j'avais placé ma hachette à côté de moi. C'était ma seule arme.

Vers le milieu de la nuit, je fus tiré de mon sommeil par des

hurlements prolongés que je reconnus bientôt pour les joyeux glapissements, les éclats de rire des coyotes, mes bons amis. Néanmoins, je craignis pour mon cheval et je me levai, grelottant de froid. Mon feu s'était éteint, mais la lune, qui était pleine, brillait de tout son éclat. La solitude tout entière retentissait des voix jeunettes des chacals affamés, mais trop petits, trop faibles pour l'attaque. Je cherchai mon cheval, et le trouvai derrière un épais bouquet de saules, les jambes liées, parce qu'il en avait fait plusieurs fois le tour ; il se trouvait donc réduit à l'immobilité et à l'impuissance. Néanmoins il broutait paisiblement au milieu des coyotes qui l'entouraient et qui rivalisaient à qui mieux mieux d'accords discordants. Mais tout le tintamarre des chacals ne pouvait effrayer l'excellente bête. Elle les considérait d'un œil indifférent, continuant à pacager. De temps à autre elle se dirigeait en sautillant, les pieds de devant entortillés, sur la troupe aboyante, puis baissait la tête comme si elle eût eu des cornes à lui présenter. Et les coyotes reculaient, quitte à revenir à la charge d'un autre côté. Le cheval en faisait autant de cas que s'ils eussent été des chiens en carton.

Ce spectacle me rassura tout à fait, car jusqu'alors j'avais ignoré la parfaite inocuité des coyotes, et me convainquis que l'innocence et la gentillesse de ces petits loups à moule n'ont nullement mérité la réputation de férocité dont il a plu à certains romanciers de les gratifier. Les fantasques ou les poltrons — je n'ose pas dire les menteurs et les *blackwards* — nous ont gâté toute la poésie du désert.

Je n'eus qu'à m'avancer en criant : « Voyons ! voyons ! » et la gent musicale me montra les talons *presto et illico*, pour escaler une côte en talus rapide que l'obscurité m'avait empêché de voir, et s'enfuir en hurlant sur le plateau.

Je dégageai mon cheval du *pichaganapiy* qui l'entravait, je rallumai mon feu, et me recouchai pour ne me réveiller qu'après le lever du soleil, dédaigneux des coyotes et des Indiens Cris.

Je m'aperçus alors que j'avais campé à quelques pas de la rivière Pierre-aux-Calumets, mince affluent du fleuve. En une demi-heure de galop, j'atteignis le fort Pitt, que je trouvai plein de Cris. C'était, en effet, l'époque des arrivages d'automne, pour la troque des pelleteries et la reddition des comptes de l'année qui finissait.

En mettant pied à terre sous les *stockades* du fort, la première personne que je rencontrai fut l'officier écossais, ou plutôt métis-écossais, en charge de ce poste commercial, M. Willy Mackay, surnommé par ses compatriotes Belly Mackay ou Mackay le Ventre, à cause d'un commencement d'obésité. Les Cris ont traduit dans leur propre langue ce mot par *Makoyanis*, qui a la même signification. Ils se gardent bien d'appeler le vieux gentleman Mackay, parce que, en leur langue, *makkay* a une signification incongrue et mal sonnante.

Dès que M. Mackay me vit, il m'aborda avec une affabilité et une courtoisie charmantes. Il me serra affectueusement la main, m'introduisit dans sa demeure, m'assigna une chambre à côté de celle qu'il occupait lui-même, me fit servir un bon repas de viande de bison, de pommes de terre et de thé, et fit donner double provende à mon cheval, me promettant de le renvoyer à son propriétaire, M. André.

M. Willy Mackay était alors âgé de soixante-cinq ans. C'était un Métis quarteron ; c'est-à-dire qu'il avait un quart de sang rouge dans les veines, sa grand'mère étant une Indienne crise, pour trois quarts de sang écossais. Il appartenait à la religion presbytérienne, dont John Knox fut le fondateur, et avait pour frère le révérend James Mackay, ministre du lac des Maskes. M. Willy Mackay avait l'aspect, les manières et la conversation d'un bon bourgeois. Il était doué de toutes les qualités qui rendent un homme aimable, digne de l'estime et de la sympathie de tous ceux qui l'approchent.

Je passai, en cette occasion, quatre jours avec lui ; je suis demeuré plus tard dans la Saskatchewan, de 1879 à 1883, et ai fréquenté souvent M. Mackay ; eh bien, je confesse que je l'ai toujours trouvé tout aussi franc, poli, aimable, hospitalier, confiant, bon voisin, bon ami, que lors de notre première entrevue.

Il avait une nombreuse famille, aimait et respectait les missionnaires catholiques à l'égal des presbytériens, disant et répétant qu'il savait bien que Français et Écossais appartiennent à la même race et ont eu jadis la même religion.

Son commis, M. Mac Crum, m'apprit sa mort en 1887, à Mareuil-lès-Meaux, d'où j'écris ces pages. Je l'ai pleuré comme un frère et un ami, confiant en la miséricorde de Dieu, qu'il aimait et adorait sincèrement. Il serait vraiment malheureux que de tels patriarches n'allassent pas en Paradis.

M. Mackay ne parlait pas le français, mais il le comprenait parfaitement. Outre l'anglais, il parlait le cris, langue de sa grand'mère, avec la pureté et l'élégance d'un enfant des Prairies. Pendant les quelques jours que je passai en sa compagnie, en cette circonstance, toutes nos conversations roulèrent sur ses clients, les Cris ou *Ayis-Iyiniwok* (les Premiers Hommes), qu'il fréquentait depuis sa première enfance et qu'il connaissait à fond. Bien qu'il les aimât et les respectât comme ses parents, il ne paraissait pas les tenir en grande estime. Tels sont généralement les sentiments des Métis à l'égard des sauvages. Les données que je possède sur cette « nation » sont dues aux informations de M. Mackay, ou acquises par l'intermédiaire de son interprétation bienveillante, à l'exception des faits qui me sont personnels.

Le fort Pitt occupe à peu près l'emplacement des anciens forts Georges et Manchester, qu'il a remplacés. Il est situé sur la rive gauche de la *Kisis-Kadjiwânn-Sipiy*, par 53°33' de latitude Nord, et 111°35' de longitude Ouest de Paris (109°15' Ouest de Greenwich). Il se trouve placé à égale distance des forts Carlton et Edmonton, c'est-à-dire à 354 kilomètres ou 88 lieues et demie de l'un et de l'autre de ces postes de troque. 289 kilomètres 620 mètres le séparent du beau lac la Biche, soit près de 75 lieues; et 1319 kilomètres 380 mètres ou 330 lieues, de Winnipeg-City.

Le site du fort Pitt est triste, sévère et monotone. Construit dans un bas-fond, quelquefois envahi par le fleuve, cette étroite terrasse est dépourvue de toute autre végétation que de maigres touffes de saules gris, d'aunes et d'*eleagnus argentea* au feuillage blanchâtre de pourpier. Mais ce terrain plat, entièrement composé de sédiments ravis au fleuve, et abrité de toutes parts par les hautes falaises de 230 mètres qui bordent la rive droite, est tellement fertile et si bien exposé, que toutes les espèces de céréales, de légumes, de fruits et de fleurs d'Europe y viennent à souhait. J'y ai même vu des melons et des citrouilles en pleine maturité.

Les serviteurs du fort Pitt, tous catholiques, étaient des Métis français au nombre de 60. Seuls, M. Mackay et ses deux commis, MM. Mac Crum et James Simpson, étaient presbytériens. Encore ce dernier était-il marié à une Métisse catholique, veuve de Baptiste Pattenotte, dit l'Assiniboine, qui fut le guide de lord Milton et du Dr Cheadle vers la Colombie Britannique. Leur fils,

Louis Pattenotte, alors marié et père de famille, se trouvait aussi au fort Pitt.

La population indienne qui approvisionne le fort Pitt et y fait la traite des fourrures, s'élève à environ 500 Cris et 150 Tchippewayans. Les premiers habitent au bord des lacs la Tortue, des Oignons, des Grenouilles et de l'Original. Les seconds vivent et chassent autour du lac des Hameçons, du lac Froid et du lac de l'Outarde.

Mareuil-lès-Meaux, 22 juin 1897.

UN PÈLERINAGE A NOTRE-DAME DE LUJAN

Par HENRI DELACHAUX, *directeur de la section
cartographique du Musée de la Plata.*

La France a Lourdes et la Salette; l'Italie a son sanctuaire de Savone, la Suisse celui d'Einsiedeln; l'Amérique du Sud, elle aussi, s'enorgueillit de posséder des lieux de pèlerinage célèbres: on en trouve au Paraguay, à Lima, dans la République Argentine.

Ce dernier pays, à son tour, en possède également plusieurs: la « Virgen del Valle », à Catamarca; « Nuestra Señora del Santísimo Rosario », à Córdoba; « el Señor del Milagro » à Salta, enfin « Nuestra Señora de Lujan » qui se disputent tour à tour la préférence des pieux pèlerins et prouvent que la République de la Plata est assez bien partagée en l'espèce et n'a rien à envier aux nations mentionnées ci-dessus.

Le sanctuaire de la « Villa de Lujan » est le plus important de l'Amérique du Sud; l'influence bienfaisante de sa Vierge miraculeuse s'étend non seulement sur la République Argentine, dont elle est la patronne et qu'elle protège d'une façon toute particulière, mais encore sur les républiques voisines de l'Uruguay et du Paraguay, qui y envoient annuellement de grands pèlerinages.

Qu'est-ce que la vierge de Lujan ?

Lujan est une petite ville située à cinquante kilomètres à l'Ouest de Buenos Aires et qui compte actuellement une population d'environ 7000 habitants. Elle s'élève sur les bords de la rivière du même nom, tributaire du rio de la Plata auquel elle s'incorpore dans la région Sud du delta paranéen, près des charmants parages où s'élèvent les « pueblos » de Tigre, Las Conchas et San Fernando, que l'on pourrait justement surnommer les Meudon et les Saint-Cloud de Buenos Aires.

Malgré sa faible population, Lujan a une vie intellectuelle et sociale assez développée, ainsi que l'attestent les nombreuses sociétés littéraires et de bienfaisance qui s'y sont fondées; la presse locale est représentée par plusieurs journaux.

Un grand bois d'eucalyptus s'étend depuis la station jusqu'au bourg, orné, lui-même, de belles et spacieuses places, aménagées en promenades et où se rencontrent les essences d'origine tropicale et tempérée, système d'arboriculture mixte que l'on retrouve dans la plupart des villes du littoral, mais surtout dans la moderne capitale de La Plata, et qui a l'avantage de donner, en toute saison, de l'ombrage aux rues, places et promenades de ces villes.

L'église actuelle de Lujan, de modeste apparence, est située sur un des côtés de la place principale, appelée de la Matriz ou Constitucion; en face s'élève le buste d'un des plus grands hommes de l'Argentine, Rivadavia. Elle se compose simplement d'une nef et d'un clocher, et renferme, en son abside, le sanctuaire étroit où se trouve, dans une niche, la miraculeuse statuette; un grand séminaire est à côté. Mais Lujan ambitionne aussi de posséder la plus vaste basilique américaine, afin que la glorieuse Patronne de la République Argentine ait un temple digne d'elle. Une souscription nationale qui a réuni jusqu'ici près de quatre cent mille piastres a été ouverte dans cette intention; les fondations gigantesques de la future cathédrale et les premiers ouvrages sont déjà terminés. Toutefois, les proportions que l'auteur de ce projet grandiose, le père Salvaire, a assignées à ce vaste édifice, sont si considérables, que ce projet pourra difficilement être mené à bon terme sans d'importantes subventions du gouvernement argentin, subventions qui ne lui seront probablement pas refusées.

* * *

Au commencement du XVII^{me} siècle, époque à laquelle remonte l'établissement du sanctuaire primitif, la plaine où s'élève aujourd'hui la ville de Lujan était traversée par les charretiers, voyageurs ou marchands qui accomplissaient dans les deux sens le pénible et long voyage de Buenos Aires au littoral pacifique ou aux provinces du Nord-Ouest.

Divers relais ou *puestos* étaient échelonnés le long de la route; l'un de ceux-ci, appartenant à don Rosendo de Oramos, riche fermier de la province, était fréquenté de préférence par les voyageurs qui venaient y passer la nuit et laisser reposer leurs bêtes; c'est dans ce dernier que se passa l'événement mémorable auquel la ville de Lujan doit son existence et l'Image vénérée son culte.

En l'an de grâce 1630, un charretier conduisait depuis le Brésil méridional jusqu'à Sumampa, dans la province de Santiago del Estero, deux statuettes en bois assez grossièrement travaillées, représentant la Vierge Marie, l'une en son caractère de Pure et Limpide Conception (*Pura y Limpia Concepcion*), et l'autre, en qualité de Mère de Dieu avec l'Enfant Jésus dans les bras. Les deux images étaient envoyées par un noble portugais à un de ses amis de Sumampa, qui lui en avait adressé la demande expresse.

Notre homme passa la nuit dans l'estancia de don Rosendo, mais quand, le lendemain, il voulut se remettre en marche, les bœufs qui formaient l'attelage s'obstinèrent à ne pas avancer. Le charretier, qui probablement avait bu quelques verres de *caña*, surpris et irrité de cette résistance inattendue, fit pleuvoir les coups de *rebenque* (fouet à manche court) sur l'épiderme des pauvres ruminants. Ceux-ci se contentèrent de manifester leur mécontentement de ces procédés violents, mais nouveaux ânes de Balaam, ne voulurent avancer d'un pas. Une telle obstination était pour le moins étrange, car de leur nature ces bons animaux ne sont guère entêtés. Le charretier mit en œuvre tous les procédés employés dans des cas semblables: il décharge le véhicule, les bœufs se mettent en marche; il remet les choses en l'état, croyant leur caprice passé, et les braves bêtes de s'arrêter. Cette manœuvre se répéta plusieurs fois, jusqu'à ce qu'un des assistants émit enfin l'idée que la clef du mystère devait se trouver dans l'une des deux caisses et qu'il fallait essayer de les charger séparément. Il ne s'était pas

trompé : suivant que la boîte chargée contenait l'image de la Mère de Dieu ou celle de la Pure et Limpide Conception l'équipage se mettait en mouvement ou restait immobile.

Stupéfaction des charretiers, ainsi que de toute la population accourue pour constater ce prodige étrange, stupéfaction qui bientôt fit place à une vénération sans bornes envers l'Image miraculeuse qui avait prouvé d'une façon si évidente sa volonté de rester là.

En ces temps-là, la foi était grande, et comme là où existe la foi, les miracles se produisent spontanément, le mot *miracle* ! ne se fit pas attendre. On le prononça, et il fut prouvé, de manière à ne laisser aucun doute dans l'esprit de toutes les personnes présentes, que l'Image de la Pure et Limpide Conception ne voulait pas abandonner cet endroit, où elle resta effectivement.

L'admiration de ces bonnes gens, de mœurs simples et à l'imagination naïve, charretiers, bouviers, muletiers, *gauchos* et *pulperos* pour la plupart, était bien justifiée : sous la forme d'une statuette, la Reine des Cieux avait fait à leur contrée l'honneur inespéré et immérité de la juger digne d'y établir sa résidence permanente, et, par ce merveilleux acte d'inertie, avait prouvé sa volonté de demeurer dans la propriété de don Rosendo Oramos. La question offrait aussi certain côté profane, qui avait certes son importance et n'était pas pour diminuer l'enthousiasme des assistants : la renommée du prodige actuel et des prodiges qui ne pouvaient manquer de s'accomplir dans la suite ne tarderait pas à s'étendre et à attirer en ce lieu pèlerins et curieux, ce qui, aux avantages spirituels ajouterait des avantages matériels immédiats pour les heureux habitants de la contrée.

Ces rudes enfants de la Pampa s'empressèrent de transporter en grande pompe leur Vierge en un modeste sanctuaire improvisé dans une chaumière de don Rosendo, et y laissèrent, comme premier desservant du nouveau culte, un négriillon africain du nom de Manuel, né à Angola, esclave du conducteur des images.

Selon les pieux historiographes qui nous narrent ces faits, la volonté bien arrêtée de Marie de Lujan de rester en ce lieu fut pleinement confirmée par l'aventure qui survint à doña Ana de Mattos. Cette vertueuse matrone, *portefaça*, avait conçu l'am-

bitieux projet de donner asile à l'Image de la Pure et Limpide Conception dans sa propre maison, située à cinq lieues de là sur les rives du Rio Lujan, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville, et, dans cette intention, l'y avait fait transporter. Mais le jour suivant, la « Virgen », que l'on surnomma dès ce moment « Perle de la Pampa », avait filé *à l'anglaise*, sans qu'on sût par où ni comment; elle était retournée dans son humble cabane, auprès de son fidèle Manuel.

Pour décider la Perle de la Pampa à changer de résidence, il ne fallut rien moins que l'intervention des autorités ecclésiastiques supérieures, l'engagement formel de lui élever un sanctuaire digne du culte qui lui était dû, et l'organisation d'une grande procession venue de Buenos Aires et des environs. Une nouvelle chapelle la reçut dans le courant de l'année 1685, et un Argentin du nom de Montalvo, qui avait été guéri d'une dangereuse maladie, se constitua chapelain du sanctuaire improvisé, instituant la fête annuelle qui ne s'est jamais interrompue jusqu'à nos jours, mais dont le grand et soudain développement date de l'année 1886, époque où le Père Salvaire, délégué spécial des évêques et archevêques des républiques Argentine, de l'Uruguay et du Paraguay auprès du Saint-Père, obtint de celui-ci les autorisation et délégation nécessaires pour le couronnement de l'Image vénérée de la Pampa.

Ce fut en 1752 que s'élevèrent les murs du sanctuaire actuel, lequel, suivant les vues des « amants de Marie de Lujan » (*amantes*, c'est-à-dire adorateurs), est destiné à son tour à être remplacé par la basilique dont nous avons parlé; en 1730, juste un siècle après l'aventure prodigieuse dont avait été théâtre l'estancia de don Rosendo, le groupe d'habitations qui s'élevaient en ce lieu fut érigé en paroisse sous le nom de Lujan, et, en 1759, une cédule royale de Ferdinand VII l'éleva au rang de ville.

Les chroniqueurs du sanctuaire relatent par le menu les miracles réalisés depuis lors par l'intervention de la Vierge de Lujan; cette nomenclature n'offre rien de saillant et ne diffère guère des descriptions de prodiges identiques dont abondent les annales des lieux de pèlerinage célèbres de l'Europe.

Cependant un de ces miracles eut assez de retentissement pour mériter l'honneur d'en voir le souvenir fixé sur la toile. Il s'agit de l'invasion *malon* de 2000 Indiens, qui apparurent su-

bitement aux portes de la ville, le 28 août 1780, et se disposaient à la saccager comme ils l'avaient fait des lieux environnants, lorsqu'ils furent, tout à coup, surpris et entourés par un brouillard intense qui leur fit perdre la direction, glissa la confusion dans leurs rangs et finalement les dispersa dans tous les sens. Le tableau qui représente cet épisode historique, et dans lequel, à défaut d'art, on reconnaît la foi robuste de son auteur, est conservé dans l'église et sanctuaire de Lujan, ainsi que les dessins relatifs à la scène de l'estancia de don Rosendo et un portrait du nègre Manuel en extase.

Telle est, dans ses grandes lignes, l'origine de Marie de Lujan ; c'est bien, en réalité, par un véritable « acte d'inertie » que la Perle de la Pampa révéla ses desseins et sa nature miraculeuse. La réputation de la Vierge argentine n'a fait, depuis 268 ans, qu'aller en augmentant et, aujourd'hui, elle attire annuellement dans cette jolie petite ville une foule énorme de pèlerins accourus de toutes les parties des plaines sans limites que baignent les eaux du rio de la Plata et de ses tributaires.

Le Père Salvaire, lazariste français, auquel revient en grande partie l'honneur d'avoir contribué, par son intelligence et son activité, à l'établissement, dans la République Argentine, du culte de l'Image de Lujan, est l'auteur d'un gros ouvrage en deux volumes qui contient la relation complète fort bien rédigée, des hauts faits de la Vierge pampéenne.

Son ouvrage terminé et imprimé, le Père Salvaire conçut le projet ambitieux de faire couronner Reine celle dont il achevait d'écrire l'ardent panégyrique.

Deux choses étaient nécessaires pour cela : d'abord, une couronne digne de la Perle Immaculée, dont la matière première serait fournie par les fidèles ; puis l'autorisation pontificale.

Les désirs du Père Salvaire furent complètement satisfaits. Son appel aux nombreux dévots de Marie de Lujan obtint un succès inespéré ; en peu de jours, la monnaie de cuivre du pauvre, la monnaie d'or et les pierres précieuses du riche, les offrandes des malades du corps et de l'âme dépassèrent ses espérances. Réunissant alors cuivre, or, émeraudes, perles et brillants, le Père Salvaire prit congé de ses amis, s'embarqua sur un vapeur des Messageries Maritimes et, quelque temps après, arpentait le quartier Saint-Sulpice, à Paris, et trouvait dans la maison Poussielgue-Russaud l'artiste habile qui se chargea de

combiner et d'enlacer ces offrandes de la piété argentine, les métamorphosant en une resplendissante couronne d'or et de pierres précieuses, que les experts estiment, au bas mot, à quarante mille francs. Le style de cette couronne est gothique, du genre fleuri, style auquel on doit les ouvrages d'orfèvrerie les plus précieux.

Lorsque la couronne de Marie de Lujan sortit éblouissante de l'atelier de l'orfèvre, le Père Salvaire s'achemina vers Rome. Emu, il pénétra dans la Ville Eternelle et, plus ému encore, arriva aux pieds du Saint-Père, tenant d'une main l'historique, de l'autre la couronne de la Vierge de Lujan. Léon XIII l'accueillit avec bienveillance et lui concéda toutes les faveurs qu'il lui demanda pour la Perle pampéenne, entre autres son couronnement solennel par délégation pontificale et la commémoration annuelle de cet anniversaire par une fête double de deuxième classe, avec octave. Le Père Salvaire eût désiré une solennité de première classe, mais, sur ce point, il ne put obtenir gain de cause.

Dans cette audience, le lazariste obtint encore du Souverain Pontife la bénédiction de la couronne, celle, en bloc, d'un nombre considérable de fidèles hispano-américains dont il lui présenta la liste et sa bénédiction personnelle.

Le couronnement solennel de la Vierge de Lujan eut lieu, avec une pompe extraordinaire, en 1887, dans la ville de ce nom, en présence d'un grand concours de fidèles et des autorités religieuses, civiles et militaires de la République.

Le récit qui va suivre se réfère à un pèlerinage postérieur, mais, plutôt que de retracer le détail de la fête qui, en elle-même, n'offre rien de particulièrement intéressant, ce sera la description des pèlerins et des curieux accourus à cette cérémonie que j'essayerai de donner en même temps que celle de leur entourage et du cadre dans lequel l'action se passe.

Résidant à La Plata, force me fut de partir la veille de la cérémonie pour Buenos Aires où devaient s'organiser les trains spéciaux qui transportent de bonne heure les pèlerins de la gare Onze-Septembre jusqu'à Lujan.

Il existe peu d'hôtels dans le quartier excentrique du Onze-Septembre, et, vu l'affluence de voyageurs, je m'estimai encore heureux de trouver une chambre où passer la nuit, lors même qu'il me fallut la partager avec trois co-pèlerins. Après avoir joui pendant quelques heures de tous les désagréments de diverse nature qui sont capables de faire passer une nuit blanche, je me dirige hâtivement vers la station avec les autres pèlerins. La gare est déjà comble ; toutes les salles regorgent de monde et une multitude énorme, où dominent les femmes, envahit les quais ; les nombreuses congrégations qui prennent part au pèlerinage arrivent en chantant bannières déployées ; diverses associations, de caractère semi-laïque, les suivent, musique en tête ; à un signal, toute cette agglomération bizarre monte en wagon, il serait plus juste de dire s'y engouffre. Le train, littéralement pris d'assaut, s'ébranle aussitôt.

Toutes les voitures sont au grand complet ; de nombreux groupes de pèlerins sont arrivés, la veille, de Montevideo, accompagnant leur évêque, Monseigneur Soler, qui va prendre part à cette solennité argentine intéressant presque au même degré les deux républiques platenses. Les wagons sont de première et de seconde classe, les troisièmes étant inconnues dans l'Argentine. Tous les rangs de la société sont représentés. Voici d'abord les belles et indolentes Porteñas¹ et leurs sœurs de l'autre rive, les Orientales,² élégamment habillées, mais en général vêtues de noir. Leurs maris, frères, parents ou amis leur tiennent compagnie ou bien forment de petits groupes séparés ; les conversations sont assez animées, mais n'ont rien de frivole.

Dans les voitures de seconde classe se pressent les habitants de la campagne, le criollo, l'estanciero, le boyero, le tendero, le pulpero, enfin le gaucho.

Ce dernier porte encore le costume national ; la *chiripa*, pantalon large, formé d'une seule pièce, sans coutures ; ceinture ornée de médailles et de plaques d'argent ; poncho traditionnel et obligatoire ; et, passée dans la ceinture, la dague, sorte de long

¹ *Porteños*, de *port*, arrivée. Nom donné aux habitants de la province de Buenos Aires, spécialement à ceux du littoral ; les habitants des provinces montagneuses de l'intérieur portent le nom de *Arribeños*, dérivé de *arriba*, en haut, c'est-à-dire les habitants d'en haut.

² *Orientales*, habitantes de la République Orientale de l'Uruguay.

poignard à deux tranchants, compagne inséparable du gaúcho, et qui, parfois, joue un rôle terrible dans les rixes où celui-ci se trouve mêlé.

Le citadin de la classe moyenne, négociant, boutiquier, artisan, est peu représenté. Ces professions sont presque uniquement remplies par des Européens, des Gringos,¹ et ceux-ci, dans leur ensemble, montrent un enthousiasme très modéré pour ces manifestations religieuses.

Quelques congrégations religieuses, entre autres les filles de Marie (las Hijas de Maria), tiennent une grande place dans le train. Des prêtres le parcourent d'un bout à l'autre, provoquant et encourageant les pieux exercices des pèlerins, dont la ferveur augmente à mesure que l'on approche du but. Les dames déroulent leurs chapelets en murmurant le Rosaire; d'autres racontent les miracles accomplis dans les parages que l'on traverse; des pèlerins se mettent à genoux et adressent leur prière à l'auguste Patronne. Sous la direction d'un ecclésiastique, les hommes se réunissent nombreux et entonnent les litanies qui constituent le rite spécial consacré à Marie de Lujan. La ferveur religieuse est à son comble; à peine si les pèlerins paraissent s'apercevoir des petits mendiants qui viennent les importuner dans leurs exercices édifiants, et cependant, c'est un fait qui appelle l'attention dans un pays où la mendicité est presque entièrement inconnue. Le convoi-église file à toute vitesse vers le sanctuaire de Lujan. On traverse, sans s'y arrêter, de nombreux et populeux villages, laissant échapper au passage, à la volée, des accords harmonieux qui parlent aux habitants de la gloire de la Perle Immaculée et des louanges que ses fidèles adorateurs lui adressent. Cette immense « mer d'herbe » qui se nomme la Pampa continue à défiler monotone, coupée seulement de temps à autre par des *ombus* et des groupes d'eucalyptus qui, à l'avant du train, coupent la ligne d'horizon, se rapprochent, grandissent et disparaissent bientôt du côté opposé. Telle est aujourd'hui la Pampa, telle elle était au temps où ses primitifs habitants déposèrent, pour l'adorer ensuite, la petite statue mal équarrie qui motive l'imposant pèlerinage d'aujourd'hui.

Des coups de sifflet répétés annoncent l'arrivée du convoi. Le

¹ *Gringo*, surnom donné aux Européens, dans les couches inférieures du peuple.

train s'arrête, et le flot des pèlerins se précipite au dehors, cherchant qui une voiture, qui une place dans les huit tramways arrêtés devant la gare ; la ville de Lujan et son église, située à l'une de ses extrémités, se trouvent à une bonne demi-heure de marche de la station.

Les pèlerins les plus fervents s'organisent en procession et se dirigent à pied vers le sanctuaire, remplissant les airs des échos de leurs cantiques en l'honneur de Marie de Lujan. C'est fort édifiant. Je me mêle aux rangs de ceux qui suivent la procession, non par excès de zèle, mais pour n'avoir pu, avec beaucoup d'autres, trouver place dans les véhicules mis à la disposition des voyageurs.

Chantant, priant, récitant le Rosaire, dévidant le chapelet, le pieux cortège atteint bientôt les premières maisons de la ville et s'engage dans ses rues pavoisées et enguirlandées ; les habitants, sur le seuil de leurs portes, quelques-uns à genoux, regardent avec dévotion défiler la procession. Les boutiquiers, et spécialement les restaurateurs, paraissent fort heureux, sans doute pour de bonnes raisons. Quelques gamins font partir de gros pétards dans les jambes des pèlerins, mais cet excès de zèle intempestif et trop bruyant paraît peu goûté de ces derniers qui allongent de saintes taloches à leurs auteurs ; ceux-ci prennent la fuite et la procession reprend sa marche interrompue vers l'église paroissiale.

Un orphéon nous attend devant le portail et accueille notre arrivée par l'exécution des morceaux de musique sacrée les plus choisis de son répertoire ; les cloches sonnent à toute volée. Le cortège pénètre dans l'église déjà presque remplie, et chacun cherche à trouver une toute petite place où se caser. C'est chose difficile, pour les hommes principalement, car ils sont tenus d'abandonner leur siège chaque fois qu'une dame ne peut trouver où s'asseoir. Au bout de quelques instants, tous les hommes sont debout, ainsi qu'une partie des femmes ; toutes les chaises sont occupées par le sexe faible. Et l'on est serré, serré, on pourrait même dire aplati. Et pèlerins et curieux continuent à entrer dans la nef trop étroite... De temps en temps, les cris aigus de trois ou quatre bébés dominant le brouhaha de la foule, ce qui oblige leurs mères à les emporter au dehors, après des efforts inouïs.

L'intérieur de l'église, pavoisé dans toutes ses parties du haut

en bas, offre un joli coup d'œil. Les bannières argentines et uruguayennes, c'est-à-dire les couleurs bleue et blanche, dominant partout. Des étoffes de mêmes nuances s'enroulent autour des colonnes, recouvrant la pierre de la base au sommet. La plupart des congrégations et corporations religieuses de la République Argentine et des pays limitrophes ont aussi envoyé leurs étendards, qui marient heureusement leurs couleurs à celles du Peuple de Mai et où se trouvent inscrites des dédicaces à l'Image Prodigueuse (« Portentosa Imágen »).

Le maître-autel est profusément décoré des fleurs les plus belles, que les fidèles paroissiennes de Lujan ont cueillies dans leurs jardins. Tous les cierges sont allumés, bien qu'un gai soleil traverse la nef, passant par les vitraux colorés et projetant sur ce fourmillement humain des rayons rouges, bleus, violets, verts.... L'encens brûle sur les autels, et ses parfums pénétrants communiquent une griserie vague et mystique à cette foule nerveuse qui, par moments, ondule comme une mer houleuse, secouée par de brusques émois, dominée par un sourd murmure qui paraît un frisson infini, lequel s'assoupit et disparaît pour renaître aussitôt. Chacun s'attend à voir surgir quelque chose d'extraordinaire, de surnaturel. Cette longue attente préliminaire, dans un lieu trop étroit, regorgeant de monde, agit vivement sur les nerfs des pèlerins; les uns se jettent à genoux sur les dalles et prient avec ferveur; les autres dévident leur chapelet; ceux-ci ont les yeux pleins de larmes, traversés par des lueurs d'espérance et de foi mystique; ceux-là paraissent angoissés.

Tout à coup, les orgues éclatent, et leurs puissants accords rompent le charme hypnotique qui s'était emparé des assistants : l'assemblée se réveille, la cérémonie commence. Un chœur d'enfants, recrutés parmi les élèves du séminaire, alterne avec l'instrument ou se confond avec lui. Ces jeunes coryphées entonnent les chants liturgiques qui forment le rituel des fêtes de la « beatísima Virgen de Lujan ». Quelques voix sont assez bonnes, mais la plupart sont aiguës et criardes; en somme, ces chœurs produisent plus de bruit que d'harmonie, mais les assistants, l'air très impressionné, paraissent charmés de cette céleste musique.

Après avoir été ainsi noyés sous les flots d'une harmonie douteuse, pendant plus d'une demi-heure, les fidèles dirigent

leur attention vers Monseigneur Soler, évêque de Montevideo, qui gravit les marches de l'autel, revêtu de ses plus riches vêtements épiscopaux et célèbre une messe solennelle, qu'accompagne l'orphéon dont nous venons de parler.

A la messe succède un sermon, prêché par un des orateurs sacrés les plus renommés de la République, le Père Becco, si ma mémoire est bonne. L'orateur fait un ardent panégyrique de Marie de Lujan, en même temps qu'il invite les assistants à se repentir de leurs manquements et de leur piété trop chancelante, qui est la cause directe des maux dont souffre aujourd'hui le pays. L'unique moyen de sauver la situation, la République et les pèlerins, est de divorcer résolument avec l'esprit du siècle, revenir à ces temps de foi robuste et sincère de nos pères et surtout vouer un culte plus fervent à l'auguste Patronne du pays, un culte qui se traduise par des résultats pratiques, qui permettent d'élever à l'Image Miraculeuse un temple digne d'elle, la grandiose basilique projetée. La grande majorité des assistants n'a pu entendre un mot du sermon à cause de l'acoustique défectueuse, du timbre de voix trop faible de l'orateur et du murmure confus qui agite continuellement l'assemblée : c'est réellement grand dommage pour les belles périodes oratoires du prédicateur.

C'est maintenant que va commencer l'acte important, le pèlerinage au sanctuaire proprement dit, où se trouve la statue miraculeuse. On ne peut apercevoir celle-ci de la nef, car on l'a placée dans la partie supérieure de l'abside, à laquelle donne accès une rampe étroite et raide, assez semblable à un escalier de cave, avec la différence qu'on monte au lieu de descendre.

Etant données ces dispositions locales, l'ascension vers l'entrée du sanctuaire est extrêmement difficile ; on s'écrase pitoyablement dans l'étroit passage et plusieurs femmes semblent près de s'évanouir. Nouvelle audition de musique enfantine ; il y a des mères qui, au risque de graves accidents, veulent à toute force profiter de l'occasion que leur offre cette cérémonie solennelle pour présenter leur tendre progéniture à Marie de Lujan, qui doit réunir sur ces petites têtes ses inestimables faveurs. J'opère un mouvement rétrograde dans la foule des pèlerins, préférant revenir plus tard, quand le gros du flot aura déjà défilé et que la presse sera redevenue plus normale.

Au sortir de l'église, les pétards et les fusées, le carillon des

cloches, les flouflous de la musique et les cris joyeux des gamins annoncent que le service religieux a pris fin. Au dehors, la foule n'est pas très nombreuse, la plus grande partie des pèlerins accomplissant le plus important de leurs devoirs religieux, le pèlerinage final, le défilé et l'adoration en présence de l'Image Vénérée.

A côté de l'église, près du portail, s'élève une maisonnette où est installé un négoce qui paraît florissant. On y débite, à des prix raisonnables, tous les objets de piété imaginables, scapulaires, chapelets, rosaires, crucifix, colliers, médailles d'or et d'argent à l'effigie de la Sainte Patronne, etc. Ce qui m'intéresse particulièrement, ce sont les ouvrages qui se réfèrent à l'histoire du sanctuaire, mais ils sont assez rares, si l'on en excepte la narration du Père Salvaire, peu demandée en raison de son prix relativement élevé (8 patacons).¹ La dame préposée à la vente, une Française, me croit sans doute un zélé pèlerin, car elle manifeste l'intention de me « pousser » un assortiment complet d'articles de sainteté ; je me contente d'emporter comme souvenir une belle photographie de la Perle de la Pampa et regagne le centre de la ville.

Sur la place principale, des forains ont installé leurs baraques ambulantes et sont assez entourés. Les rues commencent à être animées. Devant leurs boutiques, les commerçants prennent le maté² et le font circuler à la ronde, conversant entre

¹ Patacon, peso, piastre, nacional, sont des termes synonymes qui désignent l'unité monétaire fiduciaire du pays ; sa valeur nominale équivaut à 5 francs, mais sa valeur effective est depuis longtemps bien au-dessous de ce taux ; elle est d'environ 1 fr. 90 (juillet 1896).

² Le maté ou yerba maté (*ilex paraguensis*) est un arbuste de la famille des houx, qui croît dans une zone assez restreinte dont le 24^{me} degré de latitude Nord occupe à peu près le milieu. On le récolte dans le territoire des Missions (République Argentine), dans une partie du Brésil et au Paraguay ; c'est ce dernier qui est le plus estimé.

Le maté se prend en infusions chaudes et tient lieu de café ou de thé chez les populations Sud-Américaines, mais son mode de préparation diffère notablement de celui qui est usité pour ces deux breuvages.

Lorsque la récolte a eu lieu dans les yerbales, c'est-à-dire dans les régions où croissent et sont entretenus les arbustes de l'« *ilex paraguensis* », on torréfie ensemble les feuilles et les branches de l'arbrisseau, puis on les réduit plus ou moins en poudre, et l'on en fait de gros ballots enveloppés chacun dans un cuir de bœuf ; ces ballots sont expédiés en cet état à destination des deux grands entrepôts de ce produit, Buenos Aires d'une part et Paranagua, au Brésil, de l'autre.

Quand on prépare une infusion de maté à la manière créole, on met une certaine

eux sur le thème du jour, le grand pèlerinage uruguayo-argentin.

Favorisée par un temps magnifique, l'affluence est grande cette année, et elle continuera à l'être pendant toute l'octave si le beau se maintient. Les propriétaires d'hôtels et les restaurateurs regardent avec sollicitude du côté de l'église, d'où les pèlerins sortent maintenant en foule et envahissent tous les lo-

quantité de cette poudre torréfiée et pulvérisée dans une petite courge appelée *mate* ; on humecte légèrement avec un peu d'eau chaude, mais non bouillante, puis on introduit dans la courge un petit tube, en argent le plus souvent, terminé par une ampoule perforée, qui sert à opérer la succion en même temps que le filtrage du breuvage. Cette opération délicate et que les novices ont assez de peine à mener à bien, s'appelle « *cebar le maté* », c'est-à-dire amorcer le maté ; il faut en effet prendre bien garde à ce que les petits trous du tube aspirant, appelé *bombilla* (« petite pompe »), ne soient pas obstrués par la yerba, ce qui arrive fréquemment à ceux qui ne sont pas encore initiés au coup de main spécial qu'il s'agit de donner. La même poudre peut servir à préparer jusqu'à huit et même dix infusions successives ; la première est souvent amère et on la rejette alors purement et simplement par le moyen de la succion ! puis le maté est passé à la ronde. La même *bombilla* et la même courge sont employées pour tout le monde, et celui qui, obéissant à des préjugés qui n'ont pas cours ici, dans une certaine couche sociale, refuserait de se servir de ce calumet d'un nouveau genre, serait fort mal vu de l'assistance.

Le maté est encore peu connu en Europe, mais, dans le continent Sud-Américain, il s'en fait une énorme consommation : on peut dire que plus de vingt-cinq millions de personnes, c'est-à-dire presque toute la population, en font leur boisson quotidienne et principale.

Depuis quelque temps, il s'est opéré dans les classes supérieures une réaction contre l'usage de ce produit, un des plus précieux et des plus hygiéniques du pays, motivé, semble-t-il, surtout par la répugnance qu'inspire aux personnes délicates le mode un peu trop patriarcal de sa préparation. Il est certain que celle-ci peut, dans certains cas, offrir des inconvénients réels, mais il serait facile d'y remédier en faisant infuser l'ilex dans un récipient semblable aux théières ou cafetières, et en le servant dans des tasses. Toutefois, le nombre des personnes réfractaires à l'usage de ce breuvage national est bien peu important, comparé aux autres, car l'usage du maté tend à se répandre de plus en plus parmi les Européens établis ou qui arrivent chaque année dans le pays. Quand ces derniers retournent dans le vieux continent, la privation même momentanée de ce breuvage stomachique est une de celles auxquelles ils ont le plus de peine à s'accoutumer.

En dehors de ses propriétés hygiéniques, qui consistent à exciter légèrement l'organisme, à stimuler et à entretenir les forces et la gaieté, le yerba maté a encore l'avantage d'établir un lien social entre les personnes de toutes conditions qui en font usage. C'est un prétexte à réunion, à conversation, à bavardage, qui facilite les relations, favorise les rapprochements et vient, en son heure, apporter une heureuse diversion aux occupations quotidiennes. Il y a un dicton local qui dit : « Pas de maté, pas de soldats ».

caux où l'on peut manger et boire. Je fais comme eux et entre dans un hôtel-restaurant d'assez bonne apparence où l'on me sert, à la mode créole, un repas substantiel et réparateur. Examinant mes compagnons de table, presque tous arrivés comme moi du matin, je ne puis m'empêcher de faire la réflexion que les habitants de l'endroit ont sagement agi en se prémunissant de provisions extraordinaires, car si la dévotion des pèlerins est grande, leur appétit ne lui est en rien inférieur, à en juger par les bouchées invraisemblables qu'ils engloutissent avec voracité. J'ajouterai en passant que si le repas était bon et réconfortant, l'effet produit par l'addition qui nous passa sous les yeux fut bien différent; celle-ci était assaisonnée d'une façon tout à fait indigeste, ce fut l'avis de tous les pèlerins, et, malgré nos protestations, force nous fut d'en passer par là, gratifiant d'épithètes sentant très peu le pèlerinage le patron et son établissement.

En ce moment passe dans la rue une musique locale qui se dirige vers l'église, toutes bannières déployées et suivie par une troupe de badauds. Je me range parmi ceux-ci et regagne ainsi accompagné le lieu du pèlerinage. Avant de pénétrer dans la chapelle, je fais un petit tour dans les bâtiments contigus, qui sont ceux du presbytère et de la fabrique. La cour ou le « patio », vaste et plantée de beaux arbres qui y entretiennent une fraîcheur agréable, fourmille de pèlerins des deux sexes et de tout âge, venus là pour prendre un modeste repas apporté par eux et qui sont heureux de se reposer quelques instants dans ce beau site avant de reprendre le chemin du retour. Ici aussi circule profusément le maté, préparé avec sollicitude et dans toutes les règles de l'art par des *chinas* accroupis autour des *pavas*¹ en ébullition.

Là où l'on ne voit guère cette boisson stimulante, c'est à deux pas de ces groupes, dans le grand réfectoire du presbytère où sont attablés les divers membres du clergé accourus à cette cérémonie comme simples pèlerins ou ayant personnellement contribué à sa célébration. Ici, le menu n'a aucune ressem-

¹ *Chlnos*, *chinas*, noms que l'on donne aux personnes de sang mêlé, et chez lesquelles prédomine le type indien.

Pava, signifie dinde ou bouilloire; c'est dans cette dernière acception que ce mot est employé ici.

blance, même éloignée, avec celui des pèlerins du patio ; c'est plaisir de voir la rapidité avec laquelle les nombreux sommeliers préposés au service de la table entrent dans la salle avec d'énormes plats chargés de victuailles appétissantes et en ressortent avec les mêmes plats vides pour recommencer cette manœuvre l'instant d'après. Les bons crus ne font pas défaut non plus, et les pèlerins qui passent de temps en temps sous les fenêtres du réfectoire y jettent des regards d'envie.

Rentré dans l'église, je pénètre sans difficulté, cette fois-ci, dans l'étroit sanctuaire, le « camarín », où se trouve la statue. Me voici face à face avec l'Auguste Patronne de la République, celle dont on révère le nom et l'image dans toutes les régions de ces zones immenses et qui fait chaque année accourir par milliers les fidèles. Au point de vue esthétique, Marie de Lujan n'est guère flattée : c'est une petite vieillot, dont la taille n'atteint pas un mètre. Au reste, la statuette dont on n'aperçoit que la figure est très grossièrement sculptée. Les Indiens Guarani des Missions, éduqués par les Pères Jésuites, ont produit des œuvres artistiques infiniment supérieures à celle-ci, dont on peut aujourd'hui admirer les spécimens dans divers établissements privés ou publics et spécialement dans la galerie d'ethnographie américaine du Musée de La Plata. Mais il faut être juste et reconnaître qu'ici la beauté extérieure ne signifie pas grand'chose : ce qui rend l'Image pampéenne digne entre toutes de la vénération des fidèles, c'est la puissance d'intervention qu'elle possède et en vertu de laquelle elle a accompli depuis plus de trois siècles et demi les prodiges que ses panégyristes nous racontent.

Marie de Lujan est laide. En revanche, la couronne qui la surmonte, les oripeaux qui la revêtent et le reliquaire en forme de petit temple de style ogival où elle est nichée, sont superbes. J'ai donné plus haut la description de la couronne ; quant à la robe presque sans plis, raide et qui tombe assez disgracieusement sur les pieds de la statue comme un cône tronqué, elle est en étoffe de soie de la plus précieuse qualité et bordée de larges et magnifiques broderies, provenant des fameux ateliers de broderies de Nancy, le tout constellé de pierres précieuses.

Les pèlerins agenouillés devant la Sainte Image paraissent plongés dans une extase profonde. Ils prient avec ferveur Celle

qui protège leur patrie et leurs foyers et n'oublie point de réciter dévotement les sept Ave Maria qui leur donneront droit à une indulgence de cent jours, en raison des privilèges accordés par le Pape au Sanctuaire de Lujan. Avant de s'en aller, chaque fidèle s'approche de l'autel, baise avec onction le rebord d'une pièce de satin qui le recouvre, et dépose son offrande sur un plateau d'argent richement ciselé, placé aux pieds de la Vierge. Les offrandes ainsi déposées forment un total respectable, comme j'ai pu m'en assurer *de visu*, mais j'observai en même temps que les gros dons provenaient surtout des pèlerins appartenant aux classes les plus humbles de la société, des Gauchos en particulier. L'argent ainsi recueilli est destiné à contribuer aux dépenses qu'occasionnera la construction de la basilique.

En sortant du sanctuaire, j'y jette un dernier coup d'œil circulaire et remarque avec curiosité, près de la porte d'entrée, une collection de cheveux, nattés ou dénoués, de toute beauté. Il y en a des noirs, des bruns, des châains, des cendrés, des blonds, des fauves. Chaque chevelure se trouve renfermée dans une boîte plate, fermée par un couvercle en verre et fixée verticalement à la paroi.

Ce sont des femmes et des jeunes filles qui ont accompli de cette manière un vœu formulé au cours d'une grave maladie : le sacrifice de leur chevelure déposée en ex-voto aux pieds de la Vierge de Lujan, si celle-ci leur accordait la guérison. Il y a, dans cette exposition capillaire, de quoi faire la fortune d'un coiffeur.

C'est maintenant l'heure où les pèlerins commencent à s'acheminer peu à peu vers la station. Le soleil est sur son déclin ; un petit *pampero* (vent qui souffle de la pampa) commence à se lever et ses effluves rafraîchissent singulièrement l'atmosphère ; on se hâte de rejoindre le train, déjà formé en gare, pour n'être pas exposé au brusque refroidissement de la température.

Le wagon où j'ai pris place est occupé par le high-life de la société argentine et orientale. De charmantes señoritas, languoureusement allongées sur les banquettes rembourrées du « salon car », paraissent poursuivre le cours de leurs méditations religieuses ; ce qui ne les empêche pas d'engager de temps à autre une conversation soutenue avec leurs élégants voisins,

et de leur adresser, abritées derrière l'éventail, des coups d'œil expressifs, petites manœuvres innocentes qui semblent être fort goûtées des jeunes pèlerins du sexe fort. Ces messieurs ont maintenant l'air tout disposés d'adresser leurs hommages à de magnifiques créatures parées des dons et des grâces qui font les reines et les déesses. Celles-ci méritent vraiment les hommages qu'on leur rend, ainsi que les compliments flatteurs et les galanteries discrètement murmurées à leur oreille : ce sont les véritables « Perles de la Pampa ».

La Plata, juillet 1896.

MISSIONS FRANCISCAINES

DU DÉSERT ARGENTIN

Par Madame LINA BECK-BERNARD

Les plaines immenses qui s'étendent depuis le pied des Andes jusqu'au littoral de l'Océan Atlantique ne rappellent en rien le désert Libyen avec ses sables et ses rares oasis. Ce sont de vastes territoires, couverts en général d'une herbe assez haute pour cacher un homme à cheval. De petites lagunes, des lacs majestueux, de gracieux cours d'eau interrompent la monotonie de ces plaines; un fleuve immense, le rio Paraná, les traverse; navigable sur plus de 3000 kilomètres de cours, il possède des rades sûres, des ports magnifiques. Des forêts, souvent impénétrables, bordent les rivières; des arbres gigantesques, des bosquets d'arbustes aux fleurs brillantes, s'élèvent çà et là. Partout, une végétation vigoureuse, une nature des plus riches charment les regards. Des nuées d'oiseaux au plumage éclatant tournoient dans les airs; sous les pas du voyageur fuient les perdrix, les gélinoxes, les perruches vertes, les hirondelles noires, de gracieuses petites colombes; sur les bords des lagunes, les poules d'eau, les sarcelles, les flamants aux ailes d'un rouge de feu, les cygnes blancs à collier noir, les canards sauvages aux couleurs changeantes, s'ébattent dans les eaux tran-

quilles dont le miroir reflète l'azur inaltérable du ciel. Les buissons de fleurs et d'arbustes étincellent du vol des colibris, au col d'émeraude, à la tête de rubis, se nourrissant comme les abeilles, du miel qu'ils pompent dans les corolles embaumées.

Dans les hautes herbes passent, rapides comme le vent, des troupes de daims, de cerfs, des gazelles aux yeux noirs, au regard presque humain; les chevaux sauvages, les naseaux ouverts, la crinière au vent, font résonner le sol du bruit sourd de leur galop; l'autruche grise les égale par la vitesse de sa course. Les jungles qui bordent les fleuves et les lacs, les deltas formés par les bras nombreux du rio Paraná, les îles de ce fleuve gigantesque abritent, dans leurs fourrés de roseaux et de bambous, l'hôte le plus redoutable de ces parages, le jaguar ou tigre d'Amérique. Dans les plaines habitent le puma, sorte de lion sans crinière, l'onagre, le fourmilier, le tatou, le chien des prairies et différentes espèces de guanacos. La loutre, le caïman et d'innombrables variétés de poissons peuplent les lacs et les rivières. Des serpents aux brillantes écailles habitent les endroits bas et humides.

Dans les localités où l'on s'est livré à l'élevage du bétail, des troupeaux de bœufs, de vaches, de chevaux, frappent les regards de l'étranger. Partout, une abondance énorme de tout ce que peut produire un sol primitif, en arbres, en fleurs, en animaux de toute espèce; un horizon d'une sérénité parfaite, une atmosphère dorée et transparente baignant en quelque sorte tous les objets dans une lumière qui, par une indescriptible harmonie de tons et de nuances, unit les splendeurs du ciel à celles de la terre, tel est l'aspect du désert argentin. Néanmoins, l'impression générale est celle d'une mélancolie grandiose, qui n'est pas sans charmes ni sans poésie, mais qui a ses réelles tristesses. On sent que l'homme manque. Les êtres humains dont les groupes peu nombreux et disséminés habitent ces régions, appartiennent à la tribu errante, vivant du sol vierge, des fruits des forêts impénétrables, de la chasse des prairies qui s'étendent à perte de vue. Ces races infortunées, que les premiers conquérants du Nouveau Monde n'ont su ni soumettre ni civiliser, offrent entre elles une grande analogie de caractères et de mœurs, quoique leurs idiomes diffèrent assez sensiblement les uns des autres. Les tribus les plus vaillantes, celles qui, dès le principe, opposèrent aux Espagnols une résis-

tance opiniâtre, ont fini par être entièrement exterminées. Tels les Querandi, les Minuan, les Charrua.¹

Aujourd'hui, les peuplades les plus belliqueuses dans le Nord sont les Ocoles, les Toba, les Mocovi. Les Abipon, groupés en villages, se sont confondus avec les créoles. A l'Est, les Indiens Guarani, population douce et pacifique, occupent le Paraguay et la rive gauche du Paraná. Au Sud de Buenos Aires, les Indiens Pampas, partagés en tribus dont chacune a une dénomination particulière: Ranqueles, Puel-che, Hillui-che, etc., etc., se partagent les solitudes immenses qui s'étendent vers la Patagonie proprement dite.

Les Indiens Pampas, voisins des Araucans, leur ont emprunté des éléments de civilisation et quelques procédés ingénieux dans les arts de première nécessité. Ils ont souvent accueilli au milieu de leurs tribus des exilés politiques et des aventuriers étrangers qu'une vie malheureuse ou coupable repoussait au désert. Ils ont appris d'eux le maniement des armes à feu, si redoutées du reste des Indiens, et quelques notions de tactique militaire. Ils sont moins barbares, mais plus corrompus que leurs frères des llanos du Nord. Comme les Araucans, ils admettent un Être Suprême, le principe du bien, *Pillau*, et l'esprit du mal, *Gualichú*, qu'il faut conjurer par des sortilèges et se rendre favorable par des offrandes. *Pillau* se contente du respect (très contestable assurément) que chaque Indien lui porte dans son cœur; mais il n'est l'objet d'aucun hommage public. Ce dualisme vague, où toutes les pratiques du culte sont relatives au génie du mal, explique jusqu'à un certain point l'astuce, la cruauté, les passions brutales dont témoignent ces races de l'Amérique méridionale. Les Indiens du Sud croient à l'immortalité de l'âme et se font du paradis des idées conformes à ce qu'ils considèrent comme l'idéal du bonheur. Dans les demeures célestes de *Pillau*, on jouira d'une éternelle ivresse au milieu de festins splendides; les guerriers chasseront dans de belles plaines où la chaleur et le froid sont également inconnus et où le gibier ne manquera jamais; ils retrouveront leurs chevaux favoris, leurs armes de prédilection. Une preuve

¹ Quelques individus, reste de la tribu des Charrua, ont été, en 1814, internés à Cayestá au bord du Paraná, à 90 kilomètres environ de Santa-Fé.

² Voir la description de la République Argentine par le docteur V. Martin de Mousy.

de la magnificence de ces chasses de l'autre vie est fournie par les nuages formés d'amas de plumes d'autruches dont les âmes bienheureuses se sont emparées!...

Il est assez remarquable que, dans leurs funérailles et dans leur manière d'ensevelir les morts, les Indiens Pampas rappellent les coutumes qu'Hérodote rapporte des anciens Scythes. Souvent on immole des chevaux sur la tombe du défunt; quelquefois même, dit-on, mais le fait est rare, une femme et des captifs, et on lui élève une sorte de tumulus, pyramide de terre sur laquelle on place des chevaux grossièrement empaillés. Comme chez la plupart des tribus indiennes, les Pampas traitent durement femmes et enfants. Les hommes ne s'occupant que de chasse et de guerre, leurs compagnes tissent les étoffes, dressent les tentes, sellent et dessellent les chevaux, cherchent et coupent le bois, font la cuisine. Surchargées de travaux pénibles et traitées souvent avec une extrême rigueur, elles ont, au contraire des femmes créoles, des familles très peu nombreuses. Ce fait, que l'on peut constater chez toutes les peuplades du désert, a été, aussi bien que les guerres, une des causes de diminution et même d'extinction de beaucoup de tribus indiennes.

A la fin du siècle dernier, les Jésuites avaient tenté d'établir une station de Mission parmi les Indiens Pampas. Le Père Falkner, Irlandais, nous a donné le premier quelques notions précises sur ces peuples primitifs. Il avait organisé deux stations, l'une au *Vulcan* dite de la Virgen de los de Samparados, l'autre au Colorado. Mais les Pères Jésuites, accoutumés aux Indiens Guarani, race docile, ne parvinrent pas à réunir sur un point fixe, et à organiser en village, les fils indomptables des déserts du Sud. Ceux-ci accueillirent bien les missionnaires, acceptèrent leurs petits présents, les écoutèrent quelque temps et, pressés de retourner à la vie nomade, ne reparurent plus dans la station. Les Jésuites, lassés d'attendre et nourrissant peu d'espoir de réussir, abandonnèrent leurs postes, après cet essai infructueux, qui n'a jamais été renouvelé depuis.

Nous n'en dirons pas davantage sur les Indiens Pampas, et, pour les tribus Mocovi et Abipon, nous laisserons parler les missionnaires franciscains dont nous allons nous occuper.

Les religieux de l'Ordre de Saint-François d'Assise furent les premiers que leur dévouement et leur zèle amenèrent en

Amérique. En 1536, Juan de Ayolas, qui jeta les fondements de la ville de l'Assomption, inaugura la domination espagnole au rio de la Plata ; peu d'années après, en 1541, don Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, envoyé par l'Espagne comme gouverneur des pays nouvellement conquis, amena avec lui deux missionnaires franciscains, Fray Bernardino de Armenta et Fray Alonzo Lebron, qui prêchèrent pour la première fois l'Évangile aux Indiens Guarani, race douce et pacifique, et qui n'avait opposé qu'une faible résistance aux conquérants espagnols.

En 1580, François Solano, religieux franciscain, après avoir annoncé la bonne nouvelle aux Indiens du Pérou, vint au Paraguay, avec plusieurs missionnaires de son ordre, parmi lesquels les Pères Luis Bolaños et Alonzo de San Buenaventura. Ces missionnaires fondèrent, dans les environs de l'Assomption, des *réductions* (villages d'Indiens soumis) dont plusieurs ont subsisté jusqu'en 1848, telles que Ita, Yagueron, Tabapy, etc. Le Père Bolanos, après la fondation de Corrientes, en 1588, établit la mission d'Itati sur le Paraná, à 90 kilomètres à l'Est de cette ville. C'est au Père Bolanos que l'on doit la première grammaire et le premier catéchisme guarani qui aient été publiés dans cet idiome. Plein de courage, d'activité, d'énergie, le Père Bolanos atteignit un âge très avancé et mourut à Buenos Aires dans le couvent de son ordre. Le père Solano, désigné plus tard sous le nom de Saint-François Solano, évangélisa les provinces de Tucuman, les Indiens de la Rioja et de Santiago del Estero. ¹ C'est là qu'il mourut. Les missionnaires franciscains ont poursuivi, jusqu'à aujourd'hui, leur œuvre parmi les Indiens du Paraguay et, après l'expulsion des Jésuites, ils leur succédèrent dans quelques-unes de leurs stations ; mais leurs missions, plus rapprochées des villes espagnoles, et organisées d'après un plan tout différent de celui des Jésuites, fixèrent moins l'attention et n'acquirent point la célébrité dont jouissaient celles des Révérends Pères de la Compagnie de Jésus.

Au commencement du XVII^{me} siècle (1601-1602) les Jésuites ayant abandonné une mission difficile et dangereuse chez les Indiens Chiriguanos, les Franciscains leur succédèrent. Mais

¹ Les Indiens de Santiago del Estero parlent encore aujourd'hui la langue *quichua* qui était celle des Incas ; leur domination s'était vraisemblablement étendue jusque-là.

plusieurs Pères ayant été massacrés par les Indiens, la mission fut abandonnée. Ils en fondèrent d'autres en Bolivie chez les Moxos et Chiquitos et, après le départ des Jésuites, ils continuèrent à administrer les réductions que ceux-ci avaient établies en Bolivie et qui subsistent encore aujourd'hui.

Pendant le XVII^{me} siècle et dans le XVIII^{me} jusqu'en 1769, date de l'expulsion des Jésuites, les Franciscains ne cessèrent de travailler au développement de leur œuvre, mais sans organiser leurs néophytes en groupes de familles occupant des villages d'où les créoles étaient strictement bannis, comme c'était le cas dans les réductions gouvernées par les Jésuites. Lorsque enfin les franciscains succédèrent aux disciples de Loyola, ils ne jugèrent point à propos de continuer le système de leurs prédécesseurs. Ne possédant ni leurs richesses, ni leur puissance, ni leur ambition et beaucoup plus mêlés qu'eux à la vie créole, ils n'eurent jamais les ressources dont les Jésuites disposaient ; on leur a fait un reproche bien peu mérité, selon nous, en les blâmant de n'avoir pas su conserver les établissements florissants que leurs prédécesseurs leur avaient légués. Mais, comme nous le dirons plus tard, le système des Jésuites qui pouvait avoir été de quelque utilité au commencement de leur œuvre, devenait impraticable à la longue et serait aujourd'hui impossible à réaliser. De plus, il avait l'inconvénient d'isoler complètement les Indiens, race peu prolifique et qu'un mélange de sang métis ou créole peut seule conserver. Aussi la population des missions Jésuites n'a pas augmenté, tandis que celle des stations fondées par les Franciscains et dans lesquelles l'élément créole s'est mêlé à la race indigène, s'est considérablement accrue. Don Barnardo Ibanez de Tchavarri, prêtre espagnol, chapelain des commissaires royaux au Paraguay en 1761, et qui a laissé de curieux renseignements sur les Jésuites, trace un parallèle entre leurs établissements et ceux des Franciscains, et n'hésite pas à donner la préférence aux missionnaires de Saint-François. Du reste, il fallait avoir à faire aux Guarani, gens débonnaires, souples, faciles à intimider, pour fonder des établissements pareils à ceux des Jésuites ; il est à remarquer que les Révérends Pères en sont restés à ce premier essai. Leurs tentatives de missions chez les Indiens Pampas fut, comme nous l'avons vu, de courte durée. Il en a été de même chez les Chiriguanos, chez les Toba et d'autres peuplades encore. Au

milieu des Indiens Mocovi, moins féroces que ceux que nous venons de nommer, ils n'avaient établi qu'un petit nombre de stations, comparativement au grand nombre de réductions qu'ils possédaient au Paraguay. La vie errante des tribus nomades ne convenait pas aux Jésuites. Du fond de leurs collèges, demeures imposantes et somptueuses, entourés d'un prestige qui rappelait la majesté royale, ils régentaient les Guarani avec des intentions et des formes moins dures, il est vrai, mais avec le même despotisme que les dictateurs Francia et Lopez ont si bien appris d'eux.

Mais comment agir sur les insaisissables et mobiles enfants du désert ? Ce n'est qu'en vivant de leur vie, comme les Franciscains l'ont fait et le font encore. Ces missionnaires que nous avons vus à l'œuvre étaient, pour la plupart, des hommes courageux et sincèrement dévoués à la tâche qu'ils s'étaient assignée. La vie du désert, l'habitude du cheval, leur existence sans cesse menacée, le maniement des armes leur avaient donné des allures martiales, formant un contraste curieux avec la robe de moine dont ils étaient revêtus. Aussi, le Père missionnaire Franciscain, tel que nous l'avons connu à une époque récente, est-il moins un prêtre qu'un pionnier hardi et dévoué de la civilisation et du christianisme dans des déserts immenses où des privations inouïes deviennent son partage, où il souffre la faim, la soif, la fatigue, les intempéries des saisons et où les ressources les plus élémentaires de l'existence lui font trop souvent défaut.¹ Les déceptions les plus dures l'attendent dans son œuvre ingrate. L'Indien est en général menteur, capricieux, jaloux d'une indépendance sauvage qu'aucun attrait pour la civilisation ne vient affaiblir. Comme unique vestige des missions jésuites, il lui est resté le respect de la personne du prêtre, mais aucun attachement sincère ou durable à ses enseignements. Après des années de séjour parmi eux, le missionnaire en est encore à chercher quelque mince résultat de ses âpres et dures travaux. Il faut ajouter à toutes ces difficultés

¹ En voici un exemple. Les habits du Père Constancio s'étaient complètement usés dans ses courses du désert. Mais où s'en procurer d'autres ? Arrivé à un fort militaire, le Padre fut très heureux de se pourvoir des pantalons de drap rouge et de la casaque des soldats Argentins. La tonsure était l'unique signe extérieur qui rappelât sa vocation. C'est dans cet équipage que quelqu'un de notre maison le rencontra. « L'habit ne fait pas le moine. »

celles qui naissent des conflits politiques, où les Indiens, tour à tour flattés et enrôlés comme troupes auxiliaires par les différents partis qui se disputaient le pouvoir, ont trop souvent dû reconnaître qu'ils en avaient été les dupes.

Les Franciscains, n'ayant point à leur disposition les subsides que les Jésuites se procuraient à l'aide du travail des Guarani, ont dû solliciter l'appui du Gouvernement, et cette position, dépendante en quelque sorte du pouvoir civil et militaire, les a mis plus d'une fois, ainsi que leur correspondance nous le fera voir, dans une position fausse auprès de leurs soupçonneux et méfiants néophytes.

Une autre cause de conflit que les Franciscains n'ont pu éviter, provient de la jalousie du clergé créole, trop indolent pour les aider dans leurs âpres travaux, mais assez avide d'autorité et de pouvoir pour réclamer la surintendance de l'œuvre et le monopole des nominations des Pères Franciscains, en qualité de chapelains des forts militaires, ou comme curés des réductions d'Indiens soumis. Nous parlerons plus loin des démêlés de l'énergique Padre Constancio, Préfet des Missions, avec l'évêque de Buenos Aires.

Les stations que les Jésuites avaient fondées dans le Chaco avaient été complètement abandonnées pendant les guerres de l'Indépendance. C'étaient San Xavier, San Geronimo del Rey, Isbin. San Xavier était une ville où les Indiens réduits formaient une partie de la population. Les tribus belliqueuses et indomptées du désert profitèrent des discordes de la guerre civile pour fondre à plusieurs reprises sur San Xavier, qu'ils pillèrent, emmenant en captivité des femmes et des enfants. Remplis de terreur, les habitants créoles de San Xavier émigrèrent à Santa Fé, qui n'en est distante que de deux cents kilomètres environ. Les Indiens soumis, plus ou moins maltraités par leurs frères nomades, se rendirent dans des réductions plus rapprochées de la capitale de la province, comme Calchinez, El Sauce, etc. La ville de San Xavier est restée abandonnée et solitaire. Son église qui était très belle, comme toutes les constructions des Jésuites, est encore debout, ainsi que bon nombre de maisons, surtout celles qui bordent une grande place ornée d'orangers magnifiques. Les cours et les jardins des maisons abandonnées ont encore leurs forêts de pêchers, de citronniers, de lauriers. Pendant de longues années c'était

dans la saison des oranges seulement que les Indiens du désert revenaient pour quelques jours à San Xavier. Ils cueillaient les fruits d'or et alimentaient les feux de leurs bivouacs en arrachant aux maisons portes et volets. Bientôt, dans la tour de l'église, les poutres qui soutenaient la cloche fléchirent; celle-ci tomba sur le sol; dans l'intérieur du sanctuaire, le maître-autel était encore debout; mais les Indiens, soit crainte superstitieuse, soit respect pour les objets du culte, avaient emmaillotté les statues des saints dans des cuirs de chevaux, ce qui leur donnait une vague ressemblance de momies égyptiennes. Cette ville déserte, ces maisons dévastées, cette église tombant de vétusté, ces rues silencieuses, cette belle place ornée d'orangers, ces jardins que le temps avait rendus à la forêt vierge, tout cet ensemble avait un aspect étrange, fantastique, presque effrayant. Telle fut l'impression qu'en ressentit le père Constancio Ferrero de Cavour, Piémontais, qui fut pendant six ans Préfet ou Directeur des Missions, et dont nous aurons plus d'une fois à signaler le zèle, le courage et le dévouement dans le cours de cette étude.

Lors de l'expulsion des Jésuites, les Franciscains qui se virent tout d'un coup dans l'obligation de desservir un beaucoup plus grand nombre de stations et de faire venir d'Europe un plus grand nombre également de Religieux, durent établir un couvent de leur ordre plus rapproché des déserts du Chaco que ne l'étaient leurs maisons de Salta ou de Buenos Aires. Sur les bords du Paraná, entre le Rosario et Santa Fé, dans une position magnifique où les Jésuites avaient eu autrefois une petite station appelée San Miguel, les Franciscains bâtirent, en 1789, le beau couvent de San Lorenzo, sous l'invocation de Saint Charles Borromée. Des arbres magnifiques, d'élégants palmiers entourent l'église, dont la grande tour blanche se montre de loin aux yeux du navigateur qui a traversé les immenses plaines du rio Paraná. C'est de San-Lorenzo que partirent, en 1855, les missionnaires qui allaient tenter une œuvre d'évangélisation et de civilisation parmi les Indiens du Chaco.

Laissons parler l'un d'eux dans une lettre écrite par lui au Père Constancio.¹

¹ Ces lettres sont entre nos mains écrites en italien, et plus souvent en espagnol. Celles du Père Constancio se distinguent par l'élégante concision du style et par la

Extrait du registre tenu par le Père Constancio Ferrero, en sa qualité de Préfet des Missions. ¹

Calchines, 29 juillet 1856.

Très Révérend Père,

Les choses vont très bien dans la réduction de Calchines et j'ai l'espérance de pouvoir avancer beaucoup. Depuis le peu de temps que je suis ici, j'ai déjà baptisé plus de cent enfants ; j'ai béni deux mariages et une trentaine de couples sont venus vers moi pour se faire marier, lorsqu'ils auront appris la doctrine et le chapelet. Je n'ai trouvé dans toute la réduction que six ou sept ménages unis selon le rite de l'Eglise. Presque chaque semaine il arrive ici des Indiens *Montarazes* (habitants des forêts) pour se soumettre. Depuis que je suis ici, huit familles se sont déjà jointes aux autres.

Je suis occupé à me construire une maison de jonc et de paille ; ensuite nous bâtirons l'église en briques, près de la maison. Les Indiens devront passer du Sud au Nord de la nouvelle église et s'étendre jusqu'aux confins de l'Estancia Grande, c'est-à-dire jusqu'aux forêts vierges. Au Sud de la chapelle devront s'établir les créoles agriculteurs, l'église étant en face du port séparera les Indiens des créoles. « Optima propositio. »

Frère José SATONI.

Du même au même.

Calchines, 10 décembre 1856.

Le 2 de ce mois, j'ai reçu la lettre où vous me priez de vous envoyer quelques renseignements relativement à la réduction que vous avez daigné me confier.

pureté du langage. Nous aurions pu donner un aperçu sommaire de cette correspondance, mais il nous a semblé qu'il valait mieux la traduire, en lui laissant ainsi toute son originalité.

¹ En 1858, le personnel de la mission concernant Saint-Lorenzo se composait de 50 Religieux, répartis entre le couvent même, l'hospice de Corrientes et les différentes stations dans le désert. A côté de la Mission proprement dite, ces Pères étaient appelés à porter les secours et les consolations de la religion dans les estancias disséminées du campo, dans les forts militaires, les hameaux, etc. En 1860, 17 nouveaux Pères arrivèrent d'Europe et, depuis leur nombre s'est encore accru, les renseignements ne se rapportent qu'à San Lorenzo ; les détails sur Salta nous manquent.

Quand j'y arrivai, c'était le 18 mars de cette année 1856; je trouvai la réduction sous les ordres du cacique Raimond Valdez et chaque groupe de famille sous la direction d'un Indien subordonné au cacique.

En ce qui regarde la religion, la réduction est arriérée à l'extrême. Fort peu d'entre les Indiens savent le *Pater* ou l'*Ave*, et le plus grand nombre ne connaissent aucune prière. Pour remédier à ce mal, je me suis procuré un catéchiste des Pères missionnaires, du temps que la réduction se trouvait à San Xavier, un nommé Dionisio Obelar. Il me tira très bien d'embarras; il récitait la doctrine et les autres prières en langue espagnole, expliquant et traduisant le tout dans l'idiome indien Mocovi. Mais, depuis deux mois, cet homme affaibli par son grand âge (95 ans) est malade, et, à présent, je suis sans catéchiste. Néanmoins, tous les jours, après la messe, j'enseigne aux Indiens la doctrine et les prières les plus indispensables. La majeure partie de mes paroissiens savent déjà par cœur, en espagnol, le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, *Salve Regina*, les commandements de Dieu et de l'Eglise, l'Acte de contrition, le *Confiteor* et un résumé de la doctrine.

Le caractère de ces Indiens est très bon. Jamais je ne leur ai entendu proférer des paroles grossières ou inconvenantes. Quoiqu'ils soient privés de prêtres depuis plus de trente-cinq ans, néanmoins ils ont conservé un grand respect pour les choses sacrées et pour les saintes images. Lorsqu'ils savent que le jour de la fête d'un saint approche, ils ont pour coutume de la célébrer pendant trois ou quatre jours par des festins et des danses. Leurs vêtements sont très simples. Ils portent, à l'ordinaire, une couverture et un manteau jeté sur les épaules: quelques-uns sont vêtus de peaux de loutres. Ils se livrent à l'agriculture, mais, à l'époque de la récolte, ils consomment toutes leurs provisions en très peu de temps, sans penser à l'avenir; le reste de l'année ils vivent de la chasse. Ils ne connaissent que la chair des animaux sauvages et du cheval; il est très rare que je puisse m'en procurer d'autre.

Ma réduction s'étend à 15 kilomètres au Sud; au Nord, elle n'a point de limites, parce qu'elle touche au Gran Chaco. Je ne puis pas indiquer le nombre exact des Indiens qui vivent dans ma réduction, parce que, chaque semaine, arrivent des sauvages qui se joignent aux Indiens soumis; je n'ai pas en-

core pu faire de recensement ; d'ailleurs mes occupations me paraissent de première importance ; cependant, d'après un calcul approximatif, la réduction doit contenir 3000 âmes. Le nombre d'individus que j'ai baptisés est de 195, parmi lesquels 20 adultes qui sont venus avec leurs enfants pour faire partie de la réduction. Dix d'entre eux apprennent en ce moment le catéchisme ; quand ils seront suffisamment instruits, je les baptiserai.

J'ai béni quatorze mariages, et, pendant l'Avent, j'espère bénir le mariage de tous ceux qui ont commencé à apprendre la doctrine chrétienne et les prières les plus nécessaires. Lorsque j'arrivai à la réduction, on ne connaissait pas d'autre union que le consentement réciproque de vivre en commun. Plusieurs m'ont demandé de bénir, dès maintenant, leur mariage, mais je trouve qu'il faut attendre qu'ils soient un peu plus instruits.

Mes occupations sont incessantes ; il faut, comme saint Paul à Milet, instruire ces pauvres Indiens « publice et per domos ». Après avoir expliqué la doctrine à l'Eglise, ou, pour mieux dire, dans la cabane qui me sert d'église, je vais, de maison en maison, visiter les malades, les consoler, les instruire, afin de pouvoir les préparer, par la confession, à marcher dans le bon chemin, et, quant à moi, je vis heureux et content, parce que j'achemine des âmes vers le ciel.

Giuseppe SATONI.

Nous empruntons les détails suivants sur la réduction des Indiens de San Pedro, à une autre lettre écrite au Père Constancio.

San Pedro, 16 novembre 1857.

Révérénd Père,

Je réponds à votre lettre du 5 courant, où vous me transmettez les demandes du Général de notre Ordre, pour savoir en quel état était la réduction lorsque j'y arrivai, combien elle comptait d'Indiens ? combien se sont joints à elle ? combien de baptisés ? combien de catéchumènes ? combien de néophytes, les progrès qu'ils ont réalisés. Comment est la maison que j'habite et en quel état se trouve l'église ?

Je vous dirai que, lorsque j'arrivai à la réduction, les Indiens,

par manque de prêtres, n'étaient point mariés, à l'exception d'un petit nombre. Ils ignoraient totalement ce qu'il faut croire, demander ou faire; leur unique pensée semblait être la satisfaction d'un sensualisme grossier et le souci de leur nourriture.

J'estime qu'entre grands et petits, ils peuvent être 500; mais, outre les Indiens, il y a ici 30 dragons avec leurs familles et huit autres familles créoles qui font quelque commerce ou qui travaillent dans les forêts. ¹

Les progrès consistent en ce que j'ai béni 75 mariages; 62 entre Indiens et créoles espagnols et 6 de sang mêlé. Ils sont tous baptisés.

Quant à l'enseignement, quelques jeunes gens et jeunes garçons ont appris à dire le chapelet; cependant, la plupart n'apprennent *rien*; le temps leur manque, la chasse les obligeant à de grands déplacements. Les vêtements pour aller à l'église leur font aussi défaut, la volonté faiblit parfois ou bien un cacique intelligent ne les oblige pas à se faire instruire. Je n'ai que peu d'espérance de voir changer un tel état de choses. Je n'ai pas d'autre maison que la sacristie longue de quatre vares et demi. ² et large de trois. Il se peut que, dans quelques années, le gouvernement me fasse construire une petite maison. L'église est des plus pauvres. J'y tiens le saint sacrement en permanence. Elle est longue de 16 vares, et large de 6; elle est d'*adobes* (briques crues) ainsi que la sacristie; le toit de paille, démantelé par les ouragans, demande à être réparé.

Frère Francisco TA LUBINI.

Dans le registre du couvent de San Lorenzo, plusieurs de ces lettres étaient annotées par l'humoristique Père Constancio. Nous citerons quelques-unes de ces notes, afin de conserver aussi intact que possible, le caractère original de ces documents.

Note du Père Constancio. Le cacique qui alors commandait à San Pedro était un Indien qu'on appelait le major Mariano Salteno. Destitué par le gouvernement, le major Valentin Lopez, également Indien, lui succéda. Tous deux boivent et se grisent

¹ L'industrie du charbon et celles des *courbes* de bois dur pour la construction des navires occupent beaucoup de créoles et d'Indiens soumis.

² La vare mesure 86 centimètres.

divinement bien. La réduction compte, non pas 200 âmes, mais près de 1000.

Sur le Sauce, troisième réduction d'Indiens soumis, nous trouvons la lettre suivante.

30 novembre 1856.

Révérénd Père,

Vous me demandez dans quel état j'ai trouvé le village du Sauce. Comme le serait toute autre localité qui, depuis vingt ans et plus est restée sans pasteur, car il y a bien un temps aussi long que cette réduction est sans curé. Les gens y vivaient comme des brutes. La plupart des couples n'étaient pas mariés, sur 800 personnes environ qui forment cette réduction. J'ai béni 60 mariages, baptisé tous les nouveaux-nés. Il n'y a ni catéchumènes, ni néophytes. Quant à l'église, construite en briques, elle est assez grande, mais presque nue; il y a aussi une petite chambre en briques, pour le curé, mais elle est complètement dépourvue du mobilier le plus simple. L'église a acquis une *aube*, quelques *surplis*, quelques vases de fleurs, des chandeliers et d'autres menus objets; quant à ma chambre, elle contient le strict nécessaire et rien de plus. Les progrès de la réduction consistent dans ces mariages et dans l'instruction que j'ai donnée autant qu'il m'a été possible, dans le chapelet et dans la religion, mais on n'a pu faire davantage à cause de la langue qu'ils ne savent pas bien.

Vicente GIANFRANCESCHI.

Curé du Sauce.

Au bas de cette lettre, nous trouvons cette note du Père Constancio.

Les Abipon du Sauce admettent les Indiens Mocovi du désert à leur réduction; ils vivent à part dans le quartier du Sud, au nombre de 50 à 60. Toutes les contradictions, erreurs d'orthographe et de style, concordent avec l'auteur original de la lettre (*sic*).

En 1857, don Estevan Rams y Rupert, Catalan de naissance, entreprit l'exploration du rio Salado ou Juramento, qui traverse le désert du Chaco, de Santa Fé à Santiago del Estero. Cette rivière, qui ne sera navigable qu'à condition d'être canalisée en divers endroits, traverse des régions habitées par les seuls

Indiens. Don Estevan Rams aurait désiré que le préfet des missions l'accompagnât dans ce voyage périlleux à plus d'un égard. Le Père Constancio, que ses occupations appelaient alors à Corrientes, donna à don Estevan le Père Sylvestre Tropini, comme missionnaire et comme compagnon de voyage.

Voici le résumé que le Père Constancio a tracé de cette exploration dans le registre des Missions.

Le 26 janvier 1857, le vapeur partit de la ville du Paraná, passa par Santa Fé, et entra dans le rio Salado, par le Paso de Santo Tomé. Il atteignit sans grandes difficultés Monte Aguarra, et là, entra dans le rio Juramento proprement dit qui aboutit à Santiago. Mais, à une demi-lieue de la jonction des deux fleuves, la crue des eaux diminuant, le vapeur s'ensabla et ne put être renfloué qu'au bout de *onze mois* consécutifs. Le Père Sylvestre profita de cet arrêt forcé pour entrer en rapports d'amitié avec les Indiens Mocovi qui venaient vendre ou échanger des fourrures, des peaux d'animaux sauvages contre les étoffes, le tabac, la *yerba maté* (thé du Paraguay) qui constituaient la cargaison du petit navire. Lorsque les Indiens eurent fait connaissance avec le Père Sylvestre, ils s'empressèrent de lui apporter leurs enfants pour être baptisés. Il paraissait que beaucoup d'entre eux connaissaient la nécessité et la vertu du baptême et avaient été instruits autrefois dans la foi chrétienne par les missionnaires des réductions que la guerre avait fait disparaître et dont les habitants avaient repris le chemin des forêts vierges. Il faut convenir que la foi qui les anime est morte ! Ils tiennent beaucoup à ce que leurs enfants reçoivent l'eau baptismale, mais cela fait, ils leur permettent tous les vices et leur en donnent l'exemple. Je les comparerais à des aventuriers aussi roués que les couches corrompues des grandes villes et qui ont préféré le désert pour y vivre à l'abri des conséquences de leurs crimes ; tout en reconnaissant les avantages de la civilisation ils la repoussent, néanmoins, pour se soustraire aux lois et à tout travail. Les Indiens d'aujourd'hui sont loin de ressembler au portrait que Las Casas, Palafox et les premiers missionnaires de la conquête ont tracé d'eux. Il est vrai que, depuis ce temps, les Indiens ont été trop souvent en rapport avec des fugitifs politiques que les discordes des guerres civiles refoulent dans les déserts et qui y ont apporté des passions haineuses et des mœurs corrompues. Avec

le penchant au mal qui est propre au cœur humain. les Indiens ont rapidement progressé dans les vices dont on leur donnait l'exemple. Le Père Sylvestre, après avoir baptisé beaucoup d'Indiens qui venaient au vapeur, visita quelques-unes de leurs tolderias (campements). Là encore, on lui amenait des troupes d'enfants pour être baptisés par lui. Mais si les Indiens montraient de l'enthousiasme pour le baptême, ils restaient froids comme le marbre lorsque le Père Sylvestre leur proposait de se former en réduction. « Pourquoi voulez-vous, Padre, disaient-ils, que nous nous groupions en réductions quand nous savons que nos frères souffrent la faim et sont continuellement assujettis aux caprices du gouvernement? Ici, au désert, nous vivons d'une vie libre, et nos ressources alimentaires sont abondantes. Ici, nous dominons un vaste terrain qui est à nous; là, dans les réductions, on nous prend jusqu'à la plus petite propriété pour la donner aux étrangers (les créoles). Enfin, nous deviendrions méchants! mais aussi, les moyens dont le gouvernement use à notre égard ne sont pas encourageants! Que de fois n'a-t-on réuni les nôtres sur un point désigné, sous prétexte de réduction, que pour les massacrer ? » etc., etc.

Le Père Sylvestre revint, accompagné d'un seul Indien, à la station du Sauce, au moment où le Père préfet rentrait de Corrientes. Immédiatement il demanda au gouvernement et obtint l'autorisation de partir pour remplacer le Père Sylvestre afin d'essayer d'entamer des négociations avec les sauvages enfants du désert. Mais entre autres infortunes, c'en est une (et les missionnaires la subissent!) figure l'obligation, pour *bien faire*, de suivre les lois arbitraires de gouvernants qui, souvent, de leur vie, n'ont vu d'Indiens et qui exigent des missionnaires qu'ils se conforment à leurs instructions pour traiter avec les peuples barbares. Les Indiens, qui conservent un certain respect pour l'habit religieux, seraient disposés à vénérer les prêtres comme des êtres d'une nature supérieure, envoyés de Dieu pour leur bien; mais si les missionnaires doivent obéir aux ordres du gouvernement, les Indiens les considèrent immédiatement (au grand détriment de la religion et de la civilisation), comme une sorte d'avant-garde créole, au désert, comme des émissaires politiques, et non comme des religieux. C'est la raison qui stérilise, en grande partie, l'œuvre des Missions. Jamais aucun missionnaire n'obtiendra de résultats satisfaisants

de ces peuples sauvages, s'il se présente à eux revêtus d'un double caractère : religieux et politique tout à la fois. Ce qui a été dit des Indiens libres, peut s'appliquer aux Indiens soumis. Dans les réductions, les désordres sont encore plus fréquents que chez les nomades : le vol, l'adultère, les divorces par caprice, les querelles, les meurtres, l'ivrognerie, la paresse, toutes les misères de la boîte de Pandore ! (*sic*). Si le missionnaire entretient les gouvernants de ces désordres et de ces immoralités, on lui répond en lui recommandant la prudence, la patience ; on l'engage surtout à inculquer aux Indiens l'obéissance au gouvernement, la docilité à tous ses caprices, aux mesures politiques prises sans connaissance de cause et, par cela même, provoquant souvent des dissensions. Si le Père missionnaire reste sourd à ces insinuations, c'est un mauvais religieux, un révolutionnaire, qu'il est urgent de renvoyer à son couvent. S'il se prête à ce jeu et consent à devenir une sorte d'agent politique, il se dégrade lui-même aux yeux des Indiens qui ne le considèrent plus que comme un émissaire du pouvoir, et non comme un prêtre de Dieu. Ainsi tombe le prestige qui relevait son caractère et ses paroles perdent toute efficacité. C'est là encore une des causes du peu de succès de l'œuvre missionnaire dans les réductions.

En janvier 1857, le Père préfet,¹ accompagné de quelques soldats qui portaient des vivres au vapeur, partit pour le désert ; au bout de trois jours de galop, il arriva à la forêt Aguarra où stationnait forcément le petit bateau de don Estevan Rams. Les Indiens Montarazes (habitants des forêts) continuaient à venir journellement au vapeur ; le préfet se rendit avec eux à leur campement et visita leur cacique principal José Arraya, puis les campements des autres caciques, Pedrito, Roque, El Dorado, Domingo, Camito, Bonifacio, Cabilo, etc., etc. Le Père préfet campa longtemps au Palmar, à la grotte du Tigre, à la lagune Sarnosa. Chaque soir, il y avait conférence entre le préfet, les caciques et leurs conseillers, mais il était facile de voir que, quoiqu'ils eussent des égards pour le missionnaire, ils repoussaient toute idée d'une réduction placée sous les ordres du gouvernement.

¹ Dans ces notes, le Père Constancio parle souvent de lui-même à la troisième personne.

Le caractère de ces Indiens, que l'on doit appeler *barbares*, plutôt que *sauvages*, est très rusé; ils sont doués d'une telle finesse et d'une telle astuce que, pour n'être point leur dupe, il faut avoir eu souvent à traiter avec eux. Leurs mœurs sont rudes et corrompues; elles semblent participer des instincts des animaux au milieu desquels ils vivent. Quoiqu'ils n'aient, en général, qu'une seule femme, il leur est pourtant loisible d'en avoir plusieurs, ainsi que le font quelques caciques. Lorsqu'un jeune homme prétend à la main d'une jeune fille, il s'entend avec elle et se présente à sa mère, la lui demandant comme épouse. La mère s'assure des intentions de sa fille et demande au fiancé (condition *sine qua non*) quelques vêtements et autant de chevaux que peuvent valoir à ses yeux la beauté et le savoir-faire de son enfant. Les deux parties étant d'accord, toute la *tolderia* les félicite, et les hommes, séparés des femmes qui ne prennent jamais part aux festins, se mettent à manger et à boire avec excès. Leur liqueur enivrante est la *chicha*, composée des fruits du caroubier et de miel sauvage. Cette boisson, qu'ils laissent fermenter dans des outres, est ensuite passée à travers une toile; elle acquiert une force extraordinaire. Dans ces festins, un grand plat de terre de fabrication indienne sert à toute la société. Un *brujo* (devin), debout au milieu du groupe, chante d'une voix haute des chansons inintelligibles pour les gens civilisés et célèbre à sa manière les libations à Bacchus. La fête se termine par une copieuse absorption de *chicha*; quelques-uns des assistants tombent endormis et comme privés de sentiment; d'autres pleurent et se lamentent avant de se plonger dans le sommeil. Les femmes ne prennent jamais part aux divertissements des hommes, à l'exception des jeunes filles qui se mêlent à la danse. Un détail assez bizarre, c'est que le jeune homme invite sa danseuse en lui donnant un coup de cravache sur l'épaule. Du reste, tous les travaux fatigants sont le partage des femmes. Elles doivent cueillir les fruits de l'*algaroba* (caroubier) et le miel, chercher le bois à la forêt, le couper, surveiller les chevaux au pâturage, les seller et les brider et préparer l'équipement de leurs seigneurs et maîtres. Au retour de la chasse, ce sont encore les femmes qui dessellent les chevaux, préparent la venaison, tendent et séchent les peaux d'animaux destinées à être vendues. Lorsqu'on change de campement, elles emballent les ustensiles de ménage, chargent les

chevaux, portent et soignent les enfants. Elles doivent tout faire, tout supporter, sans aucun appel à la pitié ou à la justice. Si leurs maris, d'humeur capricieuse, les renvoient et prennent d'autres épouses, elles n'ont aucun recours contre cet abandon. L'Indien considère sa femme comme un animal docile et apprivoisé, destiné uniquement à son utilité et à ses plaisirs.

La vie des Indiens traverse des alternatives d'extrême abondance ou d'affreuse indigence. Après les expéditions de chasse ou de pillage, toute la tribu mange avec excès pendant plusieurs jours. Quand tout est consommé, l'Indien étendu sur le sol joue aux cartes, jusqu'à ce qu'il ait tout perdu, les quelques bijoux de sa femme ou de ses filles, ses habits, ses captifs, ses chevaux. Il ne se dérange pour aller à la chasse que lorsque l'extrême nécessité l'y pousse. Dans la *tolderia* du cacique Bonifacio, j'ai vu de mes yeux les femmes et les enfants étendus sur le sol, exténués par un jeûne de quatre jours et trop affaiblis pour pouvoir aller à la recherche de leur nourriture ; tandis que les hommes, à quelques pas de là, perpétuaient leur état d'ivresse par de nouvelles libations de *chicha*.

Lorsque le cacique principal a décidé une expédition de pillage du côté des estancias qui confrontent au Chaco, il convoque tous les caciques subalternes et, en leur présence, il expose les raisons et les circonstances qui lui font considérer comme probables les chances heureuses de l'expédition. Ces renseignements, pour le dire en passant, émanent presque toujours de quelque Indien soumis ; c'est un fait notoire que ces derniers sont restés en relations secrètes, mais suivies, avec leurs frères du désert. Le cacique décide du jour où l'on se réunira ; ce jour dépend de la lune et de la pluie. Il faut voir clair pour voler de nuit les animaux dans les champs et il faut avoir de l'eau pour les abreuver pendant la fuite. Avant de partir, l'on se réunit pour un festin qui, comme d'habitude, se termine par de larges absorptions de *chicha*, puis femmes et enfants se dirigent vers le Nord et se cachent dans des forêts impénétrables ; les hommes montés sur les meilleurs chevaux, prennent la direction des frontières du Sud. Quand l'expédition réussit et que la tribu revient avec de nombreux bestiaux, on se hâte de les manger, et, comme toujours, la disette succède à l'abondance et au gaspillage. Lorsque les estancias sont trop bien gardées pour qu'on

se risque à les attaquer, on a recours à la chasse et aux ressources assez abondantes qu'elle procure : cerfs, daims, lièvres, iguanes, onagres, juments sauvages ; lorsqu'il y a vraiment pénurie, les Indiens mangent jusqu'à la chair du renard et celle du tigre, réputée détestable par les créoles. Quelques racines sauvages et la farine de moelle de palmier sont aussi des ressources alimentaires, mais moins estimées que la viande. Les vêtements des Indiens consistent en manteaux et en couvertures de laine, tissés par les femmes ou fabriqués en peaux de loutres ou de daims cousues ensemble avec un art assez perfectionné. Leurs armes sont : la lance, le lasso, les bolas dont ils se servent avec une habileté extraordinaire. Hommes et femmes sont grands et forts, les extrémités petites et admirables de proportions ; ils ont le teint cuivré, les cheveux noirs et roides comme des crins, la physionomie dure et désagréable. Ils sont nomades, restant trois jours ici, dix jours là, vingt autre part, selon l'abondance de gibier qu'ils rencontrent. La plupart du temps ils campent à ciel découvert ou sous un toit de roseau élevé sur quatre piquets et qu'on appelle *toldo* ; de là le nom de *tolderias* donné à leurs campements. S'il pleut, ils se couvrent, la nuit, de cuir de cheval ; le jour, ils portent des manteaux de peaux de loutres, appelés *kiapy*.

Il est digne de remarque que les enfants créoles qu'ils enlèvent s'attachent tellement à la vie du désert qu'après en avoir goûté huit ou dix mois ils ne demandent plus à s'en aller, lors même qu'ils pourraient s'enfuir. Ces jeunes captifs sont la propriété de celui qui les a volés, jusqu'à ce qu'il les perde au jeu, ou qu'il les échange contre quelque cheval de prix. Arrivés à l'âge d'homme, ces captifs se marient ordinairement dans la tribu ; c'est pourquoi on rencontre souvent parmi les Indiens des individus au teint presque blanc et aux traits d'une beauté régulière. Ces Indiens Mocovi, de la même tribu que ceux de San Pedro, Calchinès, Cayesta, San Xavier, ont pour voisins, au Nord et au Nord-Est, les Indiens Toba, leurs ennemis mortels ; au Sud-Est, la province de Santa Fé ; au Sud, celle de Córdoba ; à l'Ouest, Santiago del Estero. Pour combattre les Toba, les Mocovi usent comme eux de flèches empoisonnées ; ils possèdent néanmoins d'autres armes. On peut dire qu'ils naissent, vivent, combattent et meurent à cheval. Avant la bataille, surtout lorsqu'ils sont en lutte contre les Toba, les Mocovi se peignent

hideusement la figure et ramènent presque sur leurs yeux leurs cheveux longs et roides; ils suspendent à la crinière de leurs chevaux des morceaux d'os qui, en les frappant, accélèrent la rapidité de leur course et, avant de s'élancer dans la mêlée, ils poussent, selon la coutume des barbares, des cris et des clameurs terribles. Les parages dans lesquels vivent ces peuplades sont beaux et fertiles. Ce sont d'immenses et fraîches prairies, entremêlées d'arbres et sillonnées d'un grand nombre de cours d'eau. Des lacs profonds, entourés d'arbustes fleuris, rompent la monotonie de la plaine et ménagent au voyageur d'agréables surprises. Le palmier élève sa tête majestueuse au milieu des pampas. Auprès, le figuier mauresque étale ses feuilles larges et cartilagineuses et offre au voyageur fatigué son fruit rafraîchissant. Les bouquets de forêts qui alternent avec les prairies présentent les plus beaux arbres dont l'Amérique méridionale puisse s'enorgueillir. Autour de ces arbres croissent mille plantes fleuries et, à l'entour, la liane qui porte la belle *pasionara* (fleur de la passion) enlace ses rameaux flexibles de branche en branche. Beaucoup d'autres charmantes plantes parasites déploient jusqu'au sommet des arbres leurs fleurs et leur feuillage et la délicate orchidée, appelée plante de l'air (*flores del aire*), suspendue gracieusement aux rameaux inférieurs, se balance au souffle de la brise, qui emporte au loin ses suaves parfums.

Dans ces magnifiques forêts ou dans ces vastes campos vont et viennent d'un pas majestueux ou d'une allure rapide, des animaux superbes ou dangereux, souvent l'un et l'autre à la fois. Le lion, le jaguar ou tigre de l'Amérique du Sud, se cachent dans les jungles solitaires, où grouillent aussi toute sorte de reptiles, surtout dans les parages humides et marécageux: le loup rouge, l'*anta* (onagre) sortent quelquefois des fourrés et pâturent au milieu des pampas, non loin des autruches grises aux hautes jambes et de la gazelle légère que l'Indien, presque aussi agile qu'elle, poursuit dans ces déserts immenses. Le fourmilier couché sur le sol, sa langue effilée étendue dans l'herbe, guette la proie dont il se nourrit. Quadrupèdes, oiseaux, reptiles, insectes de toute espèce peuplent le campo en si grande quantité que, lorsque le soir arrive, l'air est rempli de murmures, de sons, de cris discordants, et qu'il semble que chaque feuille, chaque brin d'herbe, chaque

ride sur la surface de l'eau renferme un être vivant qui élève la voix dans ce concert dissonant.

Les Indiens choisissent ordinairement pour demeure les prairies les plus abondantes en fruits, en gibier, en lagunes d'eau douce. Là, ils vivent à l'abri de toute surprise et ils peuvent se procurer avec facilité leur nourriture et celle de leurs chevaux. C'est pourquoi ils campent le plus volontiers à Monte Aguara, Palmar, Laguna Sarnosa, etc., etc.

L'espèce de gouvernement sous lequel ils vivent est un mélange de monarchie héréditaire, d'aristocratie et de démocratie *(sic)*. Chaque *tolderia* a son cacique, lequel, à son tour, est soumis au cacique principal de la tribu. Le cacique est nommé à vie et celui d'entre ses fils qui a donné le plus de preuves de courage et qui s'est le plus illustré par le brigandage lui succède ordinairement. Mais il ne peut entreprendre aucune expédition sans le consentement de l'aristocratie, c'est-à-dire des plus fameux assassins de la tribu. Telle est la position du cacique principal à l'égard des caciques de second ordre. Il arrive quelquefois que le fils qui a succédé au feu cacique son père ne répond pas à ce que les autres caciques attendaient de lui; alors ils le quittent, en suivent un autre qu'ils considèrent comme plus habile et lui témoignent la soumission relative qu'ils avaient pour l'ancien cacique. Si ce nouvel élu continue à se distinguer, il est nommé chef à l'unanimité. Le cacique principal est presque toujours choisi par la tribu tout entière, à l'occasion d'une réunion générale et après quelques faits d'armes glorieux; mais, entre deux compétiteurs égaux en mérites, le fils d'un cacique principal est toujours préféré.

L'obéissance que les subalternes portent à leurs supérieurs est, en temps de paix, purement nominale. Lorsque, par l'effet de quelque circonstance extraordinaire, un chef reprend un de ses subordonnés, celui-ci l'écoute, immobile, et d'un air consterné; mais la conséquence de la réprimande est que le chef perdra un de ses hommes, celui-ci changeant ordinairement de *tolderia* et allant se mettre sous les ordres d'un autre cacique. Il en résulte que les chefs qui ne réprimandaient jamais sont les pires d'entre ces bandits et sont à la tête des tribus les plus nombreuses. Telles sont les *tolderias* des caciques Bonifacio, Roque et Turiquim. La *tolderia* du cacique principal n'est pas toujours la plus nombreuse, parce que, généralement, il reprend

et punit ceux qui sont sous ses ordres. L'obéissance des caciques subordonnés à leur chef dépend des caprices de celui-ci ; s'il leur donne un ordre qui ne leur plaît pas, ils s'éloignent simplement. Il en résulte que le cacique principal donne, en temps de paix, aussi peu d'ordres que possible, puisqu'il sait ne pas pouvoir compter sur l'obéissance de ses gens et qu'il craint de les voir désertir complètement sa cause.

Mais, en temps de guerre avec les Toba, ou d'invasion sur le territoire des estancias, l'obéissance redevient générale et passive, chaque chef secondaire accomplissant fidèlement la marche qui lui a été indiquée et les ordres qui lui ont été donnés.

Les Mócovi ne sont pas idolâtres. Ils reconnaissent et vénèrent quelques saints, quoique la majeure partie d'entre eux ignore qui est le Christ. Nonobstant, ils croient en la nécessité du baptême, espèrent le bonheur éternel et admettent un purgatoire ; ils ignorent l'existence de l'enfer, mais ils ont foi en une sorte de Providence divine qui veille sur les événements terrestres. Lorsqu'ils en ont l'occasion, ils font bénir des cierges par des prêtres et ils allument ces cierges comme une sorte d'hommage à un pouvoir mystérieux, soit sur la tombe d'un des leurs, soit pour le jeu, ou avant le pillage, indistinctement. Aucun d'eux ne sortirait de la *tolderia* pour une expédition de vol, sans s'être suspendu au col l'image de quelque saint, ou une petite croix, qu'ils considèrent comme une chose sacrée, comme un talisman qui doit leur porter bonheur. Ils sont fatalistes, comme tous les hommes du désert. « Telle chose n'a pas réussi, un tel mourut en telle circonstance, tandis que dans telles autres le péril était plus grand, mais l'heure fixée par Dieu n'était pas venue. Lorsque notre heure est venue, en vain prendrions-nous des précautions ; si elle est là, il faut succomber, même sans péril. » Ils croient au jugement dernier et à l'immortalité de l'âme, mais ils n'offrent à Dieu aucun sacrifice et ne possèdent aucune forme quelconque d'adoration ou d'hommage à la divinité. Quelques-uns récitent le *Benedicite* ; d'autres, le *Notre Père* et l'*Ave Maria*, mais très imparfaitement. Ils célèbrent la fête de Santa Rosa de Lima, patronne de l'Amérique du Sud, par de grands festins qui se terminent, comme toujours, par une complète ivresse de *chicha*. Ils ont des devins, nommés *brujos*, dont l'office est de prédire les résultats bons ou

mauvais des expéditions de vol et de pillage. Ordinairement, ces brujos sont aussi médecins et chirurgiens. Ils ont des *chants* pour guérir les malades, qu'ils oignent souvent de leur salive et auxquels ils font des saignées avec une arête de poisson en guise de lancette. Si le malade vient à mourir, sa *tolderia* le pleure en poussant des cris et des lamentations qui ressemblent à une sorte de cantilène ; si la mort est le résultat d'un homicide, les parents et amis de la victime jurent, sur leurs lances, de venger son trépas.

Ils conservent religieusement les squelettes de certains oiseaux, auxquels ils attribuent une vertu fatidique. En résumé, ils sont tous superstitieux, parce que tous sont ignorants. (Ils doivent ressembler à ces Pharisiens auxquels le Christ adressait des reproches !) (*sic*). On s'explique d'ailleurs l'origine de ces vestiges de christianisme qu'ils ont conservés et la cause de l'altération que cette religion a subie.¹

On ne peut se faire une idée des épreuves qui attendent le missionnaire : fatigues et privations de toute sorte, périls des voyages à cheval, à travers les déserts et les forêts vierges, dangers provenant des tigres et des animaux féroces qui errent dans la contrée, dangers plus grands encore de conflits avec les Indiens. Il faut endurer, pendant plusieurs jours de suite, les souffrances de la faim et de la soif, défaillir sous les ardeurs d'un soleil quasi tropical et, lorsque, à la nuit, fatigué à mourir, on se laisse tomber de cheval, éprouver les tourments que causent les moustiques et quantité d'autres insectes engendrés par un climat chaud et humide. Ajoutez à tout cela les préoccupations obsédantes et les difficultés sans cesse renaissantes que provoquent les émissaires politiques ; l'étude d'une langue étrangère et la crainte que les interprètes ne vous trahissent ou ne traduisent mal ; les physionomies sombres et féroces qui vous entourent ; la malpropreté au milieu de laquelle il faut vivre ; tout cet ensemble de misères sans fin est bien propre à impressionner profondément l'homme le mieux trempé. Cependant des désillusions plus graves et plus douloureuses attendent encore le missionnaire : en vain prodigue-t-il ses peines et ses sueurs ; il lui est, jusqu'à présent, impossible de convaincre ces barbares des avantages de la civilisation et du christianisme et

¹ Allusion à l'insuccès des missions Jésuites parmi les Indiens du Chaco.

de les accoutumer à vivre des produits de leur travail et de leur industrie, eux qui n'ont jamais fait que vivre au gré de leurs caprices, courant d'un point à un autre, sur un sol vierge, d'une fertilité prodigieuse, à la fois leur berceau, leur demeure et leur tombe !

Si, autrefois, les Jésuites qui disposaient de si grands avantages n'ont pu façonner ces barbares à leur idée, à une époque où le gouvernement espagnol entretenait une armée qui les maintenait en échec, comment ferai-je moi, maintenant que toutes les circonstances sont défavorables à la Mission ? Et comment puis-je, sans arrière-pensée, parler de réduction à des gens dont les pères aussitôt réduits et désarmés ont été massacrés ? Que leur répondrai-je, s'ils me disent que souvent les réductions n'ont été qu'un prétexte pour se défaire d'eux ?

Néanmoins je me décidai à proposer au cacique principal José Arraya de rester parmi les Indiens et de m'indiquer quelque endroit à peu de distance de l'ancienne réduction de San Pedro, autrefois station des Jésuites, où je pourrais demeurer quelque temps ? Le cacique parut d'abord consentir, parla de réunir quelques familles, puis il dit en langue mocovi à ses conseillers : « Laissons venir le Padre. Nous obtiendrons toujours de lui, de temps en temps, un peu de tabac. »

Le padre Constancio, désespérant d'obtenir aucune assistance, retourna au bateau de don Estevan Rams.

En sa qualité de Préfet ou Directeur des Missions, le Père Constancio n'oubliait pas, au milieu de ses ingrates pérégrinations, les directions qu'il devait aux Pères présidents ou curés des réductions. Nous croyons devoir transcrire en entier ces directions, parce qu'elles fournissent, sur l'œuvre et l'esprit de l'œuvre des Franciscains, des données précieuses :

« Frère Constancio Ferrero, Préfet des Missions dépendantes du Collège de San Carlos, aux Pères présidents de Calchines, San Pedro et El Sauce, Salut, paix et véritable consolation en l'Esprit Saint.

« Ayant eu connaissance des pratiques de nos prédécesseurs, Préfets du même Collège, relativement à certaines mesures qu'ils ont sagement prises touchant les missionnaires occupés dans les réductions, et l'expérience nous ayant appris la nécessité absolue d'adopter cette même marche, nous avons résolu d'ordonner, comme nous ordonnons par la présente à tous les

susdits Pères présidents, l'observation des articles suivants :

« 1. Dans toutes les réductions, avant ou après la messe, on dira chaque jour à l'église, par le Père président (à moins qu'un autre prêtre ne soit là en séjour ou en passage), les prières suivantes : *Notre Père, Ave Maria, Credo, Salve Regina, les Commandements, les Sacrements, Moi, pécheur, Seigneur Jésus-Christ.*

« 2. Ces mêmes oraisons se répèteront chaque soir, après qu'on aura réuni les paroissiens dans l'église au son de la cloche. On enseignera ces prières aux enfants, et spécialement la doctrine chrétienne d'Asteto et aux adultes ce qui leur est nécessaire pour la confession et la communion. On finira par le chapelet.

« 3. Chaque Président tiendra un registre des baptêmes, mariages, ensevelissements, ainsi que des messes dites, à dire ou rétribuées.

« 4. Chaque Président nous enverra, aussi promptement que possible, la note de ses déboursés pour la cure et pour l'église, ainsi que la liste des objets qu'il y a trouvés lorsqu'il est arrivé à la réduction.

« 5. Aucun Président ne pourra faire des dépenses extraordinaires ou célébrer une fête sans l'approbation du Préfet et, en l'absence de celui-ci, du Vice-Préfet. Ce règlement doit s'étendre également aux frais relatifs à la fête du patron.

« 6. Aucun Président ne se permettra ou ne permettra des quêtes dans sa réduction.

« 7. Le Président ne fera pas durer les oraisons plus d'une demi-heure, comme il a été déjà ordonné aux missionnaires des mêmes réductions.

« 8. Aucun missionnaire n'ira à la ville, ou dans quelque autre localité, sans en donner avis, ou sans en demander l'autorisation au Préfet, et dans un cas urgent, lorsqu'il devra agir en ne prenant conseil que de lui-même, lorsque celui-ci fera sa visite, il rendra compte au Préfet des raisons qui l'ont obligé à quitter sa station.

« 9. Quand un Président aura à recourir au señor Ordinario (Général de l'ordre) pour quelques dispenses qui ne sont pas comprises dans les bulas pontificias concédées au Préfet, afin que ce soit lui, et non un autre, qui fasse les démarches nécessaires.

« 10. Aucun missionnaire desservant les réductions ne prendra un autre titre que celui de Président.

« 11. Aucun Président ne recevra directement ou indirectement des ordres touchant la réduction, soit du gouvernement, soit du señor ordinario. C'est au Préfet seul qu'il appartient de recevoir les communications des autorités et de les transmettre aux missionnaires.

« 12. Chaque Président tiendra un livre de ses dépenses ordinaires et quotidiennes, pour la cure et pour l'église.

« 13. Chaque Président remettra la note de ses dépenses et de ses recettes au courrier de Santa Fé.

« 14. Lorsque le Préfet fera sa visite annuelle aux réductions, les Pères présidents le recevront, à cette occasion, le plus solennellement possible.

« 15. Il est permis aux Présidents d'avoir chez eux quelque argent et d'en disposer, lorsqu'ils ne pourront le déposer chez des personnes de confiance, mais seulement pour le strict nécessaire et pour celui des Pères missionnaires qui se rendent à leur réduction.

« 16. Jusqu'à nouvel avis, est nommé par intérim, comme Vice-Préfet, le Père président de Calchinès, frère Joseph Sattoni, auquel les Présidents devront s'adresser pour leurs affaires, demander des ordres et des explications, jusqu'à notre retour du désert.

« Nous mettons toute confiance dans la religion, la conscience, l'obéissance éprouvées des Pères présidents, pour l'accomplissement de ces ordonnances, en vue du plus grand bien spirituel et temporel des réductions, des missionnaires eux-mêmes, et pour l'édification des peuplades. C'est avec cette confiance que nous vous donnons la bénédiction séraphique.

« Votre serviteur dans le Seigneur,

« Frère Constancio FERRERO, Préfet des Missions. »

Du fond de ces déserts de Monte Aguara, le père Constancio ne négligeait aucune occasion d'organiser sa Mission, et surtout de la rendre indépendante de toute autre direction que de celle de son ordre même. A la date du 27 août 1857, il écrivit à don José Gelabert *canonigo* de Santa Fé, pour réclamer la juridic-

tion ecclésiastique de toutes les réductions d'Indiens. Don Gilbert s'en remit à l'Évêque de Buenos Aires, avec lequel le Père Constancio soutint une polémique très aigre; l'Évêque du Paraná réclamait aussi sa part d'autorité et de prérogative, et le Père Constancio n'étant pas plus disposé à la lui céder qu'à l'Évêque de Buenos Aires, la correspondance ne s'adoucit guère. Cependant, à la date du 1^{er} décembre 1858, l'Évêque nouvellement élu au Paraná, don Miguel Vidal, proposa au Préfet des Missions, relativement à la question de juridiction ecclésiastique, une espèce de réconciliation, laissant les choses dans le *statu quo*, mais permettant au Père préfet d'agir, sans prononcer sur les questions de droit. Le Père Constancio ne repoussa pas cette tentative de raccommodement, parce que, dit-il dans une note: « Je ne voulais pas me brouiller avec le nonce, qui, je le savais, avait pris part à la rédaction du Rescrit; et parce que celui-ci commençait par « Continuez d'administrer, etc., etc., » ce qui impliquait que les autorités reconnaissent qu'avant le Rescrit j'avais déjà administré. »

Comme conséquence de ces démarches, le Père Constancio écrivit à l'Évêque une lettre respectueuse et soumise dans la forme, mais exprimant des réserves formelles. Cette jalousie, que montre continuellement le clergé créole dans tous ses rapports avec les missionnaires, n'est pas une des moindres difficultés de la position de ces derniers.

Nous avons dit plus haut que le Père Constancio était allé rejoindre l'expédition d'exploration de don Estevan Rams. Celui-ci, après avoir attendu la crue des eaux, redescendit le Salado, mais sans avoir pu arriver jusqu'à Santiago; il revint à la ville du Paraná, qui était, à cette époque, le siège du gouvernement national, sous la présidence du général Urquiza. A l'origine, don Estevan Rams s'était montré peu favorable aux missionnaires; il avait même montré son antipathie en s'exprimant, à leur égard, avec peu de mesure, et encore moins de justice; mais un séjour prolongé au cœur même du désert, au milieu des Indiens belliqueux et indomptés, l'avait fait changer d'opinion, et il désirait ardemment pouvoir procurer à son expédition (qui devait recommencer sous peu), l'appui et les ressources d'une réduction. Il intrigua dans ce sens auprès du ministre de l'Intérieur, don Santiago Derqui, et le père Constancio, qui était revenu avec don Estevan jusqu'à Santa Fé,

et qui, vu la mauvaise volonté des caciques, ne pensait plus à aucune réduction, fut très étonné de recevoir du ministre de l'Intérieur la lettre suivante :

Ministère de l'Intérieur, 22 décembre 1859.

Au Père Constancio Ferrero,

Je vous envoie la copie légalisée de l'arrêté qui assigne mille deux cents piastres pour l'établissement d'une réduction d'Indiens à San Pedro Viejo, et trente-quatre piastres par mois pour l'entretien de ceux qui la composeront. Vous apprendrez que le Gouvernement tient à vous charger de l'établissement de cette réduction qui, sous votre direction, rendra, nous n'en doutons pas, d'importants services à la cause de la civilisation et du christianisme.

Santiago DERQUI.

Le Père Constancio ne jugeait pas le moment bien choisi pour commencer une nouvelle mission. Pour obvier à ces fuites éternelles à travers les déserts qui rendent instruction, culte, école, tout à fait impossibles, il fallait amener les Indiens à se grouper en réduction et les efforts que le missionnaire avait déjà tentés de ce côté-là n'avaient rencontré, de la part des caciques, qu'un mauvais vouloir et une méfiance motivés par les événements antérieurs. Néanmoins, le père Constancio ne voulut pas reculer devant l'invitation du ministre Derqui. Ce qui facilitait l'entreprise, c'était la promesse de Derqui, d'allouer à la réduction 1200 piastres pour frais de premier établissement, et 34 piastres de subsides mensuels, ce qui permettait d'acheter un nombre assez considérable de juments pour venir au secours de la tribu et pour rendre moins fréquentes les courses où, sous le prétexte de chasser les chevaux sauvages, on s'attaque au bétail des estancias. Comme conséquence des propositions du ministre Derqui, le Père Constancio retourna au désert, parla aux caciques, et obtint à San Pedro Viejo un commencement de réduction. Un ancien captif créole, marié dans la tribu, devait constituer, avec sa famille, le premier noyau de cette petite colonie ; le cacique Jose promit bien, qu'*avec le temps*, il serait possible qu'il se joignît à la réduction. Le Père Constancio

revint à Santa Fé pour préparer tout ce qu'il fallait pour son installation. Néanmoins, il voulait que, sous le rapport pécuniaire, sa responsabilité fût mise parfaitement à couvert et nous avons sous les yeux une lettre où le missionnaire prie le ministre des Cultes d'envoyer une ou deux personnes pour faire un inventaire de ses achats et pour contrôler l'emploi des fonds alloués par le Gouvernement. « Cette mesure, dit le Padre Constancio dans sa lettre au ministre, m'est dictée par deux motifs : 1^o pour sauvegarder ma responsabilité à l'égard du public et à l'égard du Gouvernement qui a bien voulu m'honorer de sa confiance pour fonder cet établissement et 2^o pour alléger ma conscience des scrupules que des scrupules étrangers ont fait naître en moi, et que je dois faire taire dès le principe, (*principiis obsta, sero medicina paraturus cum male per longam invalvuerem moram*).

Cette lettre, qui nous laisse apercevoir combien le Père Constancio voulait se mettre en garde contre toute intrigue provenant de la jalousie du clergé créole, nous initie encore à l'une des difficultés de l'œuvre des missions du Chaco.

Le ministre répondit qu'il jugeait la demande du Père préfet tout à fait inutile et que, vu la parfaite confiance que le Gouvernement avait en sa gestion, il trouvait suffisant que le Préfet envoyât occasionnellement au Paraná les notes de ses dépenses.

Les lettres suivantes nous instruisent des vicissitudes de l'impétueux Préfet dans sa nouvelle réduction, qu'il baptisa du nom de Saint-François Solano, premier apôtre chrétien dans ces lointains parages :

Au Ministre de l'Intérieur don Santiago Derqui.

En route, 1^{er} octobre 1858.

J'ai l'honneur de vous annoncer que, la semaine passée, je suis parti de Santa Fé, accompagné de trois religieux missionnaires, de quelques peones (domestiques), qui conduisaient les charrettes pourvues de tout ce qui était nécessaire pour le labourage et pour l'alimentation des hommes qui, selon ce qui était convenu, devaient m'accompagner au Chaco, avec le projet d'organiser un nouvel établissement d'Indiens Mocovi. Mais,

à peine en route, j'eus lieu d'être découragé et affligé par un événement auquel j'étais loin de m'attendre. Arrivé à notre station del Sauce, pour y prendre divers objets nécessaires que j'avais rassemblés et envoyés là, et pour y rencontrer le cacique Bonifacio et quatre hommes de confiance de sa tribu, je me trouvai tout à coup en présence d'une multitude confuse de femmes, d'hommes, d'enfants, qui venaient pour suivre le cacique et le Padre, comme ces gens s'exprimaient ; quelques-uns à pied, d'autres montés sur des haridelles pareilles aux chevaux de l'Apocalypse ! (*sic*).

Je cherchai en vain à les persuader qu'il fallait rester au Sauce encore un mois, que mon projet était d'organiser un établissement en ne prenant avec moi que les hommes nécessaires, et qu'ensuite je reviendrais au Sauce pour y chercher les gens qui m'auraient attendu. (C'était éviter la nécessité de nourrir des bouches inutiles.) Ce fut en vain ; tous m'ont suivi et j'avoue que cet incident imprévu m'inquiète beaucoup ; c'est pour cela que j'en informe aussitôt que possible le Gouvernement national, parce que les moyens de subsistance qui me restent ne peuvent suffire que pour très peu de temps, à sustenter tant de bouches affamées. Il est vrai que, moyennant les semailles que je compte faire, j'espère parvenir à me créer d'abondantes ressources alimentaires pour l'année prochaine ; mais, d'ici à la récolte, il faut nourrir les gens qui travaillent et ceux qui ne travaillent pas, comme les vieillards et les enfants, et pouvoir leur assurer une alimentation suffisamment abondante, surtout au début. Je sais que, de la décision de Votre Excellence, découlera ou un brillant résultat ou la perte complète de mes travaux et des sacrifices que le Gouvernement national a consenti à faire. Je parle, Señor, en pleine connaissance de cause, en faisant la part des probabilités favorables, malgré les opinions contraires de quelques-uns qui considèrent les événements avec partialité *et de loin*. En conséquence de ce qui vient d'arriver, je supplie instamment Votre Excellence de daigner prendre ma position en considération et de m'accorder :

1. 100 juments de plus, à raison de 15 juments par quinze jours, pour la nourriture des Indiens.
2. 10 à 12 chevaux pour les courses et messages quotidiens.
3. Un subside pour les religieux, afin d'assurer leur existence.

4. Un autre subside pour les bagatelles auxquelles les Indiens tiennent tant, le tabac, la yerba maté, etc.

Sous peu, j'aurai l'honneur de vous présenter la note de nos frais d'installation et d'administration, pris sur la somme de 1500 piastres que le Gouvernement national a bien voulu me confier. Je supplie encore Votre Excellence de porter à la connaissance du Gouvernement la position où je me trouve, afin qu'il prenne à mon égard les mesures nécessaires.

Dieu vous garde.

Frère Constancio FERRERO.

A cette lettre si pressante, le Gouvernement *ne répondit pas* : il envoya seulement l'ordre de livrer à la réduction 15 juments par mois, nombre bien insuffisant pour tant de familles. Quant à la présence inattendue de toute une tribu au Sauce, elle ne peut s'expliquer que par le caprice du cacique Bonifacio qui, tout à coup, quitta le Palmar, où il campait, pour venir se joindre à la tribu des Abipon, peuplade soumise, mais de tout temps ennemie des Mocovi. Voyant que le voisinage trop rapproché de cette tribu ne pouvait durer, le cacique et sa tribu suivirent le Père Constancio *et les charrettes*.

Le 21 octobre, trois semaines après son arrivée à San Francisco Solano, le Padre Constancio écrivait à don Santiago Derqui :

Je suis arrivé ici le 7 de ce mois, avec deux charrettes de vivres, vingt-cinq juments, deux religieux, quelques domestiques créoles et les Indiens, commandés par le cacique Bonifacio ; j'ai laissé à Santa Fé et au Sauce la charge de deux autres charrettes. Jusqu'à aujourd'hui, j'ai pu terminer un grand hangar, creuser un puits d'eau abondante et excellente, construire un four, établir un fortin et un corral de pieux de nandubay (bois dur). Nous nous occupons de faire des *adobes* (briques séchées au soleil), pour la chapelle et pour le presbytère. Je suis parvenu également, avec l'assistance des Indiens, et en travaillant avec eux la pioche en main, à défricher et à ensemençer, aussi bien qu'il m'a été possible, un assez grand espace de terrain. Nous avons semé du maïs, des fèves, des courges, des pommes de terre. Il est inutile de décrire la beauté

et la fertilité de ces immenses campos, la richesse de leurs forêts et l'avantage incontestable d'une colonie située au bord même du Salado qui va être navigable. Ces parages sont connus de tous ceux qui ont exploré le Chaco. Les Indiens cheminent bien; ils sont jusqu'à présent paisibles et contents; ils espèrent que, dans peu de temps, les caciques Roque et Domingo se joindront au cacique Bonifacio. Celui-ci compte même leur envoyer des messages pour les presser d'arriver. Mais je ne puis que répéter ce que j'ai déjà eu l'honneur de dire à votre Excellence, c'est que, sans nouveaux secours, nous ne pourrions continuer notre œuvre, et que nous irions inmanquablement au devant d'une catastrophe. Dieu vous garde.

Frère Constancio FERRERO.

Le missionnaire ne s'était pas trop avancé en prédisant une catastrophe éventuelle... Le 28 novembre, il écrivait au gouverneur de Santa Fé :

Canton militaire de Barcos.

Je m'empresse de faire savoir à Votre Excellence que le 25 de ce mois, à cinq heures et demie du soir, le cacique Bonifacio, aidé de sa troupe, a complètement saccagé la nouvelle réduction, sans me laisser le moindre de mes effets, et qu'il s'est enfui dans les forêts vierges. Deux heures après le pillage, nous sommes partis, les religieux qui étaient à la réduction et moi, à pied, marchant toute la nuit et la majeure partie du jour suivant. Je suis arrivé à ce canton militaire, très fatigué, mais non effrayé (*muy causado pero no asustado*).

Dieu vous garde.

Frère Constancio FERRERO.

Le commandant du fort se montra secourable et donna au Père Constancio des charrettes et des hommes, pour retourner à Saint-François Solano, afin d'y prendre ce que les Indiens auraient pu laisser. Mais tout était détruit, ruiné, pillé, saccagé ! Le seul résultat de cette triste enquête fut de rassembler

125 moutons, reste du troupeau de 300 têtes, que les Indiens n'avaient pu ni tuer, ni emporter.

Le 1^{er} décembre, le Père Constancio écrivait du Sauce au ministre Derqui :

J'ai le profond chagrin de vous annoncer que, le 25 novembre, le cacique Bonifacio, à la tête de sa tribu, est venu m'annoncer, à ma grande surprise, qu'il était décidé à retourner à la vie nomade et à prendre avec lui tout ce que j'avais apporté à la réduction, ce qu'il fit immédiatement, malgré mes supplications et mes promesses. Il emmena soixante animaux, bœufs, vaches et juments, toutes nos provisions de maïs, de fèves, de patates, notre linge, nos habits, nos brides et nos licols, et nous laissa sans un seul cheval. Après ce qui venait de se passer, je me mis en devoir de quitter la réduction avec mes deux religieux et, deux heures après le pillage, je partis, à pied, marchant toute la nuit, à travers des solitudes entrecoupées de bois sombres, sans rencontrer une goutte d'eau. Le jour suivant, dans l'après-midi, je suis arrivé au canton de Barcos et enfin au Sauce, d'où je vous écris.

La cause de cet événement, dont le résultat si triste est la destruction de mes âpres travaux (fruits de privations prolongées) viendrait, si l'on peut ajouter foi aux manifestations des Indiens, de ce que je n'ai pas obtenu de Votre Excellence ce que je lui avais demandé en leur nom. Si le Gouvernement, disaient-ils, commence à nous refuser ce que nous demandons, maintenant que nous commençons, il finira, dans peu de temps, par nous dénier toute assistance. Il vaut donc mieux faire aujourd'hui ce que nous devrions toujours finir par accomplir plus tard. Néanmoins, selon mon opinion, la véritable cause de cet événement doit être attribuée à l'influence des Indiens Montarazes non réduits, avec lesquels le cacique Bonifacio a eu, à plusieurs reprises, des conférences secrètes ; car je ne leur ai pas seulement donné tout ce qu'il leur fallait pour leur nourriture, mais je les ai encore pourvus de tabac et nous aurions eu, par nos récoltes, assez de produits pour nourrir la tribu une année entière.

Je n'ai sauvé du pillage que des moutons, deux charrettes et les ornements et objets du culte. Comme je pense retourner au Chaco aussitôt que la nouvelle frontière sera établie, je compte vendre les moutons qui me restent, pour procurer à

mes religieux et à moi les vêtements et le linge de première nécessité. Si Votre Excellence approuve mes projets, veuillez bien me dire ce que je dois faire de ce que j'ai pu sauver.

Dieu vous garde.

P. C. FERRERO.

Note du Père Constancio.

Le Gouvernement *n'ayant pas répondu à ma lettre*, je vendis les 125 brebis et une charrette, afin de pouvoir acheter des vêtements et en donner à mes compagnons d'œuvre, ainsi que pour défalquer les frais que j'avais supportés et qui avaient dépassé les fonds que le Gouvernement m'avait remis, lesquels étaient épuisés depuis longtemps.

Un mois après le pillage, quelques Indiens de notre réduction ayant été faits prisonniers pour vol, on les interrogea sur les causes de la désertion de Bonifacio. Ils répondirent qu'ils n'en connaissaient pas d'autres que les caprices du cacique et que les Indiens avaient été forcés de le suivre, parce qu'il leur avait déclaré que quiconque ferait mine de rester serait massacré.

Le 27 août, le Préfet, écrivant du Collège de San Lorenzo, rendit compte au ministre Derqui des 1200 piastres qui lui avaient été fournies par le Gouvernement. Outre cette somme, il avait dépensé 514 piastres données soit par le couvent, soit par des personnes charitables du Rosario. Les charrettes avaient été mises à la disposition de la station de San Xavier et du Sauce, les ornements d'église à la chapelle de Cayestà. Le Gouvernement national ne répondit pas plus à cette lettre qu'aux précédentes.

Si les travaux du Père Constancio ne rencontraient qu'indifférence et froideur dans les Bureaux du ministère au Paraná, il n'en était pas ainsi à Santa Fé où, à la limite même du Chaco, on pouvait apprécier toutes ses peines.

En date du mois d'août 1858, le général Pablo Lopez, gouverneur de la province de Santa Fé, écrivait au général de l'ordre des Franciscains à Rome une lettre dont nous transcrivons les passages suivants :

« Les journaux de notre pays nous entretiennent presque quotidiennement, et avec éloges, des incessants travaux entre-

pris par ces religieux, (les Franciscains) qui se sont consacrés à la conversion des barbares. Parmi ces missionnaires se distingue entre tous le Père préfet, lequel, avec un dévouement que la charité vraiment évangélique peut seule inspirer, a su s'attirer la vénération des tribus indomptables qu'il a visitées au cœur même de nos immenses solitudes, cherchant à les amener par le moyen des lumières du christianisme à la civilisation. Les qualités éminentes de ce Père sont rehaussées par une instruction supérieure, une moralité sans tache, et une incomparable activité. L'éclair qui paraît et disparaît spontanément est le symbole du Père Constancio. A peine l'a-t-on vu organiser une réduction, qu'il se transporte à une autre; peu de temps après, on sait qu'il se trouve au Collège; mais déjà il s'est remis en route, prêchant, instruisant, faisant du bien à tous, amis de tous, même des Indiens nomades, car il a pénétré jusque dans les déserts du Gran Chaco, au milieu d'hommes indomptés et redoutés pour leur cruauté. Ces traits d'héroïsme rappellent l'abnégation des premiers apôtres.

« Je considère comme mon devoir, poursuit Lopez, d'assurer Votre Révérence que je suis fermement décidé de protéger le Collège de San Lorenzo par tous les moyens qui sont en mon pouvoir, m'opposant à la suppression d'une corporation aussi bienfaisante que l'est celle-ci¹, qui a rendu de si précieux services à la cause de la civilisation et dont le pays et la religion attendent d'immenses avantages, dus à l'union et au zèle de ses honorables membres. C'est là une création appartenant exclusivement à la province; elle ne peut subir aucune influence de la part du Gouvernement de la Confédération. »

Nous avons vu les missionnaires lutter contre les Indiens, combattre corps à corps contre la cruauté, la barbarie, l'astuce, les rapines, les incroyables caprices des fils du désert encore indomptés; tantôt voyageant, traversant au galop de leurs chevaux des espaces immenses, puis, la bêche en main, apprenant aux Indiens à travailler la terre, tantôt, armés de la truelle du maçon, érigeant leurs modestes chapelles et les humbles cabanes qui devaient leur servir de demeure. En quelques instants, le fruit de leurs rudes labeurs est emporté comme par un oura-

¹ Ces mots feraient supposer que Lopez, obsédé par la jalousie du clergé créole, s'opposait aux intrigues que celui-ci ourdissait contre les Franciscains.

gan, eux-mêmes sont dépouillés du peu qu'ils possèdent, fuyant ce coin de terre où ils avaient prodigué leurs sueurs ! Nous avons constaté aussi les inconséquences du Gouvernement national, invitant d'une façon pressante le Père Constancio à former une réduction, puis l'y abandonnant et lui refusant secours, aide et protection ! Malgré tout, dans la correspondance du Père Constancio, nous n'avons pas trouvé la moindre plainte. Pionnier de la civilisation, il voit son œuvre méconnue ; ses lettres les plus pressantes restent sans réponse, et lorsque, après des fatigues inouïes, des privations sans nombre, de cruelles déceptions, il croit pouvoir exercer sa juridiction sur les quelques stations où son Ordre a placé des Pères Franciscains, la jalousie du clergé créole lui conteste ce droit, acquis par tant d'abnégation et de réel dévouement. On voit que l'énergique Père Constancio a noblement accepté le combat sans récriminations mesquines, sans retour sur lui-même, et avec un complet renoncement. Cette immolation silencieuse n'était pas le fait du Père Bordi, auquel nous allons accorder la parole.

On se tromperait en supposant les Pères disséminés dans les anciennes réductions, à l'abri des vicissitudes qu'ont à subir leurs collaborateurs dans les réductions nouvelles. Nous avons parlé de San Xavier, de cette ville abandonnée, ancienne station des Jésuites et que le Père Constancio avait commencé à rebâtir. Il y avait placé le Père Aurelio Bordi, homme pratique, plein d'énergie, et qui, aidé d'un seul maçon et de quelques Indiens, avait restauré certaines parties de l'église qui menaçaient ruine. Ce même Père avait appris à ses étranges paroissiens la culture de la terre, et déjà de belles récoltes avaient couronné tant de peines et de charitable persévérance, lorsque, tout à coup, le gouverneur de Santa Fé, don Rosendo Fraga, donna l'ordre, à la réduction, de quitter San Xavier et de se transporter à Cayastà, site ingrat, plage sablonneuse, bonne tout au plus à la culture de la pomme de terre, tandis que San Xavier a des plaines magnifiques, d'une fertilité remarquable. Ces caprices de l'autorité paraîtraient inexplicables, si l'on ne se rappelait que les Indiens des réductions forment la cavalerie auxiliaire, et sont par là même souvent engagés dans les dissensions politiques qui troublent le pays. Cayestà étant beaucoup plus près de Santa Fé que San Xavier, il pouvait être avantageux au gouverneur de la province d'avoir sous la main

un corps de troupe rapide comme le vent, habitué aux expéditions aventureuses, et auquel il suffit de quelques minutes pour être prêt à partir. Dans des occasions pareilles, la Mission est impitoyablement sacrifiée. Eglise commencée, village à moitié bâti, terres labourées, moissons sur pied, il faut tout abandonner ! Ce qu'il y a de plus navrant pour le missionnaire, c'est le faux jour sous lequel les agents du Gouvernement cherchent souvent à le présenter aux Indiens, leur insinuant que c'est *le Padre* qui a provoqué ce changement si désastreux. Prend-il la défense de ses malheureux néophytes, on l'accuse de prêcher la révolte, tandis qu'on attendait de lui, comme premier résultat de son œuvre chrétienne, la soumission la plus complète des enfants du désert aux ordres de l'autorité.

Dans une lettre du 28 avril 1860, adressée au Père Constancio, le Père Aurelio Bordi, après avoir dévoilé toutes les intrigues qui se sont tramées contre la réduction et avoir informé le Père préfet de toutes les négociations qu'il a vainement entamées pour faire revenir le gouverneur sur sa décision, s'exprime ainsi : « enfin est venu l'ordre de partir ! J'en ai éprouvé un tel coup que j'en ai versé des larmes ; si je n'en deviens pas fou, ce sera un miracle de la Providence. Je suis seul ! Si seulement un des Pères était venu m'assister dans ces derniers jours de tristesse et de douleur ? Si vous aviez vu l'aspect de la réduction lorsqu'on publia l'ordre de retourner à Cayastà ! Les cris, les gémissements, les soupirs, les larmes, étaient bien faits pour émouvoir jusqu'aux pierres mêmes. Puis, considérant qu'il n'y avait point de remède, quelques-uns de ces malheureux se dispersèrent ; tous ceux qui n'étaient que depuis peu de temps à San Xavier retournèrent à la forêt vierge. Je partis seul pour Cayastà et, en route, je rencontrai une vraie procession de ces infortunés, les uns à pied, d'autres à cheval, chargés de leurs pauvres effets. Lorsqu'ils me virent, leurs larmes recommencèrent à couler, et j'y mêlai les miennes. Ils croyaient que je pourrais leur donner quelque espoir de retourner à San Xavier ! Je les suppliai de se confier en Dieu et je m'en fus, tandis qu'eux, maintenant abandonnés au désert, sont des brebis sans pasteur ! (tanquam oves sine pastore).

Rappelant ensuite tout ce qui s'était accompli depuis deux ans à San Xavier, la ville sortie de ses ruines, les maisons réparées, l'église relevée, les champs labourés et ensemençés, cent

Indiens au moins qui, par les soins du Père Aurelio, étaient devenus charbonniers, laboureurs, charpentiers, maçons et qui commençaient à montrer un goût décidé pour la vie régulière et paisible, le Père Bordi s'écrie naïvement : « Si, dans ma patrie, j'avais fait ce que j'ai fait pour San Xavier, on aurait conservé mon œuvre comme un monument, on m'aurait décerné des croix, des honneurs de mon vivant, et on aurait préparé une niche pour m'adorer comme un saint après ma mort.... mais ici, continue le brave Aurelio, on est chassé de son travail comme un chien d'une cuisine ! (como perro de cocina.) »

Pareils aux peuples de l'antiquité qui émigraient avec leurs dieux pénates, la tribu infortunée que l'on expulsait de San Xavier emporta la statue de la Vierge, qu'un patron de barque gènoise chargea sur son navire, et qui fut reçue à Cayasta avec toute la solennité en usage dans le pays en pareille circonstance, fusées, boîtes, décharges d'artillerie, etc.

Le sourire que ces puérilités d'une foi ardente pourrait faire naître en nous, s'arrête devant le vrai dévouement, l'absolute abnégation de cœurs sincères, persévérants, intrépides, et qui, après tout, ne peuvent donner plus qu'ils n'ont reçu eux-mêmes. Dans la mesure de leurs lumières, ces missionnaires sont restés strictement apôtres de Celui qui n'avait pas un lieu pour reposer sa tête et dans leur pauvreté réside une force morale incontestable. Dans le même pays, les Jésuites, possédant des richesses immenses, de vastes territoires, un pouvoir égal à celui des rois d'Espagne, vivant dans une splendeur princière, ont vu leur œuvre périliter ; les Franciscains, dénués de tout, sans pouvoir temporel, et, comme nous l'avons démontré, agissant en dépit des circonstances adverses, se maintiennent et donnent une extension toujours plus grande à leur œuvre de dévouement obscur, modeste, mais réel.

EN OCÉANIE

FRAGMENTS DE LETTRES

De PAUL HUGUENIN, *instituteur-missionnaire à Raiatea*

(Iles de la Société).

Nous vivons dans un pays splendide où la température n'est jamais inférieure à 20° et où ciel et mer sont presque toujours bleus. La fertilité du sol est grande, et maintenant que la guerre s'est terminée par l'annexion définitive des Iles sous le vent à la France, les colons qui viendront s'établir ici ont un bel avenir devant eux. Avec un capital de 20 à 30000 francs, permettant de vivre cinq ans sur ses fonds, on peut créer des plantations de vanille, de café, de cocotiers, de coton, de canne à sucre de toute beauté. L'ananas vient bien aussi. Les oranges sont abondantes. Le cacao prospérerait également bien, mais il faudrait attendre sept ans la première récolte. La grande difficulté est d'obtenir la main-d'œuvre, car les indigènes ne travaillent pas beaucoup. Un charpentier se fait payer de 3 à 5 piastres par jour, soit fr. 7,50 à fr. 12,50 de notre monnaie. C'est la monnaie chilienne et péruvienne qui a cours ici à côté de l'or français; fr. 5 français = fr. 10 chilien.

Connaissez-vous nos moyens de communication avec l'Europe? Ils ne sont ni nombreux ni rapides. Le 12 ou le 15 de chaque mois part un trois-mâts-goélette pour San Francisco.

Son « trip » dure de trente à quarante jours au moins. Trois navires font ce service : le *Tropic-Bird*, le *Galilée* et le *City of Papeeté*. Ils repartent de Frisco le 1^{er} du mois et mettent de vingt-cinq à trente-cinq jours pour atteindre Tahiti, avec un jour d'arrêt à Taiohaé (Nuka Hiva, Marquises). A de rares intervalles un navire de guerre, oiseau de passage, nous permet d'envoyer plus rapidement notre courrier. C'est ce qui est arrivé en août dernier avec le *Duguay-Trouin*. Ou bien un steamer américain entre à l'improviste dans le port de Papeeté, propose au Gouvernement de faire le service postal, reçoit la promesse d'une grosse subvention... mais, arrivé à Frisco, ses propriétaires désavouent le capitaine, et, après avoir eu l'agréable perspective de correspondre en trente-quatre jours avec Paris, nous retombons dans l'âge de la pierre... ou de la voile. Voilà pour le côté américain. Par contre, il arrive chaque mois (plus exactement tous les vingt-huit jours) un steamer de la Nouvelle-Zélande à Papeeté. Ce steamer (*Richmond*, *Upolu* ou *Corinna*) fait le trajet en douze jours avec escale à Raïatea à l'aller ou au retour, mais il ne facilite guère nos relations avec l'Europe, car le trajet Auckland-Sydney-Marseille dure de cinquante-cinq à soixante jours. Ce steamer ne nous sert qu'à deux fins : il nous apporte les colis postaux de France qui suivent toujours la route Marseille-Sydney et nous permet, lorsqu'il passe par Uturoa, à l'aller, de nous rendre à Papeeté en douze heures. Et ce n'est pas un petit avantage, je vous assure ! Nos îles sont bien justement nommées *Iles sous le vent*. Trois cents jours au moins sur trois cent soixante-cinq, le vent souffle de l'Est, de Tahiti, en sorte que le voyage en voilier dure toujours trois ou quatre jours et même, parfois, huit, neuf ou dix. Que de bordées il faut tirer pour franchir ces 120 milles ! Au contraire, le retour s'effectue en vingt ou trente heures. Les petits *cotres* qui transportent la poste et font le service de ravitaillement, attendent qu'un vent favorable se mette à souffler, le vent du Nord-Ouest, le « toerau », comme l'appellent nos Tahitiens. Mais ils peuvent souvent attendre des semaines, en sorte que nos communications avec Tahiti sont des plus irrégulières. Il nous est arrivé de recevoir nos lettres de France trente jours après leur arrivée à Papeeté. A l'heure qu'il est, nous attendons notre courrier de Noël. Au moment où le *Galilée* jetait l'ancre dans la rade de Papeeté, un petit cotre, le *Tote*, partait pour Raïatea.

Nos lettres sont donc là-bas, à 120 milles... L'Europe pourrait être à feu et à sang depuis plus d'un mois que nous n'en saurions pas un mot ! Nos parents pourraient être morts depuis deux mois sans que nous nous en doutions ! Avouez que nous sommes bien mal partagés sous le rapport des communications.

Outre les arrivages mensuels de voiliers et de steamers et les apparitions plus ou moins prolongées de croiseurs ou de cuirassés, trois navires à voiles font le service des marchandises directement de Bordeaux à Tahiti : le *Colbert*, le *Président Thiers* et la *France Chérie*. Ces trois-mâts mettent trois ou quatre mois, même plus, pour nous parvenir et, à cause des vents, suivent l'itinéraire Bordeaux-Cap de Bonne-Espérance-Tahiti-Cap Horn-Brésil-Bordeaux. Les traversées exceptionnellement belles se sont faites de cent trois à cent dix jours. En ce moment, nous attendons la *France Chérie*. C'est par cette voie que nous recevons nos meubles, vins, conserves Félix Potin, etc. Les droits à payer à Tahiti sont moitié moins élevés que ceux qui frappent les marchandises venant de Frisco ou d'Auckland. Pour connaître le prix de revient à Raïatea des marchandises venant de France par cette voie, il faut ajouter au prix de Paris 40 % environ pour emballages, port, frêt, droits de douane et d'octroi de mer. Pour les vins ordinaires 60 % et pour les vins fins au moins le 100 %. A propos d'argent, voici quel est notre curieux régime : les droits, taxes, timbres, impôts, etc., se paient en argent français. Mais celui-ci est excessivement rare et la monnaie courante est la piastre chilienne ou péruvienne, la demi-piastre, la pièce de vingt sous et de dix sous chiliens. Toutes ces pièces ne valent pas même la moitié de la monnaie française ; à notre arrivée, on donnait 195 francs chiliens pour 100 francs français ; le taux a beaucoup varié et est monté actuellement à 220 ou 240 %. Il y a aussi un papier-monnaie (valeur argent français) qui n'a cours qu'à Tahiti et consiste en Bons de 10, 20, 50 et 100 francs de la « Caisse agricole » de Papeeté. Comme, chez les commerçants, tout se paie en argent chilien, on n'a rien à moins de dixsous, et ce qui vaudrait, par exemple, quatre-vingts centimes se vend vingt sous. Les prix sont exorbitants : j'ai payé l'autre jour un flacon de *sel* de table d'un kilo la somme de 4 fr. = 2 fr. français !!!

La première des Iles sous le vent en venant de Tahiti est Huahine. Une curieuse remarque à faire, c'est que presque

toutes ces îles sont divisées en deux par un isthme. Ainsi, Grande et Petite Tahiti sont séparées par l'isthme de Taravao; il y a aussi Grande et Petite Huahine et si Raïatea et Tahaa forment deux îles, on peut presque considérer Tahaa comme un prolongement de Raïatea avec isthme sous-marin, car le récif de corail enveloppe les deux terres dans un même réseau. Borabora, plus à l'Ouest, est aussi profondément échancrée, de même que Tahaa, par deux golfes qui se rejoignent presque. Seule, Maupiti ne forme qu'un gros rocher. Toutes ces îles sont, comme je viens de le dire, entourées d'un récif de corail coupé, à distances variables, par une *passé* (où entrent les navires), *passé* située elle-même, en général, vis-à-vis d'un cours d'eau qui, descendant des sommets de l'île, s'avance assez dans l'eau salée pour tuer le corail sur une étendue variant de vingt à cent mètres au plus. De plus, ces *passés* sont situées en général entre *deux* îlots (motu, prononcez motou) plats et boisés de cocotiers et de tamanu. L'île de Borabora a ceci de remarquable qu'elle possède un grand et un petit îlot montueux.

Ces motu sont séparés par une *passé* très étroite creusée entre de hauts rochers noirs qui ressemblent à un champ de bataille de Titans. Ces rochers sont jetés les uns par dessus les autres en tous sens; les gens de Borabora les nomment rochers de *Hiro*. Hiro était un de leurs dieux, peut-être leur Hercule, puisqu'il jouait avec de si grosses roches. Les unes, en effet, sont appelées les *osselets* de Hiro (ce qui prouve que le jeu des osselets était connu de longue date ici); une autre, énorme et posée à l'équilibre sur ses voisines, donne un son très fort et semblable à celui de l'airain quand on frappe dessus; c'est la *cloche* de Hiro; ce géant aurait aussi marqué l'empreinte de ses doigts dans la pâte encore molle des pierres, puisque ces sillons profonds s'appellent la *main* de Hiro, et il a dû mal finir, car on me montre encore au fond de l'eau de la *passé* son *bateau*, ou plutôt sa pirogue (te vâ).

* * *

La langue tahitienne ne possède que les *treize lettres* ou *sons* suivants :

a, e, f, h (toujours aspiré), *i, m, n, o, p, r, t, u* (toujours ou) et *v*. Le *r* est roulé et ressemble à notre *l*.

Les autres lettres que l'on conserve en orthographiant les nombreux mots étrangers contenus dans la version tahitienne de la Bible, se rendent par des lettres analogues tahitiennes; ainsi :

b se prononce *p*; *d*, *g*, *k*, *s*, *z*, se prononcent *t*; *l* se prononce *r*; *w* = *oua* et *ph* = *f*.

Les Tahitiens ne sauraient prononcer *gn*, *ill*, *z*, etc. De même, ils ne peuvent prononcer deux consonnes qui se suivent et les séparent toutes par des voyelles, le *e* surtout qui se prononce toujours *é*. Ainsi mon nom Huguenin est devenu dans leur langue Houteni; Vernier = Vérénié; Chessé = Tété; Jacques = Tiati; Jean = Tihoni; Samuel = Tami, etc. La langue tahitienne possède également deux grandes difficultés de prononciation : 1^o un coup de glotte que l'on rend dans l'écriture par une apostrophe et qui fait distinguer, par exemple, *moa* = poule de *mo'a* = saint. Celui qui ne sait pas donner le coup de glotte s'expose à faire rire ses auditeurs, comme il est arrivé autrefois, paraît-il, à un missionnaire anglais qui, lisant en chaire le verset : Saint, saint, saint, est l'Eternel, lut : « *Moa, moa, moa* », c'est-à-dire : poule, poule, poule !... 2^o Une espèce de prononciation « mouillée » du *h* faisant corps avec la voyelle qui le précède, dans *iho* (même), *piha* (chambre), *parahi* (chaise), etc. Ces subtilités de prononciation ne peuvent se comprendre et s'acquérir que sur place, cela va sans dire. Du reste, les deux difficultés que je viens de mentionner ne se rencontrent guère dans les noms géographiques. La syllabe *ou* se prononce en tahitien *o* — ou puisque *u* = *ou*; car si l'assemblage des consonnes ne peut se faire, celui des voyelles est au contraire des plus fréquents et l'on trouve, dans certains mots, trois ou quatre *a* qui se suivent : *haaava*, espèce de bambou, ou homme sage, *faaaa* = exciter; *faaaau* = suicidé; *faaaeae* = moribond; *faahaaha* = provoquer; *faaapu* = jardin; *faaamu* = nourrir, etc., etc., et, avec un peu d'habitude, on distingue très bien tous ces *a*.

* * *

Voici quelques rectifications concernant différents auteurs ayant écrit sur les Iles sous le vent.

I. Elisée Reclus, *Nouvelle Géographie Universelle*, tome XIV, Océan et Terres océaniques.

1. « Raiatea est une rivale de Tahiti par l'animation de son trafic..... »

1. Rivale bien déchue, car *le trafic* est presque nul aujourd'hui. On ne cultive plus le coton ; les Iles sous le vent ne produisent presque plus de *coprah* ou amande du coco, depuis qu'un parasite, le « manu » a attaqué les cocotiers, faisant sécher les palmes, puis les cocos, et tuant nombre de plants. Heureusement que ce parasite disparaît peu à peu.

2. ... et le commerce presque entièrement entre les mains d'exportateurs allemands.....

2. Cette affirmation pouvait être vraie il y a 20 ans, mais aujourd'hui il n'existe plus de maison de commerce allemande à Raiatea.

3. y est moins entravé par les règlements qu'à Papeeté....

3. Ouf ! C'est-à-dire que, depuis l'annexion des Iles sous le vent, on paie *tous* les droits à Papeeté et *ensuite* des droits d'entrée *spéciaux* aux Iles sous le vent. Pas une marchandise ne peut débarquer à Uturoa sans avoir passé par la douane de Papeeté.

4. La ville de *Teavarua*.....

4. Ce nom appartient à l'histoire, comme le beau trafic et les facilités. Depuis de longues années notre ville s'appelle *Uturoa*. Utu=bec ; roa=grand.

5. occupe le *centre* du petit archipel....

5. N'occupera peut-être bientôt plus le centre de l'archipel, car le Gouvernement a le projet de transporter la ville à 10 kilomètres à l'Est, soit à *Vairahi*, endroit situé à l'ouverture d'une large vallée d'où descend une belle rivière jamais à sec. — Uturoa n'a pas de rivière, elle n'a que des ruisselets rapidement séchés, aussi le principal se nomme-t-il *Vaipau* = eau tarie.

II. Onésime Reclus donne l'étendue et la population, indications auxquelles Levasseur ajoute celle de la situation géographique.

Voici les chiffres extraits de l'*Annuaire de Tahiti pour 1898*, (Papeeté, Imprimerie du Gouvernement). On peut les comparer à ceux que donne Onésime Reclus dans *Nos Colonies* et Levasseur dans *la France et ses Colonies*, tome III.

N° 1. Tubuai Manu, 17°28' — 152°57' Ouest de Paris — 200 habitants.

N° 2. Huahine, 16°47' — 153°20' — 1237 habitants.

N° 3. Raïatea, 16°45' — 153°52' — 2138 habitants. Tahaa, 1099 habitants.

N° 4. Borabora, 16°30' — 154°06' — 1264 habitants.

N° 5. Maupiti, 536 habitants.

En comparant l'étendue attribuée à nos îles, par O. Reclus, E. Levasseur et Vivien de Saint-Martin, je trouve ceci :

	O. Reclus.	E. Levasseur.	Vivien de Saint-Martin.
Huahine,	73 km ²	73 km ²	73 km ²
Raïatea	136 km ²	220 km ² 280 km ²	194 km ²
Tahaa	84 km ²		
Borabora	38 km ²	38 km ²	24 km ²

Je pense que les renseignements des deux derniers géographes relativement à l'étendue de Raïatea-Tahaa se rapprochent plus de la vérité que ceux d'Onésime Reclus, car Raïatea seule dépasse certainement 136 km².

Le village principal de Huahine est *Fare*, non Ouharé.

Borabora ne s'est jamais appelée *Faanui* : ce nom, qui signifie bien « la grande vallée », est celui d'un des trois districts de cette île, district entourant le village du même nom situé au fond d'un véritable fiord.

Levasseur dit que « les habitants de Maupiti dépendent du chef de Borabora ».

Cela n'est plus exact maintenant, puisque toutes les Iles sous le vent appartiennent au même titre à la France. Mais quant à l'histoire de cette question, consulter : « Paul Deschanel, *La Politique française en Océanie* (page 460), Paris, Berger-Levrault, 1884. » Cet ouvrage contient une étude intéressante sur « l'Organisation intérieure et la législation » de Raïatea, d'après une note de M. X. Caillet, lieutenant de vaisseau en retraite, habitant actuellement Papeeté.

Vivien de Saint-Martin appelle Raïatea Ouliétéa? Je n'ai jamais entendu ce nom, mais des naturels âgés m'ont dit que Raïatea s'appelait autrefois *Hawaï*, (comme aux Sandwich), et Tahaa *Upolu*. Des cotres portent ces noms du passé.

La pointe Nord du Tapioi s'élève jusqu'à 295 mètres. Le sommet de 1033 mètres dont il est parlé plus loin, dans l'article du *Dictionnaire de Vivien de Saint-Martin*, est le *Mehani*. J'ai fait une fois cette course en un jour, escorté de porteurs de vivres et de débrousseurs armés de grands couteaux (car les sommets sont couverts d'une brousse qui dépasse la tête et qui, entremêlée de troncs et de racines adventives de pandanus, rend la marche pénible). Mais aussi quelle vue, de là-haut ! Je n'oublierai de ma vie le coucher de soleil vu du *Mehani* ! C'est indescriptible et féérique comme variété et intensité de colorations dans le ciel et dans la mer ; pendant une demi-heure le décor change à vue d'œil, le ciel passe par toutes les teintes de l'arc-en-ciel pour finir par la couleur blafarde qui précède la nuit.

* * *

Les lois indigènes, si sévères, si anglaises, sont encore en vigueur actuellement, en partie du moins, sauf ce qui concerne l'état-civil et les douanes.

L'administrateur des Iles sous le vent vient de préparer de nouvelles lois basées sur les anciennes, je crois, et ces lois vont

être discutées par le gouverneur des Établissements français de l'Océanie et son conseil privé.

Il y a pas mal de choses curieuses dans les anciennes lois. Ainsi il est défendu à tout indigène de sortir de chez lui sans être muni d'une lanterne après neuf heures du soir, sous peine de 1 1/2 schelling d'amende. On bat le tambour à huit heures d'abord, puis à neuf heures, et alors les *mutoi* (gendarmes indigènes) font leur ronde avec un zèle !... C'est qu'ils reçoivent une bonne part du produit des amendes ; il en est même qui se font payer leur part d'abord par le coupable, puis s'entendent avec lui pour ne pas dresser contravention.

A noter aussi les lois anglaises sur l'observation du dimanche. Ce jour-là, vous ne pouvez faire un pas hors de chez vous sans scandaliser l'indigène. Il n'est permis que d'aller au temple, d'y bâiller, de s'y coucher sur les bancs, d'y allaiter les marmots, de sortir pendant le sermon pour fumer sa cigarette et de répéter les mêmes opérations tout le jour, puis, revenu chez soi, de bavarder sans fin sur le texte du sermon ! Tous les « jeunes » qui tombent dans ces parages y arrivent avec des idées plus ou moins larges concernant l'observation du dimanche. Mon collègue se mit à braquer son appareil photographique le premier dimanche qu'il passa à Papeeté. Nous, nous organisâmes un petit pique-nique. Mais, halte-là ! les vieux vous ont vite remis à l'ordre. Le « dimanche anglais », c'est l'arche sainte, et il paraît qu'il n'y a pas moyen d'enlever la plus petite pierre à cet édifice sous peine de le faire crouler. Dans ces conditions, vous pouvez vous imaginer ce que les dimanches nous semblent fastidieux ! Heureux lorsque nous avons des lettres et des journaux du pays à dévorer, ou bien des ouvrages aussi captivants que le *Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie* (Ba-Ronga) ! Aussi bénissons-nous mille fois ceux qui nous procurent, par leurs envois, ces bons moments.

ÉTUDE D'UNE SÉRIE
DE 47 CRANES DOLICHOCÉPHALES ET MÉSATICÉPHALES
DE LA VALLÉE DU RHONE (VALAIS)

Par EUGÈNE PITTARD, *professeur au Collège de Genève.*

NOTE PRÉLIMINAIRE

C'est au cours de l'étude d'une nombreuse série de crânes anciens du Valais que je me suis trouvé en présence des crânes dolichocéphales et mésaticéphales qui font l'objet de cette publication. Tous ces crânes proviennent de la vallée du Rhône, soit des villages de Naters, Viège, Rarogne, Sierre et Saxon : ils étaient renfermés dans les anciens ossuaires attenants aux églises de ces localités. Le total des crânes étudiés est de 323, ce qui représente la plus belle série connue jusqu'à présent pour la Suisse et même une des plus belles pour les pays de race dite celtique (auxquels appartient le Valais). Sur ces 323 crânes, 47 seulement sont dolichocéphales et mésaticéphales ; tous les autres du type brachycéphale et très souvent même d'une brachycéphalie élevée. Ce sont ces 47 dolichocéphales et mésaticéphales que nous allons étudier dans cette note préliminaire. A cause même de leur rareté relative, les dolichocéphales anciens de la vallée du Rhône sont très importants à connaître, et comme le nombre de ceux que j'ai pu

étudier est très restreint j'y ai ajouté les mésaticéphales qui, eux aussi, peuvent être considérés comme exceptionnels dans les anciens crânes du Valais.

* * *

On sait que les recherches entreprises jusqu'à ce jour ont démontré que le sol de notre pays a été envahi, à diverses reprises, par des populations de type différent. Ces invasions, qui ont commencé probablement vers le milieu de la période quaternaire, se sont continuées jusqu'à l'époque moderne. Pour nous en tenir seulement aux temps préhistoriques (nous pourrions revenir plus tard sur les invasions moins anciennes), il nous est permis de considérer comme démontré que les premiers occupants du sol étaient les hommes des stations paléolithiques découvertes dans diverses parties de la Suisse et dont celle du *Schweizersbild*, récemment explorée par M. Nuesch, peut être donnée comme type ¹.

Ces Troglodytes, dont l'industrie a été rapportée à l'époque magdalénienne, étaient probablement de type dolichocéphale et de même race que ceux de Laugerie-Basse et de Chancelade. Ils ont subi l'invasion d'immigrants brachycéphales, lesquels ont introduit dans nos contrées la hache en pierre polie, la culture des céréales et les principaux animaux domestiques. Ces brachycéphales sont probablement ceux qui ont construit les habitations lacustres.

A ce propos, il est bon de rappeler que MM. Studer et Bannwarth, dans leur belle publication : *Crania helvetica antiqua* ², ont étudié 35 crânes différents retrouvés dans diverses stations lacustres de la Suisse. Les recherches de ces auteurs ont démontré que, pendant la longue période lacustre, deux races d'hommes ont existé dans notre pays : l'une, de type brachycéphale, avec un indice céphalique oscillant de 79 à 81 ³; l'autre, dolichocéphalique, avec un indice de 68 à 75. Le type à crâne

¹ Nuesch. *Das Schweizersbild, eine Niederlassung aus palaeolithischer und neolithischer Zeit*. Nouveaux mémoires de la Société helvétique des Sciences naturelles, Band. XXXV, 1896.

² Studer et Bannwarth. *Crania helvetica antiqua*. Auf 117 Lichtdrucktafeln. In-4°. Leipzig, 1894.

³ Ils seraient mésaticéphales et légèrement sous-brachycéphales, suivant la nomenclature de Broca.

arrondi, caractéristique des stations de l'âge de la pierre, se rencontre jusque dans les stations où l'on trouve les premiers outils métalliques. Les crânes dolichocéphales arrivent avec la première apparition des métaux; ils coexistent par conséquent avec les brachycéphales pendant la fin de l'âge de la pierre et pendant l'âge de cuivre. A l'âge du bronze, le type dolichocéphale prend décidément le dessus.

Avant l'âge du bronze (âge du cuivre), les crânes dolichocéphales ne sont accompagnés d'aucun autre fragment de squelette et, de plus, tous portent la trace de blessures produites pendant la vie. Cela permet de supposer qu'ils étaient des trophées guerriers apportés dans les villages lacustres par les habitants brachycéphales¹.

En résumé, il paraît avéré que notre pays a reçu, jusqu'à l'âge du bronze, trois apports humains principaux: le premier peuplement a eu lieu par des dolichocéphales (dits magdaléniens) et dont il ne reste chez nous aucune trace squelettique; le deuxième, par des brachycéphales (d'un indice céphalique peu élevé); le troisième, enfin, par de nouveaux dolichocéphales, ceux que l'on appelle dolichocéphales néolithiques et qui sont, dit-on, d'origine septentrionale.

Les dolichocéphales valaisans, qui font l'objet de la présente étude, sont-ils les descendants des anciennes populations dolichocéphales qui ont pu peupler la vallée du Rhône avant ou après l'immigration des brachycéphales? Nous n'avons pas, pour le moment, à répondre à cette question qui est probablement parfaitement insoluble.

Parmi les invasions plus récentes dont les éléments auraient pu conserver dans le Valais une certaine valeur ethnique, par suite de la durée du séjour et de la fixation au sol, nous ne voyons guère, *comme type dolichocéphale*, que les Burgundes, les Allemanes et les Francs, les Burgundes ayant probablement joué le principal rôle. C'est en 413 que les Burgundes s'établissent dans le Valais, après que la proposition d'Aëtius de les transporter des bords du Rhin, où ils avaient eu la permis-

¹ Comptes Rendus Session helvétique des sciences naturelles. Schaffhouse, 1894.

sion de s'établir, dans le pays des Helvétiens, alors désert, fut acceptée par eux. Ils se fixèrent sur les versants du Jura, dans la Savoie, le Dauphiné, une partie de la Provence, sur les rives du Léman et dans la vallée du Rhône¹. Le royaume des Burgundes sombra en 534, par suite de l'invasion des Francs (534-888). Plus tard, ils reprirent leurs territoires (888-1032).

* * *

Il y a lieu maintenant d'étudier le matériel anthropologique que nous avons eu à notre disposition.

Avant d'aller plus loin, voici, pour chaque localité étudiée, le pourcentage des crânes dolichocéphales par rapport aux brachycéphales parmi lesquels ils sont presque toujours noyés. Nous suivons l'ordre géographique de la source du Rhône vers le lac de Genève.

Naters. 11 crânes dolichocéphales et mésaticéphales dans une série de 114, ce qui représente le 9,65 0/0. 7 sont du sexe masculin et 4 du sexe féminin. L'indice moyen de ces 11 crânes est 77,37.

Viège. La série totale se compose de 40 crânes. 4 sont sous-dolichocéphales et mésaticéphales. Cela représente le 10 0/0 de la série. L'indice moyen des 4 crânes ci-dessus est 78,74. Ils appartiennent tous au sexe masculin.

Rarogne. La série que j'ai étudiée jusqu'à ce jour comprend 45 crânes, sur lesquels 1 seulement est dolichocéphale. Les 4 autres sont mésaticéphales. L'indice moyen de ces 4 crânes est 78,97; l'indice du dolichocéphale vrai est de 71,22. Dans l'ensemble de la série, ces 5 crânes représentent le 11,11 0/0. Leur indice moyen est 77,42.

Sierre. C'est la série qui contient le plus grand nombre de têtes allongées. En effet, sur 64 crânes, 2 sont de vrais dolichocéphales, 5 sont sous-dolichocéphales et 13 mésaticéphales; en totalité, ils représentent le 31,24 0/0 de la série complète. D'ailleurs, voici leur ordination. J'ai mis en regard le pourcen-

¹ Boccard. *Histoire du Valais avant et sous l'ère chrétienne jusqu'à nos jours.* Genève, 1844; Gay. *Histoire du Valais depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours.* Genève et Paris, 1888.

tage relatif à la série complète de Sierre et à la série des dolichocéphales seulement

Dolichocéphales	2, soit	3,12 %	de la série complète	et 10 %	de la série dolie.
Sous-dolichocéphales	5, »	7,81 »	»	»	25 »
Mésaticéphales	13, »	20,31 »	»	»	65 »

L'indice moyen est 77,69. Celui des vrais dolichocéphales, 70,90; des sous-dolichocéphales, 76,66, et des mésaticéphales, 79,82; ce dernier très rapproché de la limite.

Il était intéressant, dans cette série, de séparer les crânes con-

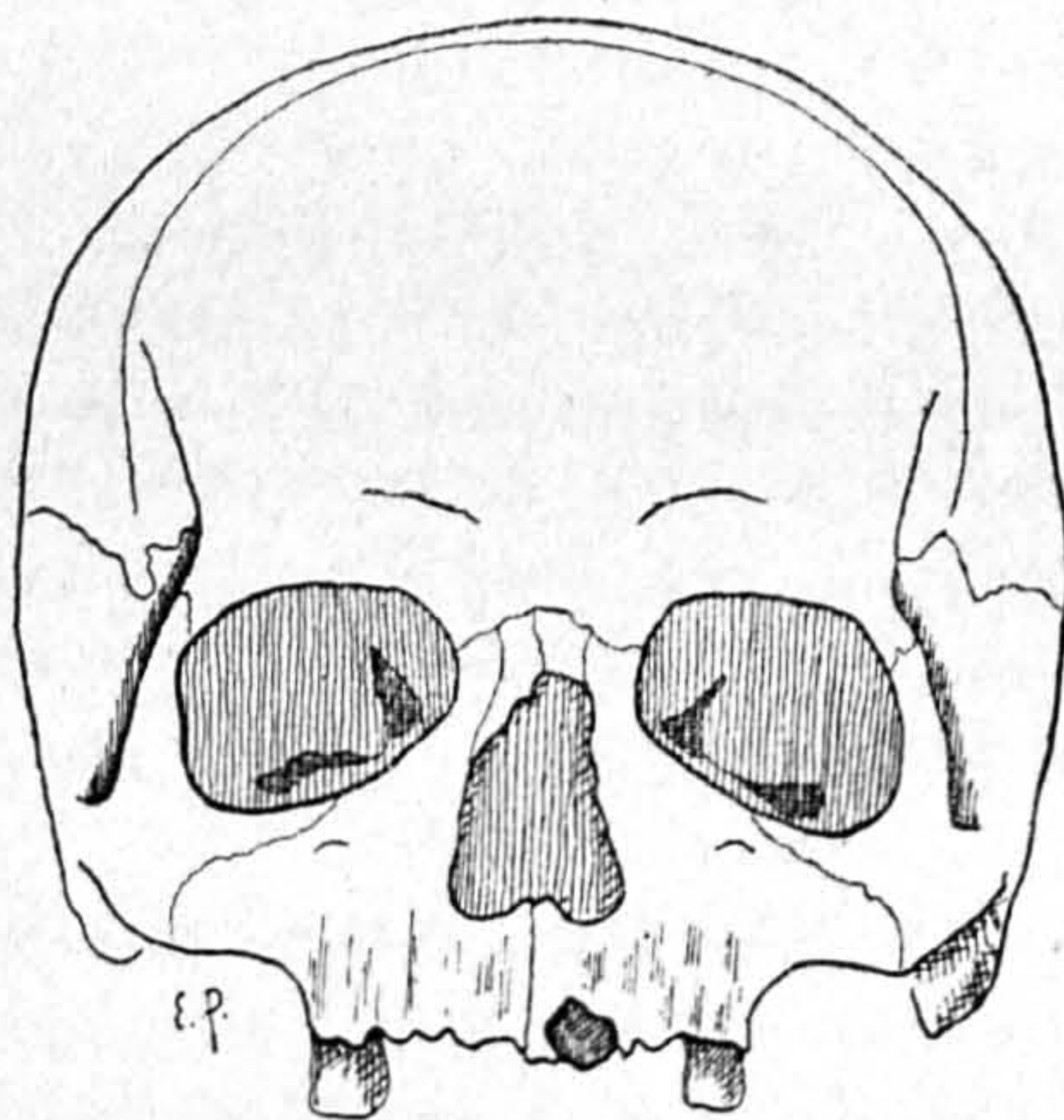


FIG. 1. CRANE SOUS-DOLICHOCÉPHALE. FACE COURTE (CHAMÉPROSOPE).
SÉPULTURES VALAISANNES. VU DE FACE.

sidérés comme masculins des crânes considérés comme féminins et de calculer les indices moyens suivant le sexe. Voici les chiffres obtenus :

Crânes féminins (9), indice: 76,26
» masculins (11), » 78,87.

Saxon. Cette série comprend 59 crânes, dans lesquels on compte 6 dolichocéphales et mésaticéphales, ce qui représente à peu près le 10 % de la série. L'indice céphalique moyen de ces crânes est de 77,65. 3 appartiennent au sexe masculin et 3 au sexe féminin.

L'examen morphologique de ces 47 crânes dolichocéphales, qui représentent déjà une série de valeur, fournit les caractères généraux suivants :

Vu de haut, le crâne est ovoïde, un peu rétréci dans la région frontale. Les bosses pariétales sont modérément accusées ; les arcades zygomatiques sont peu apparentes. Parfois, — ce caractère a déjà été remarqué par Hovelacque et Hervé dans les crânes dolichocéphales du Morvan¹, — la suture sagittale fait une saillie proche de l'endroit où elle se réunit à la coronale.

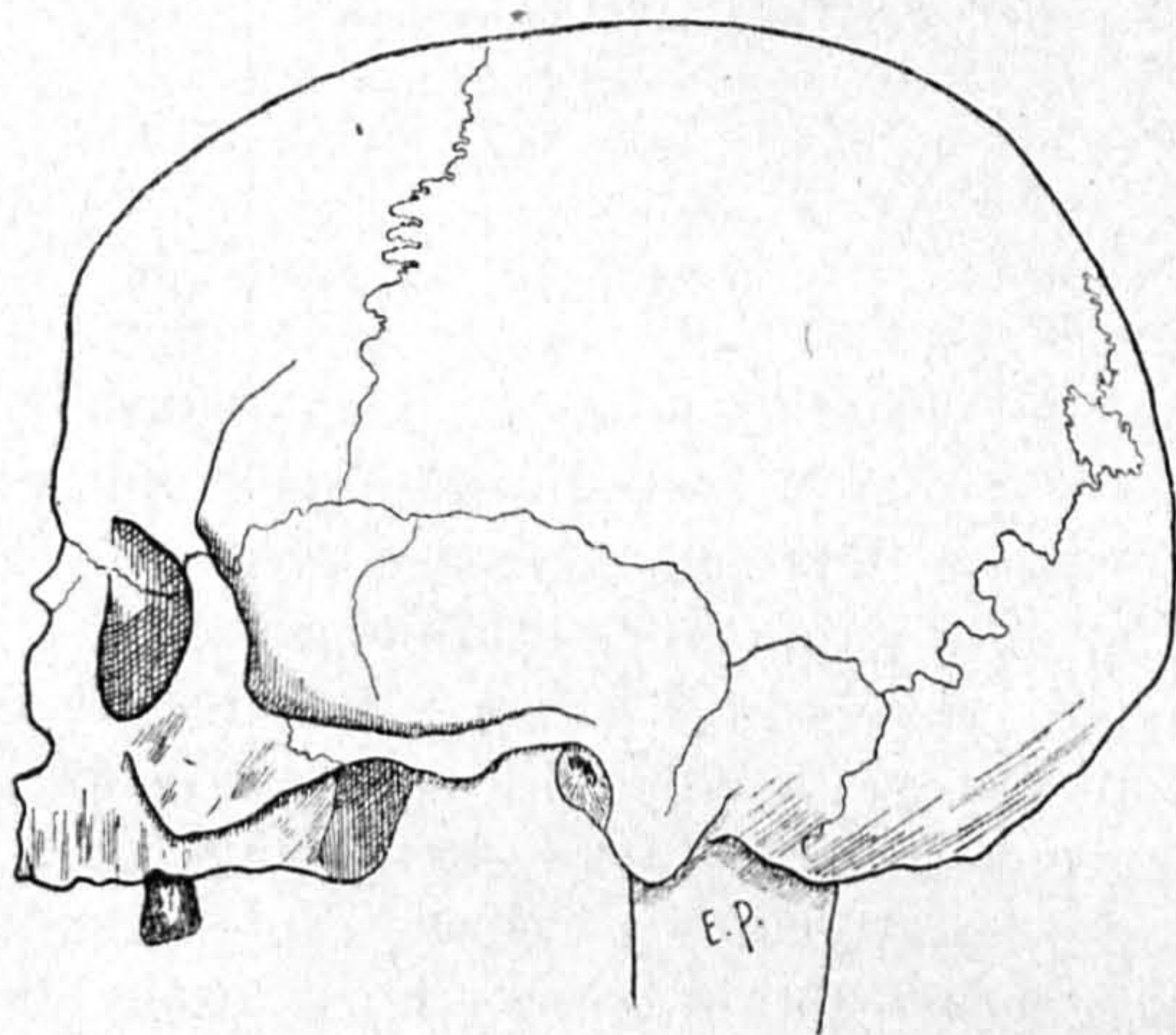


FIG. 2. LE MÊME, VU DE PROFIL.

Vu de face ce crâne ne montre pas l'élargissement du frontal si caractéristique chez le type brachycéphale. Quant aux autres caractères de la face, il y a des variations dans la hauteur de celle-ci, dans la forme et la grandeur des orbites, dans la largeur de l'ouverture nasale.

Examiné de profil (fig. 2), quelquefois le front s'élève en fuyant ; quelquefois il est assez droit, une courbe harmonique prolonge cette ligne jusque plus bas que l'obélion, vers le milieu de l'occipital ; dans certains cas, le maxillaire est sensiblement projeté.

¹ Hovelacque et Hervé. *Recherches ethnologiques sur le Morvan*. Mémoires de la Société anthropologique. Paris, tome V, 1894.

En vue postérieure, l'occiput est tantôt arrondi, donnant l'impression d'un sphéroïde, tantôt il présente comme un indice de la forme pentagonale observée chez les crânes brachycéphales valaisans¹. (Voir fig. 7 de cet article).

D'ailleurs, il faut bien le dire ici, les crânes dolichocéphales et mésaticéphales que nous avons rencontrés dans le Valais, *ne sont pas d'un type unique*; ils présentent de nombreuses modifications. Comme d'ici à quelques années cette étude sera poursuivie sur un nombre plus grand encore de pièces, peut-être alors pourrons-nous tirer de ces nouveaux documents des affirmations plus positives.

* * *

Avec ces cinq localités, toutes placées dans la vallée du Rhône, dans une région bien limitée géographiquement parlant, nous croyons déjà posséder des éléments d'observation d'une assez grande importance ethnologique.

Nous n'avons rien changé à nos méthodes de mesures. Les indices obtenus sont en même nombre que d'habitude. Les comparaisons sont ainsi rendues plus faciles.

Voici d'abord le tableau des indices. Nous y avons ajouté les chiffres qui représentent la courbe horizontale totale, l'indication du lieu de provenance et le sexe présumé des crânes. Plus loin, nous publions également les tableaux des mesures que nous fournit le crâne *moyen* obtenu par addition de toutes les mêmes mesures, le chiffre total de celles-ci divisé par le nombre de crânes. Ces tableaux contiennent, en outre, le détail des diverses courbes crâniennes.

¹ Pitard. *Étude de 114 crânes de la vallée du Rhône (Haut-Valais)*. Revue de l'École d'anthropologie de Paris, mai 1898.

TABLEAU N° 1. — Indices crâniens et faciaux et courbe horizontale totale.

LOCALITÉS	Sexe	Indice céphalique	Indice de hauteur longueur	Indice de hauteur largeur	Indice frontal	Indice facial 1	Indice facial 2	Indice orbitaire	Indice nasal	Indice du prognathisme	Indice du trou occipital	Indice palatin	Courbe horizontale totale
Sierre	H.	79,35	70,65	88,35	78,62	63,43	51,12	90,79	55,31	92,50	81,81	76,76	530
»	F.	79,43	69,44	87,77	78,29	—	—	86,95	52,37	107,07	71,87	70,87	505
»	F.	76,44	73,86	97,01	82,60	67,21	54,09	87,81	45,88	89,42	83,33	60,78	500
»	H.	78,49	75,81	96,84	76,61	61,89	54,48	88,59	50,00	94,05	78,78	—	528
»	H.	78,49	71,50	91,09	83,60	64,98	49,89	91,44	45,79	97,05	88,57	—	525
»	H.	79,57	64,51	81,08	85,83	67,66	54,13	85,71	42,30	—	—	65,51	530
»	H.	79,22	71,87	91,39	77,16	—	—	76,92	42,85	93,26	79,48	69,09	548
»	H.	80,00	74,59	93,24	80,64	68,14	55,55	80,55	47,16	96,19	88,57	64,70	525
»	F.	76,35	73,12	95,77	79,41	65,59	52,46	88,24	50,00	94,62	75,75	—	522
»	F.	75,14	71,92	95,72	84,23	71,54	55,77	87,32	52,63	92,93	70,76	76,47	490
»	F.	70,00	76,11	100,73	82,60	—	—	87,84	42,22	92,00	—	—	512
»	H.	78,16	77,71	93,19	80,31	61,48	51,49	87,50	44,00	91,34	78,57	62,96	512
»	H.	79,57	72,04	90,54	84,27	—	53,96	—	45,28	89,42	85,50	65,95	533
»	F.	71,80	70,79	97,79	84,68	64,52	42,01	83,50	53,48	106,60	85,33	—	518
»	H.	77,42	65,59	91,66	82,92	—	—	95,71	42,42	95,78	102,63	67,27	531
»	H.	80,00	70,96	89,18	78,04	—	—	94,44	47,82	—	95,38	—	530
»	F.	78,94	71,50	91,09	83,47	62,59	48,42	85,29	55,05	101,10	79,26	64,76	530
»	F.	79,46	71,35	90,41	—	61,81	48,42	87,87	53,93	100,00	78,04	64,15	529
»	H.	77,27	—	—	82,50	—	—	88,73	44,23	—	—	67,00	—
»	F.	79,09	67,79	85,71	73,67	63,86	49,58	90,90	59,03	104,21	80,88	69,82	500
Naters	H.	71,05	74,13	92,14	81,03	63,43	52,20	81,42	45,09	94,89	84,37	62,50	500
»	F.	78,40	67,04	85,50	82,45	64,46	53,71	90,90	59,52	100,57	90,00	—	505
»	H.	79,47	88,00	87,41	80,80	72,02	54,54	89,61	46,29	105,82	81,94	64,06	545
»	H.	79,54	74,43	90,71	79,03	66,41	52,07	100,00	46,00	95,09	74,35	—	510
»	F.	78,65	72,47	92,14	80,67	64,34	52,32	83,78	45,26	93,93	90,62	80,39	511
»	H.	76,59	69,14	90,27	88,13	66,54	54,13	91,42	49,01	95,00	93,65	—	531
»	H.	77,60	65,62	84,56	88,33	55,07	43,47	83,56	55,43	100,00	77,63	76,00	548
»	H.	73,08	67,58	91,79	85,44	66,66	54,07	83,78	48,00	108,23	72,08	68,33	500
»	F.	78,41	71,59	91,30	87,89	62,83	51,34	88,88	52,07	95,91	71,79	67,28	507
»	H.	78,65	77,52	98,57	80,17	70,67	57,89	95,52	44,95	92,07	—	71,42	500
»	H.	79,73	69,68	87,33	77,11	61,74	50,00	86,11	52,27	98,48	—	63,93	534
Saxon	H.	80,00	71,35	88,18	78,29	70,07	58,26	94,44	43,39	97,00	78,94	70,58	533
»	F.	80,00	69,71	87,14	77,96	68,85	54,91	86,11	50,00	93,47	117,39	72,91	500
»	H.	78,03	77,96	102,22	80,17	62,87	50,75	86,11	50,00	90,19	103,03	69,38	495
»	F.	79,34	69,02	86,98	77,77	—	—	—	—	—	80,00	—	532
»	F.	79,19	69,00	89,39	73,68	68,37	55,55	96,96	45,45	98,80	78,12	—	488
»	H.	80,00	72,94	91,17	83,33	59,68	49,61	90,90	45,65	95,83	75,00	70,00	510
»	F.	67,00	—	—	80,80	—	—	—	—	—	—	—	—
Rarogne	H (?)	78,08	68,63	87,76	83,03	66,66	53,65	82,85	50,00	100,00	72,22	61,53	506
»	H (?)	71,22	69,58	97,76	85,59	66,66	57,30	93,75	52,00	99,01	83,78	68,51	520
»	H.	79,78	75,53	94,66	78,90	55,79	47,82	92,85	45,09	94,94	86,11	67,30	543
»	F.	78,23	—	—	90,74	58,47	48,30	83,82	53,65	—	—	70,00	485
»	H.	79,78	71,03	89,04	77,50	—	—	83,33	44,23	—	78,12	—	524
Viège	H (?)	78,02	—	—	80,64	58,82	51,47	91,66	51,06	—	—	63,63	520
»	H.	79,67	70,58	88,59	72,99	61,19	48,50	85,71	51,11	98,07	86,11	68,62	530
»	H.	75,80	73,65	97,16	83,47	61,19	50,00	91,66	50,00	97,02	86,48	64,86	516
»	H.	79,45	72,43	91,15	82,32	58,33	49,24	83,33	47,72	95,14	89,47	62,71	520

DIAMÈTRES ET COURBES

En raison même de la rareté du type dolichocéphale et mésaticéphale et aussi à cause des groupes multiples de peuples qui se sont fixés dans le Valais, nous croyons bien faire en exposant ici les chiffres qui représentent les diamètres moyens et les courbes moyennes obtenus par les mensurations de ces crânes. Nous séparons les crânes suivant les sexes.

TABLEAU N° 2. — Mesures crâniennes.

Localités	Sexe	D. A. P.	D. M.	D. T.	B. B.	FRONTAL		Occip.	TROU OCCIPITAL	
						minim.	max.		long.	larg.
Naters	7 ♂	184,86	183,00	144,00	130,14	97,71	118,14	113,00	37,00	29,40
»	4 ♀	176,00	176,00	139,00	125,50	96,50	116,25	109,50	33,33	27,75
Viège	4 ♂	185,00	182,00	145,00	134,00	99,12	124,50	111,50	37,00	32,33
Rarogne	4 ♂	184,25	184,00	142,25	131,25	97,00	119,50	110,25	35,25	27,50
»	1 ♀	170,00	168,00	133,00	—	98,00	108,00	104,00	—	—
Sierre	12 ♂	184,65	183,33	145,25	133,36	99,66	122,75	115,59	35,80	30,95
»	8 ♀	179,50	180,25	138,88	129,12	95,62	118,37	108,25	35,57	27,71
Saxon	3 ♂	176,00	175,50	139,66	131,33	98,33	122,00	109,33	34,33	29,33
»	3 ♀	176,66	177,00	139,33	122,33	91,33	119,33	104,66	33,33	26,66

Il est déjà intéressant de constater combien les chiffres des diamètres antéro-postérieur (D. A. P.) sont les mêmes dans les séries masculines à Naters, à Viège, à Rarogne et à Sierre, cette indication peut servir à démontrer la fixité des caractères morphologiques tirés du crâne. Il n'y a que Saxon qui sorte de la ligne avec un diamètre moyen notablement inférieur. Les mêmes observations s'appliquent au diamètre transversal (D. T.) et à la ligne basio-bregmatique (B. B.). On remarquera que le diamètre métopique (D. M.) est presque toujours inférieur à l'antéro-postérieur. Le frontal est notablement plus faible à Naters que dans les autres localités.

Pour la largeur de la face : diamètres bi-jugal et bi-zygomatique (B. J. et B. Z.), c'est Saxon et Rarogne qui paraissent posséder les crânes à plus faibles dimensions, Nous ne disons rien

du diamètre ophryo-alvéolaire (O. A.) à cause de la difficulté qu'il y a à déterminer exactement l'ophryon.

Le diamètre naso-alvéolaire (N. a.) nous fournit assez bien l'indication de la hauteur de la face. Les plus hautes faces sont à Naters et à Sierre. Il existe, à cet égard, d'assez grandes dif-

TABLEAU N° 3. — Mesures faciales et crânio-faciales.

Localités	Sexe	B. J.	B. Z.	O. A.	N. A.	N. S.	n. n.	ORBITES		N. B.	A. B.	PALATIN	
								larg.	haut.			long.	larg.
Naters	7 ♂	119,17	135,14	88,71	7 000	50,57	23,93	34,57	33,14	100,71	100,14	55,40	36,41
»	4 ♀	113,25	128,50	81,00	67,25	47,00	23,50	35,25	30,25	95,75	97,00	53,35	37,33
Viège	4 ♂	117,50	134,00	80,25	66,75	46,50	23,25	35,75	31,50	102,66	99,33	55,00	35,75
Rarogne	4 ♂	111,75	128,00	81,00	68,00	50,25	24,00	34,50	30,25	101,00	98,33	53,00	34,67
»	1 ♀	107,00	118,00	69,00	57,00	41,00	22,00	34,00	28,50	—	—	50,00	35,00
Sierre	12 ♂	116,44	135,50	87,10	71,14	50,12	23,42	36,50	32,42	102,00	97,33	54,11	36,55
»	8 ♀	109,56	124,50	79,75	63,50	43,69	22,37	34,63	30,37	94,38	92,12	52,50	35,50
Saxon	3 ♂	111,00	129,33	83,00	68,33	49,00	22,66	35,00	31,66	99,33	93,66	50,00	35,00
»	3 ♀	106,50	119,50	82,00	66,00	44,00	21,00	34,50	31,50	91,66	84,50	48,00	35,00

TABLEAU N° 4. — Courbes.

Localités	Sexe	S. c.	O. B.	B. L.	S. occ.	I. op.	Courbe médiane totale	Courbe transversale	Partie ant. de la suiv.	Courbe horiz. totale
Naters	7 ♂	19,43	108,71	118,14	70,43	45,50	264,14	307,00	234,29	515,71
»	4 ♀	16,25	106,75	121,25	66,50	43,75	354,50	294,05	231,75	505,75
Viège	4 ♂	14,75	110,50	123,25	66,25	48,33	363,50	310,00	237,50	521,50
Rarogne	4 ♂	14,75	112,25	125,25	70,25	45,75	368,25	317,00	229,00	525,25
»	1 ♀	10,00	95,00	115,00	64,00	48,00	332,00	277,00	205,00	485,00
Sierre	12 ♂	18,25	100,17	127,28	69,00	46,63	369,66	318,18	242,54	528,18
»	8 ♀	16,50	104,75	128,25	70,41	47,28	367,12	298,75	227,25	511,00
Saxon	3 ♂	15,00	106,66	122,33	68,33	46,00	358,33	303,33	237,66	509,33
»	3 ♀	16,00	109,33	126,00	66,33	46,66	364,33	295,33	235,00	506,66

férences sexuelles. La hauteur du nez (N. S) présente aussi ces différences sexuelles. Ce sont les crânes de Viège qui indiquent les plus faibles diamètres. La largeur (n. n.) ne subit que de faibles variations.

Les diamètres orbitaires ne nous retiendront pas; non plus

que les deux longueurs N. B. (du point nasal au basion) et A. B. (du point alvéolaire au basion) qui servent à obtenir l'indice du prognathisme (procédé de Flower), ni que les deux diamètres des palatins.

Les courbes montrent quelque variété dans la valeur des chiffres qui les représentent. La sous-cérébrale (s. c.) est généralement plus forte chez les hommes; il en est de même de plusieurs autres (ophryon-bregmatique (O. B.). Celle qui va du bregma au lambda (B. L.) est au contraire plus grande chez les femmes, ce qui indique une plus grande longueur des os pariétaux dans ce sexe. De même pour celle de l'inion à l'opisthion. (I. op.) Il serait intéressant d'obtenir sur ces crânes les divers segments auriculaires.

Malgré les différences sexuelles que nous venons de relater, les courbes totales qui ne varient que peu suivant les localités sont toujours plus fortes chez les hommes. Ce sont les crânes de Saxon qui, d'après ce tableau, paraissent les plus petits et aussi les moins capaces.

INDICES

Nous exposerons séparément les chiffres des divers indices moyens mentionnés dans le tableau n° 1, suivant l'ordre des localités, et à la suite nous placerons le chiffre de l'*indice moyen* de tous les crânes.

Indice céphalique.

Naters	77,37
Viège	78,22
Rarogne	77,40
Sierre	77,59
Saxon	77,65
<i>Indice moyen.</i> .	77,59

Tous les groupes ci-dessus sont sous-dolichocéphales, à l'exception des crânes de Viège qui sont mésaticéphales. L'ensemble des 47 crânes fournit un indice de sous-dolichocéphalie (mésocéphalie). Considérés individuellement dans les tableaux,

le plus faible indice est 70 et le plus élevé 80. La différence est donc de 10 unités, ce qui n'a rien d'extraordinaire.

En échelonnant ces 47 crânes suivant leur indice céphalique, les décimales étant écartées, nous obtenons la sériation suivante. Le n° 59, calotte crânienne d'un indice approximatif de 67, a été laissé de côté.

Indices	Nombre de crânes	Indices	Nombre de crânes
70	1	76	3
71	3	77	3
72	—	78	12
73	1	79	16
74	—	80	5
75	2		

Nous avons donc surtout affaire à des mésaticéphales, c'est-à-dire à des crânes provenant probablement d'un mélange entre de vrais dolichocéphales et des brachycéphales.

En comparant ces indices à ceux fournis par les séries kimriques, nous trouvons qu'ils ont de l'affinité avec les crânes scandinaves (77), avec ceux du Nord-Brabant (77,1) et avec ceux des Frisons (77,5). Nous nous garderons bien d'essayer d'en tirer aucune déduction; le caractère préliminaire de cette note nous en dispense.

Les vrais dolichocéphales peuvent, nous l'avons déjà dit, être considérés comme très rares. Selon le tableau ci-dessus, leur nombre est tout petit. Ils ont probablement toujours été en infime minorité dans le Valais (au moins dans la partie de cette région que nous avons étudiée). Cette section de la vallée du Rhône a été peuplée surtout par des brachycéphales ainsi que nous l'avons démontré ailleurs. A cet égard, nous publions, à titre de document, un graphique qui n'a pas encore vu le jour et qui se rapporte à une étude que nous avons commencée d'une série de 238 crânes valaisans (fig. 3).

Ce graphique montre l'importance des trois groupes formés d'après l'indice céphalique. Nous l'avons divisé en type long (jusqu'à 76), type intermédiaire (jusqu'à 79) et type court (à partir de 80 et au-dessus). C'est à peu près la nomenclature de Broca. La sous-brachycéphalie de cet auteur commence au chiffre de 80,01. On voit combien le nombre des crânes longs est petit par rapport aux crânes courts (hachures croisées). Ils ne

comptent que pour le trois pour cent environ, tandis que les courts comptent pour le 86 pour cent.

Comme dans le cours de ce travail nous avons comparé les crânes dolichocéphales et mésaticéphales qui font l'objet de cette étude avec les crânes brachycéphales parmi lesquels ils

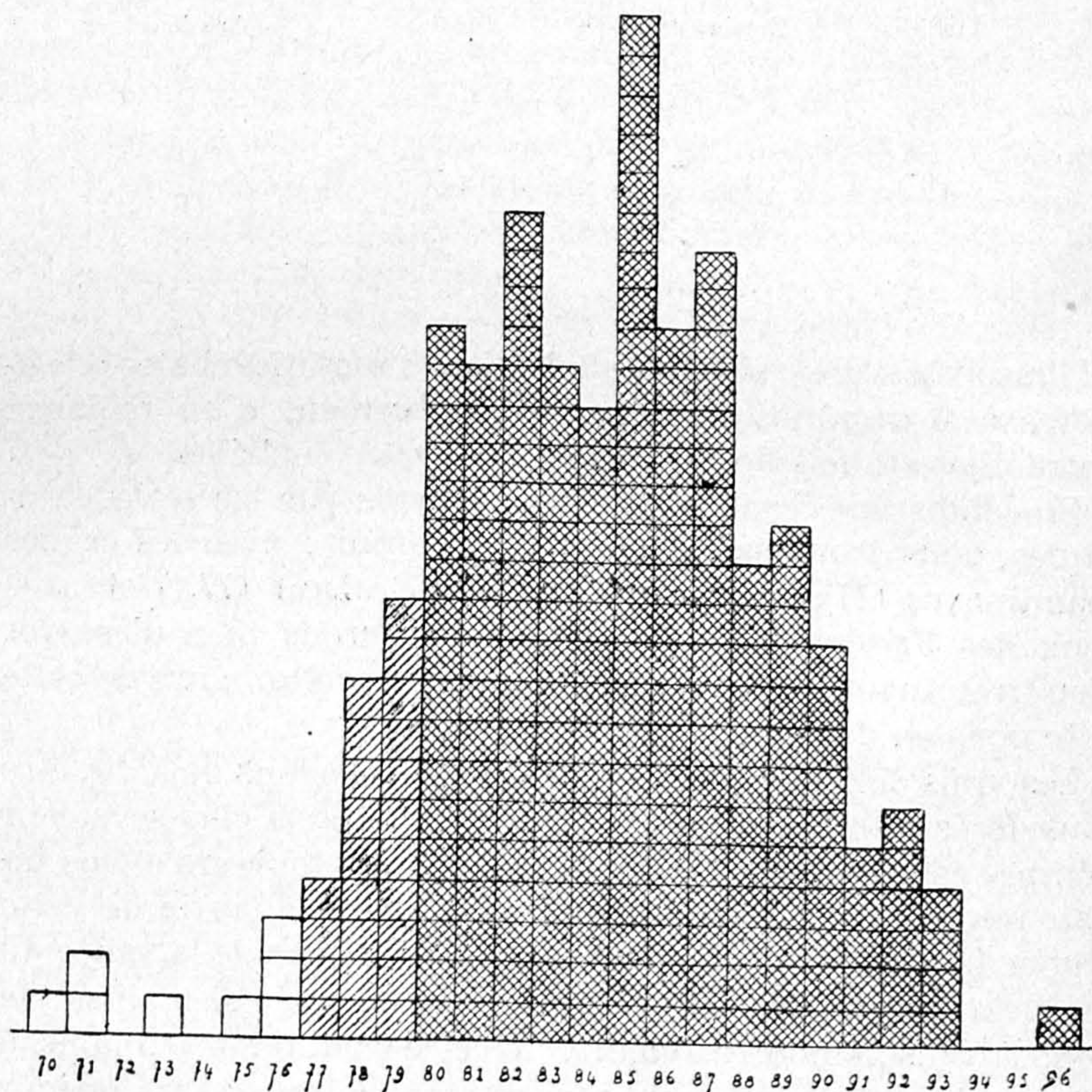


FIG. 3. INDICES DE LARGEUR DE 238 CRANES VALAISANS.

sont pour ainsi dire noyés, il nous paraît utile de mettre sous les yeux du lecteur trois dessins représentant ce crâne.

Vu de face (fig. 4), ce crâne est semblable à celui que nous avons figuré ci-dessus comme sous-dolichocéphale chamæprosope. On y remarque la même forte divergence des crêtes temporales. L'identité de certains caractères pourrait servir à déterminer la parenté des deux types.

En vue de profil (fig. 5.) le front est droit et s'élève régulièrement jusqu'au bregma. Dès l'obélion commence une chute qui aboutit à l'inion.

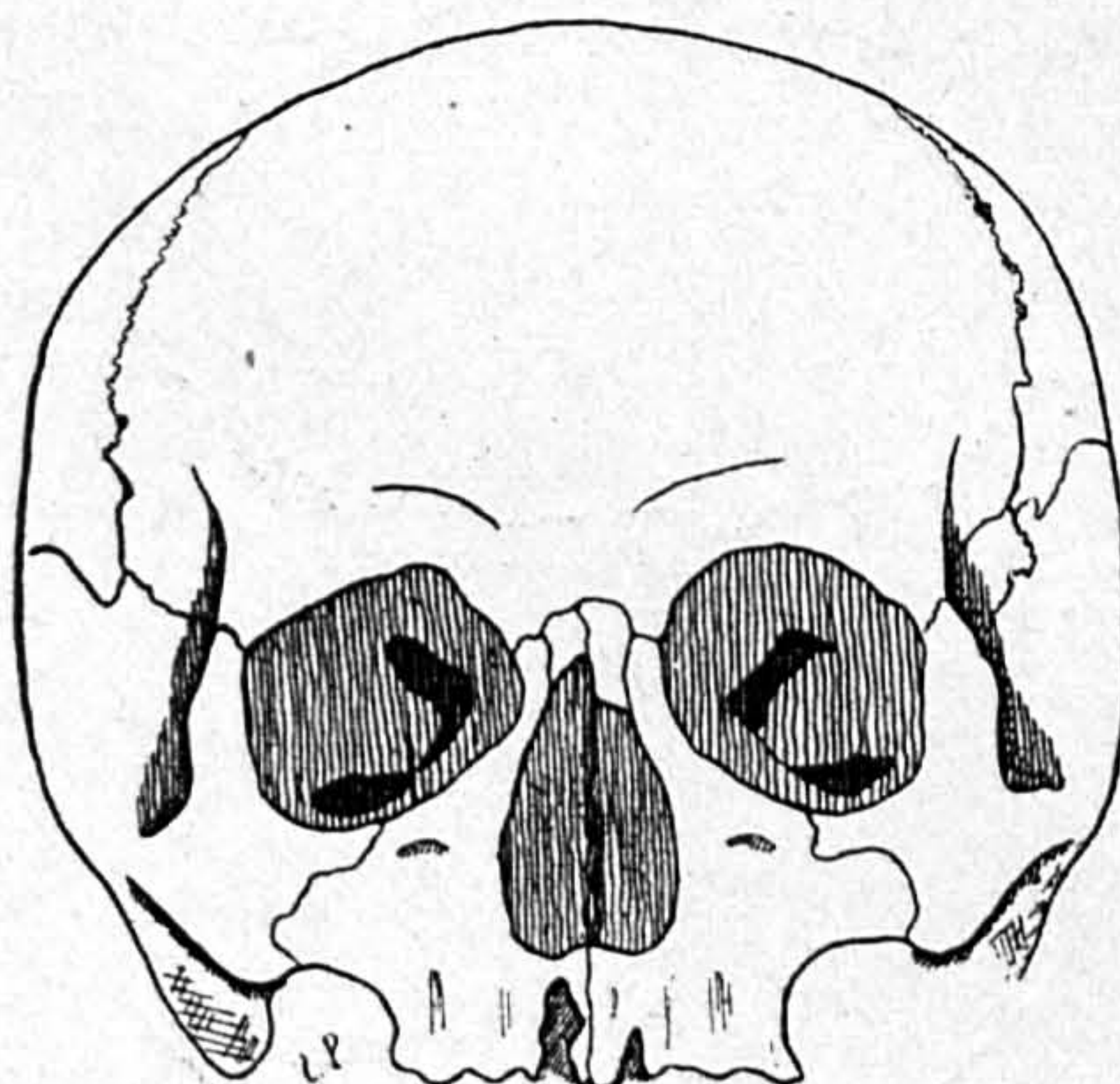


FIG 4. SÉRIE DE SAXON.

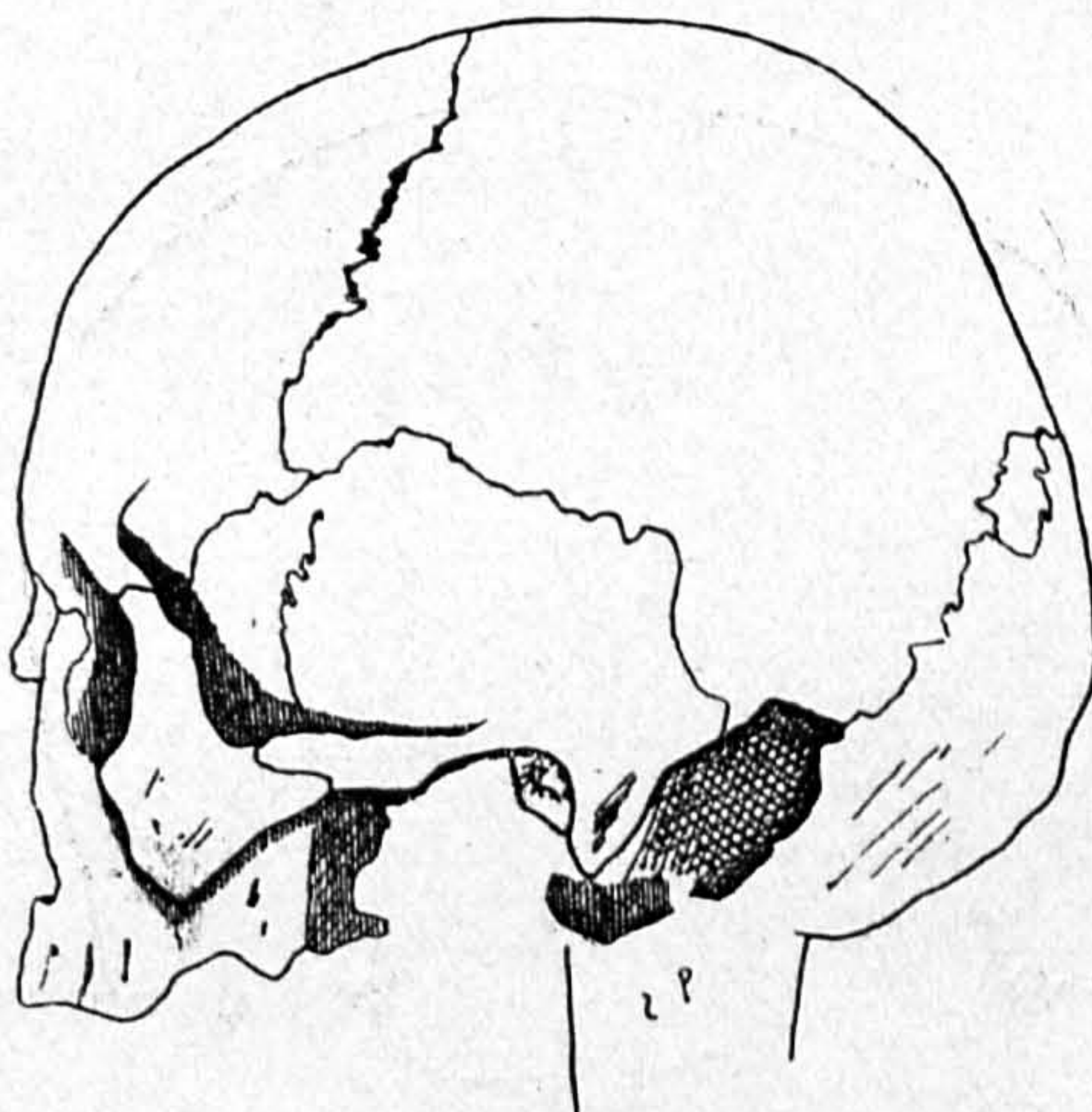


FIG. 5.

Elle n'est pas très prononcée dans le crâne qui est dessiné ici. L'écaille est élevée.

En norma verticalis (fig. 6). Ce crâne est manifestement globuleux avec une sphéricité marquée vers les bosses pariétales.

Dans la plupart des cas les arcades zygomatiques sont peu apparentes. Souvent même elles ne sont pas visibles.

Si on l'examine en *vue postérieure*, ce crâne est limité par un

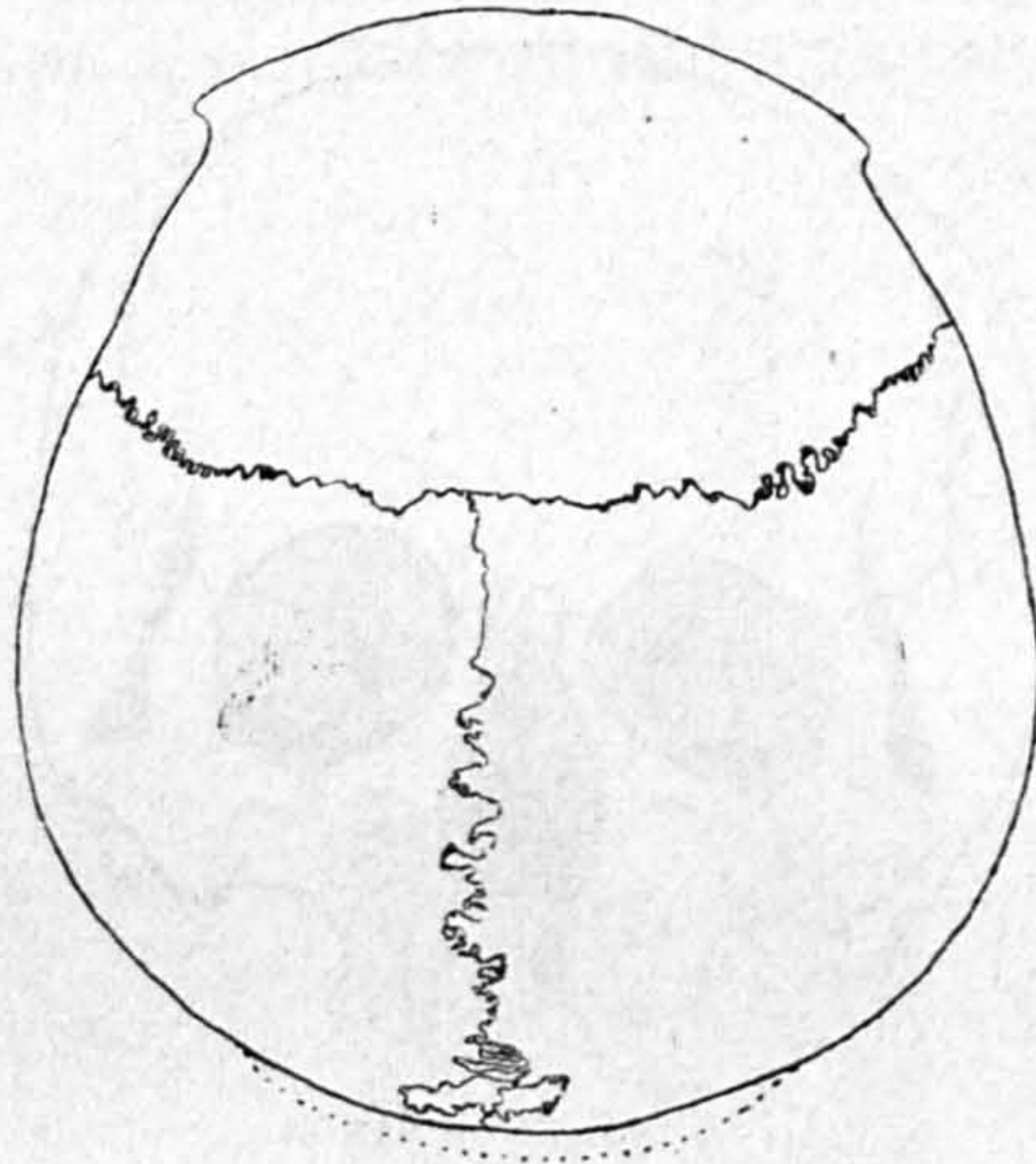


FIG. 6.

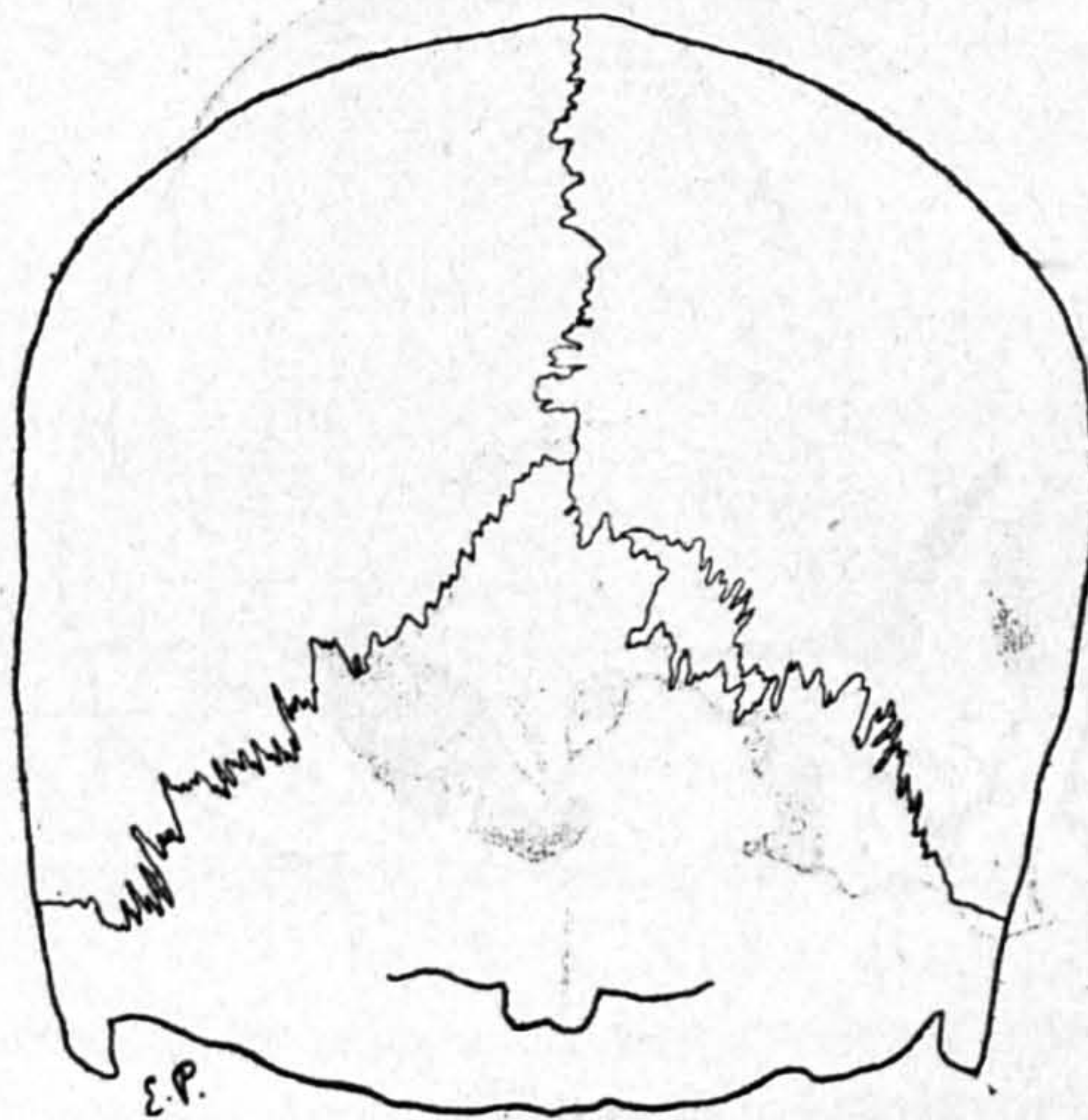


FIG. 7. CRANE DE NATERS. — VUE POSTÉRIEURE.

contour pentagonal (fig. 7) qui, chez certains sujets, s'accuse particulièrement. Ce contour pentagonal avait déjà été remarqué par His et Rutimeyer dans les crânes de Disentis (*Crania helvetica*).

Indices de hauteur.

On sait que la valeur qu'il faut attribuer à chacun des deux indices: vertical de largeur et vertical de longueur, est discutée. Les uns voient l'indice vertical de longueur comme le plus important; les autres estiment que c'est au contraire l'indice de hauteur largeur.

	Indice vertical longueur	Indice vertical largeur
Naters	72,46	90,16
Viège	72,22	92,30
Rarogne	71,19	89,75
Sierre	71,62	92,03
Saxon	71,66	90,83
<i>Indice moyen . .</i>	<i>71,85</i>	<i>91,19</i>

Chez les brachycéphales valaisans, les indices de hauteur oscillent autour de 75 (vertical de longueur) et 87 (vertical de largeur).

Indice frontal.

Naters	82,82
Viège	79,85
Rarogne	83,15
Sierre	81,01
Saxon	78,85
<i>Indice moyen. . .</i>	<i>81,25</i>

Assez variable suivant les lieux, cet indice fournit un chiffre légèrement au-dessous de celui indiqué pour les séries kimriques, où il est de 82 à 83.

Indices faciaux Nos 1 et 2.

L'indice facial n° 1 ne nous retardera pas longtemps parce que la position de l'ophryon ne peut pas toujours être obtenue avec la certitude désirable.

	Indice facial n° 1	Indice facial n° 2
Naters	64,91	52,34
Viège	59,88	49,80
Rarogne	61,89	51,77
Sierre	64,98	51,53
Saxon	65,96	53,80
<i>Indice moyen . .</i>	<i>64,21</i>	<i>51,90</i>

M. Kollmann a établi¹ pour les races européennes quatre types principaux, suivant que les faces longues ou courtes s'adaptent à des crânes brachycéphales ou dolichocéphales. On a, d'après lui, des dolichocéphales leptoprosopes et chamæprosopes, et des brachycéphales leptoprosopes et chamæprosopes. Sont leptoprosopes, (fig. 8) c'est-à-dire ont la face haute et étroite, les crânes dont l'indice facial n° 2 est supérieur à 50.

Notre série de dolichocéphales et mésaticéphales renferme les deux types, mais dans une proportion différente. Il y a deux

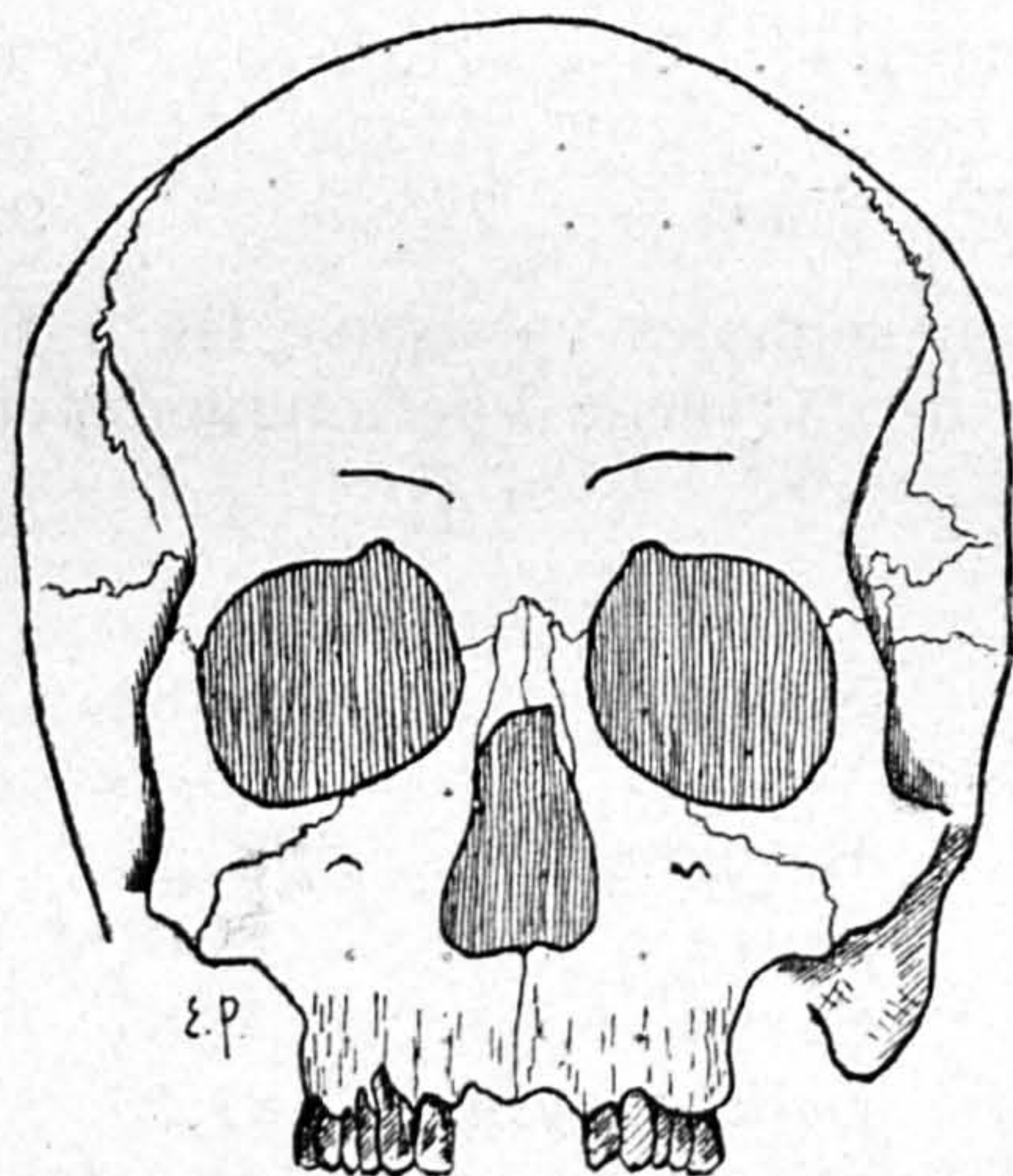


FIG. 8. MÉSATICÉPHALE LEPTOPROSOPE. SÉPULTURES VALAISANNES.

fois plus de leptoprosopes, suivant cet indice, que de chamæprosopes. Dans un seul endroit, à Viège, l'indice moyen indique la chamæprosopie, et encore cet indice est-il sur la limite. Quant à l'indice moyen des 47 crânes, il est notablement leptoprosope.

Il n'y a pas seulement association d'un crâne à indice céphalique élevé avec une face relativement courte et inversement. Les quatre cas se rencontrent: crâne long avec face relativement courte ou avec face longue; crâne relativement court avec face courte ou face longue.

Une série de 238 crânes valaisans, mêlés, mais avec une pré-

¹ Kollmann. Beiträge zu einer Kraniologie der europäischen Völker. Braunschweig, 1881 Archiv für Anthropologie Band. XIII.

dominance considérable des brachycéphales, nous a fourni comme indice facial n° 2 le chiffre 51,09, ce qui est aussi un indice de la leptoprosopie.

Indice orbitaire.

Il subit d'assez grandes variations dans les séries.

Naters	88,63
Viège	88,09
Rarogne	87,32
Sierre	87,67
Saxon	90,90
<i>Indice moyen.</i> . .	88,28

C'est à Saxon que les diamètres verticaux sont le plus élevés.

Dans les séries kimriques étudiées jusqu'ici, nous n'en avons pas trouvé qui possèdent un indice orbitaire aussi élevé. Les chiffres qui le représentent varient ordinairement de 80 à 85. Ceux que nous donnons ci-dessus se rapprochent bien plus des séries celtiques.

Les Valaisans de cette série sont mésosèmes et même (à Saxon) mégasèmes. Il est bon de le constater, parce que généralement les orbites à fort diamètre vertical coexistent avec des crânes courts. Il y a là une combinaison de caractères morphologiques intéressante à étudier.

Indice nasal.

Les indices moyens se répartissent comme suit :

Naters	49,44
Viège	49,97
Rarogne	48,99
Sierre	49,58
Saxon	46,88
<i>Indice moyen.</i> . .	49,22

Les Valaisans étudiés ici sont mésorrhiniens, ce que nous pouvions déjà pressentir par le fait de la prédominance du type leptoprosope. En examinant le tableau des indices publié précédemment, on verra que nous sommes en présence de toute la gamme : platyrrhiniens, mésorrhiniens et leptorrhiniens sont représentés. Les chiffres varient de 42 à 59. Ordinairement les séries kimriques fournissent un indice nasal inférieur à 47. M. Kollmann admet qu'en Europe, les dolichocéphales à face

ongue ont un faible indice nasal; les dolichocéphales à face courte et les brachycéphales à face longue auraient un indice nasal de 46,4 à 47. Il est utile de savoir si le fait se vérifie pour tous les dolichocéphales.

Si nous totalisons, d'une part, tous les crânes chamæprosopes (indice inférieur à 50), et, d'autre part, tous les leptoprosopes (indice supérieur à 50) et que nous mettions en regard de leur indice facial n° 2, leur indice nasal nous obtenons, pour 13 chamæprosopes et pour 25 leptoprosopes (aux autres crânes il manque l'un ou l'autre des diamètres permettant d'obtenir leur indice) les chiffres suivants :

13 chamæprosopes	ont un indice nasal moyen de 50,62 ¹
25 leptoprosopes	» » » 48,42

Les crânes longs à face longue ont bien l'indice nasal le plus faible, mais peu différent de celui des crânes longs à face courte.

Nous voyons donc qu'il n'y a pas lieu d'établir une concordance absolue entre l'indice nasal et l'indice facial. Cet indice nasal peut être le même quand la face est large que lorsqu'elle est étroite. Et nous en avons encore la preuve dans ce fait que sur 237 crânes, presque tous brachycéphales, l'indice nasal *moyen* était de 49,39.

Indice du prognathisme.

Nous avons indiqué la méthode (Flower) qui nous a amené à obtenir cet indice. Voici les moyennes de nos séries :

Naters	98,18
Viège	96,74
Rarogne	97,98
Sierre	96,32
Saxon	95,05
<i>Indice moyen.</i> . .	96,85

On a remarqué que les crânes longs sont plus prognathes que les crânes courts. Nous croyons que, là encore, il y a des réserves à formuler. Si nous examinons simultanément dans cette série de dolichocéphales et mésaticéphales l'indice céphalique et l'indice du prognathisme, on fera cette remarque que ce

¹ M. Houzé a aussi remarqué que ce sont les chamæprosopes qui possèdent l'indice nasal le plus élevé. *Indice nasal des Flamands et des Wallons*, Bulletin Société d'Anthropologie de Bruxelles, Tome VIII, 1889.

sont justement les crânes qui ont le plus faible indice céphalique qui ont le plus fort indice du prognathisme, soit Naters et Rarogne. Les chiffres qui représentent l'indice du prognathisme minimum et maximum sont 89 et 107. Mais, comme il y a beaucoup de variations individuelles, nous ne pousserons pas plus loin cette analyse.

Une série de 114 crânes de Naters, sur lesquels 103 étaient brachycéphales, nous a fourni pour l'indice moyen du prognathisme le chiffre 96,58 passablement inférieur, on le voit, à celui des seuls dolichocéphales. Hovelacque et Hervé¹, sur une série de crânes longs provenant de Saint-Léger de Fougeret, dans le Morvan, dolichocéphales mêlés aux brachycéphales, lesquels étaient de beaucoup les plus nombreux, avaient trouvé comme indice du prognathisme 95,7, chiffre sensiblement inférieur au nôtre.

Indice du trou occipital.

Cet indice n'a, en l'espèce, qu'une valeur secondaire. Nous nous contenterons donc de rappeler ici les indices moyens des séries et d'y ajouter l'indice moyen de la totalité.

Naters	81,77
Viège	87,35
Rarogne	80,05
Sierre	82,62
Saxon	88,75
<i>Indice moyen.</i> . .	83,48

Nous croyons que des observations comparées faites jusqu'à ce jour entre les crânes courts et les crânes longs, ce sont ces derniers qui ont le plus fort indice du trou occipital.

Indice palatin.

Il est le suivant :

Naters	69,24
Viège	64,95
Rarogne	66,82
Sierre	67,59
Saxon	70,70
<i>Indice moyen.</i> . .	67,94

¹ Hovelacque et Hervé. *Le Morvan*, ouvrage cité, page 147.

Comme on pouvait s'y attendre, l'indice palatin de ces 47 dolichocéphales et mésaticéphales est moins élevé que celui des crânes brachycéphales. Dans la série des 114 crânes de Naters, dont nous avons déjà parlé plus haut, l'indice palatin moyen était 70,49.

Il nous reste à examiner les diverses courbes moyennes obtenues et dont les segments réunis forment: 1° la courbe antéro-postérieure; 2° celle dite transversale (par le bregma aux deux trous auditifs), et 3° la courbe horizontale totale. D'après les

TABLEAU N° 5.

	Naters	Viège	Rarogne	Sierre	Saxon	MOYEN
Courbe sous-cérébrale	17,84	14,75	12,37	17,87	16,00	15,76
— de l'ophryon au bregma	107,73	110,50	103,62	102,46	107,99	106,46
Les deux réunies pr former la courbe frontale.	125,57	125,25	115,99	120,33	123,99	122,26
Courbe pariétale (B. L.)	119,69	123,25	120,15	127,75	124,16	123,20
Courbe sous-occipitale (Bregma-Inion) . .	68,46	66,25	67,67	69,70	67,33	67,88
— Inion-Opisthion	45,60	48,33	46,87	46,95	46,33	46,81
Les deux réunies pr former la courbe occipit.	114,06	114,58	114,54	116,65	113,66	114,69
Courbe transversale sus-auriculaire . . .	300,62	310,00	297,00	308,47	299,33	303,08
— partie antérieure de la suivante . .	233,02	237,50	217,00	234,89	236,33	231,75
— horizontale totale	510,73	521,50	505,02	519,59	507,99	512,98

chiffres ci-dessus, on pourra comparer les valeurs de ces courbes dans les cinq séries.

Nous n'avons pas à notre disposition suffisamment de chiffres comparatifs. Dans diverses séries brachycéphales celtiques, la courbe horizontale totale est comprise entre 512 et 514. Nous avons ici à peu près 513. L'os frontal des crânes de Rarogne paraît plus court que dans les autres séries. A Naters, au contraire, ce serait le pariétal. Gardons-nous cependant de rien conclure, vu le nombre relativement restreint de crânes à notre disposition.

Il est évident qu'il nous serait possible de manier d'une façon considérablement plus détaillée tout le matériel examiné. On pourrait comparer, par exemple, la hauteur et les diverses largeurs du frontal et du pariétal dans les différents groupes, les

angles auriculaires, etc. C'est là un travail que nous nous réservons de faire plus tard.

Capacité crânienne.

Nous n'avons pas procédé par la méthode directe du jaugeage, mais en suivant la manière indiquée par Manouvrier¹, qui consiste à multiplier les trois diamètres : antéro-postérieur, transversal et basio-bregmatique et à diviser le demi-produit de ces trois diamètres par le nombre ou indice 1,14 pour les crânes masculins et 1,08 pour les crânes féminins. Ces chiffres 1,14 et 1,08 obtenus par M. Manouvrier dans ses recherches sur l'indice cubique du crâne, représentent le rapport de la capacité réelle au demi-produit des trois diamètres.

Les chiffres ci-dessous indiquent le résultat de nos recherches dans ce sens. Nous avons séparé les crânes d'après leur sexe et obtenu la capacité crânienne pour chacun d'eux. Le total des chiffres représentant la capacité crânienne de chaque cas individuel divisé par le nombre des crânes nous donne la capacité crânienne moyenne.

Localités	Cap. crân. ♂	Cap. crânien ♀	Différence
Naters . . .	1509	1407	0102
Viège . . .	1597	—	—
Rarogne . . .	1527	—	—
Sierre . . .	1579	1495	0084
Saxon . . .	1453	1369	0084

La capacité crânienne moyenne de la totalité des 47 crânes est de 1511 cm³.

Ainsi qu'on pouvait s'y attendre par la comparaison des diamètres antéro-postérieur et transverse et basio-bregmatique et par les courbes, ce sont les crânes de Saxon qui ont la moindre capacité. Parmi les crânes masculins, ce sont ceux de Viège qui possèdent la plus forte capacité. Il y a, entre la capacité minimum et maximum chez les crânes masculins et féminins, d'assez grandes différences : 0144 chez les premiers et 0126 chez les seconds.

Suture métopique.

Rencontrée cinq fois sur 47 crânes, ce qui représente le

¹ L. Manouvrier. *Indice cubique des crânes*. Association française pour l'avancement des sciences, 1880.

10,64⁰/₀, chiffre élevé. Dans plusieurs séries brachycéphales que j'ai étudiées, le nombre des sutures métopiques conservées ne représente ordinairement que le 7 ou le 8⁰/₀.

Sur ces 5 sutures métopiques, 3 ont été rencontrées sur des crânes provenant de Sierre (2 hommes et 1 femme) et 2 sur des crânes provenant de Rarogne (1 homme et 1 femme).

* * *

Je désire, pour le moment, ne faire aucune comparaison quelconque entre les 47 dolichocéphales et mésaticéphales de cette série du Valais et les crânes dolichocéphales anciens. Je le répète, j'attends pour cela d'avoir par devers moi une série encore plus importante. Ce sera un travail de longue haleine et la présente étude doit conserver son caractère de simple note. Puis, ces comparaisons éclairciront-elles vraiment la question de savoir si les dolichocéphales de deuxième arrivée appartenaient aux mêmes populations que les dolichocéphales qui ont peuplé en premier lieu l'Europe centrale et occidentale ? Ou les dolichocéphales valaisans qui font l'objet de ce travail sont-ils les descendants directs de ces anciens dolichocéphales néolithiques, ou encore sont-ils plus simplement les descendants des émigrants dolichocéphales des premiers siècles de notre ère ?

Si des comparaisons avec les crânes dolichocéphales anciens ne s'imposent pas pour le moment, il est cependant nécessaire de remarquer combien la vallée du Rhône a subi de changements dans ce dernier siècle au sujet des populations qui l'habitent. Actuellement, la section valaisanne du Rhône est peuplée par un bien plus grand nombre de dolichocéphales qu'autrefois.

Les 47 crânes qui sont mentionnés dans cette étude peuvent être considérés comme datant du XII^{me} à la fin du XVIII^{me} siècle. Durant cette période, les dolichocéphales étaient en toute petite minorité dans la vallée du Rhône. Ils étaient véritablement noyés dans les brachycéphales. A notre époque, il n'en est plus ainsi.

Il ressort d'une publication de M. Bedot¹ sur l'indice céphalique des habitants du Bas-Valais et de nos propres observations faites lors du recrutement militaire dans le Haut-Valais, que le

¹ Bedot. *Notes anthropologiques sur le Valais* (Bulletin société Anthropologie 1895, tome. IV).

crâne valaisan a subi des modifications profondes, particulièrement dans le Bas-Valais. C'est ainsi que 50 recrues de trois localités rapprochées et placées toutes trois dans la vallée du Rhône : Saxon, Fully et Riddes (ces trois villages sont groupés pour que le nombre des individus mesurés représente une série comparable), ont présenté un indice céphalique moyen de 78,17 (Bedot). Comme indice céphalique moyen de ces trois localités, nous avons :

Localités	Nombre d'hommes	Indice moyen
Fully	15	78,0
Saxon	20	77,4
Riddes	15	79,0

Or, une étude que j'ai faite sur les crânes provenant de l'ancien ossuaire de Saxon¹ m'a montré que les anciennes populations de cette localité étaient très nettement brachycéphales avec l'indice élevé de 85,71.

Dans la région du Haut-Valais, la valeur de l'indice céphalique s'est un peu abaissée sans toutefois arriver au chiffre de Saxon. Sur une série de 115 recrues, je n'ai rencontré que 10 sous-dolichocéphales et mésaticéphales, surtout de ces derniers.

Il y aura là aussi, pour plus tard, de très curieuses constatations à enregistrer.

CONCLUSIONS

Tout en faisant d'expresses réserves sur la valeur qu'il faut attribuer à cette série composée seulement de 47 crânes, ainsi que sur le caractère absolument provisoire de cette note qui a surtout pour but d'exposer des faits, il nous paraît possible d'émettre les conclusions suivantes, lesquelles, croyons-nous, n'auront pas à être sensiblement modifiées.

Jusqu'à la fin du siècle dernier, les dolichocéphales et les mésaticéphales paraissent avoir été en tout petit nombre dans la vallée du Rhône, peuplée surtout par des brachycéphales.

¹ Eug. Pitard. *Étude de 59 crânes de la vallée du Rhône*. Revue École d'Anthropologie Paris. VIII, 1898.

En étudiant les divers diamètres crâniens et faciaux de ces crânes dolichocéphales, on constate que les deux principaux diamètres : D. A. P. et D. T. présentent une très grande uniformité dans les différentes séries qui font l'objet de ce travail, Saxon excepté.

Que les faces les plus hautes sont celles des têtes osseuses de Naters et de Sierre, et les plus basses appartiennent à celles de Saxon et Rarogne.

Que les crânes considérés comme féminins ont une plus grande longueur des os pariétaux que ceux considérés comme masculins.

Il en est de même pour la courbe qui va de l'inion à l'opisthion.

Qu'en revanche, les crânes considérés comme masculins ont tous leurs autres diamètres plus considérables et qu'il en est ainsi pour toutes les courbes totales.

Les anciens crânes allongés de la vallée du Rhône sont sous-dolichocéphales et mésaticéphales, mais avec une grande prédominance de ces derniers.

Ces crânes sous-dolichocéphales et mésaticéphales sont ou chamæprosopes ou leptoprosopes, mais il y a environ deux fois plus des seconds que des premiers.

Il y a des variations dans l'association des crânes courts ou longs avec des faces courtes ou longues et inversement.

Par leur indice orbitaire, les sous-dolichocéphales et mésaticéphales anciens de la vallée du Rhône sont mésosèmes et même (à Saxon) mégasèmes.

Par leur indice nasal, ils sont mésorrhiniens. L'indice nasal peu élevé indique une ouverture nasale allongée, mais il n'y a pas de concordance absolue entre l'indice nasal et l'indice facial.

Un indice nasal de même valeur peut exister dans des faces longues et dans des faces courtes.

Chez les anciens sous-dolichocéphales et mésaticéphales de la vallée du Rhône, le fait d'avoir un crâne allongé n'emporte pas nécessairement une forte courbe horizontale totale.

Toutefois ne pas oublier que, pour tout ce qui vient d'être exposé ci-dessus, nous n'avons pas affaire à une série homogène formée seulement de dolichocéphales.

Comme on pouvait s'y attendre, les crânes considérés comme

masculins sont plus capaces que les crânes considérés comme féminins et cela dans toutes les séries.

Considérés par groupes isolés, ce sont les crânes de Saxon qui possèdent la plus faible capacité.

La suture métopique paraît être plus souvent conservée chez les crânes dolichocéphales que chez les crânes brachycéphales.

Les populations de la vallée du Rhône (Valais) paraissent avoir subi dans ce dernier siècle des modifications profondes. Autrefois, le crâne brachycéphale était en très grande majorité. Il semble qu'il a été remplacé en partie, dans les localités où il existait sans conteste, par un crâne sous-dolichocéphale et mésaticéphale. Et cela notamment dans le Bas-Valais.

Pour le moment, nous nous en tiendrons à ces conclusions.

BIBLIOGRAPHIE

Conventions internationales définissant les limites actuelles des possessions, protectorats et sphères d'influence en Afrique, publiées par le Capitaine Commandant F. VAN ORTROY. Bruxelles, Société belge de librairie. 1898.

Cet ouvrage de plus de 500 pages met à la portée du public les divers traités signés entre les puissances européennes dans la grande œuvre de répartition des territoires africains à laquelle on a diligemment travaillé depuis une quinzaine d'années. Il mentionne aussi les conventions conclues entre les gouvernements européens et les gouvernements autochtones, comme la république Sud-Africaine, l'Ethiopie et Zanzibar. C'est ainsi qu'on y peut trouver les déclarations de Menelik II, « le Lion conquérant de la tribu de Juda, le Roi des Rois de l'Ethiopie » à M. Rennell Rodd, l'envoyé du royaume d'Angleterre (page 494) « Mais ce second groupe de gouvernements paraît à l'auteur « menacé ». La loi du plus fort commence à se faire sentir ! Un troisième groupe consisterait dans les États indigènes africains. M. F. van Ortroy ne juge pas nécessaire de mentionner les traités conclus par eux avec les puissances européennes, car, dit-il, « ces tribus sont à la veille d'être comprises dans la sphère d'influence de quelque grande puissance suzeraine... et la diplomatie aura-t-elle encore à tenir compte de ces documents ? » Nous regrettons cette lacune. Elle démontre d'une manière significative que, dans le partage de l'Afrique, les vœux des indigènes, leurs droits de premiers occupants ne comptent pas pour grand'chose !

Le travail de M. F. van Ortroy est très soigné ; il témoigne

d'une connaissance approfondie des questions de politique africaine. Accompagné d'une carte qui présente avec clarté les résultats des négociations diplomatiques jusqu'à l'heure présente, il sera indispensable à tous ceux qui veulent être au courant des affaires d'Afrique. Plus d'un particulier sera reconnaissant à l'auteur d'avoir mis à sa portée des documents qui, ainsi qu'il le déclare, constituent les éléments d'un code diplomatique du continent noir, mais que l'on aurait grand-peine à se procurer si l'on n'a pas ses entrées dans les chancelleries.

L'Acte général de la conférence de Berlin de 1885 occupe dans le volume une place d'honneur. Cette convention, véritable clé de voûte du droit africain moderne, est d'une largeur, d'un libéralisme remarquables et il faut espérer que les traités futurs s'inspireront tous de cet esprit de sagesse et de justice.

Nous souhaitons vivement que M. F. van Ortroy continue et parachève son œuvre en publiant les conventions économiques et humanitaires qu'il a recueillies, entre autres celles relatives à la restriction de la vente des spiritueux aux indigènes. Nous croyons que l'exécution de ces conventions sera d'autant mieux garantie qu'elles seront mieux connues !

H.-A. J.

Au Foyer Romand. Etrennes littéraires pour 1899. F. PAYOT, éditeur, Lausanne.

C'est toujours avec une bien légitime impatience que les lecteurs du *Foyer Romand* attendent le volume que, chaque année, leur fournit la librairie Payot, à Lausanne. Précédées d'une revue due à la plume alerte de M. Philippe Monnier, les étrennes littéraires de 1899 nous donnent de délicieux récits, en prose ou en vers, des écrivains aimés de la Suisse française. Il n'est pas jusqu'à la science qui ne devienne attrayante, quand elle est traitée par un homme aussi enjoué que M. le Dr. Krafft. Inutile d'insister davantage sur la valeur de cet ouvrage. Comme les années précédentes, il trouvera bien tout seul le chemin de chaque foyer romand.

R. N.

Au pays des Ba-Rotsi, Haut-Zambèze. — Voyage d'exploration en Afrique et retour par les Chutes Victoria, le Matébéléland, le Transvaal, Natal, le Cap, par M. ALFRED BERTRAND. — Un

volume in-8^o jésus, illustré de 105 gravures et contenant deux cartes, relié élégamment avec fers spéciaux, 20 Fr. (HACHETTE ET C^{ie}, PARIS).

M. Alfred Bertrand, de Genève, raconte dans ce volume le voyage qu'il a accompli, de 1895 à 1896, dans l'Afrique Australe et Centrale du Cap à Léalouyi sur le Zambèze, par le Béchuanaland, le désert du Kalahari, le Pays des Ba-Rotsi, avec retour par le Matébéléland, le Transvaal et le Natal.

Tous ces pays ont, depuis quelques années, attiré l'attention du public. La découverte des mines d'or du Transvaal, la fondation de Johannesburg, la marche en avant de la colonisation britannique, la naissance de cités prospères dans le pays des Matébélés, livré encore il y a six ans à la barbarie, autant de faits d'une importance capitale dans l'histoire de cette partie de l'Afrique, et qui donnent un intérêt particulier à cet ouvrage.

M. Bertrand, qui s'était déjà préparé par un grand voyage autour du monde ainsi que par un voyage dans le Cachemire et l'Himalaya au difficile métier d'explorateur, partit avec trois compagnons, de Maféking, à ce moment le terminus du chemin de fer qui atteint aujourd'hui Boulawayo. — En soixante-quatre jours, la caravane traversa péniblement soit en chariots à bœufs, soit à cheval, le Béchuanaland, le désert de Kalahari et arriva au Zambèze.

A partir de ce fleuve, il fallait abandonner les chariots et se priver même du service des chevaux de selle : dans le Pays des Ba-Rotsi on entraît bientôt en pays inconnu. Avec deux de ses compagnons, M. Bertrand remonta jusqu'à sa source le cours de la rivière Machili, affluent du Zambèze, qui n'était tracé que par conjecture sur les cartes. Puis abandonnant ses compagnons blancs, qui devaient suivre un itinéraire différent, M. Bertrand se dirigea, escorté de vingt-cinq indigènes, sur Léalouyi, la capitale du roi Léwanika. La région ainsi traversée du Pays des Ba-Rotsi était en partie inexplorée, et la route de la caravane passait à travers d'affreux marécages, où la vase montait parfois jusqu'à la ceinture. Après bien des difficultés, M. Bertrand atteignit enfin Léalouyi.

Il y fut l'hôte du missionnaire français Coillard, qui venu du Basutoland s'est établi là il y a une quinzaine d'années et qui, triomphant de l'hostilité des indigènes et de l'insalubrité du

climat, a réussi à fonder une mission florissante ; à l'heure actuelle, elle ne compte pas moins de cinq stations sur le Zambèze. Elle a l'appui du roi Léwanika, et les résultats qu'elle a déjà obtenus, en améliorant les mœurs des Ba-Rotsi, en faisant respecter, chez ces sauvages, la foi chrétienne et le nom français, commandent une admiration sans réserve. M. Bertrand rend à M. Coillard et à ses auxiliaires un hommage ému auquel tout le monde s'associera.

Quittant Léalouyi, M. Bertrand descendit le Zambèze en pirogues, et le récit de sa périlleuse navigation sur les rapides ne manque pas non plus d'épisodes dramatiques.

A Kazoungoula, il rejoignit deux de ses compagnons, et fit avec eux, pour se reposer de l'exploration, une excursion aux magnifiques Chutes de Victoria, que peu d'Européens, relativement, ont encore visitées et qui plus tard seront sans doute, comme le Niagara, un des rendez-vous favoris des *globe-trotters*.

Les fatigues et les dangers recommencèrent avec la traversée du désert, où les voyageurs restèrent quelque temps en détresse, et durent abandonner leur grand chariot, comme une épave dans les sables.

Après de grandes fatigues et de grandes souffrances, ils arrivèrent dans le Matébéléland, et M. Bertrand séjourna quelque temps à Boulawayo. La description qu'il nous fait de cette ville construite presque instantanément par les Anglais avec les recherches du confort moderne, là où peu d'années auparavant n'existaient que les *Kraals* des sauvages, est pleine de détails intéressants.

De Boulawayo, M. Bertrand se rendit au Transvaal en coach. En pénétrant dans le territoire de cette république, il semblait en avoir fini avec la partie dramatique de son voyage. Sa bonne étoile voulut pourtant qu'après avoir visité Pretoria, il se trouvât à Johannesburg au moment du *raid* de Jameson. Il a pu noter, sur le vif, les épisodes de cette révolution avortée et cette déposition d'un témoin oculaire est un document de premier ordre.

Du Transvaal, M. Bertrand se rendit au Natal, où il eut l'occasion de visiter des plantations de thé, et s'embarqua à Durban pour revenir en Europe par East-London, Port-Elizabeth et Capetown.

On voit quel est l'attrait de ce voyage, accompli à l'une des

périodes les plus intéressantes de l'histoire de l'Afrique Australe. Les amateurs d'aventures et de chasses dramatiques aux lions et aux buffles trouveront d'ailleurs de quoi se satisfaire. Les périls de toute nature n'ont pas manqué à cette exploration, et l'on admirera l'énergie que M. Bertrand a mise à les surmonter, autant que la manière simple et franche dont il les raconte.

L'auteur a ajouté à son volume deux appendices, destinés aux lecteurs qui s'intéressent plus spécialement aux résultats scientifiques d'une exploration. Le premier contient une étude détaillée du Pays des Ba-Rotsi et de ses habitants. Le second est la relation proprement géographique de l'exploration.

C'en est assez pour assurer un vrai succès à ce volume « Au Pays des Ba-Rotsi, Haut Zambèze », illustré de cent quatre belles gravures, la plupart faites d'après les photographies de l'auteur, accompagné de deux cartes, imprimé avec soin et relié avec une sobre élégance.

CH. LETOURNEAU. *L'Évolution de l'Éducation dans les diverses races humaines*. VIGOT FRÈRES, éditeurs. Paris, 1898.

Ce livre vient à son heure. La pédagogie, faite trop souvent de formules traditionnelles, cherche de nouvelles voies. A la sophistique de l'antiquité et à la scolastique du moyen âge, notre époque substitue l'étude de la nature intime de l'enfant, afin de remplacer une éducation libérale permettant la libre développement des facultés, à une éducation d'autorité étouffant toute originalité.

Afin de mieux éclairer la voie dans laquelle nous commençons à nous engager, le Dr. Letourneau, fidèle à sa méthode, passe en revue les différents systèmes éducatifs de tous les peuples de la terre, de l'antiquité à nos jours. Il prend même son point de départ dans les sociétés animales et compare, ironiquement, le dressage de certains animaux au confus amas de notions incohérentes et sans utilité pratique, dont on encombre, mais pour un moment, la mémoire lassée des malheureux candidats, dans les pays d'Asie et d'Europe, où sévit la funeste coutume des examens et concours surtout mnémoniques.

A propos de l'éducation rudimentaire que donnent les Méla-

nésiens à leurs enfants, l'auteur fait cette remarque très judicieuse : C'est en rendant de plus en plus scientifique la psychologie pratique que l'on arrivera, dans les pays civilisés, à organiser des systèmes pédagogiques raisonnables et raisonnés, surtout à ne plus surcharger le cerveau enfantin de notions, pour lui, entièrement inassimilables.

Admirablement documenté, le Dr. Letourneau traite successivement de l'éducation en Mélanésie, chez les Nègres d'Afrique, en Polynésie, chez les Indiens d'Amérique, dans l'Ancien Mexique, dans l'ancien Pérou, dans le monde périsinique, en Chine, en Egypte, chez les Arabes, chez les Juifs et les Chaldéens, aux Indes et en Perse, en Grèce, à Rome, au moyen âge et dans les temps modernes. Comparativement aux précédents, ce dernier chapitre nous semble un peu court. Plusieurs des grands noms de la pédagogie contemporaine ne sont pas même indiqués ou sont à peine honorés d'une brève mention. L'ouvrage se clôt par une vue synthétique sur le passé, le présent et l'avenir de l'éducation. Tout est à méditer dans cette lumineuse conclusion de la consciencieuse enquête à laquelle s'est livré le Dr. Letourneau. Nous ne résistons pas au plaisir de citer quelques extraits du chapitre final. « Faire mijoter des jeunes gens pour les examens, n'est pas précisément une bonne préparation à une existence virile. Une grande liberté, un large usage des jeux en plein air, la natation pour tout le monde, enfin quelques exercices gymnastiques, scientifiquement choisis et pratiqués avec mesure, valent mieux pour faire un homme et même une femme que les travaux scolaires archaïques, dont le moyen âge nous a transmis la tradition. »

Et en matière d'éducation intellectuelle :

« Dans un temps vraisemblablement assez prochain, toutes les sociétés civilisées s'efforceront de donner à tous les esprits une suffisante culture, et, malgré le développement des sciences, une pédagogie intelligente saura en extraire l'essence, ce que tout être civilisé doit et peut savoir. La durée des études n'en sera pas augmentée pour cela, au contraire ; car on aura répudié à jamais les absurdes méthodes d'autrefois. Le maître s'adressera surtout à l'intelligence et à la raison, non plus à la seule mémoire. L'étude des langues ne sera plus paralysée par l'abus de la grammaire. On saura que, pour apprendre aisément une langue, il faut dès la première enfance, simplement s'exer-

cer à la parler, à la lire, à l'écrire. On aura remarqué que les études grammaticales doivent se placer non au début, mais à la fin, et qu'il y a grand avantage à les simplifier en y joignant les données principales de la linguistique. On ne se cramponnera plus au latin et au grec, comme un naufragé à une planche de salut. Au lieu de disperser l'attention, déjà si fugitive, des enfants en les faisant s'occuper le même jour de dix sujets différents, on aura classé dans un ordre logique et d'accord avec la psychologie scientifique les diverses connaissances. Les principales d'entre elles figureront à tous les degrés de l'enseignement, mais à chaque degré on aura soin d'épuiser une matière avant de passer à une autre. Une science constituée est comparable à un arbre; elle a un tronc, des maîtresses branches, des rameaux, des branchilles, des feuilles. Ce qu'elle renferme de fondamental peut toujours se résumer en très peu de pages. Autour de ces données essentielles, les faits de plus en plus particuliers et de moins en moins importants se peuvent très naturellement grouper. Mais il faut se garder d'étudier un arbre scientifique en commençant par la menue description des feuilles, comme on le fait si souvent dans nos écoles. Dans un système d'instruction publique ainsi logiquement ordonné, chaque degré, tout en se suffisant à lui-même, formerait une base sur laquelle reposerait l'étage supérieur, et à tous les degrés, l'éducation serait intégrale, c'est-à-dire physique, morale et intellectuelle. »

C. K.

ED. QUARTIER-LA-TENTE. *Le Canton de Neuchâtel*. Revue historique et monographique des communes du canton. 1^{re} série: *Le district de Neuchâtel*, livraisons X et XI. ATTINGER FRÈRES, Neuchâtel, 1898.

Ces deux livraisons de l'ouvrage de M. Quartier-la-Tente se rapportent à la vie religieuse et à la vie scolaire de la ville de Neuchâtel. Le texte, clair et précis, est appuyé d'une illustration abondante et très soignée. L'auteur fait l'historique des diverses communautés religieuses qui se sont établies à Neuchâtel: Eglises indépendante, catholique, anglaise, libre, épiscopale, méthodiste, Armée du salut, église baptiste de la Place d'Armes, communauté de la rue de l'Orangerie et enfin église ou assemblée des enfants de Dieu (Darbysme ou Plymouthisme).

Nombreuses sont, à Neuchâtel, les sociétés d'un caractère ou d'une origine religieuse, parmi les principales citons : la Société biblique, celle des Missions, les Écoles du dimanche, les Sociétés pastorales, les Unions chrétiennes de jeunes gens, l'Union des Amies de la jeune fille, les Sociétés de tempérance, etc.

L'histoire des édifices religieux ne laisse pas que d'être assez difficile à écrire, à cause de la Collégiale dont la fondation est encore entourée d'obscurités. M. Quartier résume fort bien l'état actuel de la question.

La livraison relative à la vie scolaire retrace les vicissitudes des enseignements primaire et secondaire, à partir de la Réformation.

Nous y relevons ce détail piquant : Avant de devenir les pasteurs des hommes faits, les ministres devaient avoir été les instituteurs des enfants. Les écoles primaires ne commencent à se développer qu'au XVIII^e siècle. C'est en 1860 que fut créé l'enseignement secondaire. Aujourd'hui, Neuchâtel compte, dans ses écoles primaires, 2800 élèves, dans son collège latin 107 et dans ses écoles secondaires (y compris l'école supérieure des demoiselles) 723 élèves ; total 3630 élèves.

Qu'il nous soit permis de signaler à l'auteur quelques erreurs qui se sont glissées dans son beau et consciencieux travail : dans le tableau des instituteurs la date 1890 devrait être remplacée par 1889. Ce n'est pas en 1881 que l'uniforme du corps des cadets fut modifié, mais bien en 1866. Une revue de tous les corps du canton eut lieu à Fleurier en 1868.

En terminant, nous émettons le vœu que les nouvelles et absorbantes fonctions auxquelles M. Quartier-la-Tente vient d'être appelé ne l'empêchent pas de mener à bonne fin l'œuvre si intéressante à laquelle il a attaché son nom. C. K.

Lexique géographique du Monde entier, publié sous la direction de M. E. LEVASSEUR (de l'Institut), par J-V. BARBIER, secrétaire général de la Société de Géographie de l'Est, avec la collaboration de M. ANTHOINE, ingénieur, chef du service de la carte de France au Ministère de l'Intérieur. BERGER-LEVRAULT ET C^{ie}, Paris, 1897-1898.

Les fascicules 18 et 19 terminent le tome premier de ce dictionnaire, soient les lettres A à F. La mort de l'auteur n'interrompra

pas, espérons-le, la publication de cet ouvrage qui, sous une forme condensée, renferme de très nombreux renseignements. Parmi les principaux articles de ces deux livraisons, citons : Equateur (république), Erythrée, Escaut, Esquimaux, Etats-Unis, Ethiopie, Europe, Finlande, Flandre, Florence. Signalons quelques vétilles : on écrit les *Eplatures* et non les *Eplattures*. *Fenin, Saules et Vilars* doivent devenir *Fenin-Vilars-Saules*. *Fleurier* est un centre d'horlogerie, mais non le principal ; quant à la fabrication des dentelles, c'est une industrie disparue de cette localité depuis bien des années. S. P.

J. CORCELLE. *Étude sur la population du Département de l'Ain.*

Ce petit ouvrage de 100 pages est une consciencieuse étude démographique du département de l'Ain. L'auteur traite de toutes les questions relatives à la population de cette région de la France : Origines, Celtes, Burgondes et Sarrazins ; l'habitant de la Dombes, le Bressan, le Bugiste, les principales maladies ; les villes du département ; l'émigration ; les industries, etc. Cette monographie est un travail élaboré avec beaucoup de soin. C. K.

GIUSEPPE PENNESI. *Atlante scolastico per la Geografia fisica et politica.*

Cet atlas, destiné aux écoles de la Péninsule, est édité par les soins de l'Istituto cartografico italiano. Il se compose de 50 cartes, grand format oblong. Dressé selon les principes modernes, il est appelé à rendre de grands services aux établissements d'enseignement secondaire de langue italienne. Certaines feuilles, la carte politique de l'Afrique, par exemple, ne sont pas complètement à jour. Cela tient sans doute au fait qu'elles ont paru les premières. C. K.

DR. A. POSKIN. *L'Afrique équatoriale.* Climatologie. Nosologie. Hygiène. Bruxelles, Société belge de librairie. Prix : Fr. 12.

La littérature concernant l'Afrique augmente chaque jour. Mais, jusqu'à présent, l'étude des maladies spéciales ou prédominantes en Afrique n'a pas été faite comme elle le mériterait, et pourtant son importance n'échappe à personne. Le

livre du Dr. Poskin, qui fut médecin de la Compagnie du chemin de fer du Congo, est une contribution précieuse à la pathologie exotique. Il sera consulté avec profit par ceux qui ont à affronter les dangers du climat tropical. Avant tout, c'est par l'hygiène et une prophylaxie bien entendues que l'on peut résister aux influences délétères du climat africain. Aussi ces questions sont longuement traitées par l'auteur. Son livre se divise en trois parties : *la Climatologie, la Nosologie et l'Hygiène*. Les chapitres exposant les conditions météorologiques, hydrologiques et géologiques sont accompagnés de nombreux diagrammes et tableaux. La seconde partie, la Nosologie, comprend surtout la description des maladies spéciales qui atteignent les Européens. L'étude de la malaria et de ses différentes manifestations, y occupe la première place. L'auteur, avec raison, met beaucoup de soin à en établir les causes prédisposantes, occasionnelles et spécifiques. La troisième partie, traitant l'Hygiène, établit des règles générales se rattachant au régime de vie, d'alimentation, de travail, etc. Des notices bibliographiques complètes, une liste du matériel d'une pharmacie pour un poste permanent et une autre des médicaments devant former la pharmacie de l'explorateur terminent le volume.

Nous ne pouvons que recommander le livre de Dr. Poskin à tous ceux qui, médecins ou laïques, s'intéressent aux maladies tropicales et surtout à ceux qui ont à les affronter.

Dr. G. L.

JOS. SPILLMANN. S. J. *Durch Asien*. Ein Buch mit vielen Bildern für die Jugend. Seconde édition augmentée avec une carte en couleurs. HERDERSCHÉ Verlagshandlung, Freiburg im Breisgau, 1898. Prix : Mark 9. 60.

Les lecteurs du *Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie* connaissent depuis nombre d'années cette intéressante, quoique un peu trop partielle publication destinée à la jeunesse catholique. Dans ce volume, qui forme la seconde partie de l'Asie, l'auteur décrit le Japon, la Chine et l'Inde; le tout est agrémenté de nombreuses et belles illustrations ainsi que d'une bonne carte au 1 : 750 000 des nouvelles possessions allemandes de la baie de Kiao Tchéou dans le Sud de la presqu'île de Chan-toung.

ZOBRIST.

FRICKER KARL Dr. *Antarktis*, avec nombreuses cartes du Pôle Sud et des archipels avoisinants. Berlin : SCHALL ET GRUND, 1898. Prix : Mark 5.

Ce beau volume, richement illustré, ouvre dignement une série de publications géographiques intitulée : « Bibliothek der Länderkunde » et rédigée sous la direction de deux éminents géographes : Alfred Kirchhoff et Rudolf Fitzner. Le but de cette publication est de fournir aux lecteurs de langue allemande l'équivalent de la vaste et savante Géographie Universelle d'Elisée Reclus, avec cette différence qu'ici ce n'est pas un seul homme qui imprime son caractère à l'œuvre entière, mais que ce sont des spécialistes qui sont chargés de rédiger la monographie des diverses parties du globe qui leur sont particulièrement connues. Dans le présent volume, le Dr. Karl Fricker expose, d'une manière à la fois attrayante et savante, tout ce que nous connaissons sur le Pôle Sud et son exploration. C'est un volume plein de renseignements précieux, indispensable pour quiconque s'intéresse à l'exploration de l'Antarctide.

ZOBRIST.

KELLER C. Dr. *Die Ostafrikanischen Inseln*, avec trois cartes en couleurs. Berlin 1898, SCHALL ET GRUND. Hofbuchhändler. Prix : Mark 5.

Ce deuxième volume de la « Bibliothek der Länderkunde » ne le cède en rien à « l'Antarktis ». Le savant professeur de Zürich qui a visité les îles de l'Océan Indien était l'homme le mieux qualifié pour faire connaître au public allemand le monde insulaire si riche, si varié, mais aussi si peu connu de l'Est Africain. C'est lui aussi qui est le mieux placé pour présenter aux pays d'outre Rhin l'infatigable explorateur Alfred Grandidier, qui a consacré sa vie entière à l'étude de Madagascar et dont les travaux, absolument hors ligne, sont une des gloires de la France. Les « Ostafrikanischen Inseln » du professeur Keller sont la digne suite de « l'Antarktis » et font bien augurer de la « Bibliothek der Länderkunde » qui certainement formera un monument géographique digne de celui d'Elisée Reclus.

ZOBRIST.

LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

au 1^{er} janvier 1899.

COMITÉ POUR 1897-1899

Président : J. Colin, architecte.

Vice-Présidents : Ch. Piton, ancien missionnaire.

N.

Secrétaire : N.

Secrétaire-adjoint : Ed. Berger, professeur.

Caissier : W. Brandt, instituteur.

Archiviste-bibliothécaire : C. Knapp, professeur.

Membres-adjoints : A. Dubied, professeur.

H. Blaser, inspecteur des écoles primaires.

MEMBRES HONORAIRES

1 Reclus Elisée, professeur, 27, rue du Lac, Bruxelles.

2 Moser Henri, explorateur, Charlottenfels, Schaffhouse.

3 Prince Roland Bonaparte, 10, Avenue d'Iena, Paris.

4 Bonvalot Gabriel, explorateur, Brienne (Aube), France.

5 Prince Henri d'Orléans, explorateur, 27, rue Jean Goujon,
Paris.

6 Baron Dr von Richthofen Ferdinand, explorateur, 117, Kur-
fürstenstrasse, Berlin.

- 7 Professeur Dr Kiepert Heinrich, cartographe, 11, Lindenstrasse, Berlin.
 - 8 Dr Supan A., rédacteur des *Mitteilungen*, Gotha.
 - 9 von Höhnel Ludwig, lieutenant de la marine autrichienne, Pola.
 - 10 Comte Teleki Samuel, explorateur, Budapest.
 - 11 Scott Keltie J., secrétaire de la Société Royale de Géographie, Londres.
 - 12 Geikie James, professeur à l'Université d'Edimbourg.
 - 13 Colonel Grombtchevsky Bronislas, explorateur, Osch (Fergana).
 - 14 Baron Dr von Nordenskiöld Erik, Stockholm.
 - 15 Dr Nansen Fridtjof, explorateur, Lisaker, près Kristiania.
 - 16 Bodio Luigi, directeur général de la statistique du royaume d'Italie, Rome.
 - 17 Général Alexandre Alberto da Rocha Serpa Pinto, explorateur, Praia (Cabo Verde).
 - 18 Major Powell John, Washington.
 - 19 Professeur Cora Guido, rédacteur du *Cosmos*, 2, via Goito, Rome.
 - 20 Levasseur Emile, professeur au Collège de France, membre de l'Institut, 26, rue Monsieur le Prince, Paris.
 - 21 Woodville Rockhill, explorateur, 3^e sous-secrétaire d'Etat pour les Affaires étrangères, Department of State, Washington, D. C., États-Unis.
 - 22 Guimet Emile, directeur du Musée Guimet, Paris.
 - 23 Moreno Francisco P., directeur du Musée de La Plata (République Argentine).
 - 24 Dr Sarasin Fritz, explorateur, Bâle.
 - 25 Dr Sarasin Paul, explorateur, Bâle.
 - 26 Chantre Ernest, Sous-Directeur du Muséum de Lyon, 37, Cours Morand, Lyon.
 - 27 Hedin Sven, explorateur, Stockholm.
-

MEMBRES CORRESPONDANTS

- 1 Meulemans Auguste, consul général et secrétaire de légation, rédacteur de la *Revue diplomatique* et du *Moniteur des Consulats*, 1, rue Lafayette, Paris.
- 2 Favre-Brandt James, négociant à Yokohama (Japon).
- 3 Biolley Paul, professeur au lycée de San José (Costa Rica).
- 4 Bachmann Georges, négociant à Medellin, État d'Antioquia (Colombie).
- 5 Schlæfli Honoré, ancien missionnaire à Elim Waterfall Spelonken (Transvaal), South Africa (via London and Capetown).
- 6 Monner Sans Ricardo, homme de lettres, 1274, rue Cerrito, BuenosAires (République Argentine).
- 7 Clerc Onésime, professeur à Yekaterinbourg (Russie).
- 8 Sandoz Ernest, professeur à Princeton, New Jersey (États-Unis).
- 9 Jacot Fritz, négociant à Capetown (Colonie du Cap).
- 10 Parmentier Th., général de division, 5, rue du Cirque, Paris.
- 11 Perret Augustin, négociant, Casa Perret y Martin, Asuncion, Sierra do Urbino (Paraguay).
- 12 Zeballos Estanislao, président de l'Institut géographique argentin, Buenos Aires (République Argentine).
- 13 Junod Henri, missionnaire à Shilouvâne, Huenertsburg, Transvaal.
- 14 de Lannoy de Bissy Regnauld colonel, directeur du génie, 29, rue Gambetta, Épinal, Vosges (France).
- 15 Pittier Henri, directeur de l'Institut physico-géographique national, San José (Costa Rica).
- 16 Bachelin Léopold, bibliothécaire de S. M. le roi de Roumanie, Bucarest.
- 17 Philippin Eugénie, Moscou (Russie).
- 18 Gintzburger Maurice, négociant, P. O. Box 511, Vancouver, British Columbia (Puissance du Canada).

- 19 Pasquier Pierre, missionnaire apostolique à Séoul (Corée).
- 20 Vannacque Auguste, directeur de la Comptabilité à la Direction générale des Postes et des Télégraphes, 40, rue Saint-Placide, Paris.
- 21 Gauthiot Ch., secrétaire général de la Société de Géographie commerciale de Paris, 63, Boulevard Saint-Germain, Paris.
- 22 Jacottet Henri, Dr en droit, 1, Place du Perchamps, Paris-Auteuil.
- 23 Ilg Alfred, ingénieur, Antotto, Choa, via Aden, pour adresse, M. Moussaja, Zeila, mer Rouge.
- 24 Dr Letourneau Ch., secrétaire général de la Société d'Anthropologie, 70, Boulevard Saint-Michel, Paris.
- 25 Collingridge George, Hornsby Junction, New South Wales, Australie.
- 26 Gaullieur Henri, Château de Kiesen (Berne).
- 27 Presset Emmanuel, instituteur-missionnaire, à Baraka-Libreville, Congo français.
- 28 Elzingre Adolphe, professeur au lycée Alexandre, Vassili-Ostroff, 3^e ligne, maison 16, appartement 13, Saint-Pétersbourg.
- 29 Pector Désiré, consul de la République centro-américaine, 3, rue Rossini, Paris.
- 30 Rosat Jacques, horloger, Santa Anna do Livramento, Grande do Sul, Brésil, pour adresse : M. Luiz Silla, Riveira (Uruguay), via Montevideo.
- 31 Lavoyer Marc, maître de français à l'École réale, Izioume (Russie).
- 32 Lambert Jacques, professeur au gymnase de Simbirsk, gouvernement de Simbirsk (Russie).
- 33 Cav. Modigliani Elio, explorateur, 16, Corso Vittorio Emanuele, Firenze.
- 34 Thomas Eugène, missionnaire, Shilouvâne, Hænertsburg, Transvaal.
- 35 Grandjean A., secrétaire de la Mission Romande, chemin des Cèdres, Lausanne.

- 36 Dr Liengme G., médecin-missionnaire à Elim, P. O. Spelonken, Transvaal.
 - 37 Révérend Filâtre P. J., O. M. I., 35, rue Cavenne, Lyon.
 - 38 Délinois D., Hôtel de l'Univers, 72, Avenue des Ternes, Paris.
 - 39 Bircher André, négociant, Le Caire, Égypte.
 - 40 Radcliffe Frédérik, négociant, Inner Temple Dale Street, Liverpool (Angleterre).
 - 41 Delachaux Henri, cartographe au Musée de la Plata, Diagonal 79 1 y 2, num. 659, La Plata (République Argentine).
 - 42 Lemire Charles, résident honoraire de France, 14, Boulevard La Tour Maubourg, Paris.
 - 43 Jacottet Edouard, missionnaire à Thaba-Bossiou (Le-Souto).
 - 44 Christol Frédéric, missionnaire à Hermon (Le-Souto).
 - 45 Ducommun Charles, directeur d'écoles, Tananarive (Madagascar).
 - 46 Huguenin Paul, instituteur-missionnaire à Uturoa, Raïatea, Iles de la Société.
 - 47 Perregaux Edmond, missionnaire à Abetifi, Côte d'Or.
 - 48 Béguin Eugène, missionnaire à Nalolo, via Bulawayo, Haut-Zambèze.
 - 49 Boiteux Eugène, missionnaire à Kazungula, Haut-Zambèze, via Bulawayo, Matébéléland.
 - 50 Chapuis François, missionnaire à Mangamba (Kamerun) Afrique allemande.
 - 51 Bertrand Alfred, explorateur, Chemin Bertrand, Genève.
 - 52 Berthoud Henri, missionnaire à Valdezia, Spelonken, Transvaal.
 - 53 Berthoud Paul, missionnaire à Lourenço Marques, Case postale 21, Baie de Delagoa, Afrique.
-

MEMBRES EFFECTIFS

- 1 Ackermann A., Saint-Pétersbourg, pour adresse : M. Gottfried Hug, Saint-Blaise.
- 2 Alioth Alphonse, Colombier.
- 3 Amici Frédéric, professeur à l'Académie, 8, rue Pourta-lès, Neuchâtel.
- 4 Amiet Louis, avocat, rue de la Treille, Neuchâtel.
- 5 Attinger Paul, imprimeur, Neuchâtel.
- 6 Attinger Victor, éditeur, Neuchâtel.
- 7 Auberson Henri, président du Tribunal, Boudry.
- 8 Aubert L., professeur, Auvernier.
- 9 Baillot-Houriet Paul, fabricant d'horlogerie, rue Léopold-Robert, La Chaux-de-Fonds.
- 10 Barbey Ch., négociant, Neuchâtel.
- 11 Barbezat Ch., fabricant d'horlogerie, rue de la Côte, Le Locle.
- 12 Barrelet J., professeur à la Faculté indépendante, Lausanne.
- 13 Basset Louis, secrétaire de S. M. le roi de Roumanie, Bucarest.
- 14 Bauler Emmanuel, pharmacien, 3, rue Fleury, Neuchâtel.
- 15 Baumann E., professeur, Neuchâtel.
- 16 M^{me} Beau, C., Areuse.
- 17 Beauverd Jean, instituteur, rue de la Collégiale, Neuchâtel.
- 18 Bech William, pharmacien, Place Neuve, La Chaux-de-Fonds.
- 19 Béguelin Edouard, professeur à l'Académie de Neuchâtel, Peseux.
- 20 Béguin, architecte, 5, Cité de l'Ouest, Neuchâtel.
- 21 Bergeon François, fabricant d'horlogerie, Le Locle.
- 22 Béraneck Edouard, professeur, 7, rue Beau-Séjour, Lausanne.
- 23 Berger Edouard, professeur, Neuchâtel.

- 24 Berger Eugène, professeur, Cernier.
- 25 M^{me} Berthoud Charles, Gingins sur Nyon (Vaud).
- 26 Berthoud Georges, banquier, Promenade Noire, Neuchâtel.
- 27 Bertin Marie, institutrice, rue de la Côte, Le Locle.
- 28 Dr Billeter Otto, professeur à l'Académie de Neuchâtel.
- 29 Biolley H., inspecteur forestier, Couvet.
- 30 Blanc Fernand, pasteur, Serrières.
- 31 Blancpain Nestor, rue des Beaux-Arts, Neuchâtel.
- 32 Blaser, Adolphe, professeur à l'École de commerce, Rocher, Neuchâtel.
- 33 Blaser Henri, inspecteur des écoles primaires, 99, rue de la Demoiselle, La Chaux-de-Fonds.
- 34 Bloch Georges, fabricant d'horlogerie, 21, rue Daniel-Jean Richard, La Chaux-de-Fonds.
- 35 Bonhôte Henri, pharmacien, Saint-Aubin.
- 36 Bonhôte James-Eugène, chancelier d'État, rue du Coq d'Inde, Neuchâtel.
- 37 Bonjour Paul-Emile, professeur à l'École de commerce, Neuchâtel.
- 38 Bonniot Eugène, Parcs, Neuchâtel.
- 39 Borel Alfred, Neuchâtel.
- 40 Borel Antoine, consul suisse, San Francisco.
- 41 Borel Caroline, institutrice, Serrières.
- 42 Borel Eugène, avocat, Comba Borel, Neuchâtel.
- 43 Borel Georges, Dr, oculiste, Auvernier.
- 44 Borel Maurice, cartographe, 6, Sablons, Neuchâtel.
- 45 Borel-Girard Gustave, pasteur, 22, rue du Progrès, La Chaux-de-Fonds.
- 46 Borel-GrosPierre, Faubourg du Château, Neuchâtel.
- 47 M^{lle} de Bosset Julie, 11, Boine, Neuchâtel.
- 48 Bourquin Alfred, agent d'assurances, faubourg de l'Hôpital, Neuchâtel.
- 49 Dr Bourquin-Lindt Eugène, rue Léopold Robert, La Chaux-de-Fonds.
- 50 Bourquin Gustave, Boudry.
- 51 Bouvier Ernest, négociant, Neuchâtel.
- 52 Bouvier Eugène, négociant, Neuchâtel.

- 53 Bouvier Georges, négociant, Neuchâtel.
- 54 Bouvier Paul, architecte, Neuchâtel.
- 55 Bovet Charles, café vaudois, Lausanne.
- 56 Bovet Félix, Grandchamp sur Areuse.
- 57 Bovet Théophile, professeur, Neuchâtel.
- 58 Dr Brandt Henri, La Chaux-de-Fonds.
- 59 Brandt Werner, instituteur, Neuchâtel.
- 60 Brandt-Juvet Henri, fabricant d'horlogerie, rue Léopold Robert, La Chaux-de-Fonds.
- 61 Brunhes Jean, professeur à l'Université de Fribourg.
- 62 Brauen Numa, notaire, Neuchâtel.
- 63 Bridel Auguste, éditeur, Lausanne.
- 64 Buchs Victor, industriel, Saint-Apolline (Fribourg).
- 65 Brugger Jean, maître secondaire, Erstfeld (Uri).
- 66 Bühler Paul, instituteur, 35, rue du Grenier, La Chaux-de-Fonds.
- 67 Bühler C., Clarens.
- 68 Bünzli Gustave, instituteur, Saint-Blaise.
- 69 Burkhalter Fritz, instituteur, Peseux.
- 70 Calame Henri, rédacteur du *Neuchâtelois*, Cernier.
- 71 Calame-Colin Jules, conseiller national, 4, rue du Parc, La Chaux-de-Fonds.
- 72 Calame-Colin Louis, rentier, 8, rue du Parc, La Chaux-de-Fonds.
- 73 Camenzind Bernard, agent de l'Helvétia, Neuchâtel.
- 74 Carbonnier Max, Wavre.
- 75 Carrard Alfred, avocat, 8, rue Centrale, Lausanne.
- 76 Dr de Cérenville, 6, Avenue du Théâtre, Lausanne.
- 77 Chable Ed., fils, 9, Pertuis du Sault, Neuchâtel.
- 78 de Chambrier Alexandre, Bevaix.
- 79 M^{me} de Chambrier Guillaume, Cormondrèche.
- 80 Chapuis Paul, pharmacien, Boudry.
- 81 Chatenay Samuel, 8, Trois-Portes, Neuchâtel.
- 82 Claudon Pierre, Colombier.
- 83 M^{lle} Clerc Amélie, sous-directrice de l'École normale frœbelienne, Neuchâtel.
- 84 M^{lle} Clerc Cécile, Promenade Noire, Neuchâtel.

- 85 Clerc Edouard, directeur des écoles primaires, 47, rue du Progrès, La Chaux-de-Fonds.
- 86 Clerc Eugène, dentiste, 2, rue de la Tour, Lausanne.
- 87 Clerc Gustave-Ad., 17, Plan, Neuchâtel.
- 88 Clerc-Lambelet Fritz, négociant, 11^a, Plan, Neuchâtel.
- 89 Colin James, architecte, 1, rue des Beaux-Arts, Neuchâtel.
- 90 M^{lle} Colin Louise, institutrice, 12, rue de la Chapelle, La Chaux-de-Fonds.
- 91 Colin-Guye Jules, Corcelles.
- 92 Comtesse Paul, pasteur, Grande Rue, Le Locle.
- 93 Comtesse Robert, conseiller d'État, Neuchâtel.
- 94 de Corswant Hermann, agent d'assurances, Trois-Portes, Neuchâtel.
- 95 Cosandier Fritz, 155, rue du Nord, La Chaux-de-Fonds.
- 96 Cottier Fritz, négociant, Môtiers.
- 97 de Coulon Georges, Neuchâtel.
- 98 de Coulon Paul, ministre, Faubourg de l'Hôpital, Neuchâtel.
- 99 Court Anatole, agent de change, rue Pourtalès, Neuchâtel.
- 100 Courvoisier Emile, fabricant d'horlogerie, 28, rue du Parc, La Chaux-de-Fonds.
- 101 Courvoisier Eugène, ministre, Évole, Neuchâtel.
- 102 M^{me} Courvoisier James, 11, rue de la Loge, La Chaux-de-Fonds.
- 103 Courvoisier Louis-Henri, colonel, 14, rue du Pont, La Chaux-de-Fonds.
- 104 Courvoisier-Ochsenbein Jules, rentier, Colombier.
- 105 Cuche Jules, Dr en droit, 26, rue Léopold Robert, La Chaux-de-Fonds.
- 106 Darbre Edouard, instituteur, Môtiers.
- 107 Dardel Charles, notaire, Saint-Blaise.
- 108 de Dardel Otto, rédacteur de la *Suisse libérale*, Neuchâtel.
- 109 Decker, J., ferblantier, 3, Place Purry, Neuchâtel.
- 110 Delachaux Eugène, libraire-éditeur, Neuchâtel.
- 111 Delachaux Paul, libraire-éditeur, Neuchâtel.
- 112 M^{lle} Delachaux Sophie, Grandson.

- 113 Dellion Apollinaire, gardien du couvent des Capucins, Fribourg.
- 114 Dériaz Albert, instituteur, Neuchâtel.
- 115 Dr Dessoulavy Paul, professeur à l'Académie de Neuchâtel.
- 116 Dinichert Constant, conseiller national, Montillier.
- 117 Dr Domeier W., professeur à l'Académie de Neuchâtel.
- 118 Droz Arnold, professeur à l'école cantonale de Porrentruy.
- 119 Dr Droz Louis, Billodes, Le Locle.
- 120 Droz Numa, directeur de l'école secondaire de Boudry-Cortailod, Grandchamp.
- 121 Dubied Arthur, professeur, 6, route de la Gare, Neuchâtel.
- 122 Dubied Edouard, fabricant de machines à tricoter, Couvet.
- 123 Dubois Auguste, professeur au Gymnase cantonal, Neuchâtel.
- 124 Dubois Léopold, directeur de la Banque cantonale, Neuchâtel.
- 125 DuBois Louis, négociant, sur la Place, Le Locle.
- 126 DuBois Louis-Ferdinand, banquier, Le Locle.
- 127 Dubois Numa, rue du Collège, Le Locle.
- 128 DuBois Olympe, place du Marché, Le Locle.
- 129 DuBois Paul, directeur des écoles primaires, rue de la Chapelle, Le Locle.
- 130 DuBois-Franck Jules, place du Marché, Le Locle.
- 131 DuBois-Haldimann Jules, sur la Place, Le Locle.
- 132 Ducommun Philémon, professeur, Payerne.
- 133 Ducommun-Perret J., rentier, rue de la Demoiselle, La Chaux-de-Fonds.
- 134 Dr Dufour Marc, 7, rue du Midi, Lausanne.
- 135 Dumont E., pasteur, Cornaux.
- 136 Du Pasquier Alexandre, pasteur, Neuchâtel.
- 137 Du Pasquier Ferdinand, Faubourg de l'Hôpital, Neuchâtel.
- 138 M^{lle} Du Pasquier Louise, rue du Pommier, Neuchâtel.
- 139 M^{lle} Du Pasquier Sophie, Neuchâtel.
- 140 Duvanel Arnold, greffier du Tribunal, Môtiers.
- 141 Écoles normales du canton de Vaud, Lausanne.

- 142 Elskess Albert, fils, propriétaire de l'Hôtel Bellevue, Neuchâtel.
- 143 Engelmann K.-A., pharmacien, Territet (Vaud).
- 144 Etter Gottfried, notaire, rue de la Place d'Armes, Neuchâtel.
- 145 Estrabaud Pierre, pasteur, Grande Rue, Le Locle.
- 146 Evard Louis, greffier du Tribunal, Le Locle.
- 147 Evard Oscar, juge de paix, la Foule, Le Locle.
- 148 Dr Farny Emile, professeur, 2, Cornes Morel, La Chaux-de-Fonds.
- 149 Faure Philippe, négociant, Grande Rue, Le Locle.
- 150 Dr Favarger, rue des Beaux-Arts, Neuchâtel.
- 151 Favarger Albert, rue des Beaux-Arts, Neuchâtel.
- 152 Favre Henri, architecte, la Foule, Le Locle.
- 153 Favre Louis, professeur, Neuchâtel.
- 154 Favre Paul, directeur de l'orphelinat cantonal, Dombresson.
- 155 Favre-Jacot Georges, fabricant d'horlogerie, aux Billodes, Le Locle.
- 156 Favre-Nardin Charles, rue de la Côte, Neuchâtel.
- 157 Favre-Perret Edouard, fabricant d'horlogerie, Crêt-Vailant, Le Locle.
- 158 Ferrier Alexis, directeur de fabrique, Saint-Sulpice.
- 159 Fuhrer Christian, professeur, Neuchâtel.
- 160 Gaberel Julien, président du Tribunal, Quartier-Neuf, Le Locle.
- 161 Gaille Charles, directeur de l'École de commerce, Neuchâtel.
- 162 Gallet Georges, fabricant d'horlogerie, 25, rue du Parc, La Chaux-de-Fonds.
- 163 Gallet-Rickel Julien, fabricant d'horlogerie, 27, rue du Parc, La Chaux-de-Fonds.
- 164 Dr Garrot Henri, 7, route de la Gare, Neuchâtel.
- 165 Gendre, F., lithographe, Neuchâtel.
- 166 Gern Julien, instituteur, Fontaines.
- 167 Gillard Auguste, vétérinaire cantonal, rue de France, Le Locle.

- 168 Gindrat-Delachaux, fabricant d'horlogerie, 72, rue Léopold Robert, La Chaux-de-Fonds.
- 169 Ginnel, James, professeur, 12, rue du Parc, La Chaux-de-Fonds.
- 170 Girard Numa, professeur, Neuchâtel.
- 171 Godet Georges, professeur, Evole, Neuchâtel.
- 172 Gouzy René, 2, rue de la Serre, Neuchâtel.
- 173 Gràa Henri, greffier, Bellevue, Le Locle.
- 174 Graber Paul, instituteur, Les Bayards.
- 175 Grandjean L.-C., fabricant d'horlogerie, Les Ponts.
- 176 Grellet Jean, route de la Côte, Neuchâtel.
- 177 Gretillat Paul, caissier du Crédit foncier, Neuchâtel.
- 178 M^{me} Gretillat, faubourg du Château, Neuchâtel.
- 179 M^{lle} Grisel Emma, institutrice, Neuchâtel.
- 180 Grossmann Hermann, directeur de l'École d'horlogerie de Neuchâtel.
- 181 Guenot E.-H., instituteur, Le Landeron.
- 182 Guldemann Bertha, institutrice, Le Locle.
- 183 Guye Albert, fabricant d'horlogerie, Les Ponts.
- 184 Guye Maurice, pasteur, Neuchâtel.
- 185 Gyger Albert, négociant, Neuchâtel.
- 186 Hafen Guillaume, propriétaire du Grand Hôtel du Lac, Neuchâtel.
- 187 Hartmann Edouard, conseiller communal, Neuchâtel.
- 188 Henry François, négociant, 13, rue de la Paix, La Chaux-de-Fonds.
- 189 Henry H.-L., négociant, Peseux.
- 190 Hermann Gustave, instituteur, Sauges.
- 191 Hermite H., Cité de l'Ouest, Neuchâtel.
- 192 Herzog Charles, professeur, Faubourg de l'Hôpital, Neuchâtel.
- 193 Hieber Louise, institutrice, Le Locle.
- 194 Hirsch Achille, fabricant d'horlogerie, 21, rue Daniel-Jean-Richard, La Chaux-de-Fonds.
- 195 Hoffmann Fritz, instituteur, rue de l'Industrie, Neuchâtel.
- 196 Holtz Samuel, professeur, route de la Gare, Neuchâtel.
- 197 Hug Gottfried, député au Grand Conseil, Saint-Blaise.

- 198 Huguenin-Bélisaire, 27, Boulevard de la Fontaine, La Chaux-de-Fonds.
- 199 Dr Huguenin Numa, Les Ponts.
- 200 Huguenin-Lassauguet Fritz, peintre, Vevey.
- 201 Humbert Paul-Eugène, banquier, rue de la Serre, Neuchâtel.
- 202 M^{me} Isely, rue J.-J. Lallemand, Neuchâtel.
- 203 Jaccard Henri, professeur, Morges (Vaud).
- 204 Dr Jaccard Paul, professeur, Avenue de Menthon, Lausanne.
- 205 Jacot Adolphe, professeur, Colombier.
- 206 Jacot Henri, instituteur, Fahys, Neuchâtel.
- 207 Jacot Louis, imprimeur, rue Coulon, Neuchâtel.
- 208 Dr Jacot-Guillarmod, Les Verrières.
- 209 Jacot-Matile Frédéric, Le Locle.
- 210 Jaques Louis, médecin-homéopathe, Villamont, Neuchâtel.
- 211 Jaquet Paul, professeur, 73, rue du Parc, La Chaux-de-Fonds.
- 212 Jeanjaquet Léon, Cressier.
- 213 Jeanneret Albert, fabricant de chapeaux de paille, Saint-Nicolas, Neuchâtel.
- 214 Jeanneret Philippe, Champigny sur Saint-Triphon.
- 215 Jeanrenaud Henri, pasteur, Rochefort.
- 216 Jequier Jean, Faubourg, Neuchâtel.
- 217 Jordan Fritz, pharmacien, rue du Seyon, Neuchâtel.
- 218 Jossi Armand, instituteur, Couvet.
- 219 Junier Édouard, notaire, Neuchâtel.
- 220 Junod Albert, professeur, Neuchâtel.
- 221 Junod Auguste, ancien banquier, rue de l'Industrie, Neuchâtel.
- 222 Junod Daniel, pasteur, Boudevilliers.
- 223 Junod Emmanuel, professeur à l'Académie, 7, Faubourg du Crêt, Neuchâtel.
- 224 Keigel Fritz, comptable à la Caisse d'Épargne, les Parcs, Neuchâtel.
- 225 Klaus Jacques, fils, négociant, rue des Fontaines, Le Locle.

- 226 Knapp Ch., professeur à l'Académie de Neuchâtel.
227 Kocher Albert, négociant, 18, rue Léopold Robert, La Chaux-de-Fonds.
228 Krebs Théodore, négociant, Neuchâtel.
229 Ladame Eugène, diacre et professeur à l'Académie de Neuchâtel.
230 Lambelet Wavre Ernest, agent d'assurances, Évole, Neuchâtel.
231 Langel Louis, pasteur, Bôle.
232 Lecomte Ferdinand, colonel divisionnaire, 4, Place de la Madeleine, Lausanne.
233 Dr Le Coultre, J., professeur à l'Académie de Neuchâtel.
234 Ledermann Édouard, négociant, Fleurier.
235 Le Grand Roy Eugène, professeur, Mail, Neuchâtel.
236 L'Eplattenier Maurice, instituteur, Peseux.
237 Lesquereux-Peseux Eug., fabricant d'horlogerie, 31, rue de la Paix, La Chaux-de-Fonds.
238 Loup Gustave, rue Pourtalès, Neuchâtel.
239 Lugeon Maurice, professeur à l'Université, Lausanne.
240 Maccabez J.-L., instituteur, Saint-Aubin, (Neuchâtel).
241 Maillefer Auguste, chirurgien-dentiste, Ballaigues (Vaud).
242 Maire Ami-Faitz, agent d'affaires, rue des Envers, Le Locle.
243 M^{lle} Maret Jenny, 1, Saint-Nicolas, Neuchâtel.
244 Maret Jules, 1, Saint-Nicolas, Neuchâtel.
245 Marthy Ch.-Frédéric, ingénieur, Neuchâtel.
246 Dr Matthey César, 4^a, Crêt, Neuchâtel.
247 Matthey R., pasteur, Nyon.
248 Matthey Ulysse, instituteur, Serrières.
249 Matthey-Prévost Numa, Les Éplatures.
250 Mauler Louis, professeur au Gymnase cantonal, Neuchâtel.
251 Mayor Georges, 7, rue du Musée, Neuchâtel.
252 Métraux Eugène, avocat, 4, rue Haldimann, Lausanne.
253 de Meuron Henri, pasteur, Saint-Blaise.
254 Meyer N., fabricant d'horlogerie, 39, rue Léopold Robert, La Chaux-de-Fonds.

- 255 M^{lle} Miauton Caroline, 12, Place Saint-Laurent, Lausanne.
256 Michaud L., président du Tribunal cantonal, 14, rue du Bassin, Neuchâtel.
257 Michel C.-A., négociant, Neuchâtel.
258 Monnerat Alexandre, pasteur, La Tour-de-Peilz (Vaud).
259 Montandon Henri, négociant, La Brévine.
260 Montandon James, Colombier.
261 Montandon Jean, notaire, Boudry.
262 Dr de Montmollin Henri, 5, Évole, Neuchâtel.
263 Dr de Montmollin Jacques, ruelle Vaucher, Neuchâtel.
264 de Montmollin Jean, La Recorbe, Neuchâtel.
265 de Montmollin Pierre, pasteur, Les Éplatures.
266 Dr Morin, Fritz, Colombier.
267 Morstadt Emile, rentier, rue J.-J. Lallemand, Neuchâtel.
268 Mosset Constant, instituteur, La Coudre.
269 Dr Müller Octave, Rolle (Vaud).
270 Nagel Hermann, pasteur, Les Verrières.
271 Naymark, pasteur de l'Église libre, Tramelan.
272 Nippel J.-P., professeur à l'Académie de Neuchâtel.
273 Otz H.-L., Cortaillod.
274 Panco Constantin, Buzeu, Roumanie.
275 Paris James, directeur des écoles secondaires et latines, Neuchâtel.
276 Payot Fritz, libraire-éditeur, Montbrillant, Lausanne.
277 Pelet François, juge cantonal, Lausanne.
278 de Perregaux Frédéric, Neuchâtel.
279 Perrelet Bernard, professeur, Colombier.
280 Perrenoud James, agent d'affaires, 47, rue du Progrès, La Chaux-de-Fonds.
281 Perrenoud Jules, négociant, Cernier.
282 Perrenoud Ulysse, instituteur, Les Ponts.
283 Perrenoud-Hayes Henri, ingénieur, Crêt-Vaillant, Le Locle.
284 Perrenoud-Jurgensen Auguste, Petit-Malagnou, Le Locle.
285 Perrenoud-Meuron, Ch., Crêt-Vaillant, Le Locle.
286 Perrenoud-Richard, Jules, Grande Rue, Le Locle.
287 Perret Albin, fabricant d'horlogerie, Les Brenets.

- 288 M^{me} veuve Perret Zélim, 49, rue du Progrès, La Chaux-de-Fonds.
- 289 Perret Charles, fabricant d'horlogerie, au Plan, Neuchâtel.
- 290 Perret Georges, instituteur, La Chaux-de-Fonds.
- 291 Perret Paul, pasteur, Corcelles.
- 292 Perret-Boillat Paul, fonderie de laiton, Reconvillier (Jura Bernois).
- 293 Perret-Michelin Jules, fabricant d'horlogerie, 13, rue de la Promenade, La Chaux-de-Fonds.
- 294 Perret-Quartier Charles, 6, rue du Parc, La Chaux-de-Fonds.
- 295 Perrier Louis, architecte, Évole, Neuchâtel.
- 296 Perrin L.-A., greffier, Les Ponts.
- 297 Perrin Louis, ministre, Môtiers.
- 298 Perrochet Alexandre, professeur à l'Académie, Comba Borel, Neuchâtel.
- 299 Perrochet, Edouard, colonel fédéral, rue Léopold Robert, La Chaux-de-Fonds.
- 300 de Perrot Edouard, pasteur, Sainte-Croix (Vaud).
- 301 de Perrot Samuel, Faubourg de l'Hôpital, Neuchâtel.
- 302 Pétavel William, pasteur, Neuchâtel.
- 303 Petitmaître, ministre, Couvet.
- 304 Petitpierre Adolphe, ministre, Peseux.
- 305 Petitpierre Albert, négociant, route de la Gare, Neuchâtel.
- 306 Petitpierre Léon, comptable, rue des Beaux-Arts, Neuchâtel.
- 307 Petitpierre-Steiger C.-A., Neuchâtel.
- 308 Pettavel Paul, pasteur, 26, rue du Progrès, La Chaux-de-Fonds.
- 309 Philippin C.-A., négociant, 12, rue des Beaux-Arts Neuchâtel.
- 310 Piaget Arthur, professeur à l'Académie de Neuchâtel.
- 311 Picard Armand, fabricant d'horlogerie, La Chaux-de-Fonds.
- 312 Pilicier Charles, avocat, Yverdon.
- 313 Piquet Edouard, architecte, 5, place de l'Hôtel de Ville, La Chaux-de-Fonds.

- 314 Piquet Henri, propriétaire, Boudry.
315 Piton Charles, ancien missionnaire, 6, Sablons, Neuchâtel.
316 Pittet Sylvius, architecte, 3, rue de la Place d'Armes, La Chaux-de-Fonds.
317 Porchat Ferdinand, inspecteur des contributions, Neuchâtel.
318 de Pourtalès Maurice, Neuchâtel.
319 Prince Alfred, rue des Beaux-Arts, Neuchâtel.
320 de Pury Hermann, chimiste, rue Coulon, Neuchâtel.
321 de Pury Jean, Neuchâtel.
322 de Pury Louis, Clos-Brochet, Neuchâtel.
323 de Pury Philippe, Terreaux, Neuchâtel.
324 de Pury-Marval Édouard, 2, Avenue DuPeyrou, Neuchâtel.
325 Quartier-la-Tente Ed., conseiller d'État, Neuchâtel.
326 Quinche Numa, directeur d'institut, Clos Rousseau, Cresier.
327 Raymond Albert, secrétaire communal, Peseux.
328 Reymond, ancien caissier de la Banque cantonale, Colombier.
329 Renaud Ernest, essayeur-juré, rue des Envers, Le Locle.
330 Renaud Gustave, avocat, Neuchâtel.
331 Renevier Ed., professeur à l'Université, Haute-Combe, Lausanne.
332 Reutter Edouard, banquier, rue Léopold Robert, La Chaux-de-Fonds.
333 Richard Adrien, négociant, Vieux-Châtel, Neuchâtel.
334 Richard Ferdinand, banquier, Neuchâtel.
335 Rickel-Jeanneret, Henri, banquier, 28, rue du Progrès, La Chaux-de-Fonds.
336 Rieser Léon, 1, rue des Beaux-Arts, Neuchâtel.
337 Ritter G., ingénieur, Monruz.
338 Robert A.-J., député et juge de paix, Les Ponts.
339 Robert Edouard, pasteur, route de la Gare, Neuchâtel.
340 Robert L.-Ph., fabricant d'horlogerie, Neuchâtel.
341 Robert Paul, Fontainemelon.

- 342 Robert-Tissot Charles, professeur, Neuchâtel.
343 Rognon Léa, institutrice, Fleurier.
344 Ronco Arnold, négociant, sur la Place, Le Locle.
345 Rosset Henri, décorateur, 53, rue de la Demoiselle, La Chaux-de-Fonds.
346 Rott Ed., secrétaire de la légation suisse, à Paris.
347 de Rougemont Fr., pasteur, Dombresson.
348 Roulet Alexis, Neuchâtel.
349 Roulet Henri, juge au Tribunal cantonal, Neuchâtel.
350 Roulet Léon, chef de pension, Saint-Blaise.
351 M^{me} Rousselot-Favre, institution de jeunes filles, Monruz.
352 Rubli Charles, représentant de commerce, rue J.-J., Lallemand, Neuchâtel.
353 Russ-Suchard, C., négociant, Neuchâtel.
354 Sack Th., imprimeur, Fontaines.
355 de Sandol-Roy, F., 56 Faubourg de l'Hôpital, Neuchâtel.
356 Sandoz Henri, vétérinaire, 3, Évole, Neuchâtel.
357 Sandoz Th., négociant, Les Ponts.
358 Dr Schærer Ferdinand, Granges près Marnand (Vaud).
359 Dr Schenk Alex., professeur à l'Université, Martheray, Lausanne.
360 Schardt Hans, Dr es-sciences, Veytaux, près Montreux.
361 Schmitter E., Unterstrass, Zurich.
362 Schüpbach Robert, instituteur, Neuchâtel.
363 Sirone Palmyre, institutrice, 14, rue de la Balance, La Chaux-de-Fonds.
364 Sjøestedt-Suchard, Trois-Portes, Neuchâtel.
365 Sobrero Louis, professeur, rue Pourtalès, Neuchâtel.
366 Société suisse des Commerçants, Section de Neuchâtel.
367 Sottaz Pierre-Louis, négociant, rue du Seyon, Neuchâtel.
368 Spinner Henri, professeur, Cernier.
369 Spiro Jean, privat-docent, à l'Université de Lausanne, Vufflens-la-Ville (Vaud).
370 Stadler Jacob, professeur d'allemand, rue de l'Industrie, Neuchâtel.
371 Stalé Jean-David, pasteur, Coffrane.

- 372 Stauffer H.-O., fabricant d'horlogerie, Les Ponts.
373 Stebler Adolphe, 27, rue de la Paix, La Chaux-de-Fonds.
374 Stebler Alfred, professeur, Le Locle.
375 Dr Steinhäuslin, Jules-Henri, Le Locle.
376 Stoll O.-E., professeur, Neuchâtel.
377 Stucky Ernest, préfet, rue de La Côte, Neuchâtel.
378 Theiss Albert, pharmacien, Le Locle.
379 Thürler Louis, Dr en médecine, Estavayer.
380 Tissot Caroline, institutrice, Peseux.
381 Tissot Ch.-Émile, conseiller national, Crêt-Vaillant, Le Locle.
382 Tissot Ch.-Eugène, greffier du Tribunal, Neuchâtel.
383 Touchon François, 6, Avenue du 1^{er} Mars, Neuchâtel.
384 Dr Trechsel Émile, rue de la Côte, Le Locle.
385 Treyvaud J.-Rodolphe, Courtelary.
386 Tschumi Albert, professeur, Neuchâtel.
387 Vaugne Paul, instituteur, Cressier.
388 Dr Vermot Georges, supérieur du séminaire diocésain, Fribourg.
389 Veuve Jules, 1^{er} secrétaire au Département de l'Intérieur, Neuchâtel.
390 Dr Virchaux Gustave, 1, faubourg des Parcs, Neuchâtel.
391 Voillat Hippolyte, instituteur, Le Landeron.
392 Vouga E., Port-Roulant, Neuchâtel.
393 Dr Vouga Paul, Saint-Aubin.
394 Vuagnat Antoinette, directrice de l'École normale frœbélienne, Neuchâtel.
395 Vuichard Raymond, abbé, curé de Cressier.
396 Vuille Albert, pasteur, Couvet.
397 Vuille-Bille Constant, consul de la République Argentine, Promenade Noire, Neuchâtel.
398 Wægli Henri, fils, négociant, place de l'Hôtel-de-Ville, La Chaux-de-Fonds.
399 Walter Louis, pasteur, Cossonay.
400 Wasserfallen Édouard, professeur, Fleurier.
401 Wavre Paul, négociant, Saint-Nicolas, Neuchâtel.

- 402 Wittwer Henri, directeur du Jura-Neuchâtelois, rue de l'Orangerie, Neuchâtel.
403 Wolfrath Henri, éditeur, Neuchâtel.
404 M^{lle} Wyttenbach Valentine, Chexbres (Vaud).
405 Zobrist Théophile, professeur à l'École cantonale de Porrentruy.
406 Zumbach Charles, banquier, Saint-Blaise.
407 Zutter Albert, instituteur, Bevaix.

A NOS LECTEURS

Composée, à ses débuts, d'un petit nombre de membres, la Société Neuchâteloise de Géographie a grandi peu à peu et a graduellement étendu le cercle de ses relations. Aujourd'hui, elle compte 407 membres effectifs, 53 membres correspondants et 27 membres honoraires. Elle échange son *Bulletin* avec les publications de 482 associations disséminées dans tous les pays du Globe, du Portugal en Sibérie, en Chine et au Japon, de la République Argentine à la Nouvelle-Zélande.

La période d'organisation est passée; quatorze ans d'existence prospère prouvent que notre Société de Géographie jouit de la faveur publique. Il ne s'agit plus de créer, mais de consolider et de développer. 407 Membres effectifs, c'est bien joli, mais est-ce suffisant? Les décès, les départs, les démissions, produisent des vides qu'il s'agit de combler. Avons-nous atteint le maximum auquel nous pouvons raisonnablement prétendre? Nous ne le pensons pas. Nos adhérents sont encore trop clairsemés dans nos Montagnes, au Locle et à La Chaux-de-Fonds, en particulier. Nous adressons un pressant appel à nos amis de ces deux localités essentiellement industrielles. Qu'ils nous amènent de nouvelles et nombreuses recrues. Elles seront les bienvenues. Isolés, nos moyens d'action sont restreints, groupés et unis nous pouvons réaliser bien des progrès pour le plus grand avantage de notre cher canton. Nous nous permettons encore d'attirer l'attention sur les services que nos annonces peuvent rendre à nos diverses industries, d'exportation en particulier.

D'année en année, nos dépenses deviennent plus considérables. Il est des obligations auxquelles, sous peine de déchéance, nous

ne saurions nous soustraire. C'est ainsi que nous avons cru de notre devoir de participer à l'Exposition Universelle de Paris, en 1900, par l'envoi de nos *Bulletins* et de graphiques dressés spécialement dans l'intention d'établir, avec la plus grande exactitude, l'état actuel de notre Société. Nous comptons aussi publier, dans le courant de l'année 1899, un volume tout particulièrement intéressant, enrichi de planches en noir et en couleurs.

Nous ne poserons pas la plume sans remercier très sincèrement tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, nous viennent en aide dans l'accomplissement de notre tâche. Nos remerciements s'adressent, en premier lieu, à M. Maurice Borel. Avec un dévouement inlassable, M. Borel s'occupe, à titre gracieux, des cartes et des dessins du *Bulletin*. Sans son précieux appui, nous ne pourrions songer à donner à notre organe une illustration que l'indigence de nos finances nous interdirait absolument.

La Rédaction.

ERRATA

- Page 24, ligne 26, au lieu de : se trouve, lire : se trouvent.
» » ligne 33, au lieu de : toute, lire : tout.
» 22, ligne 35, au lieu de : où existe, lire : où existent.
» 34, ligne 5, au lieu de : reur, lire : leur.
» 42, ligne 27, au lieu de : brocard, lire : brocart.
» 61, ligne 5, au lieu de : répliquait, lire : répondait.
» 112, ligne 27, au lieu de : Mongamba, lire : Mangamba.
» 250, ligne 38, au lieu de : Cayestà, lire : Cayastà.
» 269, colonne 9, ligne 5, au lieu de : 91,44, lire : 91,44.
» » colonne 4, ligne 40, au lieu de : 69,58, lire : 69,68.
» 271, tableau n° 3, colonne 6, 4^{re} ligne, au lieu de : 7000, lire : 70,00.
» 271, tableau n° 4, colonnes 7 et 8, au lieu de : 45,50 et 264,44, lire : 47,50 et 364,44.
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Les Préalpes Romandes (Zone du Stockhorn-Chablais). — Un problème de géologie alpine, par Hans Schardt, Dr ès sciences, professeur . . .	5
La Perse, par Elisée Reclus, professeur à l'Université Nouvelle de Bruxelles . . .	27
L'Invasion des Zoulou dans le Sud-Est africain. — Une page d'histoire inédite, par A. Grandjean, secrétaire de la Mission Romande, ancien missionnaire à Antioka, pays de Gaza	63
Au Ba-Rotse, par Eugène Béguin, missionnaire à Nalolo, pays des Ma-Rotse (Haut-Zambèze)	93
L'Arrivée d'un Résident anglais au Ba-Rotse et l'avenir colonial de ce pays, par Eugène Béguin, missionnaire à Nalolo, pays des Ma-Rotse (Haut-Zambèze)	102
Excursion au Kamerun, par F. Chapuis, missionnaire à Mangamba . . .	109
Le lac Obosomtwè, par E. Perregaux, missionnaire à Abetifi (Pays des Achanti)	116
Le Fétichisme, par E. Perregaux, missionnaire à Abetifi (Pays des Achanti)	119
Voyages en Abyssinie, 1889-1895. II ^{me} partie, par Victor Buchs . . .	137
Encore à propos des osselets divinatoires au Sud de l'Afrique, par Henri-A. Junod, missionnaire	163
Note sur deux crânes d'Esquimaux du Labrador, par Alexandre Schenk, Docteur ès sciences	166
De Carlton-House au Fort Pitt (Saskatchewan), par Emile Petitot, ancien missionnaire, curé de Mareuil-lès-Meaux(Seine-et-Marne, France) . . .	176
Un Pèlerinage à Notre-Dame de Lujan, par Henri Delachaux, directeur de la section cartographique du Musée de la Plata	196
Missions franciscaines du désert argentin, par Madame Lina Beck-Bernard . . .	214
En Océanie, fragments de lettres de Paul Huguenin, instituteur-missionnaire à Raiatea (Iles de la Société)	253
Etude d'une série de 47 crânes dolichocéphales et mésaticéphales de la vallée du Rhône (Valais), par Eugène Pittard, professeur au Collège de Genève	262
Bibliographie	288
Liste des membres de la Société au 1 ^{er} janvier 1899	299
A nos lecteurs	319
Table des matières	321
Errata	322

SPICHIGER & BURGER

NEUCHATEL

TAPIS A LA PIÈCE EN TOUS GENRES

MILIEUX DE SALON — DESCENTES DE LIT

TAPIS DE TABLE

COUVERTURES, etc. — ÉTOFFES DE MEUBLES et RIDEAUX

LINOLÉUM et TOILES CIRÉES

DRAPERIES ET NOUVEAUTÉS

(H 21 N)

VÊTEMENTS SUR MESURE pour hommes et enfants.

INSTITUT CARTOGRAPHIQUE

MAURICE BOREL

NEUCHATEL, 6, Sablons. 6. NEUCHATEL

CONSTRUCTION ET REPRODUCTION

de Plans, Cartes, Sphères et Reliefs géographiques

ATLAS ET CARTES MURALES

par le dessin, l'autographie, la lithographie et la gravure

RENSEIGNEMENTS ET DEVIS

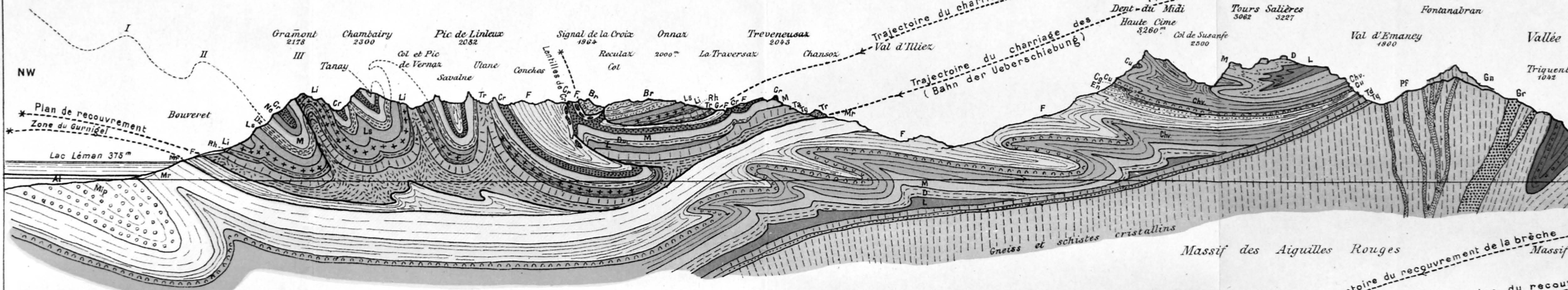
Envoi de spécimens sur demande

Médaille d'argent à l'exposition universelle de 1889 et à l'Exposition de Genève.

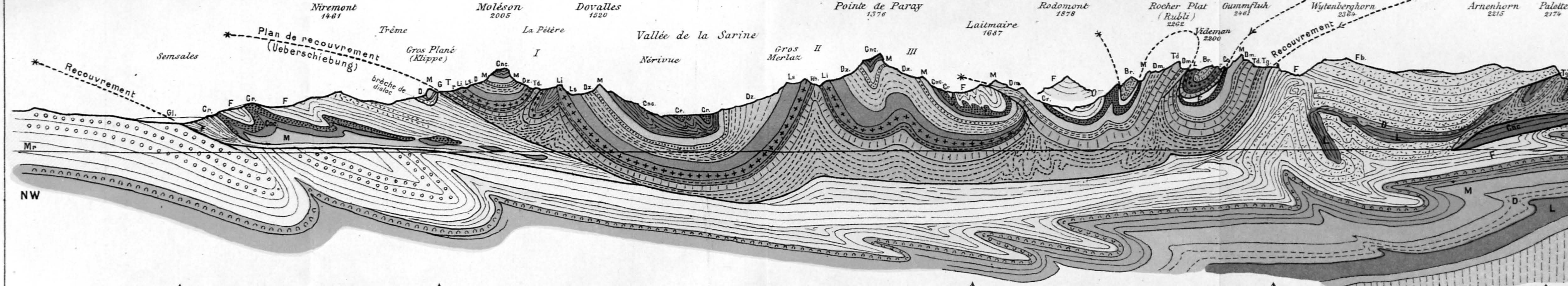
Profils géologiques du versant Nord des Alpes Suisses par la Zone des Préalpes du Stockhorn et du Chablais. (Geologische Profile d...

Echelle 1: 100.000

Prof. I. Du Lac Léman au Petit Mont Colon.



Prof. II. De Semsales à l'Oldenhorn.



Région du plateau
miocène suisse.
(Schweiz. Molassebecken.)

Zonè de Flysch du Gurnigel.
(Zone des Gurnigelflysch.)

Région des Préalpes externes avec dogger à Zoophycos, série statign. complète.
(Äussere Zone mit Zophycosdogger und vollständiger Schichtenreihe.)

Région interne. Dogger à Mytilus transgressif sur le
Lias et le Trias. Lambeaux de brèche de la Hornfluh.
(Innere Zone. Transgressive Mytilusschichten und überscho-
bene Hornfluhbreccie)

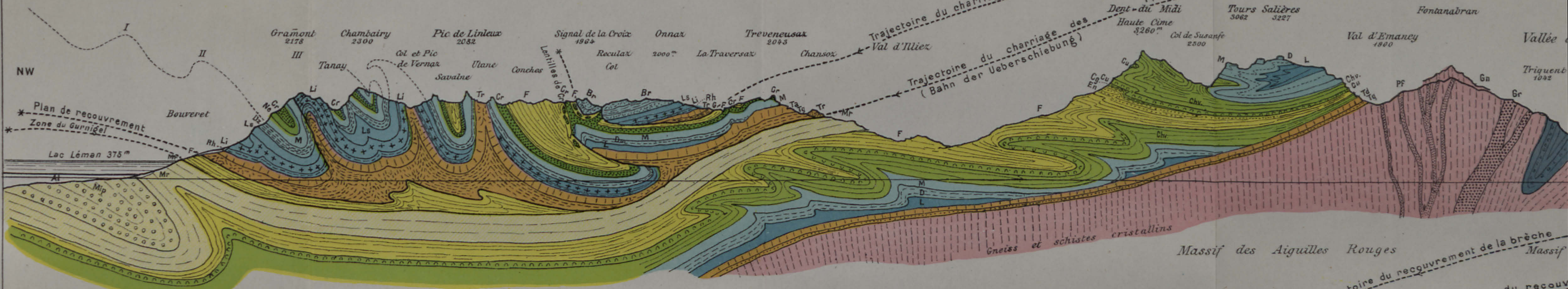
Zone du Flysch du Niesen.
(Zone des Niesenflysch.)

Zon
avec
Lia
(Zon

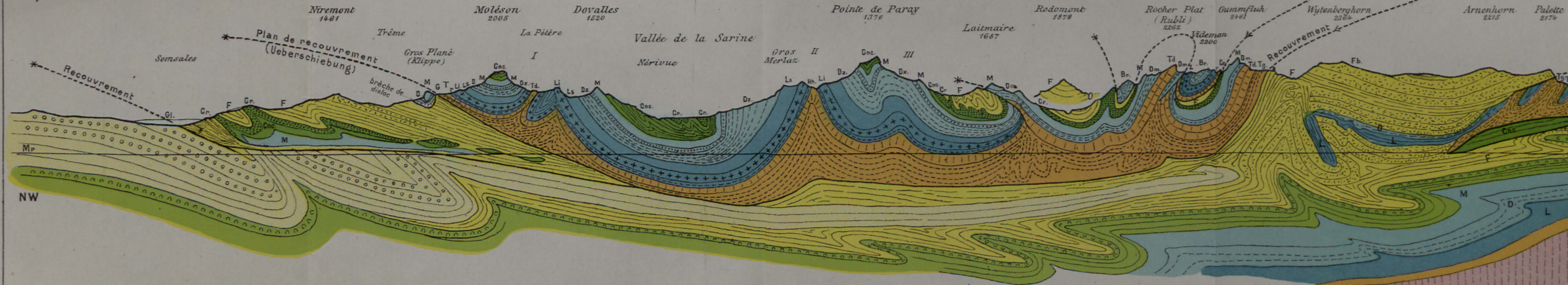
Profils géologiques du versant Nord des Alpes Suisses par la Zone des Préalpes du Stockhorn et du Chablais. (Geologische Profile du

Echelle 1: 100.000

Prof. I. Du Lac Léman au Petit Mont Colon.



Prof. II. De Semsales à l'Oldenhorn.



*Région du plateau
miocène suisse.
(Schweiz. Molassebecken.)*

Zone de Flysch du Gurnigel.
(Zone des Gurnigelflysch.)

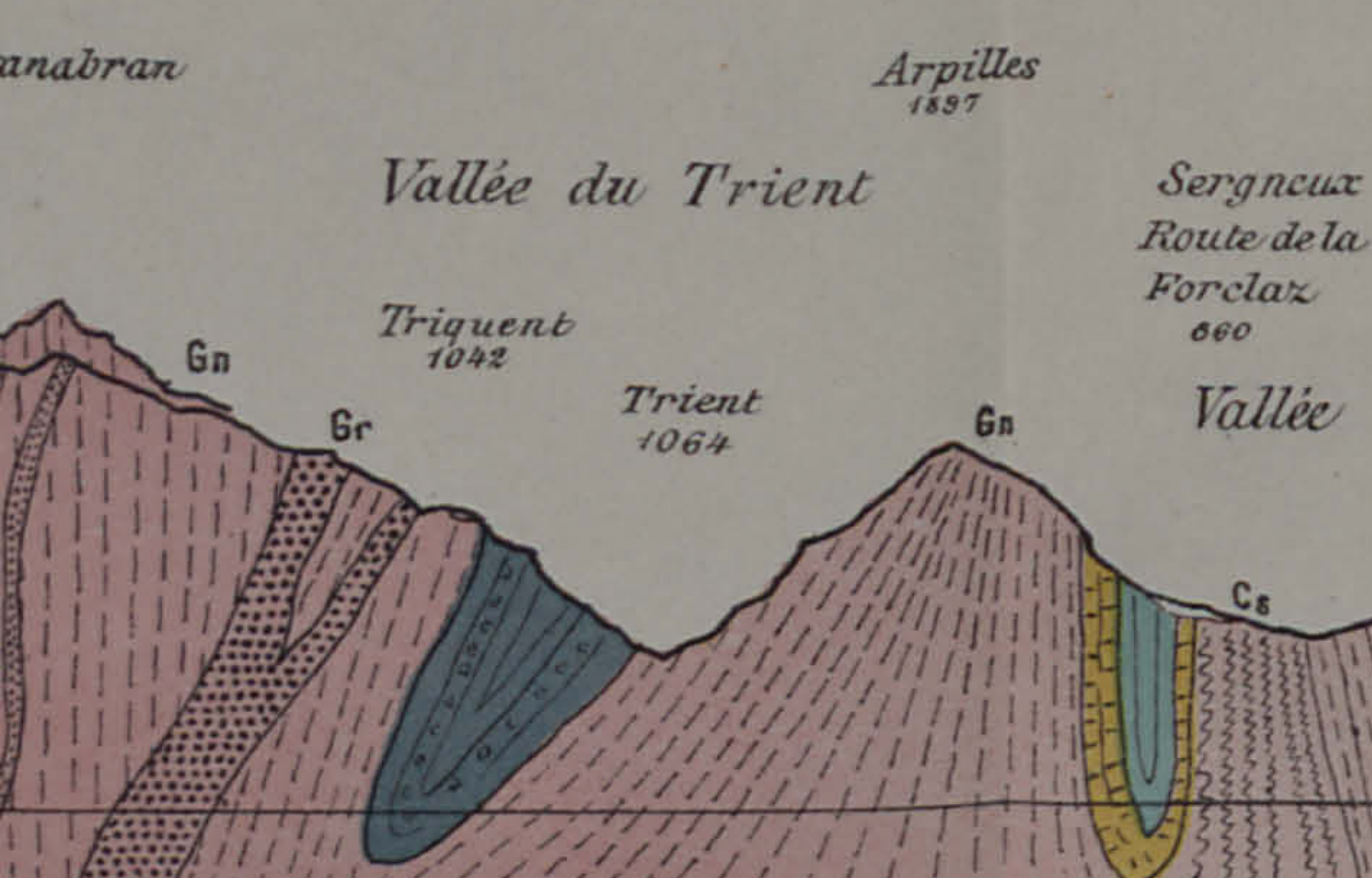
Région des Préalpes externes avec dogger à Zoophycos, série stratig. complète.
(Äussere Zone mit Zophycosdogger und vollständiger Schichtenreihe.)

Région interne. Dogger à Mytilus transgressif sur le Liás et le Trias. Lambeaux de brèche de la Hornfluh.
(Innere Zone. Transgressive Mytilusschichten und überscho-
bene Hornfluhbreccie)

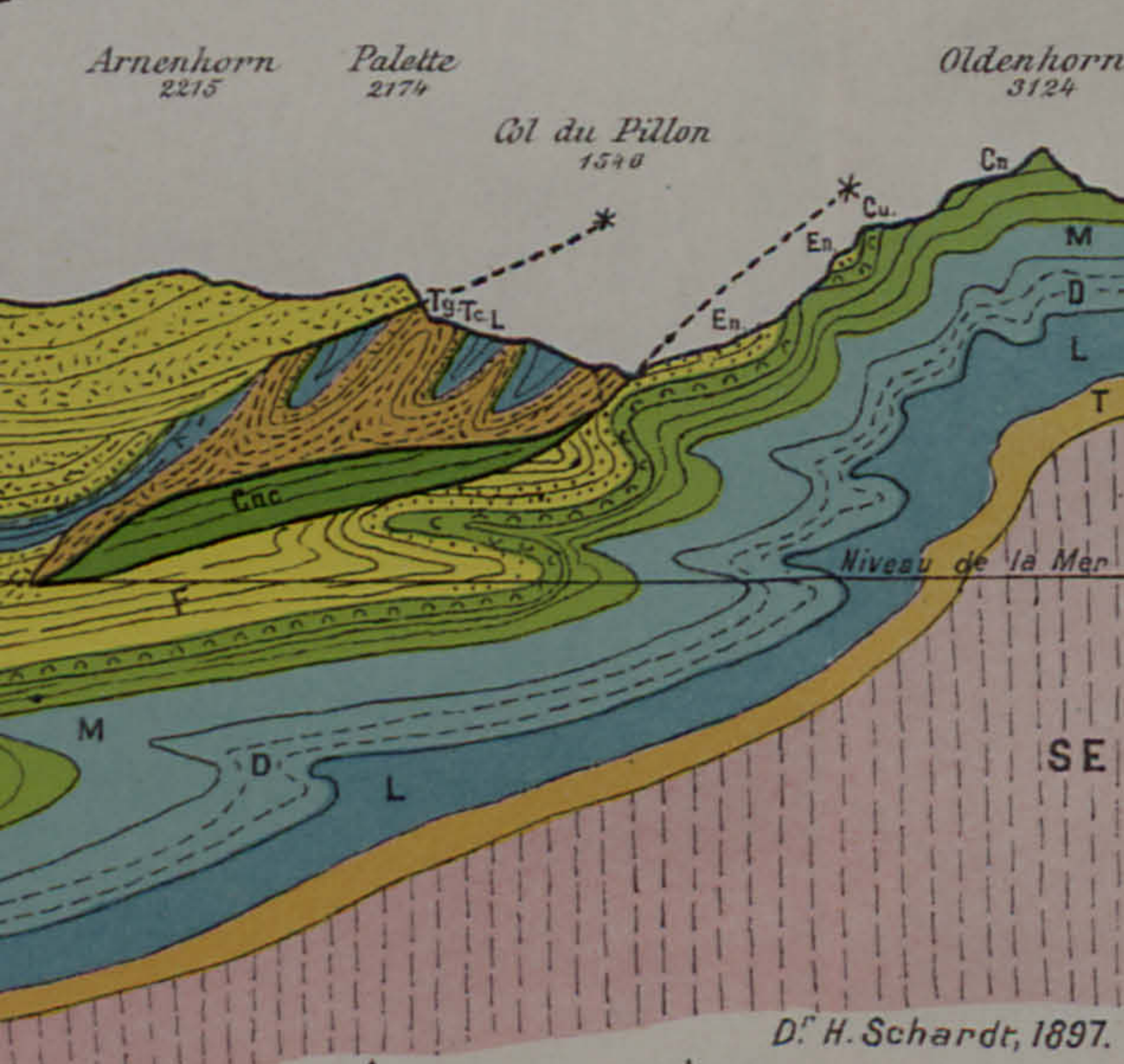
Zone du Flysch du Niesen.
(Zone des Niesenflysch.)

Zon
avec
Lias
(Zon

Profil géologique par le Nordabhang



Profil géologique par le Nordabhang

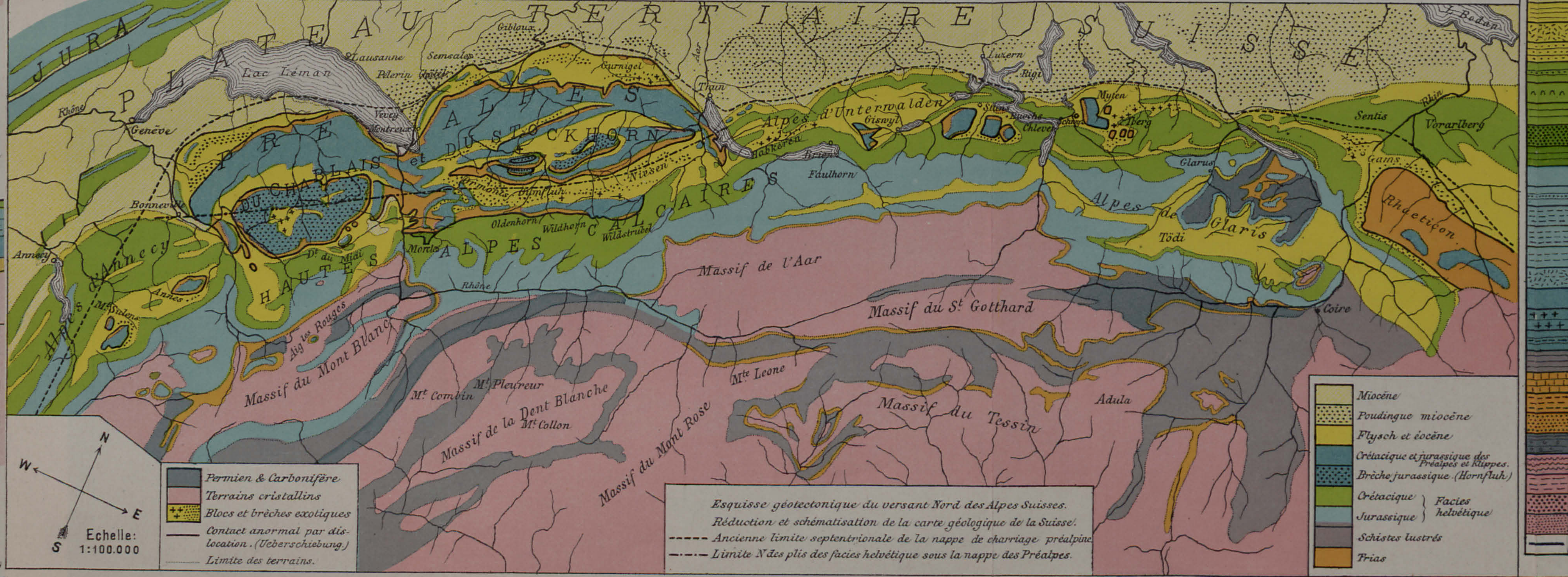
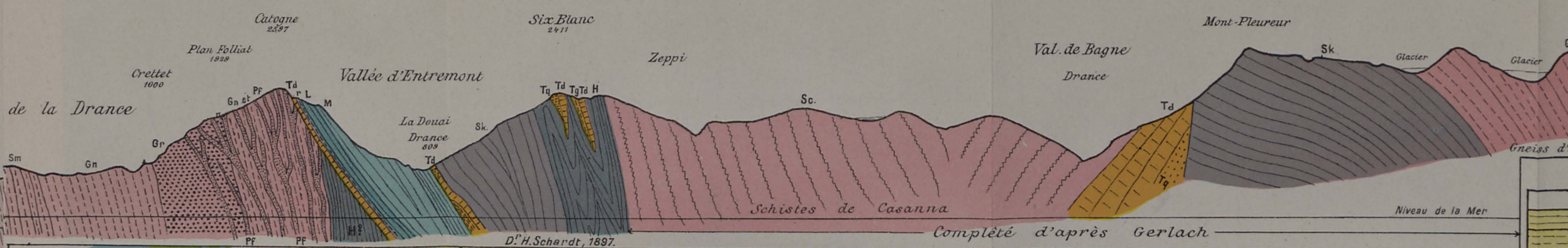


Zone des Cols avec lambeaux de Lias et de Trias. (Zone der Sättel.)

Hautes Alpes calcaires avec Facies helvétique (Hochalpen mit helv. Facies.)

der Schweizeralpen, zur Darstellung der tectonischen Lage der Stockhorn- und Chablais-Zone)

Maasstab 1:100.000



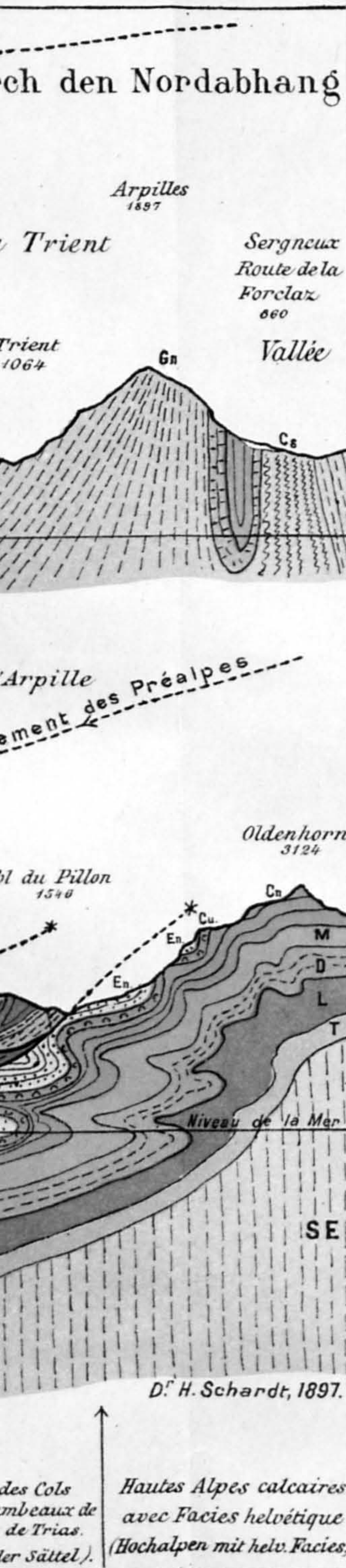
La partie de ces profils située au dessus du niveau de la Mer pe de la réalité, ce qui est au dessous est théorique, et représente la s

Der über dem Meeresniveau gelegene Teil der Profile kann als genaue was tiefer liegt, ist eine theoretische Construction der möglichen oder no

Esquisse géotectonique du versant Nord des Alpes Suisses. Réduction et schématisation de la carte géologique de la Suisse.

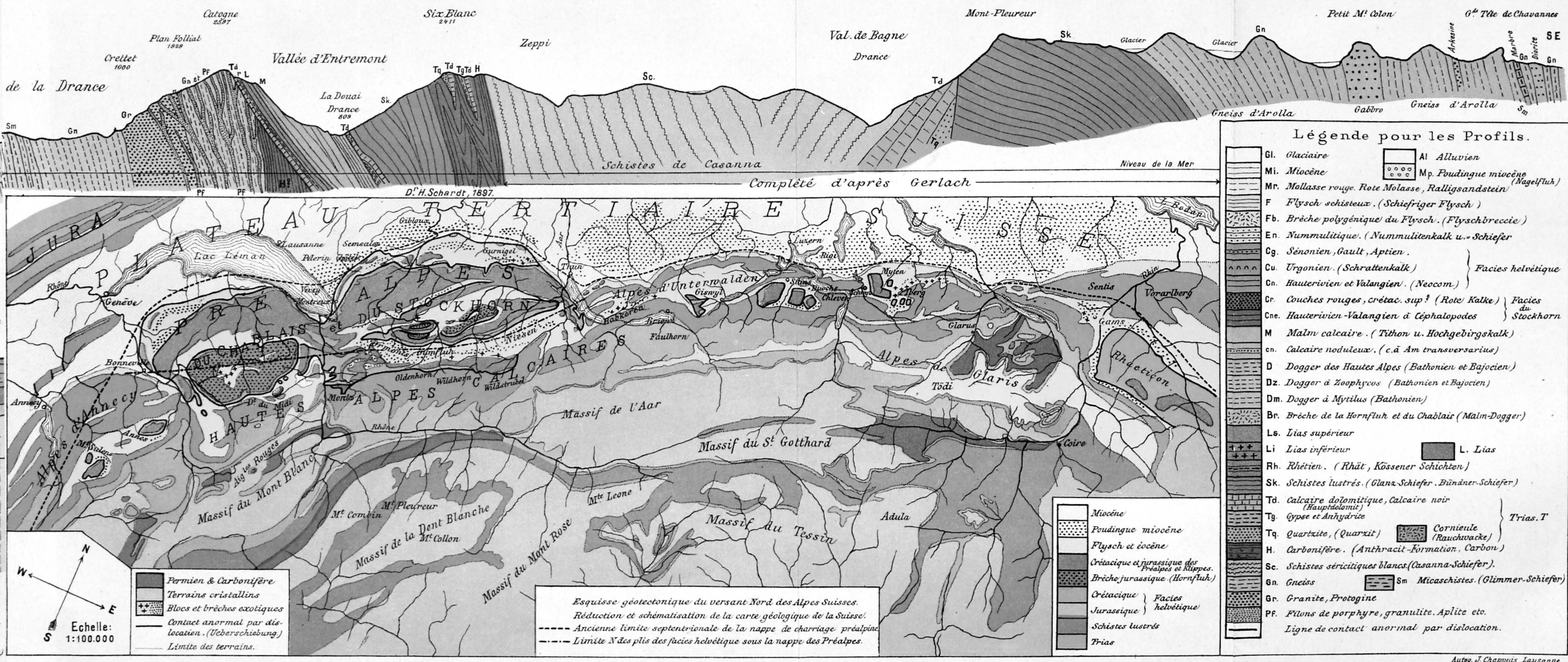
----- Ancienne limite septentrionale de la nappe de charriage préalpine.

----- Limite N des plis des facies helvétique sous la nappe des Préalpes.



der Schweizeralpen, zur Darstellung der tectonischen Lage der Stockhorn-und Chablais-Zone)
Maasstab 1:100.000

La partie de ces profils située au dessus du niveau de la Mer peut être considérée comme étant la représentation fidèle de la réalité, ce qui est au dessous est théorique, et représente la structure possible, sinon probable, des régions profondes.
Der über dem Meeresniveau gelegene Teil der Profile kann als genaue Darstellung der wirklichen Gebirgsbaues angesehen werden, was tiefer liegt, ist eine theoretische Construction der möglichen oder wahrscheinlichen Verhältnisse.



ÉCOLE DE COMMERCE DE NEUCHÂTEL

Cette Ecole a été fondée en 1883 par la ville de Neuchâtel, à la demande d'un groupe de commerçants et d'industriels neuchâtelois ; le nombre des élèves, qui était de 20 à l'origine, a rapidement augmenté et, pendant la dernière année scolaire, il a été de 280. C'est l'Ecole de Commerce la plus ancienne et la plus nombreuse de la Suisse.

Jusqu'en 1891, la Commune et le canton de Neuchâtel ont seuls pourvu à toutes les dépenses de l'Ecole ; mais à partir de ce moment, la Confédération a accordé des subventions importantes qui ont permis de donner aux cours toute l'extension désirable. Actuellement, l'Ecole reçoit la plus forte subvention fédérale ; elle est connue et appréciée en Suisse et à l'étranger et la réputation qu'elle a acquise justifie les sacrifices qui ont été faits pour en assurer le bon fonctionnement.

L'Ecole est administrée par un Conseil choisi parmi les chefs des maisons de commerce les plus importantes de la ville et le personnel enseignant se compose de vingt-six professeurs.

Les cours comprennent quatre années : trois ans d'études commerciales proprement dites et une année d'études préparatoires ; il a été organisé en outre une Classe spéciale de français et un Cours préparatoire spécial.

Dans la Classe spéciale sont admis à toute époque les jeunes gens qui arrivent à Neuchâtel sans avoir une connaissance suffisante du français pour suivre l'année préparatoire ou l'Ecole de Commerce, ou qui desirent spécialement étudier les langues.

Le Cours préparatoire spécial (15 avril-15 juillet) est destiné surtout aux jeunes gens de la Suisse allemande. Il est organisé de manière qu'ils puissent acquérir rapidement une connaissance pratique suffisante de la langue française pour suivre avec fruit les cours commerciaux à partir de la rentrée de septembre. Les élèves de langue française y trouvent également l'occasion de répéter les points du programme de l'Ecole secondaire qui sont à la base de l'enseignement commercial. Enfin, des leçons spéciales sont consacrées à la préparation des élèves qui desirent entrer directement dans l'une des classes supérieures. Si les élèves dont la langue maternelle n'est pas l'allemand ou le français sont assez nombreux, des leçons spéciales de français sont organisées à leur intention afin qu'ils trouvent dans ce cours les mêmes avantages que les élèves allemands.

L'Ecole s'occupe d'une manière toute spéciale du placement des élèves de la classe supérieure et, jusqu'à maintenant, tous les élèves diplômés ont obtenu, à leur sortie de l'Ecole, des places très avantageuses.

L'écologie est fixé à 100 francs par an pour les élèves suisses et à 200 francs pour les élèves étrangers ; il est de 50 francs pour le cours préparatoire spécial.

Pour renseignements plus détaillés et programme, s'adresser au Directeur,

CH. GAILLE.



ACADÉMIE DE NEUCHÂTEL

NEUCHÂTEL possède un des sièges de l'instruction supérieure en Suisse. Cet établissement, illustré par les noms d'Agassiz, Arnold Guyot, Desor, dans le domaine des sciences, a été réorganisé récemment (1894). De nouvelles chaires ont été créées, des installations à la hauteur des exigences modernes ont été adjointes aux anciennes, un développement particulier a été donné à l'enseignement des sciences naturelles. Les collections scientifiques ont été considérablement augmentées. Le gouvernement neuchâtelois, dans l'intérêt bien entendu de la science, a fait tous les sacrifices nécessaires pour maintenir cet établissement dans la renommée que lui avait acquise le grand Agassiz.

L'ACADÉMIE DE NEUCHÂTEL comprend : 1^o une Faculté des lettres ; 2^o une Faculté des sciences ; 3^o une Faculté de droit ; 4^o une Faculté de théologie. Chacune de ces Facultés prépare à des examens spéciaux et délivre des diplômes de licence.

Les cours des sciences physiques et naturelles de la Faculté des sciences ont été plus spécialement organisés en vue de la préparation au premier examen fédéral de médecine (examens de sciences naturelles). Des cours spéciaux ont été établis à la même Faculté en vue des candidats à l'enseignement secondaire scientifique.

L'enseignement des langues et des littératures modernes à la Faculté des lettres comprend trois groupes : 1^o la langue et la littérature françaises ; 2^o les langues et littératures romanes ; 3^o les langues et littératures germaniques. Dans chacun de ces groupes, l'enseignement est à la fois théorique et pratique.

Pour tous renseignements, s'adresser au *secrétariat de l'Académie*.

Un enseignement du français moderne spécialement destiné aux élèves de langue étrangère est donné à la Faculté des lettres sous forme de cours théoriques et pratiques de langue française, de diction et d'élocution. Ces cours sont divisés selon le degré d'aptitude des élèves en deux catégories : cours inférieurs et cours supérieurs.

Chaque été *des cours de vacances* auront lieu pendant les mois de juillet, août et septembre.

Les cours de vacances ont pour objet de fournir aux étrangers l'occasion de compléter leur connaissance de la langue et de la littérature françaises. Ces cours sont divisés en deux séries de 40 leçons chacune.

Chaque série comprend : 1^o un cours de langue française avec exercices ; 2^o un cours de diction et d'élocution ; 3^o un cours de littérature classique et de littérature contemporaine avec interprétation d'auteurs.

Pour renseignements et programmes spéciaux de ces cours, s'adresser à M. le professeur *P. Dessoulavy*, directeur du séminaire de français moderne, à Neuchâtel.

Le recteur de l'Académie,

F.-H. MENTHA.

